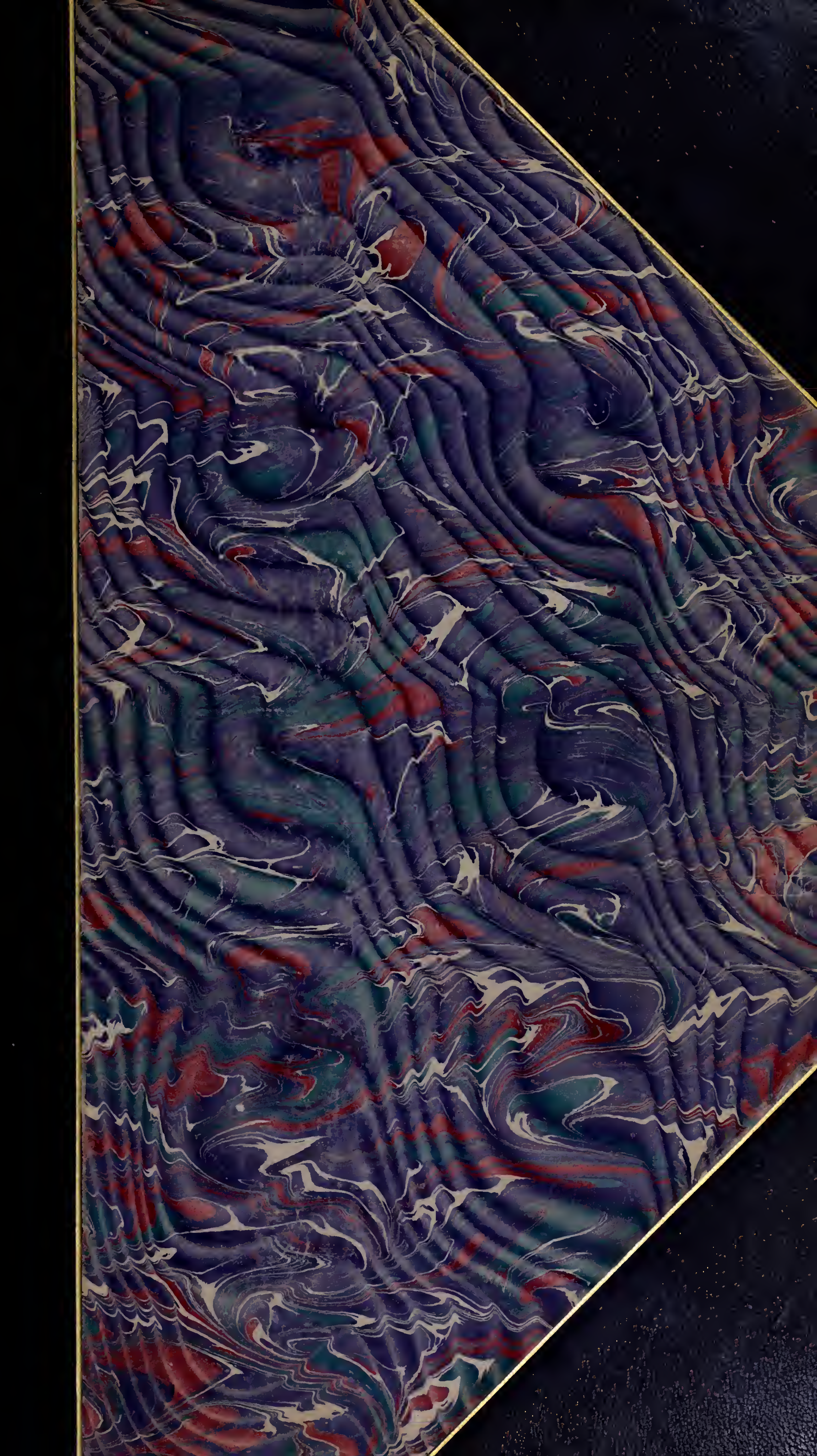






ROSA BONHEUR

SA VIE ET SON ŒUVRE

PARIS. — IMPRIMERIE GEORGES PETIT
12, RUE GODOT-DE-MAUROI, 12

Published October 28 1908.



ROSA BONHEUR

ANNA KLUMPKE

Rosa Bonheur

SA VIE

SON ŒUVRE



PARIS
ERNEST FLAMMARION, EDITEUR
26, RUE RACINE, 26



LES BISONS, PAR ROSA BONHEUR.

AVANT-PROPOS



LION DEBOUT, PAR ROSA BONHEUR.

Après avoir été une admiratrice fervente de Rosa Bonheur, les circonstances de ma vie, et quelque secret destin sans doute, m'ont rendue la compagne de ses derniers jours, et la confidente de ses suprêmes pensées. Par là j'ai contracté le pieux devoir de faire connaître, d'après ses propres récits, la vie de la femme illustre que je n'ai cessé de pleurer. Sa carrière fut longue et bien remplie; un rayon de gloire l'illumina, et le jour funeste qui en marqua le terme fut déploré dans sa patrie, aussi bien que par delà les frontières et les océans, par tous ceux qui ont le culte de la nature, de l'art et de la beauté. Du moins son souvenir n'est-il pas près de s'éteindre : les belles œuvres qu'elle a laissées et qu'une admira-

tion unanime a répandues un peu sur tous les continents, lui sont un sûr garant de vivre dans la mémoire de la postérité.

De son vivant même, les biographes ne lui ont pas manqué et des plumes plus expertes que la mienne ont écrit à son sujet des pages pleines de couleur et d'intérêt. Quelque consciencieux talent que d'aucuns y aient déployé, pourquoi Rosa Bonheur refusa-t-elle de se reconnaître pleinement dans le portrait qu'ils ont tracé d'elle? Apparemment, parce que leurs auteurs n'avaient pas su pénétrer au



TIGRE MARCHANT, PAR ROSA BONHEUR.

plus profond de sa pensée et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à la leur révéler entière, alors même qu'elle s'efforçait de satisfaire le plus complètement à leur curiosité. Cette réserve instinctive n'existait pas pour une femme dont l'affection et le dévouement lui étaient acquis, avec laquelle elle se sentait en étroite communion de sentiments.

A la suite des longues causeries que j'eus avec elle, j'ai pu noter à loisir, sur son vœu formellement exprimé, non seulement les souvenirs très précis de Rosa Bonheur sur sa vie et les travaux qui l'ont illustrée, mais encore ses sentiments comme ses opinions sur les personnes, sur les choses et sur son art : d'une façon géné-

rale, sur les divers problèmes sociaux, religieux et moraux de tout ordre qui s'offraient au jugement d'un esprit éminent.

Mais l'on comprendrait mal peut-être mon titre à la confiance et à l'affection de Rosa Bonheur, si, avant que d'entamer le récit de sa vie, je n'exposais brièvement les circonstances qui m'amenèrent à la connaître et qui, entre la grande artiste française et une jeune Américaine de San Francisco, venue à Paris pour se perfectionner dans l'art de peindre, firent naître cette loyale et



RENARD AUX AGUETS, PAR ROSA BONHEUR.

sincère amitié que seule la mort a pu rompre et dont, pour le reste de mes jours, je garderai dans mon cœur le souvenir reconnaissant et attendri.

Je me montrerais bien ingrate si, après avoir recommandé ce livre à l'indulgence du lecteur, je n'adressais mes remerciements et le témoignage de ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidée à poursuivre jusqu'à son achèvement une entreprise dont, plus d'une fois, les difficultés ont paru presque insurmontables à mon inexpérience : S. M. l'Impératrice Eugénie, qui a daigné me donner l'assurance du touchant souvenir qu'elle garde de la première

femme artiste entrée, sur son intervention, dans les rangs glorieux de la Légion d'honneur; à son nom il me serait très doux de joindre celui de S. A. Mme la Duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, si la mort ne l'avait enlevée peu de temps après celle dont elle aimait la cordialité et la franchise; M. G. Macon, conservateur-adjoint du musée Condé; M. G. Cain, conservateur du musée Carnavalet, auxquels je dois plus d'un renseignement précieux; Mme W. Thaw, Miss Helen Gould, M. Knoedler, dont les collections se sont ouvertes libéralement devant moi; les administrateurs du Metropolitan Museum, à New-York; du musée Hertford, à Londres; MM. Tedesco et la maison Braun, de Paris, et tout particulièrement MM. Lefèvre, de Londres, qui, par les facilités qu'ils m'ont données de reproduire, les premiers un grand nombre de photographies des peintures passées par leurs mains, les seconds, l'admirable collection des gravures éditées par leur maison d'après Rosa Bonheur, m'ont rendu possible de présenter un ensemble plein d'intérêt, je crois, des œuvres les plus remarquables de la grande artiste. Mais si cette deuxième partie de ma tâche a été menée à bien, n'est-ce pas aux bons offices de la maison Georges Petit et à l'expérience de M. J. Augry, directeur de l'Imprimerie, que j'en suis redevable : j'éprouve une satisfaction très vive à leur en exprimer ici ma gratitude.

A. K.



MOUTON MÉRINOS, PAR ROSA BONHEUR.



LE CHATEAU DE BY.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CÉLÉBRITÉ DE ROSA BONHEUR EN AMÉRIQUE.
LE PRÉSENT QUI LUI EST FAIT D'UN CHEVAL SAUVAGE
AMÈNE L'AUTEUR DE CE LIVRE A LA CONNAITRE.



ROSA BONHEUR DANS SON JARDIN.

La popularité de Rosa Bonheur en Amérique remonte à l'année déjà lointaine de 1858. Sa toile, *le Marché aux chevaux,* exposée successivement à New-York et dans plusieurs villes de l'Union par M. Gambart, le grand marchand de tableaux français de Londres, avait provoqué une curiosité très vive, un véritable enthousiasme même, en ce pays où les peintres animaliers ont toujours compté de fervents admirateurs. Il n'était pas jusqu'au fait d'être l'œuvre d'une femme qui n'eût contribué à son succès. Après divers changements de possesseurs, elle a été offerte, en 1887, au Metropolitan Museum de New-York, par M. Cornelius Vanderbilt, et cette libéralité a consacré, en quelque sorte, la renommée de Rosa Bonheur aux États-Unis. Aucune certes ne fut plus légitime; mais il est piquant

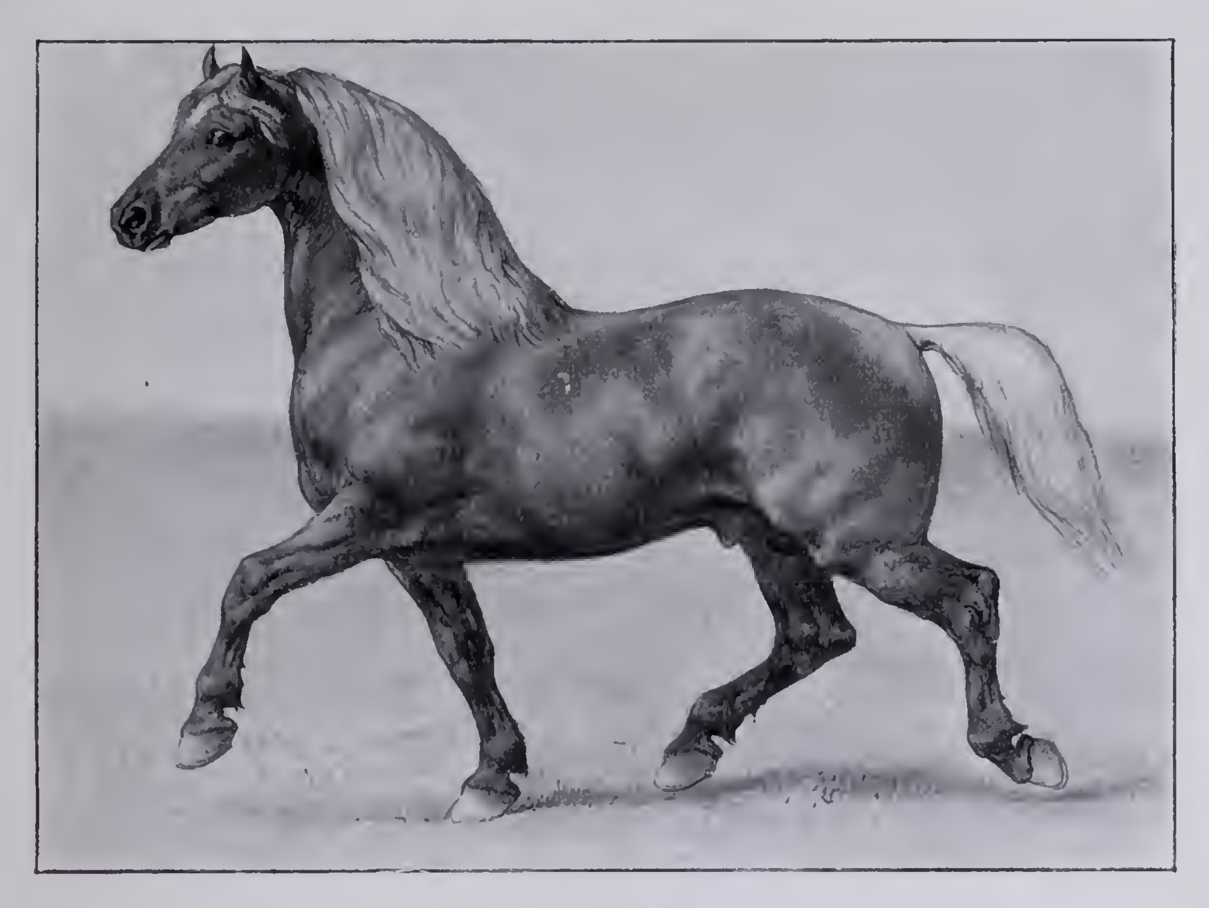
de constater que la race de chevaux dont cette toile, mille fois répétée par la gravure, semble être la glorification, a participé d'une certaine manière à la célébrité du tableau.

Les éleveurs américains, auxquels Rosa Bonheur avait permis d'admirer la taille, la noblesse de formes et la vigueur des chevaux percherons, se montrèrent de plus en plus avides de ces superbes animaux, et, chose singulière, dans les transactions qui en résultèrent, le nom de la grande artiste française n'a pas cessé dès lors d'apparaître un peu comme celui d'une bonne fée. Il n'en saurait être donné meilleur témoignage que celui du *Stud-Book* publié, en 1885 pour la première fois, par la Société Hippique percheronne, alors tout récemment fondée à Nogent-le-Rotrou (1883), dans le but de conserver les caractères de la race et de lutter contre la concurrence des éleveurs boulonnais. Son frontispice n'est autre chose que la reproduction d'un dessin de Rosa Bonheur, fait à la demande des administrateurs de la Société et du sous-préfet de Nogent. L'on avait eu grand soin, même, de joindre à ce dessin le fac-similé d'une lettre de l'artiste, disant sa joie de pouvoir associer ainsi son effort à ceux que l'on tentait pour garder aux chevaux du Perche des qualités universellement appréciées. Et ceci ne manqua pas d'être fort remarqué en Amérique ; les directeurs de la Société ne le laissèrent point ignorer à Rosa Bonheur. Une correspondance s'ensuivit, dont les chevaux percherons furent naturellement le prétexte, mais au cours de laquelle la grande animalière ne tarda pas à manifester à quel point sa curiosité d'artiste et d'amie des bêtes était excitée par ce que romanciers et voyageurs lui avaient appris des chevaux sauvages de la Prairie américaine. Combien elle serait aise de posséder, devant son chevalet, des modèles de cette espèce ! De là à l'ambition de s'en procurer, il n'y avait qu'un pas.

Le souhait de Rosa Bonheur, bientôt connu outre Atlantique, trouva dans M. John Arbuckle, président de la Compagnie post-percheronne du Wyoming, l'homme le mieux disposé à le satisfaire. A quelque temps de là, un jeune étalon sauvage s'étant justement introduit dans l'enclos de son haras, il lui fit donner la chasse ; mais l'animal était ardent et vite : il ne fallut pas moins de quatre jours pour le capturer au lasso et neuf cow-boys pour le maîtriser et le mettre en wagon.

Comme de raison, M. Arbuckle s'attendait à recevoir, dans les délais indispensables, les remerciements que Rosa Bonheur ne pouvait manquer de lui adresser. Or, semaines et mois se passaient sans que la grande artiste lui donnât le moindre signe de vie : il ignorait même si

son cheval était arrivé à destination. Un peu surpris, il se résolut à mettre à profit un voyage qu'il devait faire en Europe pour aller en personne prendre des nouvelles de son envoi. C'est à Paris que je le rencontrai et qu'il me fit part de son dessein. Son ignorance du français lui causait néanmoins un peu d'embarras, et c'est pourquoi il me proposa de l'accompagner pour être son interprète. Rendre visite à



VOLTAIRE.

Dessin de Rosa Bonheur, d'après le cheval ayant remporté le 1er prix au concours de la Société Hippique percheronne (Nogent-le-Rotrou, mai 1884).

Rosa Bonheur, c'était la réalisation d'un de mes rêves de jeune fille. Sera-t-on surpris que j'aie accepté avec un vif empressement?

By est un petit hameau tout voisin de Fontainebleau. Son château, qui fut pendant près de quarante années la résidence de Rosa Bonheur, est en réalité ce qu'en France on appelle communément une maison bourgeoise, et l'on y chercherait vainement traces de tourelles et de pont-levis. Avec son jardin et son parc, la proximité de la forêt dont cette propriété est en quelque sorte le prolongement, ce n'en est pas moins la plus agréable des habitations rurales.

Une haute porte grillée y donne accès. Le coup de sonnette de

M. Arbuckle provoqua l'apparition, derrière un guichet, d'une femme en coiffe blanche, qui, d'un ton un peu brusque, nous déclara que mademoiselle était à Nice. Nous lui exposâmes néanmoins l'objet de notre visite, qui était de savoir si Mlle Rosa Bonheur avait reçu d'Amérique un cheval sauvage, et ceci la rendit plus gracieuse.

— Des chevaux d'Amérique, ce n'est pas un, mais trois que nous avons reçus d'un seul coup, et si vous désirez les voir, je puis vous les montrer.

Fort intrigués, nous suivîmes la femme, qui nous fit traverser une rue du hameau et bientôt nous introduisit dans un enclos partagé en jardin potager et en prairie.

— C'est ici que mademoiselle garde ses chevaux, fit-elle. Vous y trouverez sans doute celui que vous cherchez.

Il y avait là, en effet, trois superbes bêtes, qui dressèrent la tête avec un peu de défiance en nous apercevant.

— Le voici ! s'écria aussitôt M. Arbuckle d'une voix joyeuse. Je le reconnais très bien. Voyez la marque P. O. qu'il porte sur la croupe ! Combien je suis heureux de le trouver en si bon état !

— A-t-il pu servir de modèle ? demandai-je.

— De modèle ! se récria la brave femme. Les deux autres, oui, mais celui-ci, jamais. Ce fut impossible ; et cependant nous nous entendons assez bien à apprivoiser les caractères les plus rebelles. Voyez plutôt.

Elle nous mena vers une cage, derrière les barreaux de laquelle s'apercevaient des yeux étincelants.

— Voici la favorite de mademoiselle.

La favorite de mademoiselle était une jeune lionne, dont le regard se fixait avec obstination sur les deux visiteurs inconnus.

Tandis que nous regardions avec un peu d'étonnement, notre guide fit glisser le verrou, ouvrit la porte et se mit à caresser le fauve, qui la laissa faire avec la complaisance d'un gros chien.

— Vous voyez qu'il n'y a rien à craindre avec Fathma ; chaque matin, nous nous promenons ensemble dans le parc, comme de bonnes amies que nous sommes. Et si vous le voulez, nous allons recommencer avec vous ?

Déjà la lionne, qui semblait comprendre les propos de sa gardienne, se préparait à sauter sur le pavé de la remise. Je jettai un coup d'œil vers M. Arbuckle : il paraissait mal à l'aise, et j'avoue que pour mon compte je me sentais médiocrement rassurée. Nous nous défendîmes bien vite de vouloir causer à la femme un surcroît de dérangement, et,

après l'avoir remerciée de sa peine, nous regagnâmes la voiture qui nous avait amenés, non sans une certaine hâte qui amena sur les lèvres de l'obligeante domestique un sourire où il n'était pas malaisé de reconnaître un peu de malice.

Nous revînmes à Paris, sans rapporter de notre voyage la satisfaction que nous en attendions. Nous n'avions pas vu Rosa Bonheur, et mon compatriote, rassuré sans doute sur le sort de son cheval sauvage,



ÉTUDES DE ROSA BONHEUR, D'APRÈS SA LIONNE FATHMA.

ignorait encore pourquoi son acte si courtois n'avait jamais reçu le moindre remerciement.

Deux années se passèrent avant que M. Arbuckle revînt en France. L'Exposition de 1889 l'y ramena, bien décidé cette fois, toutes précautions étant prises d'avance, à obtenir le mot de l'énigme. Il m'écrivit donc avant de quitter New-York, me priant de solliciter de Rosa Bonheur une entrevue pour la fin de septembre. J'hésitai quelque temps, sachant que l'illustre artiste, toute au deuil récent d'une amie très chère qui depuis longtemps partageait sa vie, se prêtait avec regret à tout ce qui était de nature à troubler son recueillement. Sur le conseil de Mme Peyrol, sa sœur, à laquelle j'avais soumis mon embarras, je me

décidai cependant à lui faire connaître le désir de M. Arbuckle et ses titres à le manifester. La réponse de Rosa Bonheur ne tarda guère : elle était adressée à mon compatriote et ainsi conçue :

By, 27 septembre 1889.

Monsieur,

Je serai très heureuse de vous recevoir samedi prochain, si vous le pouvez, qui sera le 5 octobre.....

J'espère que cela ne vous contrarie pas, que, précisément, je viens de donner deux de mes chevaux mustangs au colonel Cody. Le vôtre était si sauvage! Il ne pouvait plus me servir. Deux cow-boys doivent venir les prendre lundi au lasso.

Je n'ose pas vous inviter à venir déjeuner avec moi, car je mène une vie très simple; mais si vous voulez bien accepter des œufs frais, je serai très heureuse de vous recevoir de mon mieux. Je vous demanderai de me prévenir d'avance du jour.

Il est entendu que je comprends dans mon invitation votre aimable traductrice.

Je serais bien contente que vous me donniez des sujets de la vie des chevaux, ce qui peut me servir beaucoup pour des compositions.

Recevez, etc.

R. Bonheur.

Le jour indiqué, M. Arbuckle et moi nous arrivâmes à By. Au moment où le cocher qui nous conduisait s'apprêtait à descendre de son siège pour sonner à la porte, la grille s'ouvrit à deux battants. Sur le perron de l'habitation, nous aperçûmes un personnage de petite taille, vêtu d'un pantalon et d'une blouse comme en ont les paysans, et qui portait sur le bras un chien blanc et noir. Il fit avancer la voiture jusqu'au bas des marches, et de l'air le plus affable s'approcha en nous tendant les mains. C'était Rosa Bonheur.

De cette première rencontre avec la grande artiste dont, jusque-là, je n'avais connu que le talent, et qui devait me témoigner plus tard une si touchante amitié, j'ai gardé la plus inoubliable des impressions.

Rosa Bonheur était fort bien proportionnée, ce qui la faisait paraître de grandeur moyenne, bien qu'en réalité elle fût petite. Sous un front haut et large, creusé entre les deux sourcils du sillon très caractéristique des penseurs, ses yeux noirs avaient gardé la vivacité extraordinaire de la jeunesse. Le nez était petit, les narines bien dessinées, la lèvre supérieure mince et d'une jolie courbure ; sur la lèvre inférieure, plus développée et d'une mobilité extraordinaire, se trahissaient les divers états de son esprit et les sensations qui l'impressionnaient. Le visage était

encadré d'une chevelure d'un gris d'argent magnifique, dont les boucles, abondantes et soyeuses, retombaient jusqu'à la naissance du cou, entourant comme d'une auréole cette tête vénérable.

L'étrangeté de son costume ne me surprenait qu'à demi ; je connaissais de longue date son habitude de porter des vêtements masculins ; il ne me déplut pas de noter néanmoins que, sous de tels dehors, la coquetterie féminine ne perdait aucun de ses droits ; les deux magnifiques boutons d'améthyste qui retenaient son col en étaient le meilleur gage ; sa blouse même était ornée aux épaules de broderies très fines, et de ses



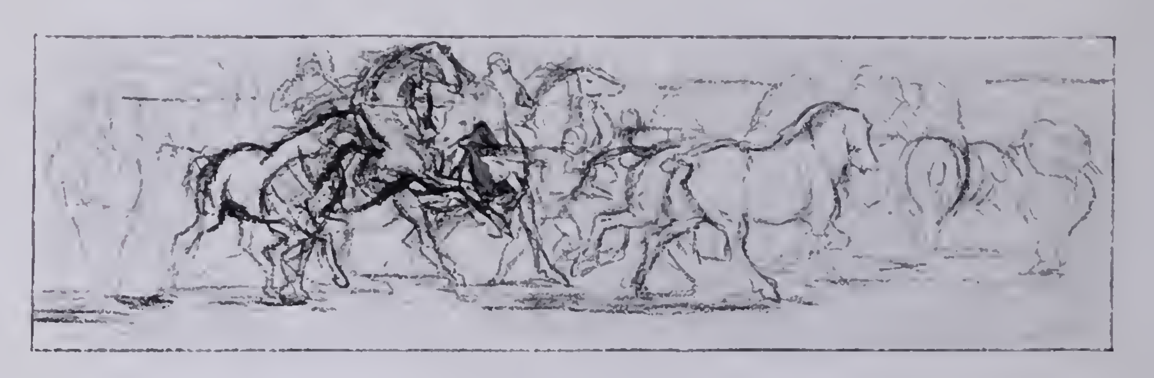
ÉTUDE DE ROSA BONHEUR, D'APRÈS SA LIONNE FATHMA.

pantalons de velours noir sortaient deux petits pieds fort élégamment chaussés. L'ensemble de toute la personne était empreint de la plus grande distinction ; son aspect vénérable me fit songer à Corot et à Henry Ward Beecher.

Nous nous mîmes à table. Après les préliminaires d'usage, Rosa Bonheur, s'expliquant enfin sur le cas du cheval sauvage, nous exposa comment, ayant reçu d'Amérique, en même temps que celui de M. Arbuckle, deux autres mustangs envoyés par M. X... de Chicago, elle avait, de la meilleure foi du monde, cru que tous les trois venaient de ce dernier et l'en avait seul remercié. Elle s'en excusait, aussi bien que de la malchance récente qui s'ajoutait au malentendu déjà ancien.

— Faites comprendre à votre ami, continua-t-elle, pour quelle cause j'ai dû me priver du cheval qu'il m'a si aimablement offert. Cet animal était si ombrageux que jamais je n'ai pu l'approcher. Dès que l'on ouvrait la porte de l'écurie, le matin, il partait au galop dans le pré. Le soir, c'était uniquement la faim qui l'attirait à sa mangeoire et à son ratelier, que l'on avait toujours soin de garnir copieusement. Les domestiques se hâtaient alors de fermer la porte derrière lui. Autrefois, j'arrivais assez bien à dompter des chevaux : je croyais réussir également avec le vôtre, mais il a fallu y renoncer. Ce cheval sauvage l'est si bien resté que, pendant les deux années qu'a duré ce manège, c'est à peine si j'ai pu faire au vol quelques études.

M. Arbuckle ne put s'empêcher de sourire : « Elle voulait avoir un cheval sauvage, elle en a eu un, cette fois », fit-il.



ESQUISSE DE ROSA BONHEUR POUR « LE MARCHÉ AUX CHEVAUX ».

— C'était là mon désir, en effet, poursuivit gaiement Rosa Bonheur, mais il m'a fallu renoncer à en tirer bon parti, et j'ai cru bien faire de le mettre entre les mains de Buffalo-Bill, ainsi que je vous l'ai écrit. Ses cow-boys sont venus le prendre il y a seulement quelques jours. En voilà des gaillards qui savent manier, sans les maltraiter, les animaux rétifs ! C'est un plaisir de les voir à l'œuvre. L'un d'eux, après avoir saisi au lasso votre petit cheval, l'a si bien maîtrisé qu'il a pu s'en approcher et même lui caresser la tête. C'est une tâche que je n'aurais jamais pu confier à un palefrenier français.

Le déjeuner touchait à sa fin. En guise d'œufs frais, l'on nous avait servi le menu le plus délicat. Les raisins du dessert étaient tout particulièrement superbes et délicieux.

— Rarement j'en ai vu d'aussi beaux ! ne put s'empêcher de noter M. Arbuckle.

— C'est la spécialité du pays. Vous n'avez pas manqué de vous apercevoir, en venant ici, que toutes les murailles sont garnies de treilles, car c'est à By et aux environs que mûrit le raisin fameux connu sous le



ROSA BONHEUR A SOIXANTE-TROIS ANS.

nom de chasselas de Thomery. Nos cultivateurs en expédient dans les contrées les plus lointaines : vous avez pu en voir en Amérique, et l'impératrice de Chine, dit-on, n'en veut pas manger d'autres. Henri IV en était très friand, et si l'on en croit la chronique, ajouta-t-elle avec un sourire, c'est à ce modèle de nos rois que Thomery devrait son nom, car il avait coutume de dire : « Ici, tout me rit ! »

Rosa Bonheur se leva en riant tout à fait et nous invita à visiter son atelier et à voir ses dernières œuvres. Je la remerciai avec une vivacité qui trahissait mon plaisir de l'honneur qu'elle voulait bien nous faire.

— Votre appréciation me sera très agréable, dit-elle, car je sais que vous me jugerez en artiste.

Tout à la fois surprise et flattée, je la regardai avec un peu d'étonnement.

— Mais oui, mais oui, reprit-elle avec bienveillance, je sais fort bien que vous êtes femme de talent, et j'ai remarqué votre beau portrait[1] du dernier Salon. Je sais aussi que vous avez deux sœurs d'une haute intelligence. Toutes les trois vous prouvez que la femme n'est pas moins bien douée que l'homme, qu'elle peut avoir autant de talent que lui et même parfois davantage.

— Oh ! mademoiselle, m'écriai-je, peut-on comparer le mérite des autres femmes au vôtre, à celui d'une artiste dont le nom tiendra une si grande place dans l'histoire de l'art. Combien je suis heureuse de pouvoir vous dire de vive voix ce que tant de femmes pensent de vous !

Rosa Bonheur parut ne pas entendre et continua :

— ..... Et j'admire les idées américaines en ce qui concerne l'éducation des femmes. Car vous n'avez pas, comme chez nous, le sot préjugé que les jeunes filles sont exclusivement destinées au mariage. Je suis toute scandalisée des entraves qui pèsent sur elles en Europe. Si, quant à moi, j'ai été assez heureuse pour m'en affranchir, je le dois au talent dont la Providence m'a gratifiée.

Nous étions arrivés devant une porte close. Rosa Bonheur l'ouvrit au moyen d'une petite clef tirée de sa poche.

— Entrez, fit-elle avec un peu d'emphase, entrez dans mon sanctuaire.

Nous entrâmes, non sans éprouver l'impression de recueillement qui semblait exigée par le nom que Rosa Bonheur donnait à son atelier.

Une toile immense, sur laquelle s'agitaient des chevaux admirables de vie, garnissait tout le fond de la pièce.

1. Un portrait de ma mère.

— J'ai représenté là, nous dit l'aimable artiste, le battage du blé, tel qu'il se pratique encore dans certaines régions du Midi. Ces neuf chevaux, en passant et repassant, foulent de leurs sabots les épis et en font sortir les grains que l'on recueille ensuite. Voici de longues années que je travaille à ce tableau ; je voudrais que ce fût mon chef-d'œuvre, mais il y a tant et tant à faire que je me demande si je l'achèverai jamais. Depuis la mort de ma dévouée amie, il m'arrive souvent de perdre courage.

Pendant que Rosa Bonheur parlait, mes yeux parcouraient l'atelier : sur les tables et sur les chaises, des papiers, des livres épars, romans de



ESQUISSE DE ROSA BONHEUR POUR « LA FOULAISON ».

Dumas, de Bourget, de Zola, mêlés à des ouvrages qui me parurent traiter des mœurs des bêtes ; sur les murailles, des têtes d'animaux de diverses espèces, des cornes de cerfs. Quant aux tableaux, aux études que je m'attendais à trouver là, il n'y en avait pas. Rosa Bonheur remarqua mon étonnement :

— Vous êtes surprise, dit-elle, que mon sanctuaire soit moins décoré que ne l'est généralement l'atelier d'un commençant ; il est pour moi cependant tout rempli de souvenirs, au milieu desquels l'inspiration me vient mieux que partout ailleurs, car j'y revis un passé qui m'est très cher..... Du reste, si ces murs manquent de tableaux, c'est la faute à vos compatriotes. Ils assiègent mes marchands, qui enlèvent mes toiles à peine terminées. Ce qui n'empêche que je les fasse parfois attendre

des années durant. Vous autres, Américains, vous menez tout à la vapeur. En ce qui touche les choses de l'art, cela ne va pas sans inconvénients. Dans la photographie, cependant, je n'ignore pas que vous obtenez ainsi des résultats fort intéressants, mais valent-ils encore l'instantanéité d'une bonne mémoire? Je ne le crois pas.... Pour mon compte, par exemple, poursuivit-elle en se tournant vers M. Arbuckle, je vous avoue que je n'ai jamais pu parvenir à fixer par la photographie les mouvements de votre cheval, tandis que je les ai parfaitement gardés dans l'œil et que j'ai pu ainsi les reproduire sur la toile.



ÉTUDE DE CAVALIER.
Dessin de Rosa Bonheur.

— Et cependant l'on est parvenu chez nous, reprit mon compatriote, à réduire le temps de pose à 1/700ᵉ de seconde. A cette vitesse, rien n'échappe des mouvements les plus impétueux. Si vous voulez bien me le permettre, mademoiselle, aussitôt rentré en Amérique, je vous adresserai une collection unique de photographies relatives à la vie des cow-boys.

— J'y consens très volontiers, monsieur, à la condition néanmoins que vous acceptiez une étude faite d'après le cheval que vous m'avez offert et que je suis un peu honteuse de ne pas pouvoir vous montrer.

On devine que l'offre de Rosa Bonheur fut accueillie avec reconnaissance, aussi bien, du reste, que sa photographie, qu'elle nous donna au moment où nous primes congé d'elle.

— Tant qu'à vous, mademoiselle, je serai toujours heureuse de vous revoir, ajouta-t-elle en me tendant la main.

Cette main fine et nerveuse, je la saisis et la baisai avec émotion, songeant à toutes les belles œuvres qu'elle avait créées.

Alors que nous revenions vers Paris, M. Arbuckle, hochant un peu la tête, me dit :

— Ne prenons pas trop au sérieux les marques de sympathie que



BERGER ÉCOSSAIS, PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de Ch. G. Lewis, éditée par E. Gambart et Cie.

Rosa Bonheur nous a prodiguées. Elle nous a fait, sans doute, un accueil vraiment chaleureux, mais nous le devons en grande partie, j'imagine, à la position un peu embarrassée dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de moi.

— Je le crois aussi, répondis-je, car il est assez déplaisant d'apprendre le nom de qui vous a fait un généreux cadeau et de se trouver en sa présence au lendemain précisément du jour où l'on s'en est débarrassé.

— En tous cas, reprit M. Arbuckle, je n'oserai certainement jamais

donner une lettre d'introduction à qui que ce soit auprès d'elle ; et si vous voulez m'en croire, vous ferez de même.

En dépit de si beaux engagements, les relations ne purent cesser si court : n'y avait-il pas à faire tenir à By les photographies de M. Arbuckle, à entretenir celui-ci de l'étude que Rosa Bonheur lui destinait. Tant et si bien qu'un échange de lettres s'ensuivit par mon entremise, devenue indispensable pour les traductions. Presque inconsciemment, mes rapports avec Rosa Bonheur se firent de plus en plus cordiaux, tout restreint qu'ils fussent à ce commerce épistolaire.



CHEVAL AU REPOS, PAR ROSA BONHEUR.



DANS LE FAR-WEST : UN COMBAT DE TAUREAUX.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE II

L'HERBE AUX BISONS.



ÉTUDE DE BISON, PAR ROSA BONHEUR.

A la suite du Salon de 1891, auquel j'avais pris part, quelques personnes amies, habitant Boston, m'engagèrent à me rendre pour un temps dans cette ville, où je pouvais espérer la commande d'un certain nombre de portraits. Leurs instances n'eurent pas trop de peine à me décider. Mon départ semblait de nature assurément à interrompre les bonnes relations commencées avec Rosa Bonheur : il produisit l'effet contraire de les rendre plus cordiales. Avant de quitter la France, j'avais cru devoir, par politesse, faire part de mon dessein à l'illustre artiste. Dans la réponse qu'elle me fit, elle eut la bonté d'exprimer son regret de mon départ, en même temps que le désir que je ne partisse pas sans lui rendre visite une dernière fois.

Au cas, ajoutait-elle, où ma mère consentirait à m'accompagner, elle serait heureuse de faire sa connaissance.

Le 1er août, qui était un samedi, je refis donc, en compagnie de ma mère, le voyage de By. Rosa Bonheur avait envoyé sa voiture nous attendre à la gare de Moret, et nous réservait au château le plus charmant accueil. Ma mère fut privée cependant du plaisir de la voir en vêtements masculins : la bonne artiste portait ce jour-là une élégante robe de velours noir. Les deux mains tendues, elle s'avança vers nous, présenta ses compliments de bienvenue et tout droit nous conduisit à la salle à manger, où le déjeuner nous attendait.

— Mais où donc est Gamine? dit-elle tout à coup en se retournant. Gamine! où es-tu? Viens, viens, ma petite Gamine!

Une petite chienne, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vue sur les bras de Rosa Bonheur lors de ma première entrevue, accourut joyeusement; sa maîtresse l'installa sur une chaise proche de la table.

— Gamine ne me quitte jamais, ajouta-t-elle, et c'est toujours pour elle que sont les meilleurs morceaux.

Nous étions assises. Rosa Bonheur découpa une tranche dans la partie la plus saignante d'un filet et la partagea en menues bouchées, sur une petite assiette d'argent qu'elle présenta à Gamine. Tandis que la mignonne bête les dégustait en connaisseuse, une porte qui s'ouvrit laissa passer quatre énormes chiens du mont Saint-Bernard. Processionnellement, comme avec la conviction d'accomplir un rite, ils firent le tour de la table et l'un après l'autre s'en vinrent recevoir les caresses de leur maîtresse.

— Ceux-là sont mes plus vieux amis, fit Rosa Bonheur en les flattant de la main. Ce sont mes gardiens fidèles. Avec eux je n'ai rien à craindre!

Ce singulier défilé terminé, j'entendis que dans la pièce voisine on apportait leur pâtée. Les chiens se précipitèrent avec moins de gravité qu'ils n'en avaient montrée en entrant dans la pièce.

— Les entendez-vous se bousculer pour dévorer leur pitance, nous fit observer Rosa Bonheur avec gaieté. Ils ne disputent pas à Gamine, cependant, l'honneur de s'asseoir à notre table.

Le déjeuner achevé, l'aimable artiste proposa de nous montrer quelques-unes de ses œuvres et nous emmena du côté de son atelier. Tandis qu'elle ouvrait la porte, j'aperçus, posé sur une chaise, le vêtement de travail que j'avais vu lors de ma première visite et des yeux je le désignai à ma mère. Ce signe n'échappa point à Rosa Bonheur.

— Ah! fit-elle d'un ton de bonne humeur, vous regardez mes vête-

ments masculins. Je parie que vous partagez là-dessus l'erreur de la plupart des gens, qui s'imaginent que je méprise les habits de mon sexe. Oh! certainement, pour le travail, je préfère le costume d'homme. Mais aujourd'hui, en l'honneur de madame votre mère, j'ai mis des jupes, comme vous voyez.

La porte de l'atelier était ouverte toute grande; Rosa Bonheur nous la montra du geste, en disant, avec la même gravité qu'autrefois :

— Veuillez entrer dans mon sanctuaire, mesdames.



ÉTUDE DE LION.
Dessin de Rosa Bonheur.

Le sanctuaire n'avait pas changé d'aspect. *La Foulaison* s'y trouvait à la même place, et dans le même état que deux années auparavant.

Me prenant par la main, Rosa Bonheur m'entraîna vers deux chevalets placés bien en évidence : l'un portait une superbe étude de lion, l'autre une gravure magnifique représentant *le Lion chez lui*.

— Ces deux choses-là sont pour vous, me dit-elle; je les ai signées à votre intention, afin que, lorsque vous serez de l'autre côté de l'Océan, vous vous souveniez encore de moi.

Et m'embrassant sur les deux joues, elle ajouta :

— Je vous souhaite là-bas tout le succès possible.

Elle nous montra quelques projets de compositions et de tableaux,

et, remarquant que je m'intéressais tout particulièrement à un *Saint Georges* : « Le voulez-vous ? » dit-elle d'un mouvement spontané.

— Oh ! mademoiselle, vous m'avez déjà comblée.

— Mais non ! acceptez-le, je vais y mettre ma signature.

Sans attendre de réponse, elle traça rapidement au crayon quelques mots de dédicace.

Après les ébauches et les dessins, ce fut au tour des gravures. Un carton qu'elle ouvrit renfermait *le Marché aux chevaux, le Roi de la Forêt,* quelques têtes de lions, de chiens, sans compter une *Bousculade de bœufs écossais,* œuvres admirables, que des graveurs français et anglais avaient faites d'après ses toiles les plus célèbres et dont plusieurs, depuis longtemps, étaient familières à mes yeux, puisque c'est à elles que, tout enfant, dans la lointaine Californie, j'avais dû mes premiers sentiments d'admiration pour la noble artiste qui, à cette heure, me traitait comme une amie déjà vieille.

— Ces gravures ont, en effet, contribué pour beaucoup à répandre ma réputation en Angleterre et en Amérique, déclara-t-elle, en même temps qu'elle saisissait sur un chevalet un rouleau bientôt étalé à nos yeux ravis. C'était un admirable dessin au fusain. Un troupeau immense de ces bisons du Far-West américain, dont la race sans doute ne tardera pas à disparaître, fuyait devant l'incendie de la Prairie. L'océan de flammes en marche avait provoqué chez eux une terreur rendue par l'artiste avec une réalité, une vigueur merveilleuses. Tous ces muscles tendus, toutes ces poitrines frémissantes, ces naseaux fumants, ces cornes redoutables, se heurtant, s'entremêlant, constituaient une masse impressionnante au suprême degré. Il semblait vraiment que l'on dût entendre le mugissement de ces bêtes affolées, le sifflement de leur haleine, le choc de leurs membres et le fracas de ce formidable galop, qui faisait d'eux une trombe vivante capable de rompre et de broyer tous les obstacles.

— Voici l'esquisse d'un tableau que je voudrais faire, dit Rosa Bonheur, mais il me manque quelques éléments dont je ne saurais me passer pour demeurer dans l'entière vérité. Ce sont les herbes qui forment mon premier plan. Dans une œuvre où l'on a le désir de représenter fidèlement la nature, les moindres détails doivent être vrais. S'il vous était possible de vous procurer quelques-unes de ces plantes et de me les expédier, vous me rendriez bien heureuse. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, je partirais volontiers avec vous ; nous irions ensemble dans les immenses régions de votre Far-West, dans les réserves indiennes. Que j'aimerais voir de mes yeux les wigwams des Peaux-Rouges, et



DANS LE FAR-WEST : BISONS FUYANT L'INCENDIE.

Dessin de Rosa Bonheur.

étudier leurs mœurs. En voilà des sujets merveilleux pour les artistes!

Peu après la guerre, j'ai été sur le point de faire ce beau voyage. Un amateur de mes tableaux, M. Belmont[1], avait proposé d'organiser à mon intention des chasses au buffle. Que de choses nous aurions admirées, ma chère amie et moi! Il nous a fallu renoncer à ce plaisir, pour ne pas nous éloigner de notre bonne mère Micas, presque aveugle.....

Il y eut un silence de quelques instants. Rosa Bonheur le rompit pour nous inviter à parcourir sa propriété. C'est ainsi que je revis le grand pré, maintenant désert, où j'avais pénétré avec M. Arbuckle, trois années auparavant.

— C'est ici que folâtraient autrefois mes chevaux sauvages, nous dit la bonne artiste. Que j'ai donc été embarrassée à leur sujet, lorsque je me suis trouvée en présence de votre compatriote! Songez que M. Arbuckle m'arrivait juste au lendemain du jour où j'avais donné son cadeau au colonel Cody! Buffalo aura-t-il été plus heureux que moi, je le suppose; il a bien dû trouver le moyen de compléter l'éducation de mon petit étalon.

— Et la lionne qui était ici? fis-je en l'interrompant.

— Ma pauvre Fathma! qui était si gentille et si bien apprivoisée. Vous l'aviez vue, en effet. Elle est morte, et j'en ai eu un grand chagrin.

L'heure du départ approchait. Tout en causant, nous revînmes au château.

Il y avait dans le jardin, tout près de nous, un yucca magnifique. Rosa Bonheur nous le fit admirer, et demanda à ma mère si elle aimait les fleurs. Appelant aussitôt son jardinier, elle lui ordonna d'arracher ce yucca, en prenant garde de ne pas toucher à la racine, et de nous l'apporter ensuite à l'atelier, en même temps qu'une belle gerbe de roses.

— Si vous le voulez bien, mesdames, poursuivit-elle en se tournant vers nous, nous allons monter, et je vous aiderai à empaqueter vos souvenirs, car bientôt maintenant ce sera l'heure du train.

Un instant après, le jardinier vint nous rejoindre avec une énorme brassée de fleurs; parmi les roses éclatantes, le yucca faisait contraste avec la couleur si délicate de ses corolles; mais de racines, il n'en avait plus : le pauvre homme avait pris grand soin de les couper au plus ras.

Les yeux de Rosa Bonheur eurent un éclair de vivacité; elle se contint cependant, et ce ne fut qu'après la sortie du jardinier qu'elle s'écria :

— Qu'en pensez-vous, mesdames, n'est-ce pas là un bel exemple de l'intelligence masculine?.....

1. M. Belmont était, en 1856, ministre des États-Unis à La Haye.

Nous nous apprêtions à prendre congé, et voici qu'elle aperçut sous mon bras un objet que j'avais peine à dissimuler.

— Ah ! fit-elle en riant, vous aviez apporté votre album d'autographes, et sans doute vous voudriez m'y voir mettre ma griffe à côté de celles de vos illustres professeurs et des personnalités les plus notables de votre connaissance ?



TIGRE, PAR ROSA BONHEUR.

— J'avoue, dis-je avec un peu d'embarras, que tel était mon dessein en venant vous faire, moi aussi, mes adieux de Fontainebleau, mais je n'osais plus vous en prier, tant vous.....

— Laissez-le-moi, dit-elle avec un aimable empressement, en me prenant l'album des mains. Je vous le renverrai dans quelques jours par mes amis les Tedesco.

Et, avant que j'eusse le temps de la remercier une fois de plus :

— Vous trouverez un panier dans le coupé qui vous attend en bas.

Je l'ai fait remplir de chasselas, car il faut bien que vos sœurs goûtent aussi aux produits de ce pays.

Elle m'embrassa en ajoutant : « Je vous ai autrefois donné ma photographie. Il me serait agréable d'avoir la vôtre en retour. Ne manquez pas de m'en envoyer une avant votre départ. »

Surprises et charmées d'un tel accueil, nous rentrâmes à Paris, les bras remplis des cadeaux de la vénérable femme, dont le cœur se révélait à nous aussi grand que son talent se montrait scrupuleux, car il nous fallait bien rapporter bonne part de ses prévenances au désir ardent de posséder un élément indispensable, devant ses yeux, à l'achèvement d'une de ses œuvres. Quant au malheureux yucca coupable d'avoir provoqué un mouvement de colère contre les hommes, nous nous empressâmes, aussitôt revenues, de le planter au milieu d'un parterre de notre jardin, espérant, en dépit de tout, que la délicate attention de Rosa Bonheur nous vaudrait le miracle de le voir pousser de nouvelles racines. Le mal était sans remède ; au bout de quelques jours, la gracieuse plante baissa la tête et se flétrit. Ses clochettes n'étaient pas encore fanées cependant, lorsque M. Tedesco vint rapporter l'album que Rosa Bonheur avait gardé. Avec quel empressement je l'ouvris, et quel fut mon plaisir de trouver sur un des feuillets, dernier gage de l'amitié de la grande artiste, le croquis de *Berger écossais* reproduit ci-contre.

Une lettre de remerciements adressée à Rosa Bonheur en même temps que ma photographie, une réponse pleine de vœux pour mon succès reçue d'elle, et je m'embarquai. J'étais à Boston au commencement d'octobre 1891, y retrouvant avec plaisir plusieurs des personnes dont les conseils m'avaient engagée à traverser l'Océan ; leurs aimables recommandations me créèrent un cercle de précieuses relations. Je pus vendre quelques toiles et il me vint assez vite des commandes de portraits suffisantes pour m'occuper plusieurs années durant.

Le travail dont j'étais accablée ne me faisait pas oublier la mission dont Rosa Bonheur m'avait chargée : mais si je me hasardais à demander de quelle manière je pourrais me procurer l'herbe des Prairies de l'Ouest, immanquablement on me répondait avec un peu d'ironie :

— Il vous faudra l'aller chercher à pied, car vous devez bien penser que les trains ne s'arrêtent pas dans les régions désolées où poussent ces maudites plantes. A quoi servirait bien une station de chemin de fer là où l'on ne trouve ni maisons, ni cultures, ni habitants ?

Je crus devoir faire part à Rosa Bonheur et de la difficulté avec laquelle je me trouvais aux prises, et de mon désir — plutôt que mon

espoir — de la surmonter quelque jour. Fort heureusement, elle n'éprouvait aucune impatience.

Au moment où je commençais à abandonner tout espoir, le hasard me fit rencontrer une jeune femme dont l'aide me parut devoir assurer bientôt le succès de mes recherches. Miss Collins dirigeait en personne



BERGER ÉCOSSAIS.
Dessin de Rosa Bonheur.

une école qu'elle avait fondée au milieu d'une des tribus du Far-West ; elle possédait un certain nombre de photographies pleines d'intérêt, et m'offrit très volontiers, à l'intention de la grande artiste française, une vue de la Prairie et de sa végétation sauvage. J'en fus ravie, mais ce n'était pas encore tout à fait mon rêve réalisé ; le serait-il jamais ? Un beau matin, cependant, j'eus la surprise de recevoir, fort convenablement enveloppé, tout un paquet d'herbes desséchées. Un mot d'une de

mes sœurs[1], qui habitait Cincinnati, m'apprenait en même temps que c'était là l'herbe aux bisons réclamée à tous les échos. Je la devais à la Société botanique du Colorado, qui, ayant été par hasard informée du désir de Rosa Bonheur, avait aussitôt dépouillé ses collections pour la satisfaire. Au reste, l'envoi était accompagné d'une lettre provenant de la Société elle-même. L'on prenait soin de faire observer que la couleur de cette plante, le *Buffalo-grass,* se trouvait légèrement altérée par suite de sa dessiccation ; qu'il serait fait une tentative pour s'en procurer des touffes fraîches, mais que, par malheur, cette sorte d'herbe fuit l'homme civilisé et disparaît presque aussitôt des régions où il vient à s'établir. Elle pousse presque toujours en compagnie de l'herbe *Gramma* et de quelques fleurs sauvages dont l'envoi comprenait divers spécimens. Chaque touffe, ajoutait-on, constitue un bouquet circulaire d'un pied environ de diamètre, éloigné généralement de ses voisins de la distance d'un pied à 18 pouces. La terre qui les porte est d'un gris brun assez clair ; sèche, elle devient couleur de poussière.

Herbes et photographie, tout fut au plus vite expédié à Rosa Bonheur. La lettre de remerciements ne tarda guère, témoignant au surplus quelque surprise de la forme des plantes, mais aussi une méprise à mon sujet, car elle avait cru me reconnaître dans une jeune femme représentée sur la photographie et qui n'était autre que Miss Collins en personne.

Aussi longtemps que dura mon séjour en Amérique, je reçus du reste, à plusieurs reprises, des lettres de Rosa Bonheur ; elle ne laissait échapper aucune occasion de me prouver, ainsi qu'aux miens, quelle place nous tenions dans ses préoccupations et ses sympathies. En décembre 1893, ma sœur Dorothée[2] ayant été reçue docteur ès sciences mathématiques de l'Université de Paris, lui fit hommage de la thèse qu'elle avait écrite sur les anneaux de Saturne, et la bonne artiste l'en remercia par les lignes suivantes :

Mademoiselle,

Depuis que vous m'avez fait l'aimable envoi de votre thèse, il m'a été impossible d'avoir un moment de tranquillité pour vous remercier.

Enfin, aujourd'hui, je puis vous exprimer ma très vive reconnaissance et l'admiration que j'ai pour vous et que vous méritez de la part de toutes.

J'ai lu hier soir les premières pages qu'il m'était possible de comprendre : quant au calcul mathématique, bonsoir pour moi comme pour les trois quarts

1. Mme Dalton, née Mathilde Klumpke.
2. Depuis Mme Isaac Roberts.

et demi du public. Absolument comme si nous mettions le nez dans un livre hébreu.

Ces formidables calculs et signes m'inspirent un absolu respect, cela ne doit pas vous étonner.

Permettez-moi, chère mademoiselle, d'être fière de me compter au nombre de vos amies et de vous remercier encore de m'avoir fait l'honneur d'un exem-



CHEVAL BLANC DANS UN PRÉ, PAR ROSA BONHEUR.

plaire de votre thèse de docteur ès sciences mathématiques : j'en suis très touchée.....

Veuillez agréer, etc.

R. Bonheur.

Rosa Bonheur tint aussi à me féliciter d'un événement qui causait à tous les miens une grande joie.

By, 15 janvier 1894.

Chère mademoiselle Klumpke.

.....Je suis bien heureuse des sentiments d'amitié que vous me faites l'honneur de m'exprimer et que je vous rends de tout mon cœur avec ma profonde estime comme confrère du pinceau. J'espère vous revoir à Paris en attendant

un monde meilleur, où le Créateur permettra peut-être que nous nous retrouvions parmi les êtres aimés qui nous ont quittées et qui veillent sur nous.

Vous devez, chère mademoiselle, être bien heureuse des succès de votre sœur : elle a eu l'amitié aussi, dont je m'honore infiniment, de m'envoyer sa thèse, qui lui a fait mériter le grade de docteur ès sciences mathématiques à Paris, ce qui est une distinction très grande.

Je vous ai déjà dit que vous êtes une famille bénie du Grand Esprit Créateur de tout l'infini, et c'est une vérité, car la vie matérielle seulement est bien peu de chose et dure bien peu pour ceux qui savent lire l'Esprit Créateur dans cette même vie matérielle.....

Puisque vous avez madame votre mère près de vous, je vous prie de lui exprimer mes sentiments affectueux, vous demandant la permission de vous embrasser toutes deux.

R. Bonheur.



UN INDIEN DE BUFFALO-BILL
Étude par Rosa Bonheur.



INDIENS DE BUFFALO-BILL, PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE III

NOUVELLES VISITES A ROSA BONHEUR.
LES INDIENS DE BUFFALO-BILL.



UN INDIEN DE BUFFALO-BILL.
Esquisse de Rosa Bonheur.

Je revins à Paris au mois de juin 1895, poussée par le désir de retrouver la vie artistique de la grande ville, l'atmosphère de ses musées, son émulation quotidienne, provocatrice de recherche et de progrès, sans compter les conseils de mes anciens maîtres et ceux, auxquels je me proposais d'avoir recours, d'un artiste dont jusque-là je ne connaissais que le talent, M. Thévenot. Mes préoccupations de portraitiste m'avaient appelée à porter le plus grand intérêt à ses travaux, et aussi la plus vive admiration. C'était mon ambition de me perfectionner dans cet art délicieux du pastel, dont j'avais pu, en différents essais, apprécier tout à l'aise la difficulté.

Par malheur, ma présomption juvénile n'avait négligé qu'une chose, capitale cependant, à savoir que M. Thévenot ne prenait pas d'élèves; ma déception fut grande lorsqu'on m'en informa.

Faute de mieux, je résolus de retourner à l'Académie Julian, et je louai un atelier dans l'intention d'y préparer, durant l'hiver, un tableau pour le Salon de 1896. Je n'oubliai pas non plus l'illustre femme dont les lettres m'avaient, à plusieurs reprises, apporté par delà l'Océan le témoignage d'une pensée toujours affectueuse. Diverses circonstances, entre autres la mort de son amie, Mme Carvalho, qui l'affligea beaucoup, m'empêchèrent d'aller à By avant le milieu de l'automne; ma mère m'y accompagna comme la fois précédente, il y avait quatre ans déjà.

A peine avions-nous pris pied sur le quai de la gare de Moret, qu'une manière de vieux monsieur qui était là s'approcha de nous et m'embrassa brusquement. J'eus un mouvement de recul vite réprimé, car j'avais reconnu Rosa Bonheur : la surprise de ma mère avait été plus vive, et je crois bien qu'elle fut sur le point de protester contre une telle agression. Nous en rîmes bien vite. Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture, et Rosa Bonheur, riant encore, s'écriait :

— Quelle mine vous avez faite, ma chère Miss Anna, lorsque, devant les employés, je vous ai pressée sur mon vieux cœur !

A cela je répondis qu'en Amérique nous n'étions pas habituées aux démonstrations sentimentales sur la voie publique.

— Je le sais fort bien, fit-elle, aussi ai-je voulu vous intriguer un peu par cette petite farce de rapin ; c'est la preuve, au reste, du grand plaisir que j'ai à vous revoir. Et vous, chère madame, m'avez-vous reconnue ?

— Non, je l'avoue, dit ma mère, et j'ai failli m'indigner. Mes yeux, fort heureusement, sont tombés sur vos pieds si petits, si élégamment chaussés, et qui ne sauraient appartenir qu'à une femme.

— J'ai toujours eu cette coquetterie, en effet, et cela m'a souvent trahie pendant mes heures de travail en forêt. Depuis que je vis seule, le costume que je porte m'est néanmoins une grande protection.

Cet accueil à la gare, le déjeuner qui suivit, furent pour ma mère et pour moi l'assurance que les sentiments de Rosa Bonheur à notre égard étaient demeurés, malgré une absence de quatre années, aussi affectueux qu'au jour où elle nous avait renvoyées les bras chargés de ses études et de ses fleurs. Dans l'après-midi, nous fîmes la visite obligée au « sanctuaire ». Un chevalet s'y dressait, portant une grande toile à moitié achevée.

— Vous me voyez en train de représenter un combat célèbre dans

les annales du *stud-book* britannique. Le cheval blanc n'est autre que Godolphin Arabian, l'ancêtre de toute une lignée de grands étalons anglais. Mais vous savez peut-être son histoire? Eugène Sue l'a contée et beaucoup d'autres après lui..... Vous ne la connaissez pas? elle est fort curieuse. Ce cheval avait été offert à Louis XV par le bey de Tunis. Selon le goût du temps, le roi n'aimait que les chevaux courts et ramassés. Nul ne s'intéressa à ce barbe, qui bientôt fut vendu par les officiers des écuries royales et employé à traîner des voitures dans les rues de Paris.



ÉTUDE POUR « LE DUEL ».
(Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

Un jour, rue Dauphine, il s'abattit sur le pavé et attira ainsi l'attention d'un Anglais qui passait. C'était un certain Cook, qui se connaissait en chevaux. Il observa que cet animal valait mieux que la vile besogne à laquelle il était assujetti, l'acheta et l'emmena en Angleterre, où il le céda à Lord Godolphin, qui l'envoya à son haras.

La jument blanche que vous voyez dans le fond s'appelait Roxana : elle était destinée à Hobgoblin, l'étalon noir qui est aux prises avec l'arabe, car ce fut un combat acharné entre les deux rivaux qui décida du sort de cette belle Hélène. Godolphin Arabian sortit vainqueur du duel.

Un heureux hasard m'a mis entre les mains une vieille gravure de

Stubbs, publiée à Londres en 1794, qui m'a permis de tracer un portrait authentique de ce héros équestre. Quand on fait de l'histoire, il faut que tout soit exact, et je ne recule jamais devant un sacrifice pour me procurer les documents dont j'ai besoin.

Se tournant alors vers moi, et sur un ton où il y avait bien un peu de reproche :

— Je suis loin d'avoir eu autant de chance pour l'herbe aux bisons. Comment, ma chère Miss Anna, vous vous faites photographier au milieu de la Prairie, et, alors que vous n'avez qu'à vous baisser pour cueillir à pleines mains des touffes toutes fraîches, vous m'envoyez quelques brindilles fannées et tirées d'un herbier.

— Je n'ai malheureusement jamais été dans la Prairie, répondis-je ; aucun train ne s'y arrête. La jeune missionnaire qui m'a donné la photographie que je vous ai envoyée me ressemble physiquement sans doute..... Je ne dis pas que vous me prenez pour une autre, mais vous avez certainement pris une autre pour moi.....

— J'ai pourtant bien cru reconnaître, sous le chapeau à larges bords, le bout de votre grand nez, fit-elle en s'excusant.

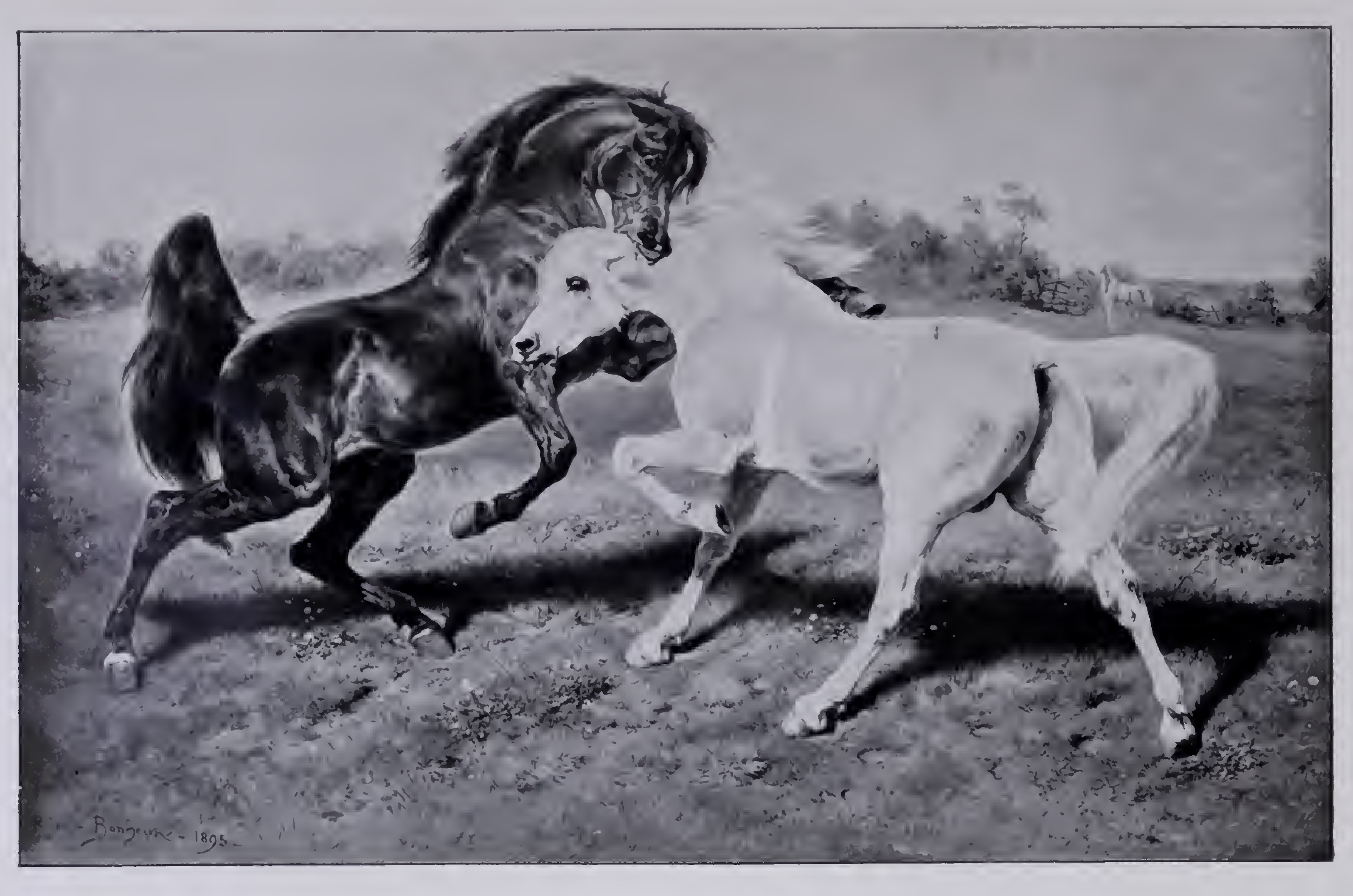
Et la bonne artiste de m'accabler de ses questions sur ma vie durant les années que je venais de passer en Amérique, sur les relations que je m'étais créées, sur mes travaux. Je lui montrai quelques photographies de portraits que j'avais faits à Boston. « C'est vivant ! quelle est cette dame ? » s'écria-t-elle devant celui de Mme Nancy Foster. Je lui fis connaître en quelques mots cette remarquable personnalité féminine et féministe, à laquelle l'Université de Chicago est redevable d'un pavillon, spécialement construit pour les jeunes filles des cours supérieurs.

— Vous trouvez toujours, en Amérique, des âmes généreuses, prêtes à se dévouer pour l'instruction et l'émancipation de la femme. Votre nation devient grande, parce qu'elle comprend que ses filles, une fois mariées, exerceront une influence sans pareille sur l'éducation de leurs enfants.

Avant de prendre congé de Rosa Bonheur, je lui demandai de vouloir bien m'appuyer près de M. Thévenot.

— Ce serait avec grand plaisir, mais je ne le connais pas du tout. Je conçois votre enthousiasme pour son talent, que j'apprécie encore plus depuis que moi-même je me suis mise au pastel. Cela m'amuse, bien que le métier soit assez sale.

Quelques semaines plus tard, je fis de nouveau le voyage de By, pour présenter à Rosa Bonheur Miss Sophie Walker, de Boston, dont j'avais peint le portrait pendant mon séjour en cette ville et qui désirait



LE DUEL, PAR ROSA BONHEUR.

faire l'acquisition d'un tableau à l'intention d'un musée de peinture dont elle venait de doter l'Université de Bowdoin, à Brunswick (É.-U.).

L'attention de Miss Walker se porta sur une étude de cheval blanc.

— Je ne vends pas mes études, fit Rosa Bonheur, mais pour vous être agréable, je veux bien me servir de celle-ci, qui vous plaît, pour en faire un tableau.

— Et combien le paierai-je ? mademoiselle.

— Cinq mille.

— Cinq mille dollars, n'est-ce pas ? Que je serai heureuse de posséder une œuvre de vous à ce prix ! s'écria vivement la visiteuse.

— Vous avez mal compris, dit Rosa Bonheur en l'interrompant. En qualité d'amie de Miss Klumpke, ce sera cinq mille francs et non pas cinq mille dollars.

Miss Sophie Walker se confondit en remerciements, et, pour mon compte, je ne manquai pas d'être très sensible à un procédé aussi flatteur pour moi qu'il était avantageux pour ma compatriote.

L'occasion d'une présentation du même genre se renouvela dans le cours de l'hiver. Je reçus un jour la visite de M[me] Thaw, de Pittsburg, dont le patronage m'avait été précieux pendant mon dernier séjour en Amérique. Elle avait récemment acquis, à New-York, un tableau de Bouguereau et un autre de Rosa Bonheur, qui avaient provoqué chez elle le désir très vif de connaître l'un et l'autre de leurs auteurs.

Déjà elle avait été rendre visite à M. Bouguereau, qui l'avait fort aimablement accueillie. Tant qu'à Rosa Bonheur, elle savait combien il était difficile d'être admis dans son atelier, et c'est pourquoi elle recourait à mon entremise, ne doutant pas de ma bonne volonté à lui être agréable. Les lettres si affectueuses que j'avais reçues de Rosa Bonheur à Boston, et qu'elle connaissait, lui étaient à l'avance un gage de la réussite de ce projet de visite, dont elle attendait, pour elle et pour ses filles, un souvenir précieux, disait-elle.

Ainsi que l'espérait bien M[me] Thaw, la réponse de Rosa Bonheur à ma demande d'entrevue fut aussi prompte et aussi favorable qu'il était permis de l'espérer. Trois jours plus tard, M[me] Thaw, sa sœur, ses deux filles et moi, nous étions à By. Rosa Bonheur avait réservé à ces dames la joie de les recevoir vêtue de son costume masculin, à l'étrangeté duquel elles furent bientôt accoutumées, tant celle qui le portait savait mettre d'affabilité dans son accueil et de vivacité dans son langage.

Par contre, deux petits chiens de race Yorkshire nous traitèrent de toute autre façon : l'un d'eux s'était mis à aboyer avec un acharnement et un bruit extraordinaires pour sa taille minuscule, en nous montrant



LES BŒUFS DANS LES HIGHLANDS, PAR ROSA BONHEUR.

(Collection de Mme Thaw.)

des crocs fort heureusement peu redoutables ; le second, à vrai dire. était silencieux, mais il cherchait traîtreusement à mordiller mes bottines. Miss Alice Thaw s'empara du petit enragé et le prit dans ses bras. Bien loin de s'en fâcher, il se calma sur-le-champ et manifesta bientôt tout le plaisir qu'il prenait à se laisser caresser.

— Je vois que comme moi vous aimez les bêtes, lui dit Rosa Bonheur. Ce petit sournois est mon favori, et il le sait bien. Voyez son poil soyeux. Si je l'avais envoyé à l'Exposition canine, il aurait certainement obtenu un grand prix, mais je n'ai pu consentir à m'en séparer. Charley est si affectueux, si câlin ; il a de si beaux yeux ; il ne lui manque que la parole. Les bêtes ont des âmes, le croyez-vous ?

— Oh ! mademoiselle, que je suis heureuse de vous l'entendre dire, s'écria Miss Alice. C'est l'opinion que je soutenais ce matin même contre ma mère.

Nous parlâmes bientôt du tableau que Mme Thaw avait acheté à New-York. C'était, au premier plan, des moutons couchés sur l'herbe, tandis qu'au fond de la toile on apercevait un groupe de bœufs, et Mme Thaw ne dissimulait pas son extrême satisfaction de posséder une œuvre d'un tel mérite.

— C'est mes *Bœufs dans les Highlands !* s'écria Rosa Bonheur..... Tâchez donc de savoir combien elle l'a payé, me dit-elle tout bas un moment après.

Je sus bientôt que ce tableau avait coûté 40.000 francs et qu'on ne l'estimait pas trop cher à ce prix. L'artiste accueillit un tel renseignement avec une apparente satisfaction, et ma pensée se reporta aux conditions autrement favorables qu'elle avait faites à Miss Walker.

A quelques instants de là, s'étant assise à sa table de travail, nous la vîmes prendre une page de papier écolier, et, sous nos yeux émerveillés, commencer de dessiner à la plume une composition compliquée. En quelques minutes ce fut achevé. Elle y ajouta une dédicace et tendit la feuille à Mme Thaw en la priant d'accepter ce croquis en souvenir de sa visite à By.

— Mais c'est l'esquisse de mon tableau que vous avez retracée-là !

— En effet, reprit l'habile artiste, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de voir que je n'ai pas oublié la toile à laquelle vous tenez tant.

Se tournant alors vers moi :

— Voilà ce qu'il vous faut bien comprendre, Miss Anna. Une artiste véritable doit garder ses sujets gravés dans sa tête. Il faut que, tout comme un musée, son cerveau soit rempli de ses œuvres..... Vous devriez venir habiter à By, ajouta-t-elle en souriant. Je vous trouverais



LIONCEAUX

… (E.-U.) Don Sophie Walker



dans le voisinage une pension convenable. Vous travailleriez avec moi dans le parc et en forêt, et je vous montrerais comment on interprète le paysage, ce dont un peintre de figures a toujours plus ou moins besoin pour augmenter l'intérêt de ses tableaux.

Je témoignai ma reconnaissance, ne pouvant en croire qu'à moitié mes oreilles.

Nous rentrâmes à Paris, Mme Thaw et ses filles ravies de leur excursion à By, et fort encouragées par ce beau début à poursuivre le



LES BŒUFS DANS LES HIGHLANDS.
Croquis fait de mémoire par Rosa Bonheur, d'après son tableau.

cours de leurs visites dans les ateliers d'artistes. Je lui avais autrefois parlé de M. Thévenot ; elle voulut que nous l'allions voir ensemble, proposition acceptée avec joie, l'on n'en saurait douter. Mme Thaw lui acheta un charmant pastel ; quant à moi, et je ne manquai pas de lui dire, tandis que nous examinions ses œuvres, que j'étais venue de Boston à Paris tout exprès pour devenir son élève, et que mon désappointement avait été grand d'apprendre qu'il ne donnait pas de leçons particulières.

M. Thévenot ne dit rien qui pût me donner quelque espoir. Peu de jours après, cependant, il me fit savoir qu'étant libre pendant la durée du Salon, il consentait à me donner, à partir du commencement de mai, des leçons pendant trois mois.

J'étais au comble de mes vœux. Devenir l'élève de M. Thévenot, travailler avec Rosa Bonheur, n'était-ce pas le meilleur achèvement de mes études artistiques parisiennes. Tout cela, je le devais à l'amitié de l'excellente M[me] Thaw, qui était pour moi, décidément, une véritable fée bienfaisante. C'était trop beau. A peine mes dispositions étaient-elles prises avec M. Thévenot, qu'il me vint une lettre de By. Rosa Bonheur m'annonçait avoir trouvé, à deux pas de chez elle, la chambre et la pension rêvées pour moi : elle comptait que j'irais la rejoindre dès le commencement de mai. N'était-ce pas jouer de malheur : être contrainte de faire choix entre deux projets qui l'un et l'autre m'avaient tant réjouie. Malgré mon regret de causer quelque désappointement à Rosa Bonheur, je pris le parti de rester à Paris pour y recevoir des leçons qui, pensais-je, me devaient être d'une plus immédiate utilité dans la carrière de portraitiste que les conseils d'un peintre d'animaux, quelque prix que j'y attachasse. Rosa Bonheur ne me blâma pas, du reste, de ma résolution, et ne cessa pour cela de m'engager à aller prendre auprès d'elle des conseils qu'elle eût été heureuse de me donner. Hélas ! c'est à peine si je pus, quelques rares fois dans le cours de l'été, me rendre à de si aimables instances ; la vieille artiste se montrait, à chacune de ces entrevues, bonne et affectueuse comme toujours ; mais la visite au cours de laquelle je lui fis mes adieux avant mon départ pour Boston m'a laissé des souvenirs tout particuliers.

Rosa Bonheur avait amené la conversation sur les Indiens d'Amérique, pour me montrer bientôt toute une série de photographies de Peaux-Rouges. Les photographies examinées, elle ouvrit un grand volume rempli de planches gravées représentant aussi des Indiens.

— C'est l'ouvrage de Catlin, dit-elle, un de vos compatriotes qui a passé sa vie, je crois, parmi les tribus de l'Ouest : c'est leur grand peintre. Examinez avec soin. Quel magnifique parti il a su tirer du spectacle qu'il avait sous les yeux. J'ai fait un peu comme lui, grâce à ce brave colonel Cody, lors des représentations qu'il a données à Paris pendant la dernière Exposition. Les Tedesco avaient bien voulu intervenir pour me faciliter l'accès du campement indien, et Buffalo-Bill s'est montré pour moi d'une prévenance parfaite. C'est de la meilleure grâce qu'il m'a autorisée à travailler tous les jours au milieu de ses Peaux-Rouges. J'ai ainsi pu examiner leurs tentes tout à mon aise ; j'ai assisté aux scènes familières de leur vie. J'ai conversé du mieux que j'ai pu avec les guerriers, leurs femmes, leurs enfants. J'ai fait des études de leurs bisons, de leurs chevaux, de leurs armes, qui m'ont intéressée prodigieusement, aussi M. Knoedler m'a-t-il causé un vif

plaisir le jour où il m'a offert le costume superbe que j'ai là et qui a appartenu, paraît-il, à un chef de haute lignée[1]. Car j'ai une passion véritable, vous le savez, pour cette race infortunée, et je déplore qu'elle soit appelée à disparaître devant les blancs usurpateurs. — Mais vous allez en apercevoir bientôt quelques échantillons, je suppose, puisque vous avez l'intention d'exposer de vos tableaux à San-Francisco. Vous



BISON.
Étude de Rosa Bonheur, faite chez Buffalo-Bill en 1889.

serez bien assez bonne pour faire encore un effort en ma faveur, lorsque vous traverserez les Prairies. Essayez donc, cette fois-ci, d'obtenir fraîches quelques-unes des herbes dont je vous ai parlé et qui trouveront leur place au premier plan de mon tableau. Sans ces documents, je n'oserai jamais commencer ma grande composition des *Bisons fuyant l'incendie*, ni celle des *Chevaux sauvages dans le Far-West* que je me

1. M. Knoedler m'a raconté que le colonel Cody avait un jour invité à sa table, en même temps que Rosa Bonheur, les deux chefs indiens Rocky-Beard et Red-Shirt. La vieille artiste mangea à peine. On lui en fit l'observation. « Pourquoi voulez-vous que je mange, fit-elle, est-ce que je ne fais pas cela tous les jours, tandis que je n'aurai pas tous les jours sous les yeux deux êtres si intéressants à étudier. »

promettais de faire aussi, et j'y tiens essentiellement pourtant..... Vous ne sauriez croire combien je retrouve toute mon ardeur d'autrefois, lorsque je fais revivre sous mon crayon les scènes si émouvantes de Fenimore Cooper.

Ces efforts auxquels je me livre sont des distractions que m'envoie la Providence ; elles me font oublier, pendant quelques instants, la solitude dans laquelle je vis depuis la mort de Nathalie Micas. C'était l'amie dévouée de mon enfance ; elle partageait mes joies et mes douleurs, et avait été témoin de mes luttes comme de mes succès.

Il me reste beaucoup de travaux, pourtant, que je désirerais achever avant de rejoindre là-haut les âmes que j'ai aimées ici-bas.

Je suis toute seule : les intentions du Créateur sont souvent difficiles à comprendre.....

Au moment des adieux, elle me dit, avec un peu de mélancolie souriante :

— Vous allez partir, ma chère Miss Anna, mais j'espère que nous nous reverrons avant que je quitte ce monde. Non pas adieu, au revoir.

C'est avec une profonde émotion que cette fois je me séparai de l'excellente femme. Je m'éloignai de sa maison, persuadée que, malgré l'assurance contraire qu'elle venait de m'en donner, j'avais embrassé Rosa Bonheur pour la dernière fois.



PEAUX-ROUGES ATTAQUANT DES BISONS.

Dessin de Rosa Bonheur.



INDIEN POURSUIVANT DES CHEVAUX SAUVAGES.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE IV

LA CUEILLETTE DU « SAGE-BRUSH ».
JE SOLLICITE DE ROSA BONHEUR LA FAVEUR DE FAIRE SON PORTRAIT.



INDIENS A CHEVAL, PAR ROSA BONHEUR.

J'étais partie pour l'Amérique avec le dessein d'organiser, dans un certain nombre de villes où je comptais déjà des relations, une série d'expositions de mes œuvres des dernières années. Boston devait être la première étape, Pittsburg la seconde; Cincinnati viendrait ensuite, et je me proposais de terminer cette tournée artistique par San-Francisco, ma ville natale. L'énorme ruban de fer qui unit Cincinnati à la capitale de la Californie traverse des territoires indiens et les Prairies fameuses dont ma vieille amie française eût tant souhaité pouvoir contempler l'immensité; mais depuis le temps où ses amis les conteurs avaient publié leurs dramatiques récits, bien des choses se sont modifiées là-bas. Le sol vierge des Prairies s'est ouvert sous le soc des charrues, leur verdure au printemps est celle des blés qui

poussent, et les régions incultes se resserrent vers l'Ouest en cette région, immense encore dans son infertilité, que l'on nomme le Désert. Il m'était resté un souvenir d'ennui de ces vertes et tristes étendues; cette fois, je me réjouissais à la pensée de les revoir; leurs solitudes s'ensoleillaient d'un rayon de sympathie par la grâce de cette bienheureuse plante au sujet de laquelle j'avais pris des engagements un peu téméraires, je me l'avouais, car j'ignorais s'il me serait jamais permis d'en saisir une poignée. Et je m'attendais à ce que le regret de mon impuissance fût accru par le spectacle un peu ridicule de l'objet souhaité.

Vers la fin du printemps, alors que j'étais à Cincinnati, quelque chose me rendit cependant une ombre d'espérance. L'œuvre de l'Alliance chrétienne organisait un grand congrès à San-Francisco; des adhésions avaient été recueillies à cet effet dans toutes les villes de l'Union, et le nombre en était si grand que plus de soixante trains prirent successivement la direction de l'Ouest avec la grande bande de toile sur laquelle on lisait : *Christian Endeavour Society*. D'après le programme, les adhérents s'engageaient à porter les insignes de la société, à prendre part à tous les exercices religieux et à chanter les cantiques qui leur seraient prescrits. Ce voyage ne devait pas durer moins de dix jours, sans compter les dimanches; mais la monotonie en serait rompue par des arrêts, toutes les fois qu'il se présenterait quelque curiosité à visiter. Ne trouverai-je pas là, tout en me rendant à mon but, une chance unique de fouler aux pieds, pour un moment, le sol de la plaine? Je me fis inscrire au plus vite.

Le voyage se fit sous un soleil qui, pendant plusieurs jours, semblait embraser l'atmosphère. Aux approches du Désert, la chaleur augmenta encore, et le conducteur du train nous prévint d'avoir à ménager avec soin l'eau que nous avions emportée, car il serait impossible d'en renouveler les provisions dans ce pays de la soif, qui du reste devait être traversé à toute vitesse, d'autant qu'il ne contenait rien d'intéressant à voir. Cela ne faisait pas mon affaire.

— Vous ne me refuserez pas, lui dis-je, d'arrêter quelques instants, pour me permettre d'arracher deux ou trois touffes d'une herbe que je désirerais beaucoup avoir.

— Arrêter le train pour que vous puissiez ramasser un paquet d'orties! Vous n'y pensez pas, mademoiselle! Est-ce que les grandes chaleurs d'hier vous auraient détraqué la cervelle? ajouta-t-il sans plus de forme.

— Point du tout, ripostai-je en riant, et ma demande vous paraîtra moins bizarre, quand vous saurez que ces plantes m'ont été demandées

par Rosa Bonheur, la grande artiste française, qui en a besoin pour un tableau déjà commencé.

— Que ne le disiez-vous tout de suite? Rosa Bonheur, j'ai vu de ses tableaux, qui sont admirables. Pour elle, j'arrêterai le train n'importe où. Tant pis si les voyageurs réclament.

Quelques heures après cette conversation, nous roulions à toute vapeur au milieu d'une puissante végétation d'herbes. A droite, à gauche, aussi loin que portait le regard, la verte plaine s'étendait, avec ses ondu-



LA CHASSE AUX BISONS, PAR ROSA BONHEUR.

lations et ses moutonnements de terrain, sans autres aspérités devant les yeux que les larges touffes de cette plante dont en cet instant je poursuivais la conquête comme si c'eût été la Toison d'or. Soudain, le train s'arrête. On croit à quelque accident; en une seconde, des centaines de têtes curieuses se montrent aux fenêtres. Je descends de wagon sans perdre de temps; deux obligeants compagnons de voyage, dont je suis connue et qui m'ont offert leur aide, descendent aussi pour prendre part à cette moisson d'un genre imprévu. Mais voici qu'une exclamation leur échappe au moment où ils s'avisent de saisir un pied pour le déraciner. Le *Sage-brush* a des armes pour se défendre; sa tige est garnie d'aiguillons dont la piqûre est douloureuse. Il faut renoncer à l'obtenir de cette

façon. Alors, de leurs couteaux, mes amis se mettent à creuser autour de chaque pied ; c'est à ce prix qu'ils parviennent à arracher les racines avec la terre qui les entoure. L'opération est un peu longue, et sans doute les voyageurs dont le train est rempli éprouveraient très vite quelque impatience s'ils devaient demeurer dans leur maison roulante. Mais voici qu'ils descendent. Les uns, un peu intrigués, nous entourent ; d'autres se mettent à poursuivre des chiens de prairie et des coqs de bruyère. Nous avons tout le temps d'achever la besogne. Tandis que mes amis travaillent, si j'employais ce temps à noter à l'aquarelle l'aspect de cette terre vierge ? J'ouvre ma boîte à couleurs et me dispose à peindre. C'est trop de malchance : mes pinceaux ne se retrouvent plus. Je coupe



DANS LE DÉSERT (ÉTAT DE NEVADA).

au plus vite une mèche de mes cheveux et la lie à l'extrémité d'un porte-plume. Mais c'est le plus détestable des instruments de peinture ; je n'en obtiens rien de bon. J'arrache la mèche de cheveux et la remplace par un tampon fait d'un lambeau de mon mouchoir. Cette fois, cela va mieux ; les teintes s'étendent assez bien. Tandis que je cherche sur ma palette la couleur du sol, des plantes qui le couvrent et du ciel, ma pensée se reporte vers Rosa Bonheur, et je songe avec regret aux jolis croquis qu'elle ne manquerait pas de faire à cette heure si elle était près de moi.

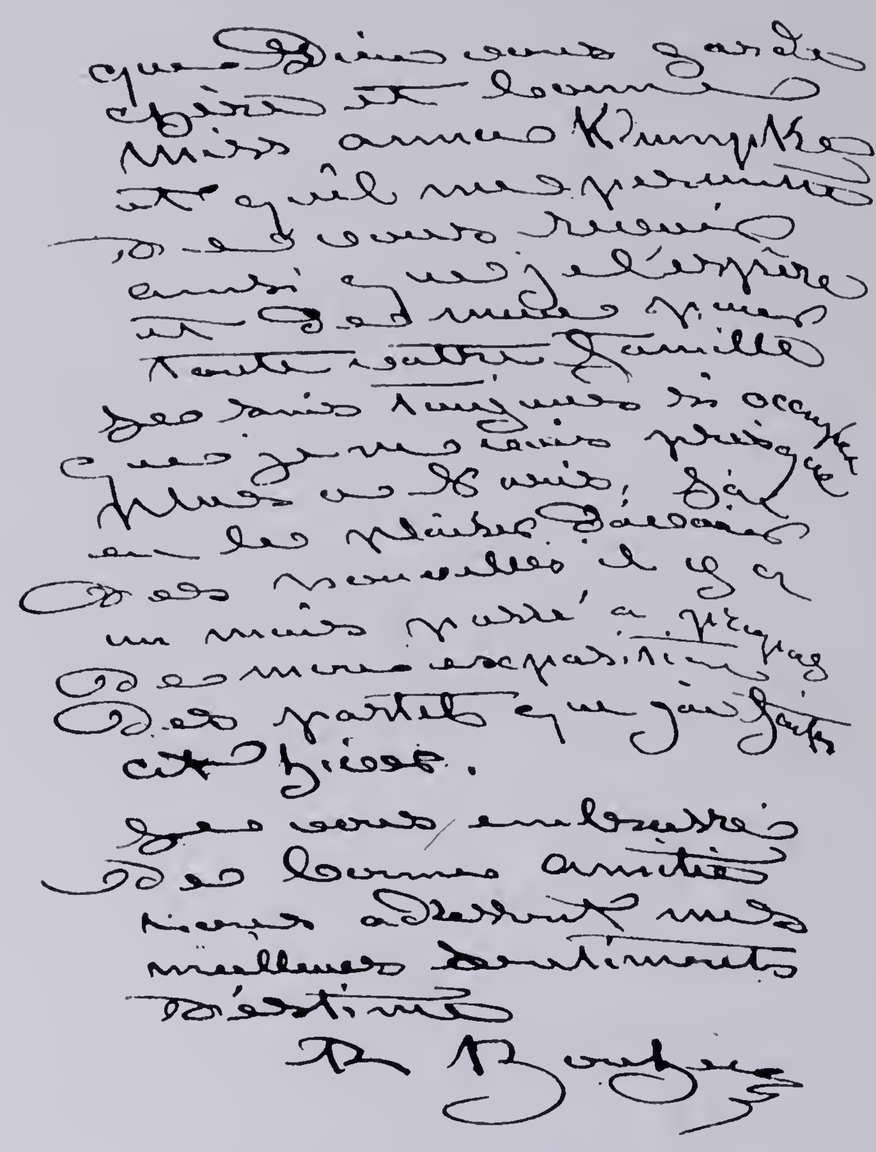
Bientôt ma besogne est achevée, les voyageurs remontent dans leurs wagons et le train se met en marche. J'essaye encore de noter quelques aspects du paysage, puis j'empaquette mon précieux butin, et, à la première station, le lendemain, je l'expédie tout droit à Rosa Bonheur,



LES CHEVAUX SAUVAGES, PAR ROSA BONHEUR.

en même temps qu'une lettre disant ma joie d'avoir enfin pu accomplir ma promesse.

La réponse de l'illustre artiste ne me parvint qu'à la fin d'août, alors que, revenue de San-Francisco, je faisais les portraits de la famille Douglas-Miller, dans une île du Saint-Laurent, à Alexandria Bay. Rosa Bonheur, dont j'avais peu de jours auparavant reçu déjà une lettre, qui


que Dieu vous garde
chère et bonne
Miss Anna Klumpke
et qu'il me permette
de vous revoir
ainsi que je l'espère
et de même pour
toute votre famille
Je suis toujours si occupée
que je ne suis presque
plus à Paris; s'il
[illegible]
des nouvelles il y a
un mois parlé à propos
de mon exposition
des pastels que j'ai faits
cet hiver.
Je vous embrasse
de bonne amitié
croyez à tous mes
meilleurs sentiments
d'estime
R. Bonheur

AUTOGRAPHE DE ROSA BONHEUR.

m'avait suivie par toute l'Amérique pour m'annoncer l'exposition de ses quatre grands pastels, me remerciait de ne l'avoir point oubliée dans ma traversée du Désert et de lui avoir adressé un paquet de ces fameuses herbes, qu'elle n'avait pas encore reçues cependant.

L'arrivée coup sur coup de deux lettres de Rosa Bonheur dans un îlot du Saint-Laurent prit la proportion d'un événement pour les personnes sous le toit desquelles je vivais.

— Que vous devez être fière de posséder l'amitié d'une femme pareille! me disait-on. Ah! si Rosa Bonheur venait en Amérique et s'aventurait jusqu'à Deer Island, quelle réception nous lui ferions! Invitez-la en notre nom. Nous lui demanderons de peindre le Saint-Bernard, qui se prête si peu complaisamment à son rôle de modèle. — Ce Saint-Bernard, un chien superbe, figurait dans un des portraits que j'avais entrepris. — Nous aurions de la sorte un tableau fait par deux artistes.

— Justement comme le portrait de Rosa Bonheur par Dubufe, fis-je en riant, à cette idée de M. Miller.

— Mais oui, reprit cette fois sérieusement Mme Miller. Ce tableau a dû bonne part de son succès, j'en suis sûre, à ce fait que le taureau sur lequel s'appuye Rosa Bonheur avait été peint par elle-même. Connaissez-vous d'elle des portraits plus récents?

— Oui, seulement je trouve qu'ils ne rendent pas assez justice à sa physionomie pleine d'esprit et d'énergie.

— Pourquoi donc ne lui demandez-vous pas de la peindre? Si elle consentait, ce serait un grand honneur pour vous.

— J'y ai songé bien des fois, répliquai-je, mais pour toujours reculer au moment d'en faire la demande. Songez que Rosa Bonheur est entourée de portraitistes du plus grand talent : Bonnat, Jules Lefebvre, Benjamin-Constant, Dagnan-Bouveret, Aman Jean, qui sont pour elle des amis. Comment oserai-je poser ma candidature.

— Mais n'êtes-vous pas Américaine? riposta Mme Miller. Il faut oser, croyez-moi. La femme qui vous écrit dans des termes aussi affectueux ne vous refusera pas une faveur qu'elle saura devoir être si avantageuse à votre réputation. Du reste, n'espère-t-elle pas vous revoir encore, malgré ses soixante-quinze ans? Elle le dit, me semble-t-il, par deux fois dans la même lettre.

C'était bien tentant. Je promis d'écrire; mais j'hésitais encore la promesse faite. Dans mes promenades au bord du fleuve, je méditais mille projets de lettre, puis j'y renonçais : alors une voix secrète s'élevait en moi et me criait d'oser. J'écrivis donc : c'était le 14 septembre; la date est demeurée gravée dans ma mémoire; puis, mes portraits étant achevés, je me rendis à Boston pour attendre la réponse.

Mais les semaines et les mois se passaient sans que rien n'arrivât de By. Aurais-je donc blessé Rosa Bonheur? Son silence inexplicable m'affligeait plus qu'un franc refus. Par bonheur, le 1er janvier approchait. C'était une excellente occasion de me rappeler à son souvenir en lui adressant mes vœux traditionnels : je ne m'en fis pas faute, sans

toutefois oser lui dire un mot de ce qui faisait l'objet principal de mes préoccupations. Je ne manquai pas cependant de m'informer du cheval blanc promis à Miss Walker et du paquet d'herbes dont j'ignorais toujours le sort. A ma lettre j'ajoutai un abécédaire illustré par Nicholson. Cette fois, j'eus enfin la joie de voir arriver une réponse dans les délais indispensables :

Chère mademoiselle Klumpke,

J'ai reçu votre almanach dont je vous remercie et qui me donne une forte idée de votre savoir-faire original et vigoureux. J'ai été frappée de l'analogie de votre imagination avec celle du peintre espagnol Goya, que vous ne connaissez peut-être pas. Auriez-vous quelques gouttes de sang espagnol dans les veines sans vous en douter ? Cela pourrait bien être par votre père, car madame votre mère n'était pas encore de ce monde lorsque ce grand artiste est mort. Après tout, cela ne peut rien vous faire, ni à moi non plus. Je vous remercie mille fois de cet envoi et vous adresse mes souhaits bien affectueux pour 1898.

Je suis furieuse après moi-même, car je n'ai pas encore trouvé le temps de finir le cheval blanc de Miss Walker, parce que, ma lenteur habituelle à part, je suis continuellement dérangée et qu'à mon âge je ne puis travailler que peu de temps à la fois. Et maintenant je me suis engagée à exposer parmi mes compagnes du sexe féminin, pour fin mars, si je puis y arriver. Il faut donc que Miss Walker attende jusque après cette époque, et la première chose que je ferai après sera son cheval.

Ne vous tourmentez pas, je vous prie, pour me procurer les herbes de la Prairie. D'abord vous m'en aviez déjà envoyé. Je regrette seulement les notes prises sur le vif que vous aviez eu la bonté de peindre dans votre voyage à San-Francisco. Ensuite, votre grand peintre américain, M. Bierstadt, de New-York, a eu la générosité de me prêter plusieurs études de lui.

J'ai bien des compositions en projet, des sujets de Prairies. Pourrai-je les exécuter ? Je voudrais vivre encore pour cela, mais à la grâce de Dieu !

Au revoir, chère et bonne mademoiselle et digne sœur du pinceau.

Recevez, avec mes vœux affectueux, un baiser fraternel.

R. Bonheur.

By, 5 janvier 1898.

J'avais éprouvé un vif sentiment de joie en reconnaissant, avant que de l'ouvrir, l'écriture et les cachets de cette lettre si amicale ; il me faut bien avouer qu'après l'avoir lue et relue, je demeurai sous le coup d'une profonde déception. Pas un mot de ma demande relative à son portrait : Rosa Bonheur n'avait certainement pas reçu ma lettre. Quant au paquet d'herbes qui m'avait causé tant de soucis, il me fallait bien reconnaître

qu'il s'était égaré et perdu. Le sort malicieux voulait même que l'abécédaire de Nicholson fût l'objet d'une méprise, puisque Rosa Bonheur m'en attribuait libéralement l'illustration et me supposait, pour cette cause, je ne sais quelle ascendance espagnole.

Au plus vite, je lui écrivis mes regrets au sujet des herbes, rectifiant aussi la flatteuse opinion que lui avait donnée de mon talent et de mes ancêtres le petit livre illustré, et je réservai pour la fin la question du portrait.

Ce fut pour moi un jour heureux — sans que je pusse alors prévoir les conséquences qu'il devait avoir sur ma vie — celui où je reçus le billet que voici :

By, 31 mars 1898.

Chère Miss Klumpke,

J'ai fait une belle étourderie pour l'album que vous m'avez adressé cet hiver. Suivant ma sotte habitude, j'ai vu l'œuvre et n'ai pas vu le nom.

J'ai cru que c'était de vous, et comme je vous sais un talent vigoureux, j'ai gobé que c'était une fantaisie artistique de votre main. Je n'en garde pas moins mon opinion qui, je le vois, est aussi la vôtre, que cet artiste a du sang espagnol dans les veines.

Je suis à votre disposition, chère mademoiselle, pour le portrait de moi que vous désirez faire.

La pose ne m'amuse pas trop, mais pour l'estime que je vous porte, je ferai de mon mieux. Seulement, je ne puis rajeunir le modèle, qui devient joliment décati ; mais ça ne fait rien, et je vous offre l'hospitalité fraternelle pour le temps voulu, quand il vous plaira.

Je pense que madame votre mère est toujours auprès de votre sœur et que les santés sont bonnes.

Mes amitiés sincères, chère Miss Klumpke, et à quand vous voudrez.

Rosa Bonheur.

La partie était gagnée. Cette lettre, si originale et si franche dans ses expressions, si bellement affectueuse au fond dans sa simplicité, comblait tous mes vœux. Ce fut à qui m'en féliciterait, de mes amis, de mes relations, de toutes les personnes qui voulaient bien s'intéresser à mes travaux. Une fois de plus, Mme Thaw me prouva sa sollicitude pour tout ce qui me concernait, en y joignant un conseil auquel je dois sans doute de pouvoir aujourd'hui mettre ces pages sous les yeux du lecteur : « Puisque cette femme illustre vous a invitée à demeurer chez elle

pendant la durée de votre travail, écrivit-elle en réponse à ma lettre d'adieux, résumez chaque soir vos conversations. Ces notes resteront pour vous un précieux souvenir de cet important épisode de votre vie artistique. » Je me promis de suivre cet avis, et dès lors ne songeai plus qu'à passer en France et à rejoindre l'excellente artiste.

C'était au fort de la guerre de Cuba. Je dus quitter Boston sur un paquebot anglais qui se rendait à Liverpool ; de là je gagnai Paris. Dans ma pensée, cette absence ne devait pas se prolonger plus de trois mois.....



DESSIN A LA PLUME DE ROSA BONHEUR.



ROSA BONHEUR ET SON CHEVAL NOIR.

CHAPITRE V

A BY. — LES SÉANCES DE POSE.
LA CONVERSATION DE ROSA BONHEUR.



CHARLEY.

Le 11 juin, j'étais à By, toute à la joie de retrouver la santé de Rosa Bonheur aussi bonne qu'au jour où je l'avais quittée, et son cœur toujours aussi plein pour moi de bonté affectueuse. Les premières questions posées relatives à mon séjour en Amérique, à ma famille, à mes travaux, l'on en vint très vite à ce qui motivait mon retour.

— Nous commencerons dès lundi si vous le voulez bien, me dit-elle.

— Mais c'est un 13! mademoiselle.

— Vous êtes donc superstitieuse?

— Un peu, non pas pourtant que j'aie jamais eu jusqu'à présent à me plaindre du chiffre 13, mais pour entreprendre une œuvre au succès de laquelle j'attache une si grande importance, je préférerais toute autre date.

— Ce sera alors pour jeudi, qui est le 16, conclut Rosa Bonheur en souriant. Ce retard vous permettra de visiter le Salon et aussi le Louvre : je vous recommande de bien examiner les portraits de Clouet, qui sont délicieux, et de vous en inspirer.

Le jour dit, je fus exacte au rendez-vous. Rosa Bonheur semblait éprouver quelque impatience de me voir à l'œuvre.

— C'est pour moi un grand honneur, lui dis-je, d'être autorisée à faire votre portrait. Comment vous témoignerai-je ma reconnaissance?

— En le réussissant mieux que les derniers qui furent faits de moi. Cette fois, je désirerais que vous me représentiez dans mon costume féminin. Aujourd'hui cependant, ma chère Miss Anna, laissez-moi garder ma blouse, cela ne vous empêchera pas de chercher la pose et l'éclairage.

J'étais ravie que Rosa Bonheur acceptât d'elle-même de poser sous ses vêtements de femme. A vrai dire, j'eusse été un peu embarrassée pour lui en faire la demande, suivant le conseil que m'en avait donné pourtant, quelques jours plus tôt, M. Tony Robert-Fleury mon maître, auquel j'avais fait confidence de mon dessein. En dépit de la satisfaction que j'éprouvais, je ne me sentais pas moins un peu gênée pour commencer mon travail, d'autant que Rosa Bonheur, habituée à peindre des animaux, dont le costume ne varie guère, me facilitait fort peu la tâche en gardant sa blouse, comme si c'eût été là une chose indifférente.

J'avais ouvert ma boîte et saisi la palette.

— Je vois qu'il vous manque des couleurs, fit-elle, allons en chercher dans mon petit atelier, au second étage..... — Nous montâmes. — Voilà ce qu'il vous faut. — Elle me tendit des tubes de jaune de Naples, d'ocre d'or et de vert Véronèse. — Si vous savez les mélanger, ces couleurs vous donneront des tons très délicats. Mais n'oubliez pas que tout dépend de la manière de les employer.

Ce conseil de technique, appuyé de deux ou trois couches magistrales sur une palette, me donna le temps de recouvrer mon sang-froid un peu troublé. Quelques minutes plus tard, nous étions revenues dans le « sanctuaire », et je m'asseyais devant un chevalet, en invitant Rosa Bonheur à poser. La bonne artiste avait pris ses brosses et sa palette.

Le travail d'esquisse était à peine commencé qu'une dame de ses amies se fit annoncer et entra. Cela tombait à merveille. Tandis que toutes deux parlaient, j'avais liberté entière pour donner mes premières touches.

— C'est bien comme pose, déclara Rosa Bonheur après la séance, vous êtes coloriste et vous voyez fin.

Nous allâmes dîner. Je ne sais si c'est l'effet du contentement d'avoir posé, ou tout autre motif, l'excellente femme était d'une humeur fort gaie, ce soir-là, même un peu en veine de malice, comme si elle enten-



GRISETTE, JUMENT FAVORITE DE ROSA BONHEUR.
Dessin.

dait se payer à mes frais du plaisir qu'elle m'avait causé. Elle me regardait d'un œil rieur :

— Vous avez presque un nez à la Cyrano de Bergerac, fit-elle. Savez-vous ce qu'en dit Rostand ?

— Non.

— Eh bien ! il faut lire cela. C'est de l'histoire, du reste. On a joué la pièce tout l'hiver dernier à la Porte-Saint-Martin. Coquelin, qui tient le rôle de Cyrano, arrive dans le dernier acte à faire pleurer toute la salle.

Tenez, voici la pièce, ajouta-t-elle quand nous fûmes revenues dans l'atelier. Vous verrez que le héros de Rostand a un grand nez, tout comme vous. Il faudra que j'écrive sur la couverture de ce livre : « *Voilà le portrait de Miss Anna Klumpke.* » Ne faites pas la moue, lisez d'abord, vous verrez quel bon caractère a Cyrano de Bergerac. — Elle se mit à rire de tout son cœur. — Je vais vous lire la tirade du nez :

CYRANO.

Hein ! comment ! m'accuser d'un pareil ridicule !
Petit, mon nez ! Holà ! Énorme, mon nez !
Apprenez que je m'enorgueillis d'un pareil appendice,
Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
Libéral, courageux, tel que je suis,
Car la face sans gloire.....

J'écoutais de toute mon attention et ne laissais de mes yeux échapper aucun jeu de cette physionomie d'une mobilité extraordinaire. Si les vers étaient lestes, prestes, bien timbrés, la voix qui les disait avait toute la souplesse, tout l'éclat qui convenait pour en faire ressortir la valeur. Elle leur donnait un charme et une gaieté que je ne saurais exprimer. Quatre pages durant, elle continua ainsi, puis, me posant brusquement le livre dans les mains :

— N'est-ce pas que c'est spirituellement écrit ?

Je fus sur le point de répondre : « C'est encore plus spirituellement débité », mais déjà elle continuait avec une certaine volubilité :

— Je ne suis pas fatiguée de ma journée, Miss Anna, mais je me couche à la nuit, parce que je me lève à cinq heures du matin. A sept heures, je sors en voiture avec mon domestique et mes petits chiens, et je ne rentre que vers neuf heures. Je travaille un peu jusqu'à l'heure du déjeuner, ensuite je lis les journaux et je fais ma sieste. A partir de deux heures, je serai à vous. Par conséquent, vous pourrez disposer de vos matinées. Comme je prends mon petit déjeuner dans ma chambre, voulez-vous en faire autant dans la vôtre ? ou préférez-vous descendre dans la salle à manger et ensuite faire un tour dans le parc avec mes chiens ?

— Si vous le permettez, je préfère descendre.

— Comme il vous plaira. Bonsoir, Miss Anna, me dit-elle en me serrant la main. Céline veillera à ce que vous ne manquiez de rien. Si vous ne pouvez dormir, lisez *Cyrano !*

Je me retirai dans la chambre qui m'avait été assignée, mais au lieu de suivre le conseil qui venait de m'être donné, je me conformai à celui de M[me] Thaw, et j'écrivis le résumé de notre conversation. Les lignes qui précèdent sont extraites de ces premières pages de mon journal à By ; elles se terminaient par ces mots :

« Il doit être tard, tout est tranquille, il n'y a que les chiens qui aboient de temps en temps. Que Dieu m'aide et m'inspire dans la tâche que j'ai entreprise, car il faut que je fasse un bon portrait. »

Ainsi s'acheva la première journée que je passai sous le toit de Rosa Bonheur.

Le lendemain matin, la vieille artiste dit en m'abordant :

— Ma chère Miss Anna, les séances pour mon portrait ne seront jamais longues, et je ne pourrai vous en donner tous les jours. Je vous abandonne mon « sanctuaire », où vous ferez comme si vous étiez chez vous. Pour mon travail, je me réserve le petit atelier que vous avez vu hier et qui me suffira complètement. Les jours où je ne poserai pas, vous irez dans le parc et vous ferez des études pour vous en plein air. Je suis heureuse de vous poser pour mon portrait, ce sera pour la postérité. Maintenant, examinons mes costumes.

Rosa Bonheur ouvrit une armoire où se trouvaient suspendues un grand nombre de robes :

— Vous voyez, dit-elle, j'ai de quoi m'habiller en femme. Voici une robe de soie, une de mérinos brun avec des broderies soutachées et deux en velours noir. L'une d'elles est ma tenue officielle. Je crois qu'elle fera bon effet dans un portrait ; cette garniture de jais produit des lumières chatoyantes, et le noir lustré sur le noir mat est très intéressant à peindre. Mais si vous préférez une robe plus simple, je mettrai celle-ci, en drap bleu foncé. Ce ne sera pas mal de faire mon portrait à contre-jour ; c'est toujours flatteur et artistique.

— Dans cette lumière, mademoiselle, vos beaux cheveux gris formeront comme une auréole, répliquai-je ; c'est l'impression que j'en ai ressentie la première fois que je vous ai vue, et je l'ai gardée fidèlement dans la mémoire.

— Quel dommage, reprit Rosa Bonheur en souriant, que vous ne m'ayez point alors demandé de poser pour vous.

— C'est mon désir depuis bien longtemps ; cependant, je n'aurais jamais osé vous prier de m'accorder une pareille faveur, si mes amis de

Deer Island ne m'y avaient fortement encouragée. J'ai cédé à leurs instances; mais votre silence m'a fait beaucoup souffrir, je l'avoue.

— Comment, mon silence! interrompit Rosa Bonheur, je vous ai écrit tout de suite que j'acceptais avec plaisir. Tenez. la voilà, votre lettre de Deer Island. je l'ai lue plus d'une fois; je la connais par cœur.

Mon émotion fut si vive de revoir cette lettre après les paroles que je venais d'entendre. que je fondis en larmes.

— Vous n'avez donc jamais reçu ma réponse? me dit-elle d'un ton de surprise..... Je n'y comprends rien; je l'avais pourtant adressée là où vous étiez à peindre vos portraits. Dites-moi donc comment marchait la poste à Deer Island?

Je lui dis que, chaque matin, l'on devait traverser le Saint-Laurent dans une petite barque pour aller chercher soi-même son courrier.

— Et lorsque vient la mauvaise saison, tout le monde rentre en ville, n'est-ce pas? Voici pourquoi. Miss Anna, vous n'avez jamais reçu ma lettre. Cela vous prouve qu'on est toujours mieux sur terre ferme. Croyez-moi, dorénavant, méfiez-vous des îles!..... Ne vous désolez plus de ce que ma lettre s'est perdue. J'avoue pourtant que moi-même je ne m'expliquais pas votre silence; mais qu'importe, puisque vous êtes ici. Il n'y a plus qu'à songer à faire un bon portrait. Essayons quelques poses, si vous voulez. Vous avez un appareil photographique? Si non, prenez le mien. Pendant que vous allez préparer vos châssis, je mettrai ma robe bleue.

Comme il était arrivé la veille, la séance fut distraite par une visite, celle de la comtesse Greffühle. Rosa Bonheur la reçut avec une grâce charmante, et il me fut agréable de la voir dans le rôle de femme du monde, dont elle se tirait fort bien. Son costume Louis XV lui donnait l'air le plus imposant.

Le jour suivant, au sortir de déjeuner, elle me dit :

— Je ne quitte pas ma blouse aujourd'hui, finissez la petite pochade que vous avez commencée avant-hier, cela s'arrange bien, travaillez, je reprends la pose.

Au bout d'une heure, elle se leva pour examiner mon étude :

— La blouse ne fait pourtant pas mal, fit-elle, comme si elle regrettait d'avoir accepté d'être peinte « en femme »; la tête est jolie de couleur, la bouche bien; n'y touchez plus. Vous finirez vos mains un autre jour. Demain dimanche, je reçois du monde à dîner, nous verrons ce que l'on dira. Il faut essayer plusieurs poses avant de commencer le portrait définitif.

— Mais, mademoiselle, répliquai-je, si je continue comme cela, je

crains de vous causer un dérangement très grand. Je viens de recevoir une lettre de M. Tony Robert-Fleury ; il m'assure que je pourrais facilement louer un atelier à Moret.....

— Non, non, vous êtes maintenant chez moi, vous y resterez.



UN COIN DU PARC, A BY.

Aquarelle. (Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

Le dimanche 19 juin, étant allée faire une promenade dans le parc, j'en rapportai quelques roses sauvages que je tenais à la main lorsque je rentrai à l'atelier, où Rosa Bonheur époussetait avec vivacité :

— Je fais cela, dit-elle, pour que ma cousine, Mme Lagrolet, ne trouve pas mon atelier trop sale. Elle vient me voir avec son mari, sa

fille et sa sœur une fois par an. Donnez ces églantines, je vais les mettre dans le joli vase de Tiffani que vous m'avez apporté. Voilà! tout est en ordre. Maintenant, je vais guetter mon monde.

Elle se pencha au dehors d'une des petites fenêtres qui donnent sur la rue, pour s'écrier aussitôt :

— Les voici! descendons.

Comme on peut le penser, l'arrivée de l'Américaine et l'appréciation de sa pochade firent l'objet de toutes les conversations. Il est un point sur lequel, à ma grande satisfaction, parents et amis se trouvèrent d'un avis unanime, c'est qu'il convenait que le portrait définitif fût en costume féminin.

Toute cette journée-là, Rosa Bonheur se montra d'une gaieté exubérante, d'un entrain que je ne lui connaissais pas. Sur ses lèvres, au déjeuner comme au dîner, les observations pleines d'à-propos, les anecdotes curieuses se succédaient sans relâche. Si bien qu'il me fallut garder la plume jusqu'à deux heures du matin pour noter toutes ces choses.

Avant de pousser plus loin mes études pour le portrait de Rosa Bonheur, j'éprouvais un vif désir d'avoir sur ce que j'avais fait déjà, l'avis précieux de mes anciens maîtres, M. Tony Robert-Fleury et M. Jules Lefebvre. Un jour donc, je pris mes diverses esquisses et les photographies qui me servaient comme études de poses, et je vins à Paris.

La composition qui avait eu les préférences de Rosa Bonheur eut aussi les suffrages de M. Robert-Fleury.

— La pose n'est pas mal, me dit-il, la tête est dans un effet très doux. La lumière doit toujours faire contraste à l'ombre; l'accent principal est dans les yeux. Graduez le fond, plus sombre en haut, plus clair en bas.

La main droite est bien posée, veillez à ce que les ombres près du bras marquent davantage. Je vous engage à ne pas chercher une autre pose; c'est poétique. Commencez tout de suite; mais comment allez-vous travailler? Avez-vous trouvé un atelier à Moret?

— Non, je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper, répliquai-je, parce que Mlle Rosa Bonheur veut que je reste chez elle. Les jours où elle ne peut pas poser, elle désire que j'aille travailler dans son parc.

— Vous avez peut-être tort, fit-il, de vous laisser séduire par l'honneur qui vous est fait de vivre sous son toit. La ville de Moret est si pittoresque! Vous pourriez y faire des études; en outre, vous seriez bien plus libre qu'en restant avec Rosa Bonheur. Tâchez de la faire revenir sur sa décision : cela vous sera peut-être difficile, parce qu'elle est à la fois autoritaire et séduisante.

Sur cette pente, la conversation ne pouvait s'arrêter si tôt.

— Je me rappelle, ajouta le maître, une certaine distribution de prix à l'école de dessin dont Rosa Bonheur était directrice ; mon père, qui l'admirait beaucoup, me présenta à elle avant de s'asseoir au fauteuil de la présidence. C'était en 1856, au début de ma carrière artistique. J'étais bien jeune, mais avec quel intérêt j'observai cette petite femme en sa jupe à plis, sa veste bizarre, ses cheveux bruns coupés court et ses yeux pétillants.



BÉLIER, PAR ROSA BONHEUR.

La cérémonie m'avait vivement frappé, à ce point que je n'ai pas oublié les grandes lignes de son discours, dans lequel elle exhortait ses élèves de ne point gaspiller, pour en tirer des fruits trop précoces, les germes de talent dont la Providence pouvait les avoir douées. Elle leur recommandait aussi de se garder de prendre la palette avant d'être sûres de savoir manier le crayon, et de s'appliquer à dessiner, à dessiner toujours.

Rosa Bonheur a suivi constamment le précepte qu'elle donnait aux jeunes filles à qui ce cours était exclusivement destiné. C'est par le dessin qu'elle brille, voilà la maîtresse qualité de son œuvre. Depuis bien des

années, nous n'entendons plus parler d'elle ; ses tableaux passent en Angleterre et en Amérique ; nous ne la connaissons guère que par son *Labourage nivernais* et sa *Fenaison*. Ces deux toiles, il est vrai, sont suffisantes à elles seules pour rendre un artiste célèbre.

Comme je prenais congé de lui, M. Robert-Fleury me tendit la main en disant :

— Courage ! mademoiselle, votre esquisse est bonne, je vous souhaite bon succès.

— Qu'en a pensé M. Robert-Fleury ? me dit à son tour M. Jules Lefebvre quand je lui eus fait connaître l'objet de ma visite et celle que je venais de faire.

Je lui répétai les propos de son confrère.

— Eh bien ! je suis de son avis, vous avez un bon commencement. Quelle tête superbe ! Comment tout ceci vous est-il arrivé ? Est-ce une commande de Mlle Rosa Bonheur faite spontanément ?

— Non, monsieur, je lui ai écrit de Boston pour solliciter l'honneur de faire son portrait. Avec une bonne grâce et une simplicité dont je suis encore émue, elle a bien voulu m'accorder cette faveur.....

— ..... Que plus d'un artiste vous enviera, interrompit M. Jules Lefebvre. Vous avez de la chance..... Puisque Mlle Rosa vous garde près d'elle, observez et étudiez votre modèle, pénétrez-vous des traits qui le caractérisent, ne vous pressez pas de commencer à peindre sur la grande toile, faites beaucoup d'études préalables. Courage, je vous souhaite beaucoup de succès.

Je revins à By, enchantée de connaître l'opinion de mes excellents maîtres et de posséder leur assentiment ; mais, pour la première fois, je comprenais l'étendue de la responsabilité que j'avais encourue avec trop de présomption peut-être.

Rosa Bonheur me fit raconter en détails les deux entrevues.

— Alors, M. Jules Lefebvre a paru surpris de ce que vous faites mon portrait ?

— Oui, mademoiselle, et j'ai même cru deviner, dans la voix de mon maître, comme un soupir de regret de n'être pas à ma place.

— Les grands portraitistes ne m'ont jamais demandé de poser devant eux, répondit Rosa Bonheur avec une intonation semblable à celle de M. Jules Lefebvre.

— Sans doute n'ont-ils point osé, répliquai-je, et moi, n'ai-je pas été trop audacieuse, par contre ?

— Ils n'ont pas osé, c'est peut-être vrai, mais je me demande, de mon côté, si je me serais bien résignée, à la prière d'un homme, aux

ennuis des séances de pose. Si je le fais pour vous, c'est parce que vous êtes Américaine ; j'aime votre pays, n'est-ce pas lui qui me fait vivre ?

— Je ne voudrais pourtant pas vous importuner. M. Robert-Fleury m'a engagée à louer un atelier à Moret. MM. Tedesco me donnent des conseils dans le même sens. Je ne viendrai chez vous qu'aux heures que vous voudrez me consacrer.

— Non, non, Miss Anna, vous êtes maintenant chez moi, vous y resterez, n'en parlons plus. Ah ! les Tedesco prennent bien soin de ma personne ; mais qu'ils n'aient pas peur, je ne me fatiguerai pas. Je veux que vous fassiez un bon portrait. Ne vous troublez pas, vous avez assez de talent : faites d'après votre sentiment. Je vous pose parce que je vous porte de l'amitié.

Les jours suivants furent consacrés à la mise au carreau de l'esquisse que M. Tony Robert-Fleury avait approuvée ; je rapportai ensuite mon calque sur la grande toile et commençai l'ébauche.

— Mâtin, comme vous y allez ! s'écria Rosa Bonheur quand elle vit mon travail. Vous ne suivez donc pas les avis de M. Jules Lefebvre ? Vous ne faites pas d'autres études pour le portrait définitif ?

— Non, mademoiselle, puisque M. Tony Robert-Fleury m'a conseillé de ne pas chercher une autre pose, de commencer tout de suite.

— Vous avez tort, il me semble que vous vous pressez trop.

Appelant Céline :

— N'est-ce pas, dit-elle, que cela se présente déjà bien. Ce n'est pas commun. Beaucoup de distinction. Je suis enchantée de savoir que, quand j'aurai regagné le monde astral, il existera un bon portrait de moi ici, sur la terre..... Je vous pose pendant une demi-heure, travaillez à la tête, dessinez-la avec soin.

Ainsi se passa la première quinzaine de mon séjour à By, selon le plan établi dès le commencement par mon illustre modèle. La connaissance que j'avais pu acquérir jusqu'alors de son caractère et de son esprit me paraissait bien superficielle à cette heure où, vivant sous son toit, partageant sa vie, je pénétrais chaque jour plus profondément dans sa pensée et m'initiais à toutes les richesses et à toutes les diversités de cet esprit dont la vivacité originale ne nuisait en rien à la profondeur.

C'était surtout durant les longues séances de pose que sa conversation devenait pour moi le plus attachante, par son abandon même et sa spontanéité. Tous les sujets successivement étaient abordés, et fréquemment j'avais le plaisir, mêlé de surprise, de l'entendre exprimer des pensées que j'avais autrefois trouvées dans les œuvres de tels poètes

anglais, américains ou allemands. Nous parlions d'art, bien entendu : c'était, par la force des choses, l'objet le plus fréquent de nos préoccupations, mais nous nous entretenions aussi de sa vie déjà longue, de ses amis, de ses voyages : elle contait volontiers, et de façon parfois très plaisante, de piquantes anecdotes; elle abordait aussi les sujets les plus graves, ceux touchant la morale et la religion.

— Je sais que vous êtes protestante, me disait-elle, mais les désaccords qui existent entre votre religion et la mienne n'ont, aux yeux des gens éclairés, qu'une importance secondaire. Cependant, je proteste contre certaines pratiques en usage dans mon pays; je n'ai jamais pu admettre qu'on puisse se faire pardonner ses péchés par l'absolution d'un prêtre, en achetant des indulgences ou en brûlant des cierges. Je crois en la justice de Dieu, si ce n'est pas en ce monde, c'est dans l'autre..... Savez-vous qu'on a voulu autrefois me faire entrer dans un couvent?..... Je crois qu'on peut faire du bien à l'humanité, ajoutait-elle en forme de conclusion, sans se prosterner perpétuellement devant l'autel. Celui qui se sent ému lorsqu'il contemple la nature éprouve un sentiment de vraie religion.

Quel que fût l'intérêt des propos de Rosa Bonheur, il m'arrivait parfois, je l'avoue, d'en être un peu distraite par une préoccupation de tout autre nature, l'observation de sa physionomie; le jeu en reflétait si merveilleusement et si spirituellement les impressions, que de suivre en ceci les conseils de M. Jules Lefebvre me causait un plaisir véritable.



PÉGASE, PAR ROSA BONHEUR.



GROUPE DE BICHES.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE VI

SUITE DES SÉANCES DE POSE.



AU RETOUR
D'UNE PROMENADE.

Les pages qui suivent sont extraites du cahier sur lequel, avant de m'endormir, je notais chaque soir les incidents, les petits événements de la journée. A défaut d'un autre mérite auquel elles ne sauraient prétendre, elles ont du moins, je crois, celui de donner un compte rendu exact de la vie au château. Je me suis attachée à rendre, au mieux qu'il m'a été possible, les actes et les propos de mon illustre modèle, trop heureuse si j'ai pu, en même temps que je retraçais par le pinceau les lignes de son visage, reconstituer par la plume un portrait qui ne soit pas un reflet trop affaibli de son caractère, et surtout de sa parole vive et tout de primesaut.

Jeudi, 30 juin 1898.

M. Ernest Lefèvre, éditeur à Londres, a, cet après-midi, apporté un énorme paquet de gravures pour que Rosa Bonheur les signât.

Tout le reste de la journée a été occupé à ce travail. J'ai fait de mademoiselle, pendant ce temps, une petite pochade que le visiteur m'a réclamée à titre de souvenir.

M. Ernest Lefèvre est un homme vif et gai. Il a paru très satisfait du portrait que j'ai commencé, et même s'est déclaré prêt à l'acheter si je voulais lui faire connaître mes prétentions. Surprise et néanmoins flattée, je n'ai su trop que répondre, très embarrassée au fond qu'une question d'argent fût soulevée devant Rosa Bonheur. Celle-ci, me prenant bientôt à part, m'a engagée à accepter l'offre qui m'était faite, en stipulant toutefois que le portrait devrait être gravé. Je n'ai pu me résoudre à prendre un parti avant que mon tableau fût achevé.

Après le départ de M. Lefèvre, j'ai demandé à Rosa Bonheur si elle n'était pas trop fatiguée de cette journée qui, après tout, avait dû être bonne pour elle.

— Comment, bonne ! répliqua-t-elle d'un air étonné. Et se mettant à rire : Ah ! je comprends ce que vous voulez dire ; mais, aujourd'hui, je n'ai pas gagné un sou. Les Anglais et les Américains ne veulent pas acheter mes gravures si elles ne sont pas signées. Je n'ignore pas que Meissonier et d'autres artistes se sont bien souvent fait payer jusqu'à vingt francs par exemplaire ; moi je préfère laisser à l'éditeur le bénéfice de ses estampes.

Vendredi, 1er juillet.

Après la séance de cet après-midi, Rosa Bonheur s'est étendue sur sa chaise longue pour fumer une cigarette, tandis que je continuais à travailler. Elle m'a reproché d'aller trop vite :

— Ah ! cette Miss Anna ! elle n'arrête pas. Il est vrai que j'étais comme cela dans mes jeunes années ; je suis devenue plus flâneuse ; aujourd'hui, j'agis moins, mais je pense davantage. Je faisais plus d'études cependant, je ne commençais pas d'emblée à peindre sur une grande toile sans avoir recueilli tous les documents nécessaires à ma composition.

Voyant que, tandis qu'elle parlait, j'essuiais ma palette avec un chiffon :

— Je ne fais pas comme vous, je gratte mes palettes avec le couteau, j'y verse ensuite un peu d'essence et alors seulement j'emploie le chiffon. Ainsi le bois reste toujours propre. Voici une palette qui est presque neuve, et pourtant Dieu sait s'il y a longtemps que je m'en sers pour mes ciels. Je vous la donne pour faire les retouches à mon portrait et je vais vous la signer.

Elle prit une brosse et traça ces mots :

Souvenir à Anna Klumpke. Que ma palette vous porte bonheur.

Rosa Bonheur.

By, le 1er juillet 1898.

Après dîner, mademoiselle m'a fait admirer les beaux arbres de son parc et conduite dans l'enclos où elle gardait autrefois ses brebis et



LE CERF DE ROSA BONHEUR.
Aquarelle.

le cerf qui lui a servi de modèle pour *le Roi de la Forêt*, puis elle m'a dit brusquement :

— Je m'aperçois que vous ne suivez ni les conseils de Jules Lefebvre, ni les miens ; vous préférez ceux de M. Tony. Modérez un peu votre hâte cependant, et ne prenez pas ses avis à la lettre.

Comme je ne répondais pas, elle décrocha du grillage une grosse chaîne et dit en me regardant avec un plaisant air de menace :

— Voilà qui peut encore servir pour attacher une méchante bête.

— Vous voulez peut-être dire une Anna Klumpke ?

— Oui, fit-elle en riant, une Anna Klumpke, et je voudrais bien la mettre à l'attache, pour qu'elle ait toujours à recommencer mon portrait.

— Vous êtes trop aimable de me dire cela, mais si je le recommence toujours, quand le finirai-je?

A son tour, elle ne répondit pas.

Dimanche, 3 juillet.

Ce matin, Rosa Bonheur m'a invitée à l'accompagner en forêt. Au moment de monter en voiture, les petits Yorkshire sont accourus à l'appel des deux colliers à grelots qu'elle agitait. Ils ont tantôt été installés dans leurs paniers. Le bois était magnifique sous la fraîcheur que le soleil n'avait pas eu le temps de chasser. Toute à la joie de cette promenade matinale, Rosa Bonheur n'a cessé de m'entretenir des splendeurs qui nous entouraient, et de la poésie qui s'en exhalait.

La voiture s'est arrêtée à la Mare aux Fées : Daisy et Charley furent autorisés à gambader autour de nous et à s'enfoncer dans la bruyère, tandis que Rosa Bonheur me disait :

— Je viens souvent travailler par ici. Bien des fois j'y ai rencontré mon ami Allongé, dont vous connaissez le talent. Il paraît qu'il est bien malade : on m'a dit cela voici quelques jours.

Le sentier que nous suivions conduisait au fond d'un vallon. C'est par là que Rosa Bonheur avait fait ses études pour *les Sangliers*.

— Je vous montrerai une autre fois, m'a-t-elle dit, les bouleaux blancs qui ont formé le fond du *Roi de la Forêt*.

Rentrée au château, elle a trouvé qu'il faisait trop chaud pour poser, et s'est mise néanmoins à ma disposition pour que je fisse des études photographiques. Après quoi, elle m'a photographiée à mon tour.

Lundi, 4 juillet.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'indépendance de la jeune Amérique, m'a dit ce matin Rosa Bonheur. Pour le célébrer, je vous donne une longue séance, profitez-en !

J'avais bien commencé la tête et je priais Dieu de me donner le talent nécessaire pour reproduire sur la toile cette pénétration du regard, cette expression de bonté empreinte de poésie qui se dégage de toute la personne de Rosa Bonheur.

Pendant qu'elle posait, elle se prit à dire soudainement :

— Vous avez une expression si bonne dans la physionomie que cela me rappelle celle de ma mère; votre figure est longue et ovale, moi je l'ai carrée. Vous dites que vous me trouvez gaie?.... Vous êtes jeune de

caractère. Je n'aurais jamais cru que nous nous accorderions si parfaitement..... Votre portrait est bien dans le ton et dans la pâte; il sera bon.

Cette séance a été interrompue par l'arrivée de M. Abraham Tedesco, le plus jeune des trois frères qui sont les principaux intermédiaires artistiques de mademoiselle. J'ai voulu me retirer, mais Rosa Bonheur m'a mis dans les mains une toile en m'engageant à faire une petite pochade d'après celui qu'elle appelait son Benjamin. M. Tedesco, en venant respirer l'air de By, ne s'attendait certainement pas à me servir de modèle; il se laissa faire cependant avec une galante docilité. Au bout d'une heure, Rosa Bonheur s'approcha et, regardant par dessus mon épaule :

— C'est très bien, fit-elle, n'y touchez plus. Arrangez cependant un peu les cheveux. Ne cherchez pas à l'achever, cela suffira comme souvenir à Mme Tedesco.



SANGLIERS, PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure d'A. Gilbert, éditée par L.-H. Lefèvre.

Mardi, 5 juillet.

J'ai travaillé à la tête. Après la séance, Rosa Bonheur a examiné ma toile et dit :

— Laissez sécher votre empâtement. Moi, quand j'ai un morceau important dans l'état du vôtre, j'attends quelquefois une année entière avant d'y toucher.

— S'il en est ainsi, chère grande artiste, je n'ai autre chose à faire que de partir pour Boston, et j'aurai le temps de revenir pour le terminer.

— Ah ! ce n'est pas comme cela que je l'entends, fit-elle. Pendant que la tête séchera, je vous donnerai des séances où vous pourrez peindre les mains, le costume et tous les détails du fond que vous voudrez.

Mercredi, 6 juillet.

Au retour de sa promenade, Rosa Bonheur tenait à la main une lettre encadrée de noir. D'une voix triste, elle m'a dit :

— Je viens de perdre mon vieil ami Allongé, dont je vous parlais il y a quelques jours. Il est mort la nuit dernière à Marlotte. Vous seriez

bien aimable d'aller demain à l'enterrement, pour me remplacer. Oh! ce bon M. Allongé! il n'avait que soixante-cinq ans : il n'était pas vieux! Je l'aimais et je l'estimais beaucoup.

Avec une touchante émotion, elle me parla alors de la bonne et franche camaraderie qui les unissait et des jours de travail passés ensemble sous les grands chênes, près de la Mare aux Fées.

Après le dîner, nous nous sommes promenées dans le jardin ; l'air était doux, mais Rosa Bonheur paraissait fort triste. Pour la distraire, je lui ai raconté des charges d'atelier. Le cours de la conversation m'a amenée naturellement à lui parler de M. Julian et de l'ambition qu'il avait pour ses élèves-femmes de les voir disputer aux hommes les premières places dans les concours, des conseils qu'il leur donnait de savoir écouter sans larmes les observations des professeurs, et de marcher autant qu'elles le pourraient sur les traces de leurs glorieuses aînées, les M[me] Lebrun, les Angelica Kauffmann, les Rosa Bonheur, ces héroïnes de l'art, dont leur sexe devait se montrer fier. Tandis que je parlais, la vieille artiste dissimulait mal le plaisir qu'elle avait à m'entendre :

— M. Julian, dit-elle enfin, comprend qu'avec de la volonté et de la persévérance, la femme peut fort bien égaler l'homme dans les sciences et dans les arts.

Jeudi, 7 juillet.

Hier soir, à dîner, nous avons mangé des amandes. L'une d'elles était double.

— C'est une philippine, fit Rosa Bonheur, tâchez de la gagner et vous aurez une longue séance. Mais que me donnerez-vous si c'est moi qui la gagne?

— J'avoue que je ne pourrai pas vous offrir deux ours blancs, comme l'a fait, il y a quelques années, un grand-duc de Russie.

— Ces deux ours blancs ne sont malheureusement que deux canards inventés par des journalistes.

— C'est dommage que cette jolie anecdote ne soit pas vraie. Eh bien, si vous gagnez, je tâcherai de vous faire envoyer de San-Francisco tout au moins un jeune bison des Prairies du Far-West.

— J'y consens de grand cœur ; mais alors vous n'oublierez pas d'y joindre les maudites herbes.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous ne les avez jamais reçues. Sans doute les employés de la station de Yeno m'ont-ils prise pour une toquée et ont jeté mon paquet d'orties au vent, au lieu de vous l'expédier.

— A moins, objecta Rosa Bonheur, qu'ici la douane ne les ait arrêtées au passage, comme elle l'a fait des bœufs qu'on m'avait expédiés d'Écosse[1] à la suite de mon voyage en ce pays. Les hommes qui gouvernent ont parfois de singulières fantaisies.

Je m'étais endormie avec l'idée de gagner la philippine, et déjà je voyais mon portrait achevé et recevant les éloges de M. Tony Robert-Fleury et de M. Jules Lefebvre. Le matin, j'y pensais encore : mais, au



OURS DANS LES RÉGIONS BORÉALES.
Pastel par Rosa Bonheur.

moment où je portais un morceau de sucre à Grisette et à Panthère, les deux chevaux favoris de mademoiselle, la gageure m'était tout à fait sortie de l'esprit. A cet instant, je rencontrai Rosa Bonheur :

— Bonjour, Philippine ! bonjour, Philippine ! j'aurai mon bison du Far-West et je ne serai pas obligée de vous donner une longue séance.

Un peu déconcertée, je répondis :

— Je comprends, mademoiselle, que cela vous ennuie de poser, mais je fais le moins d'études possible pour avancer plus vite.

1. Voir ch. XV.

— Je le vois bien, dit-elle. Mais il faut que nous parlions d'autre chose. C'est aujourd'hui l'enterrement de ce pauvre M. Allongé. Vous direz à sa veuve que j'irai dans quelques jours l'assurer de mes meilleures sympathies. Faites-la monter dans mon break pour que la pauvre femme ne s'épuise pas de fatigue à suivre le corps de celui qu'elle aimait.

A mon retour de la triste cérémonie, Rosa Bonheur me fit l'éloge du talent du défunt et le compara à Lalande et à Jules Dupré.

— Car je n'ai pas oublié les dessins charmants qu'il faisait dès 1857, dit-elle. Allongé n'a connu le succès que très tard ; il n'a pas eu autant de chance que moi.

Ce rapprochement, fait d'un ton d'élogieuse sympathie pour l'homme que je venais d'accompagner à sa dernière demeure, me suggéra l'idée de parler à Rosa Bonheur des décorations que divers souverains lui avaient accordées au cours de sa vie, en la priant de me les montrer. C'est avec la meilleure grâce qu'elle s'y est prêtée. Ayant ouvert un tiroir, elle prit un écrin et en tira une croix de la Légion d'honneur surmontée de la couronne impériale.

— C'est à celle-ci que je tiens par-dessus toutes les autres. Je vous raconterai un jour de quelle manière elle m'a été accordée et comment une main auguste me l'attacha sur la poitrine.

Voici l'ordre de l'empereur Maximilien et la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Ces diverses marques d'estime me sont également bien précieuses. Elles m'ont été données par des hommes qui furent martyrs de leur dévouement patriotique.

Cet insigne, avec son ruban blanc et vert, est le gage de l'amitié d'une grande princesse, la duchesse Alexandrine de Saxe-Cobourg-Gotha.

Puis, me montrant une croix suspendue à un ruban blanc et orange :

— Voici l'ordre d'Isabelle la Catholique. J'aime à le porter, car j'ai toujours admiré la grande reine qui vendit les diamants de sa couronne pour aider à la découverte d'un continent nouveau. Chose assez curieuse, les deux nations qui se sont arraché mes toiles, l'Angleterre et l'Amérique, sont précisément celles dont je n'ai jamais rien reçu.

Un peu piquée par cette remarque, je me proposai d'y répondre indirectement à la première occasion.

Après dîner, ayant cueilli quelques rameaux de laurier, je dis à Rosa Bonheur, tandis que nous nous dirigions vers un banc disposé sous un immense tilleul :

— Je n'ai pas à prendre la défense de l'Angleterre. Quant à l'Amérique, si elle ne vous a rien donné, c'est, vous le savez bien, parce qu'elle ne donne rien à personne. Il n'y a pas d'ordre de chevalerie chez nous ;

Washington a refusé d'en créer. Quoique bonne Américaine, je me permets néanmoins de vous offrir un signe d'honneur et de vous tresser une couronne de laurier.

— De laurier-sauce ? s'écria-t-elle avec un peu d'ironie.

— Mais non, de véritable laurier, et ne doutez pas que chaque feuille ne soit accompagnée d'un bon souhait et d'une pensée affectueuse.



LA MARE AUX FÉES DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.
Aquarelle par Rosa Bonheur.

Nous étions assises sur le banc. Rosa Bonheur me regardait préparer sa couronne.

— Ah ! Miss Anna, vous me rendez ma jeunesse, fit-elle d'une voix qui trahissait un peu d'émotion. J'étais devenue sauvage depuis la mort de ma pauvre Nathalie : votre présence ici fait que je me sens moins étrangère à ce qui se passe autour de moi : mais rentrons, vous finirez votre couronne demain.

Vendredi, 8 juillet.

A deux heures, Rosa Bonheur m'a donné une séance ; j'ai travaillé à la main. Tout à coup, elle a dit d'un ton enjoué :

— Et ma fameuse couronne, vous l'avez donc oubliée ?

— Non, mademoiselle, la voici, mais avant de vous l'offrir, laissez-moi inscrire sur le ruban ces deux dates : *1822-1922*.

— Vous me donnez cent ans à vivre, comme le Titien ? C'est un peu long !

— Pourquoi donc ? Alors, m'inclinant, j'ajoutai : Permettez, chère grande artiste, qu'une enfant d'Amérique vous présente à titre d'hommage ce symbole de gloire, et veuillez le porter sur votre tête pendant quelques instants, à l'exemple de Virgile et de Dante.

Les paupières de Rosa Bonheur laissèrent échapper deux larmes.

— Ah ! ma chère Anna, que je vous aime !

Elle m'attira sur sa poitrine, et m'embrassa. Puis elle prit sa couronne et s'en fut l'accrocher au bois d'un grand cerf sculpté, auquel déjà pendait une de ces longues chaînes de perles comme ont coutume d'en porter les femmes des Pyrénées.

— Cette chaîne appartenait à ma chère amie Nathalie Micas ; je mets votre souvenir à côté du sien, dit-elle en même temps qu'elle touchait un bouton électrique.

Céline accourut.

— Vous voyez cette couronne ? Je veux qu'elle soit enterrée avec moi. Vous y veillerez, n'est-ce pas ?

Céline promit sans bien comprendre ce que cela voulait dire. Quant à Rosa Bonheur, elle se tourna aussitôt vers moi pour ajouter :

— Et vous aussi !

Profondément émue de la tournure provoquée par ma tentative de revanche patriotique, je ne sus rien dire.

Sur la table gisaient encore quelques brindilles de laurier. Rosa Bonheur me tendit les plus belles.

— Gardez-les en souvenir de cette journée. La couronne que vous m'avez tressée est pour moi la récompense d'une vie de lutte, de succès et d'honneur.

Samedi, 9 juillet.

Rosa Bonheur m'a proposé ce matin de faire avec elle une promenade en voiture dans la forêt. Nous avions dépassé la Croix du Grand-Maître, aspirant à pleins poumons l'air frais du bois, tandis que le soleil commençait à dissiper une brume légère. Les sapins parfumaient de leur odeur résineuse un peu âcre l'atmosphère violette qui les enveloppait, dressant vers le ciel leurs grands troncs dont l'écorce avait des tonalités orange. Il me semblait avoir sous les yeux un de ces

bois sacrés dans lesquels Henri Martin aime à faire planer les formes diaphanes de ses muses. J'en fis la remarque à mademoiselle.



PENDANT UNE SÉANCE DE PORTRAIT.
L'auteur de ce livre est photographiée par Rosa Bonheur.

— Je n'aime que médiocrement ces pins, répondit-elle, ils me donnent toujours l'impression de longs crayons plantés dans le sol, ou bien d'un assemblage de mâts, ou encore des lances d'une armée de Titans qui seraient enfermés dans le sein de la terre. Pour que vous

puissiez faire la comparaison avec un autre site, je vais vous montrer un de mes coins favoris.

Le petit cabriolet traversa rapidement plusieurs allées.

— Arrêtons-nous ici, dit Rosa Bonheur en attachant le cheval à un arbre. J'ai bien confiance en Panthère, mais davantage dans ce nœud ; comme cela, je suis sûre qu'elle ne nous plantera pas là où nous sommes, pour s'en revenir toute seule.

L'intelligence des animaux est bien plus développée qu'on ne le croit généralement. Les premières fois que je conduisis Panthère, elle allait d'un pas égal sur toutes les routes de la forêt, mais au bout d'une quinzaine de jours, je m'aperçus qu'elle s'arrêtait d'elle-même devant les sites où j'avais l'habitude de stationner auparavant avec sa camarade Grisette. Je suis sûre que ces deux amies s'étaient fait des confidences à l'écurie et que Panthère avait été instruite par Grisette des endroits où elle n'avait pas besoin de se presser. Depuis qu'elle a eu l'honneur d'être photographiée avec moi par la princesse Béatrice[1], Panthère est devenue orgueilleuse et indépendante, elle n'a pas plutôt le nez tourné du côté de la maison qu'elle s'obstine à vouloir retourner tout de suite à l'écurie.

Nous suivions un ravissant petit sentier menant au fond d'un vallon :

— Voici des arbres que j'aime à la folie, s'écria Rosa Bonheur avec chaleur, ces chênes, ces hêtres, ces bouleaux, ces genévriers, ne sont-ils pas plus pittoresques que les sentinelles de la Croix du Grand-Maître.

Elle continua pendant un moment à me dire son enthousiasme, pour terminer ainsi :

— Vous me rendez le cœur jeune : je me sens une envie folle de peindre. Non, je ne pourrai pas vous donner de séance cet après-midi. Je l'emploierai à avancer le cheval blanc promis depuis si longtemps à Miss Walker.

Après dîner, Rosa Ronheur m'a fait raconter ma vie, le commencement de mes études, mes copies au Luxembourg.

— Et mon *Labourage nivernais* vous a empoignée, dites-vous ? Expliquez-moi donc pourquoi ce tableau a décidé de votre vocation.

Je dus raconter comment, m'étant une première fois trouvée devant sa célèbre toile, mon admiration avait été sans bornes. Avec une présomption plus que juvénile et toute américaine, j'avais immédiatement sollicité la permission d'en faire copie, et je m'étais installée devant le tableau, en compagnie d'une grande toile, de ma boîte à couleurs et de ma palette. Est-il besoin de dire que mon travail avait duré longtemps,

1. La princesse Béatrice de Grande-Bretagne, femme du prince Henry de Battenberg.

parce que je n'avais pas tardé à me rendre compte de la difficulté que présentait ma tâche, à mesure que j'appréciais davantage le talent qui avait su interpréter la nature avec une énergie si admirable. Ma copie enfin terminée, j'avais eu la bonne fortune de la vendre mille francs à un de mes compatriotes. Sur cette somme, j'avais consacré 750 francs à payer ma première année d'inscription à l'Académie Julian. Mais ce petit succès m'avait rendue ambitieuse. Dès lors, j'avais rêvé de



REMISE DE CERFS DANS LA FORÊT, PAR ROSA BONHEUR.

créer moi-même, ce qui m'avait valu, cinq ans plus tard, de remporter une mention honorable au Salon. « Mais que de fois, mademoiselle, je suis retournée au Luxembourg, ajoutai-je, pour m'arrêter devant la toile qui avait exercé une si heureuse influence sur ma carrière. J'espérais bien avoir quelque jour la faveur de baiser la main qui avait fait ce chef-d'œuvre, aussi le 2 octobre 1889 marquera-t-il un événement inoubliable dans ma vie. Et voici que maintenant je travaille ici, chez vous, dans votre atmosphère; vous avez assez confiance dans mon pinceau pour le charger de copier vos traits! C'est une réalité délicieuse. Quelle joie pour moi, le jour où j'aurai accompli cette grande tâche!

Trouvez-vous que le portrait avance assez vite? En êtes-vous contente? »

Au lieu de répondre à ma question, Rosa Bonheur se contenta de dire :

— C'est gentil de m'avoir raconté tout cela. Je vois que vous avez eu des commencements un peu semblables aux miens, mais je n'avais plus de mère pour se réjouir avec moi de mes succès, comme la vôtre a pu le faire.

Et nous étant assises, elle se mit à me raconter des histoires de ses jeunes années.

Dimanche, 10 juillet.

La matinée a été orageuse. Au retour de sa promenade, Rosa Bonheur est entrée dans l'atelier, où je me préparais à la séance de pose promise pour l'après-midi.

— Eh bien! non, fit-elle, je ne poserai pas aujourd'hui, c'est dimanche. Mais nous ne perdrons pas notre temps pour cela; je vous emmènerai en forêt. Cependant, jusqu'à trois heures, qu'allons-nous faire?

— Permettez-moi de vous photographier avec la couronne de lauriers sur la tête?

Elle y consentit, en s'écriant avec bonne humeur : « Ce sera la vieille Europe couronnée par la jeune Amérique ». Je pris plusieurs poses; après quoi, Rosa Bonheur replaça la couronne sur le bois du cerf et dit :

— Je ne veux plus qu'elle bouge d'ici, jusqu'au jour où on viendra la chercher pour la mettre avec moi dans mon cercueil. Vous y veillerez, n'est-ce pas?..... Pourquoi avez-vous les larmes aux yeux, Anna? Je ne suis pas triste, moi, au contraire, je reprends goût à la vie. Venez fumer une cigarette avec moi et vous développerez vos plaques avant notre promenade.

Lundi, 11 juillet.

Ce matin, Rosa Bonheur m'a dit :

— Je vous donnerai une bonne séance aujourd'hui; seulement, je veux que vous fassiez de moi un dessin dans la même pose que votre portrait. Un autre jour, vous calquerez ce dessin et vous ferez une étude très terminée de la tête. Une fois que vous aurez ces documents, vous finirez d'après eux la tête de la grande toile; elle est déjà très avancée.

Surprise de ces exigences et n'ayant nulle envie de m'assujettir à de si laborieux préliminaires, je lui demandai si elle n'était pas satisfaite du grand portrait.

— Si, mais je désire, dans votre intérêt, que vous suiviez un peu plus ma méthode de travail. Il ne faut pas s'attaquer d'emblée à une toile



« LA VIEILLE EUROPE COURONNÉE PAR LA JEUNE AMÉRIQUE. »
Rosa Bonheur photographiée par Anna Klumpke.

définitive. Une pochade ne suffit pas, il faut faire des études sérieuses. Ne craignez pas que ce soit une perte de temps. Vous recueillerez ainsi des documents qui vous resteront et que vous pourrez consulter sans cesse.

— Chère mademoiselle, répondis-je, je comprends que cela vous ennuie de poser ; j'accapare tout votre temps qui est si précieux. Voulez-vous que nous interrompions les séances ; je les reprendrai plus tard.

— Non, répliqua-t-elle, à moins que cela ne vous ennuie de rester avec moi ; mais je veux que vous écoutiez mes conseils et non ceux de M. Tony.

Puis, avec un peu d'impatience :

— Du reste, mon « sanctuaire » a besoin d'être nettoyé, je vais sonner Céline et vous allez nous aider.

Je me mis à épousseter les chaises, tandis qu'elle s'occupait à autre chose, ce qui ne l'empêchait pas de dire :

— Vous semblez un peu ahurie, Anna, de ce que « la grande Rosa Bonheur » — elle disait cela avec emphase — fasse elle-même le ménage dans son atelier, quoiqu'elle ait cinq domestiques.

— Mais oui, j'en suis un peu étonnée.

— C'est une habitude que j'ai gardée de mon enfance : votre estime pour l'auteur du *Labourage nivernais* est-elle diminuée de me voir faire le travail d'une servante ?

— Oh ! mademoiselle, comment pouvez-vous croire qu'une Américaine puisse cesser d'estimer quelqu'un parce qu'elle le voit faire usage de ses mains ? Est-ce que notre principale doctrine nationale n'est pas le respect du travail ?

— Moi qui suis Française, je pense comme vous. C'est ce qui fait que j'aime les enfants du Nouveau-Monde ; ce ne sont pas des admirateurs de la vie oisive.

Quand tout fut en ordre : « J'ai faim, dit-elle, descendons, nous avons bien gagné notre déjeuner, mais comme M. Tedesco vient cet après-midi, je ne vous poserai pas. »

J'ai raconté à M. Tedesco que j'avais reçu une invitation pour l'Exposition de Pittsburg et que je me proposais d'y envoyer le portrait auquel je travaille. Notre conversation a paru intéresser Rosa Bonheur ; elle aussi veut exposer à Pittsburg, si elle peut terminer à temps ses *Bœufs et Taureaux d'Auvergne*.

Mardi, 12 juillet.

Mademoiselle m'a envoyée ce matin avec Céline au marché de Moret. Il était tout près de midi quand nous sommes rentrées à By. Les paniers de provisions furent apportes dans l'atelier. Rosa Bonheur écrivait ; elle s'interrompit aussitôt pour passer l'inspection générale de ce

que Céline avait acheté, et ce n'est pas sans une certaine surprise que je la vis se montrer si bonne ménagère.

Pendant ce temps, Charley et Daisy s'étaient approchés d'un panier contenant deux canards vivants, qui prirent peur et se sauvèrent. Vacarme et cris. Céline finit par en rattraper un ; elle me le donna à tenir par les ailes pendant que Rosa Bonheur poursuivait l'autre qui s'était blotti au fond de l'atelier, près de *la Foulaison*.



LION ET LIONNE.
Dessin de Rosa Bonheur.

— Viens, viens, ma petite bête, lui disait-elle d'une voix caressante, n'aie pas peur, nous n'allons pas encore te manger ; tu prendras pendant quelque temps l'air de la basse-cour. Miss Anna s'est trompée en t'apportant ici, on voit qu'elle n'a jamais tenu un canard vivant..... Quelle jolie couleur ! ajoutait-elle en lissant les plumes, cela ne vous donne pas envie de le peindre ?

— Si, mais votre portrait ?

— Qu'allez-vous faire si je vous donne une séance ?

La pensée était claire et je dis, non sans quelque regret :

— Suivant votre conseil je préparerai sur une feuille le dessin de votre tête dans le mouvement du portrait. Voudrez-vous ensuite poser ?

— Volontiers, ce sera vers trois heures.

Pendant la séance, nous avons peu parlé ; je me suis appliquée à dessiner du mieux que j'ai pu, car, à plusieurs reprises, Rosa Bonheur m'avait reproché un manque de précision dans les détails. J'avais épinglé à mes cheveux une feuille de papier pour protéger mes yeux contre la lumière crue, afin de mieux observer les traits de mon modèle, assis à contre-jour. Rosa Bonheur m'observait d'un œil un peu malicieux. Il paraît que mon nez dépassait la feuille de papier. Cela l'amusa extrêmement.

— Que vous êtes drôle, Anna, j'ai envie de faire votre caricature. Passez-moi votre calepin, de la sorte nous travaillerons toutes deux. Ce que je ferai sera comique.

Elle se mit à dessiner tout en continuant de rire. Bien que ce fût à mes frais, je ne songeais qu'à m'en féliciter, cela ne donnait-il pas à son visage l'expression vive, spirituelle et mordante que j'étais si désireuse de reproduire. De temps en temps même, je fermais les yeux pour graver dans mon esprit cet éclair de gaieté. Au moment où j'apportais le plus d'ardeur à ma besogne, Rosa Bonheur se leva en disant :

— C'est assez pour aujourd'hui ; j'ai fini. Voilà votre portrait ; ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

Elle tendait la caricature. Toutes les deux nous partîmes de rire. Puis elle se mit en face de mon dessin pour l'examiner longuement. Elle ne riait plus. Mon cœur battait très fort. Qu'allait-elle dire ? Enfin, elle se retourna et déclara avec un sourire :

— C'est d'un sentiment charmant, tout à fait artistique. C'est plein de vie, je vous le dis sincèrement. Il faut montrer ce dessin à vos maîtres. Ils en seront contents.

Encore émue de ces éloges, j'étais mieux à même, le soir, d'accepter gaiement les taquineries de la bonne artiste sur ma gaucherie du matin.

— Je vois que vous n'avez jamais eu de basse-cour. A Paris, du reste, c'est difficile.

— Détrompez-vous, mademoiselle, dans la rue d'Assas, nous avions un jardin où il y avait quatorze arbres. Cela nous semblait presque la campagne. Nous avions une poule apprivoisée ; elle se laissait caresser de la meilleure grâce du monde, et lorsque finalement il nous fallut la mettre au pot, mes sœurs et moi nous ne pûmes nous résoudre à en manger.

Rosa Bonheur s'amusa beaucoup de cette histoire de poule. Elle

avait suivi mon récit avec une attention très vive; son visage en paraissait tout rajeuni. Je me doutais bien que mon anecdote devait réveiller dans sa mémoire de plaisants souvenirs de jeunesse. Elle me raconta aussitôt, en effet, l'histoire d'une dinde et celle d'un singe qu'elle avait eus.



ROSA BONHEUR
Dessin par Anna Klumpke.

— Ce dernier était un petit diable, un vrai touche-à-tout; il volait le sucre de mon verre d'eau, non pas pour le manger, mais pour le mettre dans la veilleuse. N'ai-je pas eu la malencontreuse idée d'entreprendre de faire son éducation? Il acquit ainsi la manie d'imiter ce qu'il me voyait faire, et tout particulièrement de manier ma palette et

mes pinceaux, aussi avais-je une peur bleue chaque fois qu'il entrait dans mon « sanctuaire », tant je craignais qu'il ne barbouillât mes toiles. Lorsque Nathalie ou moi nous le grondions, il nous faisait des pieds de nez. Ne pouvant triompher de ses caprices, je l'ai donné au Jardin des Plantes, où j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir gambader dans la grande cage.

Après dîner, Rosa Bonheur m'a montré quelques daguerréotypes pris d'après elle lorsqu'elle était toute jeune fille.

— J'ai bien changé, n'est-ce pas, mais j'ai toujours conservé l'habitude de porter les cheveux courts; je ne les avais pas plus abondants qu'ils ne sont maintenant; mais, au lieu d'être blancs, ils étaient brun foncé, avec quelques reflets rouges. Je vous donne ces épreuves, les voulez-vous ?

— Vraiment, vous me les donnez ?

— Que voulez-vous que j'en fasse, elles seront très bien entre vos mains; j'aime mieux que vous les ayez. Bonsoir, demain je vous donnerai une séance.

Mercredi, 13 juillet.

Ce matin, Rosa Bonheur m'a emmenée avec elle en forêt. Tandis que Panthère allait au pas, le long d'une allée délicieuse, mademoiselle m'a questionnée sur les relations que j'avais à Boston. Après quoi elle m'a dit :

— Vous avez autant de bons amis en France; moi la première, car je vous aime beaucoup. Vous est-il agréable que je le dise. Et vous, m'aimez-vous un peu, Anna ?

— Chère mademoiselle.....

— Je le vois bien. Pour mon compte, je vous ai toujours porté beaucoup de sympathie.

A notre retour, Rosa Bonheur m'a donné une séance pour me permettre de terminer le dessin. L'ayant examiné :

— Laissez-le comme cela, dit-elle, il est très bien et peut vous servir pour la peinture.

— Je réclame encore dix minutes pour terminer l'oreille, si vous le voulez bien, M. Tony en sera plus satisfait.

— Ah! dit-elle d'un ton moqueur, je vois que vous persistez à préférer ses conseils aux miens..... Mais vous avez raison, poursuivit-elle un peu nerveusement, seulement quand la « grande Rosa Bonheur » vous dit : « Laissez le dessin comme cela, il est très bien », il me semble que cela doit vous suffire. Du reste, la séance est terminée, faites ce que vous voudrez, je monte travailler.

J'ai blessé involontairement l'amour-propre de mon modèle et j'en suis profondément désolée; mais que faire?

Dans l'après-midi, tout en caressant un chat que venait de lui apporter Mlle Bellan, Rosa Bonheur n'a pu se garder de me dire :

— Regardez comme il est bien marbré. Si vous saviez peindre les animaux, ce serait un modèle plus docile que moi, n'est-ce pas?

— C'est bien vrai, pensais-je, sans toutefois oser répondre.

Jeudi, 14 juillet.

Rosa Bonheur semblait nerveuse ce matin, et m'a déclaré que je ne



LE CHAT ET LA SOURIS.
Dessin de Rosa Bonheur.

devrais pas compter sur elle aujourd'hui. Je n'ai rien répondu. Combien je regrette de n'avoir pas suivi les conseils de mon cher maître. Si j'avais un atelier à Moret, je ne serais pas aussi cruellement embarrassée. Pourquoi toutes ces études préliminaires? puisque la tête du grand portrait est presque achevée? Sans doute, Rosa Bonheur est charmante vis-à-vis de moi; mais, je le comprends, les séances l'ennuient. Je vais les interrompre et retourner chez ma mère, que j'ai peu vue depuis mon retour en France.

Au dîner, j'ai fait part de ma décision à Rosa Bonheur. Elle n'a rien objecté sur l'instant, mais dans le cours de la soirée, en m'offrant un bleuet détaché d'une grosse botte que le jardinier venait d'apporter, elle m'a dit affectueusement :

— Ma mauvaise humeur s'est envolée dans les nuages. Je ne veux pas que vous partiez : demain je vous donnerai une séance.

Vendredi, 15 juillet.

Mon dessin se trouvant calqué et mis sur la toile, Rosa Bonheur m'a donné la séance promise.

J'ai commencé de peindre la tête d'étude. Mademoiselle en a semblé satisfaite, si bien qu'à la fin de la séance elle m'a dit :

— Il faudra que vous me donniez cette étude, car je serais contente d'avoir quelque chose de vous.

— Je serai bien plus satisfaite encore de vous l'offrir, car votre désir me rend toute fière, mademoiselle ; je crains même qu'il ne me fasse ridiculement ambitieuse. Imaginez que je rêve déjà de voir ce dessin près d'une de vos œuvres, dans quelque musée.....

Je m'attendais à la voir sourire. C'est au contraire avec un sérieux presque attendri que Rosa Bonheur répondit :

— Mais ce serait très bien. Comme cela, nous serions toujours l'une à côté de l'autre. Et quand vous viendrez me rejoindre là-haut, — ses yeux se levèrent vers le ciel, — ma mère et ma chère Nathalie vous tendront la main..... Que la vie est triste ! Ah ! j'aurai bien de la peine le jour où vous ne serez plus avec moi ; je me sentirai si seule ! Je n'aurai plus mon Anna !

— Mais, mademoiselle, repris-je en lui prenant la main, je reviendrai l'année prochaine, au mois de mai ; d'ici là, vous aurez le temps d'avancer quelques-uns de vos beaux projets de composition.

Je posai mes lèvres sur la main fine que je tenais entre les miennes, et la lui montrant, j'ajoutai :

— Permettez-moi de vous demander un moulage de cette main qui a tant travaillé et qui a exécuté de si belles œuvres : ce sera mon talisman, car je suis convaincue que la main, tout comme le regard, porte l'empreinte indélébile de l'âme. Elle dénonce le caractère et la volonté. J'espère réussir à bien interpréter la vôtre dans mon portrait.

— La main est en effet un symbole vivant de notre être, un indice de la vie que nous menons..... Je fais des vœux sincères pour votre bonheur et votre succès. Je vous aime comme si vous étiez ma fille, mon enfant !

Elle m'embrassa, en ajoutant :

— Dites demain à votre mère que cela me rajeunit le cœur de vous avoir ; mais ne restez pas à Paris, revenez le soir ; je poserai sûrement dimanche.

Dimanche, 17 juillet.

Je suis rentrée hier soir, avec un peu de regret de n'avoir pu demeurer plus longtemps près de ma mère et de mes sœurs. Rosa Bonheur a semblé heureuse de me revoir ; elle m'a questionnée affectueusement sur celles que je venais de quitter.



LA MÈRE DE ROSA BONHEUR.
Dessin de Raimond Bonheur.

De bonne heure, ce matin, elle m'a emmenée en forêt et m'a beaucoup parlé de son père et de sa mère. Rentrée à la maison, elle est allée dans un coin obscur de son atelier et en a retiré le portrait d'une jeune femme :

— C'est ma mère peinte par mon père, me dit-elle d'une voix émue. Il y a beaucoup de choses en vous qui me la rappellent. Il me semble

que je vois sur cette toile l'ovale de votre figure et l'expression de vos yeux. Mettez-vous à côté, que je compare.

Elle me regarda longuement. Ouvrant alors un carton, elle en tira un dessin :

— Voici encore ma mère dans un costume landais ; c'est presque votre profil. Montrez-moi la photographie que j'ai prise de vous l'autre jour ?

Il y eut un moment de silence. Au lieu de replacer la toile au fond de l'atelier, face au mur, Rosa Bonheur la disposa sur un chevalet en disant :

— Je tiens beaucoup à ce portrait : que de fois ma mère m'a protégée au cours de ma vie. — Sa voix prenait un ton de tristesse très grande. — Je ne pourrai vous poser aujourd'hui, poursuivit-elle, faites ce que vous voudrez. Je viendrai vous voir vers trois heures.

Une fois de plus, en dépit des promesses, il fallait me résigner à me passer de modèle. Je me mis aux accessoires. Lorsque Rosa Bonheur vint me retrouver, elle dit à peine quelques mots de mon travail, alluma une cigarette, s'étendit sur la chaise longue et se mit à contempler sa *Foulaison*.

— Ne finirez-vous pas votre toile pour l'Exposition de 1900 ? demandai-je.

— Je le voudrais bien, mais il me faut un peintre en bâtiment pour couvrir le ciel.

— Un peintre en bâtiment, y pensez-vous, mademoiselle ?

— Pourquoi pas, il montera plus facilement que moi sur les planches, et, pendant que le ciel sera encore frais, je finirai les détails dans la pâte. Un peintre en bâtiment peut très bien faire ce travail, vous ne le croyez pas ?

— Mademoiselle, répliquai-je, voulez-vous que je sois votre peintre en bâtiment ? Toute boiteuse que je sois, et malgré qu'il me faille une canne pour marcher, je suis assez alerte pour grimper sur n'importe quel échafaudage. Si jamais l'envie vous prend de m'engager, faites-moi revenir d'Amérique.

— Ma chère Anna, c'est entendu, je vous ferai venir exprès. Si ma Nathalie avait vécu, j'aurais terminé *la Foulaison ;* elle aussi voulait faire ce que vous me proposez : elle était si dévouée à ma gloire ! elle avait tant d'ambition pour moi !

Continuant notre conversation sur *la Foulaison,* je demandai à Rosa Bonheur si elle était d'avis que, dans un tableau, les détails dussent être bien poussés.

— Ah! oui, j'aime à exécuter les détails; mais il faut toujours au premier plan sacrifier le deuxième, qui doit rester relativement dans le lointain, quoiqu'il puisse être terminé sans pour cela nuire à l'ensemble.....

— Oh! mademoiselle, dis-je en l'interrompant, permettez-moi de fixer une expression que je vois sur votre figure.

— Ce qui n'est pas cherché, fit-elle avec un sourire, est souvent beaucoup mieux que ce qui l'est. Il y a un vieux proverbe français qui dit que le style c'est l'homme; cela veut dire qu'on traduit sa nature dans ce qu'on écrit et dans ce qu'on peint.

— Voyons ce que vous avez fait, dit-elle en se levant après un long moment; c'est fini, n'est-ce pas? car il fait trop chaud pour poser davantage.

Elle était devant ma toile.

— Mais c'est bien, Anna, voici ce que j'appelle dessiner, et si Dieu veut entendre ma prière, c'est moi, Rosa Bonheur, qui vous prédis que vous deviendrez une très grande artiste.

— Que vous êtes bonne de me dire cela. Comme vous me rendez heureuse, répondis-je émue.

Elle s'approcha de moi :

— Si vous saviez comme vous me rajeunissez, Anna. Comme je suis heureuse de voir que vous m'aimez, non seulement pour mon art, mais aussi pour moi-même.

— Chère mademoiselle, je ne puis vous exprimer l'admiration que j'ai pour vous et pour tout ce qui est sorti de vos mains. C'est un culte auquel je resterai toujours fidèle.....

— Vous m'attendrissez..... Qui sait, peut-être en voyant la tristesse que j'ai au cœur, ma chère Nathalie s'est-elle dit : « Il faut que j'envoie à ma chère Rosa une amie sincère »..... Je vous aime beaucoup, Anna, et votre vieille amie deviendra une mère, une sœur pour vous. Et vous, vous deviendrez une grande artiste comme moi, je vous le prédis..... Descendons au jardin.

Au moment où nous sortions, une voix criarde s'éleva qui appelait : Rosa! Rosa!

— C'est Coco qui réclame son morceau de sucre quotidien. — Coco était un superbe ara, rouge et bleu, qui s'était rappelé à l'attention de Rosa Bonheur en l'apercevant. — Je n'ose pas trop m'approcher de son grand bec, poursuivit-elle, car mes efforts pour l'apprivoiser n'ont pas été très heureux jusqu'ici. Il me tient encore rancune d'une correction que je lui ai administrée un jour qu'il avait failli me saisir le doigt.

Cependant, ce petit sauvage possède beaucoup de talents de société. Il prononce à merveille les commandements militaires : « Portez armes! un, deux, trois! » Il imite le bruit du tambour d'une façon remarquable. Lorsqu'il va pleuvoir, il ne cesse de jacasser et continue de bavarder aussi longtemps que dure la pluie. C'est un aussi bon prophète que Mathieu Landsberg.

Tout proche de l'ara s'élevait une grande cage : Rosa Bonheur l'entr'ouvrit et donna quelques caresses à une tourterelle blanche dont elle n'avait pas à craindre les coups de bec.

— Elle me connaît bien, c'est une vieille amie, elle a près de trente ans. Que de souvenirs elle vous conterait si elle avait la parole! Elle a été l'amie de mes chiens, de mon aigle et de tous mes chats.

Lundi, 18 juillet.

Il fait 32 degrés de chaleur!

— Je ne puis vous poser encore aujourd'hui, me dit Rosa Bonheur. Faites-moi une petite pochade de vous-même, cela me fera plaisir. Je monte, car j'ai à retoucher un dessin pour M. Tedesco.

Ces perpétuelles remises au lendemain me contrarient plus que je ne le saurais dire et je n'ai pas été maîtresse de dissimuler une petite moue de mécontentement. après le déjeuner, en voyant Rosa Bonheur se mettre à écrire. Elle s'en est aperçue, mais la manière dont elle s'est excusée me laisse encore pleine d'attendrissement à l'heure où je trace ces lignes.

— Si je ne peux vous servir de modèle, c'est parce que j'écris à votre mère, me dit-elle en même temps qu'elle achevait sa lettre. Asseyez-vous auprès de moi.

Et l'excellente femme me lut ce qui suit :

By, le 18 juillet 1898.

Chère madame Klumpke,

J'éprouve le plaisir de venir vous dire combien je me suis attachée de l'âme et du cœur à votre fille, mademoiselle Anna, qui est un ange de bonté. Malgré mon âge, car je suis plus vieille que vous-même, mon cœur est resté affectueux, comme était du reste celui de la mère adorée que j'ai perdue à l'âge de onze ans.

J'ai aussi perdu une amie qui était mon ange gardien et depuis je luttais entre le désir de quitter la terre et celui d'y laisser encore quelques preuves du talent que Dieu m'a accordé, et voici que les nobles âmes que j'aime toujours, quoique n'habitant plus ce monde, m'envoient une amie et en même temps votre affection, je l'espère, et j'en ai même la certitude. Je suis heureuse



TIGRE ROYAL DANS LA JUNGLE

et fière que cette affection me rapproche d'une famille que j'estime si haut et d'une mère comme vous, qui l'avez formée pour l'honneur et le travail. Aussi je vous respecte, et vous pouvez, chère Madame, avoir confiance en l'honneur et en la sainteté de ma profonde affection pour votre fille.

Permettez-moi de vous embrasser comme si j'étais la sœur de vos enfants.

Votre vieille enfant,

Rosa Bonheur.

Mardi, 19 juillet.

Quelque touchée que je sois des sentiments exprimés dans la lettre de Rosa Bonheur à ma mère, mes vœux sont loin d'être comblés, puisque je ne puis avancer mon travail, faute de bonne volonté de la part du modèle. Et voici qu'à l'inverse de mon désir même, et comme en manière de gageure, mademoiselle m'a engagée ce matin à terminer la petite pochade d'après moi-même qu'elle m'avait demandée hier. Faire mon propre portrait! est-ce donc pour cela que je suis venue de Boston. Voilà qui ne m'enchantait guère : je me mis à l'œuvre néanmoins.

Pendant que des yeux je cherchais mes traits dans la glace accrochée devant mon chevalet, la vue du portrait de la mère de Rosa Bonheur vint inopinément les distraire, et ma pensée s'attacha à la ressemblance que la vieille artiste prétendait voir entre ce portrait et moi. Si je tirais parti de cette similitude plus ou moins grande des lignes du visage, pour refaire ce portrait à contre-jour? J'arrangeai aussitôt ma coiffure à la manière de celle que Raimond Bonheur avait peinte, je pris la même pose; l'éclairage seul était différent.

Vers onze heures, Rosa Bonheur entra dans l'atelier, non sans une certaine surprise de me voir ainsi transformée. Elle n'en chercha pas longtemps la cause.

— Ah! que c'est gentil à vous! Que votre intention est bonne, s'écria-t-elle en prenant ma petite étude.

Elle se mit alors à me parler de la femme tendrement aimée dont l'image était sous nos yeux.

— Ma mère était fort jolie. Au soleil, ses cheveux bruns semblaient couleur de cuivre. Mon père n'a su mettre que de la tristesse sur son visage..... Votre pochade me plaît beaucoup.

Après le déjeuner, je terminai donc ma pochade, mais j'attendis vainement que Rosa Bonheur vînt poser pour le grand portrait dont elle avait tourné la face contre la muraille.

— Il faut oublier votre travail, avait-elle dit, et le revoir avec un œil frais. Vous ne le reprendrez que lorsque je vous le permettrai.

Après cela, comment demander des séances ?

Vers deux heures, elle m'a priée de monter avec elle au second étage, pour voir son travail de la matinée.

— Voici, dit-elle, un fusain que mes amis les Tedesco ont ramassé dans une vente pour pas grand'chose, en dépit de ma signature. Ils me l'ont apporté pour que je le retape. C'est ce que je fais, mais ni par amusement ni par intérêt : par pur souci de ma réputation. Car je déteste rafistoler ces vieilles croûtes. N'est-ce pas que c'est mauvais ? Soyez franche, j'y tiens.

— Je trouve, répondis-je avec hésitation, que vos bruyères sont un peu rouges..... Mais oserai-je vous critiquer ?.....

Sans me répondre directement, elle dit :

— Après ma nomination comme officier de la Légion d'honneur, j'ai tenu à reprendre ma place au combat : ainsi que noblesse, talent oblige. Or, depuis quelques années, il s'était déclaré parmi les artistes un mouvement en faveur du pastel. Je n'ai pas voulu rester étrangère à ce courant ; il me rappelait des maîtres admirés dans ma jeunesse, au musée du Louvre, sans pourtant que j'aie jamais pris une seule leçon de ce genre. Cependant l'idée que l'art est un, quoique divers, m'a encouragée à me lancer à corps perdu dans cette spécialité. J'ai donc fait quatre grands pastels, qui ont été exposés l'année dernière à la galerie Georges Petit. A mon vif étonnement, j'ai aujourd'hui le droit de dire, comme le héros de Corneille : « Mon premier coup d'essai, ce fut un coup de maître. » Tenez, voici la photographie du *Parc aux moutons*, celles des *Bisons dans la neige*, du *Cerf dans la brume*. Cela vous plaît-il ?

Je ne songeai pas à dissimuler mon admiration.

— Vous voyez que votre vieille amie ne manque pas de poésie !

Croyant voir dans ces paroles quelque chose comme un reproche, je répondis un peu confuse :

— Vous ai-je froissée par mon observation de tout à l'heure ? Je n'aurais pas dû vous critiquer.

— Tout au contraire, reprit-elle, vous m'avez témoigné là un sentiment de sincère amitié. Je veux vous donner ces trois photographies, après y avoir mis une dédicace. Et maintenant, allez travailler.

A six heures, Rosa Bonheur est entrée comme un ouragan dans l'atelier :

— Je suis contrariée, c'est une journée de perdue, j'ai abîmé cette méchante croûte : j'ai envie de me faire sauter la cervelle.

— Attendez que le portrait soit terminé, fis-je en riant.

— Je suis en nage, j'ai envie de me noyer.



CERF DANS LA BRUME.

Pastel, par Rosa Bonheur. (Exposé en 1897 à la Galerie Georges Petit.)

— Comme Ophélie ? Il me semble que la mort la plus digne d'une grande artiste, d'une Rosa Bonheur, c'est d'expirer comme le Titien, le pinceau à la main.

— C'est vrai, fit-elle en relevant fièrement la tête, mais venez voir combien j'ai raison d'être contrariée..... N'est-ce pas que j'ai abîmé cette croûte ?

Rosa Bonheur avait tout simplement transformé la « vieille croûte » en un pastel délicieux.

— N'êtes-vous pas d'avis, fis-je en riant, que les grands artistes font toujours bien quand ils sont mécontents d'eux-mêmes ?

Elle me répondit avec un sourire :

— Je vois que vous avez l'œil juste, je reprends de l'énergie. Ah ! je désirerais faire encore tant de belles choses.

— Pourquoi ne les feriez-vous pas ? répliquai-je.

Elle ne répondit rien.

Mercredi, 20 juillet.

Ce matin, malgré l'averse, Rosa Bonheur est sortie avec Panthère, son domestique et ses deux chiens. Elle est rentrée à neuf heures, toute trempée.

— Oh ! ce n'est rien, dit-elle, je me suis promenée sous la pluie. L'effet de cette atmosphère grise était ravissant. Montez avec moi, nous allons faire du feu pour me sécher.

Pendant que la flamme pétillait dans l'âtre, elle a pris à la main son travail d'hier.

— Le pastel pour M. Tedesco est terminé, je n'y touche plus. Je vais travailler à mes bœufs rouges.

Il y avait auprès d'elle une étude de cheval.

— Ceci vous plaît-il ? demanda-t-elle. Faites-moi donc une copie de ce cheval, je veux voir comment vous vous en tirerez. Je vous donnerai le mien et je garderai le vôtre. Je vous mettrai aussi une dédicace. Je veux que vous ayez un souvenir de moi.

— C'est trop, beaucoup trop !

— Vous voulez donc me froisser ? Quand vous serez à Boston, ma chère Anna, vous penserez bien quelquefois à moi ; vous ne m'oublierez pas tout à fait, n'est-ce pas ?

— Comment pourrai-je jamais vous oublier, mademoiselle ? Je travaillerai en pensant à vous et je m'efforcerai, par mes efforts, de mériter l'intérêt que vous me témoignez.

Jeudi, 21 juillet.

Enfin, j'ai pu avoir une petite séance après la promenade en forêt.

M. Tedesco est venu. Il a été surpris de voir que je fais encore des études, alors que la tête du grand portrait est presque achevée. Ah! s'il savait à quel point c'est malgré moi.

Il nous a fait signer nos notices pour l'Exposition de Pittsburg. Je me demande avec anxiété si je parviendrai à terminer mon portrait à



CHEVAL AU PATURAGE, PAR ROSA BONHEUR.

temps. Il ne reste que quelques semaines d'ici la date d'expédition; les mains sont à peine ébauchées et il faut bien que la toile sèche.

Après le départ de M. Tedesco, Rosa Bonheur m'a dit :

— Je ne fais pas trop de frais pour les messieurs, ni vous non plus, mais vous plaisez sans chercher à plaire.

Parlant ensuite de la tête d'étude peinte :

— Vous me la donnerez, n'est-ce pas? je l'aime mieux que le dessin, c'est plus personnel. Il y manque peut-être un peu de pâte, mais cela

vient joliment bien. Vous l'enlèverez avec une bonne exécution dans le grand tableau. Demain, cependant, je veux travailler à mes bœufs rouges.

Car Rosa Bonheur est en pleine période d'inspiration depuis quelques jours, et il me semble que, si elle me facilite peu l'achèvement de mon travail, c'est apparemment qu'elle n'entend pas perdre des heures précieuses. Aussi bien suis-je résolue à interrompre mon séjour à By, sous prétexte de montrer son portrait à M. Tony, après-demain samedi, jour de réception. Rosa Bonheur a consenti et m'a promis de poser encore une fois avant mon départ.

Vendredi, 22 juillet.

Pendant notre promenade en forêt, Rosa Bonheur m'a dit :

— Est-il réellement nécessaire que vous alliez demander conseil à M. Tony ? Vous avez donc besoin d'autres avis que les miens ?

Je ne répondis rien ; elle ajouta :

— Je croyais que votre admiration pour moi était sincère ; mais je m'aperçois que vous n'avez que de la pitié pour votre vieille amie.

— De la pitié ! m'écriai-je, j'ai toujours eu une fervente admiration pour vous, mademoiselle, et pour votre talent ; ce serait plutôt de l'envie que je devrais ressentir en face de votre gloire. Depuis que je suis ici, à peindre votre portrait, vous êtes si bonne, si affectueuse pour moi, que vous me faites oublier le peintre de génie, pour ne me laisser aimer que la femme. C'est votre faute si parfois j'oublie la distance qui me sépare de la grande artiste à laquelle je devrais davantage d'égards...

— Laissez donc là votre « grande artiste », fit-elle avec quelque impatience, et aimez-moi pour moi-même.

— C'est ce que je fais, mais vous ne voulez pas le croire.

— J'ai été tellement adulée à cause de mon talent qu'il m'est difficile de penser que je suis aimée un peu pour moi-même....., mais peut-être que vous....., vous êtes sincère !

— Je le suis, croyez-moi. Le souvenir des jours heureux que j'ai eu le privilège de passer auprès de vous restera ineffaçable, quelque vaste que soit l'Atlantique qui nous séparera l'une de l'autre.

Après un moment, Rosa Bonheur arrêta la voiture.

— Chère Anna, me dit-elle, je voudrais vous faire aimer le paysage, on éprouve tant de sensations émouvantes en l'étudiant..... Dans nos promenades en forêt, je m'aperçois avec plaisir que vous savez apprécier les tons délicats de l'atmosphère mystérieuse du matin. Si peu d'artistes ont réussi à rendre cet effet ! Pourquoi ne vous créez-vous pas un genre nouveau ?

Voyant que je ne répondais pas, elle a promis de poser l'après-midi.

Le déjeuner pris, après m'avoir offert une cigarette et recommandé de la fumer sans trop faire de grimaces, Rosa Bonheur m'a dit :

— Tâchez de me copier et préparez ensuite votre palette.

Je me suis empressée d'aller chercher la grande toile et de l'installer devant mon illustre modèle. Encore que j'aie grand désir de finir la main et le bras droit, et que sa blouse facilitât peu ma besogne, j'ai hésité à la prier de changer de costume, et travaillé en silence, tandis que Rosa Bonheur se moquait de mon admiration pour M. Tony Robert-Fleury.



LA CIGARETTE.

— Cela ne va pas ? me demande-t-elle ironiquement tout à coup.

— Si, mademoiselle, seulement, je vous serais reconnaissante de mettre votre - jaquette ? Cela me donnerait l'effet que je désire reproduire.

— Ah ! Miss Anna, que vous êtes extraordinaire ! Pour faire ma bouche, mes yeux, mes cheveux, il faut que je mette ma jaquette. Les boutons de ma jaquette vous donnent donc de l'inspiration ?

Cette réflexion un peu cruelle et que je ne méritais pas me fut pénible. Quelques larmes que je ne pus retenir tombèrent sur ma palette.

— Ah ! vous pleurez, Miss Anna..... Alors, venez pleurer sur mon épaule, si cela vous soulage, fit-elle en riant.

— Riez de moi si vous voulez, répliquai-je. J'ai sans doute fort peu d'imagination, mais il me faut toujours avoir l'ensemble de mon tableau sous les yeux, si je veux travailler avec fruit.

— Voilà ce que c'est de n'avoir pas fait assez d'études, l'imagination ne se développe pas. Passez-moi mon costume bleu et « piochez » bien.

Après dîner, je me suis mise à emballer ma toile ; ce que voyant, Rosa Bonheur m'a ordonnée de la laisser ici et de n'emporter que les études. Elle parlait d'un ton un peu vexé :

— Est-ce que vous dédaignez mes conseils ? Avez-vous plus confiance en M. Tony qu'en Rosa Bonheur ?

— Vous êtes donc jalouse de M. Tony ? ai-je répondu un peu piquée.

— Anna, vous êtes méchante. Vous ne comprenez donc pas combien je vous estime.

— Pardonnez-moi, je vous en prie.

— C'est bien, n'en parlons plus ; mais lorsque vous serez à Paris, je vous engage à relire la lettre que j'ai écrite à votre mère il y a une semaine. Bonsoir !

J'eus de la peine à retenir mes larmes. Qu'ai-je donc fait pour la froisser ainsi ?

Samedi, 23 juillet.

Ce matin, au moment où j'allais partir, Rosa Bonheur m'a engagée à revenir ce soir.

— Ne voudriez-vous donc pas prendre un peu de repos ? Laissez-moi ne revenir que dans quatre ou cinq jours.

— Non, non, dit-elle, je veux que vous continuiez le portrait ; je vous poserai demain..... A ce soir, n'est-ce pas ?

Une fois de plus mes dispositions étaient à vau-l'eau. Je revins pour dîner, selon son désir. Elle m'attendait sur le perron.

— Il me semble, dit-elle en m'embrassant, que vous êtes partie depuis dix jours. Vous m'avez bien manqué ; aussi, pour me distraire, j'ai choisi quelques études pour commencer un nouveau tableau.

Elle ajouta d'un ton malicieux :

— Eh bien, Miss Anna, qu'a dit le beau Tony ?

Ce n'est pas sans une certaine anxiété que je dus lui dire la surprise éprouvée par M. Robert-Fleury de ne me voir lui présenter que des études, alors qu'il croyait le portrait achevé. Sur les deux études elles-mêmes, son impression était que le dessin valait mieux que la peinture.

— Je ne suis pas de son avis, interrompit Rosa Bonheur d'un ton hautain. Quels reproches vous a-t-il faits pour l'étude peinte ?

— Il trouve que les ombres sous les cheveux, près de l'œil, du nez

et du menton, ne sont pas assez froides de coloration ; l'ensemble lui paraît d'un joli ton, cependant.

— Cela ne valait pas la peine de le déranger, puisque je vous



TIGRE DANS LES GRANDS MONTS.
Aquarelle, par Rosa Bonheur.

avais déjà fait toutes ces remarques. C'est tout ce qu'il vous a dit?

— Non, ce n'est pas tout. Je vous raconterai le reste pendant que vous fumerez votre cigarette.

C'était justement le point le plus difficile, et, après le premier choc

que je venais de subir, je me demandais quel accueil allait bien être fait, par ce caractère volontaire et un peu vif, à la suite des opinions de M. Tony Robert-Fleury, car s'il avait examiné avec intérêt les photographies que j'avais faites récemment de Rosa Bonheur, celle où l'illustre artiste en blouse est debout, tenant sa palette à la main et la couronne de lauriers sur la tête, l'avait tout à fait enchanté.

— Voilà ce qu'il faudrait faire! s'était-il écrié. Si vous en avez le courage, recommencez votre travail. Abandonnez la pose assise, prenez celle-ci, elle a infiniment plus de caractère. Du reste, vos études de tête pourront servir; elles sont dans le même éclairage, et les séances que Rosa Bonheur vous aurait encore données sur le premier portrait, vous les mettrez sur celui-ci : seulement, louez un atelier, soit à Moret, soit à Paris, vous serez bien plus libre et plus indépendante qu'en restant à By.

Je n'avais pas dissimulé combien j'hésitais à soumettre un tel changement de plans à Rosa Bonheur : il prit alors la photographie et écrivit au dos :

Admirable!!... C'est comme cela que le portrait doit être fait.

Tony Robert-Fleury.

Tout en montant à l'atelier, je priai timidement Rosa Bonheur de jeter les yeux sur ces courtes lignes :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écria-t-elle en s'arrêtant. C'est en blouse maintenant qu'il me veut? Ne m'avez-vous pas dit qu'il trouvait très bien la première étude assise en costume féminin?

— C'est vrai, mais cette épreuve l'a littéralement ravi; voici pourquoi il m'a fortement engagée à changer la pose et à prendre celle de la photographie.

— Oh! non, par exemple, reprit Rosa Bonheur avec un peu d'irritation; il faut finir le portrait que vous avez commencé et qui marche déjà très bien.

— Cependant, mademoiselle, il ne s'agit pas de faire deux portraits, mais un seul.

— Et l'Exposition de Pittsburg?

— Cela ne fait rien, l'important est que je fasse un bon portrait de vous. Croyez-moi, chère grande artiste, je n'abuserai pas de votre bonté, j'ébaucherai la toile dans un atelier que je louerai à Paris ou à Moret. Quand j'aurai suffisamment avancé mon travail, je reviendrai à By; les séances que vous m'auriez données sur le portrait assis me suffiront amplement pour cette nouvelle toile, au succès de laquelle je tiens, en



ÉTUDE DE BÉLIERS, PAR ROSA BONHEUR.
(Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

raison même de l'amitié que vous voulez bien me porter. Toutes mes études peuvent servir, puisqu'elles sont dans le même éclairage. M. Tony a dit que je devais faire tout au monde pour réussir un beau portrait, et c'est pourquoi il a écrit ce mot. Il trouve la pose superbe. « C'est impossible d'en trouver une plus parfaite comme tenue et comme éclairage », m'a-t-il dit. Me le permettrez-vous, chère mademoiselle?.....

Rosa Bonheur m'avait laissée parler sans rien répondre.

— Et qu'est-ce que M. Tony a pensé de la couronne de laurier qui est sur ma tête ?

— J'ai dû lui raconter la petite scène de l'autre jour, cela l'a fait sourire.

— Lui avez-vous dit où je l'avais placée et le vœu que j'avais exprimé ?

— Non, mademoiselle.

La voix de Rosa Bonheur se fit grave :

— N'oubliez jamais que j'attache à cette simple couronne une importance plus grande que vous ne pouvez le croire.

Dimanche, 24 juillet.

— J'attends aujourd'hui ma nièce, son mari et leur fils Jean, m'a dit ce matin Rosa Bonheur en entrant à l'atelier. J'ai commandé hier une voiture chez Lazare; voudrez-vous venir avec nous? Nous irons à Barbizon, votre vieux Barbizon, dont vous m'avez parlé si souvent. Vous me montrerez l'atelier de Rousseau, celui de Millet, l'auberge de la Clef d'Or, où vous avez travaillé pendant plusieurs étés.

Pouvais-je ne pas accepter? Et pourtant je regrettais la séance promise.

M. et Mme Launay ne tardèrent pas à arriver. Nous montâmes en voiture aussitôt déjeuné.

Passant près des gorges d'Apremont, Rosa Bonheur a déclaré que c'était la contrée la plus grandiose de la forêt.

— C'est ici, ajouta-t-elle, que Diaz, Rousseau et tant d'autres ont travaillé si longtemps; mais que de sujets il reste encore à peindre.

A Barbizon, dans l'atelier vide de Théodore Rousseau, comme je déplorais l'état d'abandon dans lequel se trouvait la pièce où cet illustre artiste avait conçu tant de chefs-d'œuvre, Rosa Bonheur, en veine de bonne humeur, s'approcha d'un énorme tas de haricots qui s'élevait dans un coin, en prit quelques-uns, les joignit à un morceau de plâtras qu'elle détacha de la muraille lézardée, et me tendit ces objets en disant

de la manière la plus cérémonieuse — elle l'accentuait d'une révérence :

— Ma chère Anna, gardez ceci comme souvenir, car il ne reste pas d'autre trace de l'artiste admirable dont ce grenier était jadis le sanctuaire.

Au ton sérieux de cette plaisanterie, je répondis non moins gravement en recueillant dans mon mouchoir l'offrande de Rosa Bonheur un peu étonnée. Ce pauvre platras et ces haricots, je les ai encore.

Rentrées à la maison, les parents de Rosa Bonheur s'étant éloignés, nous sommes allées nous asseoir sous le grand tilleul, pour assister au coucher du soleil. Le spectacle était merveilleux. La bonne artiste m'avait pris la main.

— Je suis si heureuse de vous avoir près de moi ! Vous avez vu combien j'ai été espiègle aujourd'hui ; j'ai certainement épaté ma nièce ; mais elle ne doit pas comprendre pourquoi la gaieté me revient.

Écrivez à M. Tony que je vous poserai pour le portrait debout quand celui destiné à l'Exposition de Pittsburg sera terminé. Au lieu d'un, cela fera deux. A ce moment, je le prierai de venir déjeuner avec moi ; mais prévenez-le bien que, pour faire le second portrait, vous n'aurez besoin d'aller ni à Paris, ni à Moret, que vous resterez chez moi..... — Elle pressa ma main de nouveau, et son visage s'illumina d'un bon sourire. — Ainsi, je vous aurai un peu plus longtemps, acheva-t-elle d'une voix qui s'était faite très douce.

Vendredi, 29 juillet.

La semaine s'est écoulée sans rien de bien notable. Rosa Bonheur a beaucoup travaillé à ses bœufs, et — je le constate à regret — ne m'a accordé que quelques courtes séances.

Nous avons des journées étouffantes. Malgré cela, mon portrait, petit à petit, avance. Hier, un orage a éclaté, cela n'a pas empêché Rosa Bonheur, la pluie passée, de m'emmener avec elle en forêt.

— Que j'aime ce temps gris et frais, disait-elle au retour, il va me permettre de travailler à mes bœufs sans trop de fatigue..... Venez voir ce que j'ai fait hier ; vous jugerez de mon travail..... Comment aimez-vous le ciel ? Apportez-moi la palette que je vous ai donnée et dont vous ne vous servez pas : il me la faut pour faire quelques retouches dans mon ciel.

Je m'empressai d'aller chercher la palette. Elle y plaça ses couleurs et peignit durant quelques instants ; après quoi je la vis prendre un couteau et s'apprêter à la gratter.

— Oh ! dis-je, laissez cette palette comme elle est; je voudrais la conserver telle qu'elle vous a servi : les deux faces me seront une source d'inspiration lorsque je serai retournée à Boston.

— Vous m'aimez donc bien avec sincérité ?

— Oui, croyez-le.

Elle me regarda, comme pour scruter au plus profond de ma pensée.

— Je ne puis croire que vous m'aimez sincèrement. Depuis quelques jours, j'ai beaucoup réfléchi. En me regardant dans la glace, je me suis dit : « Tu n'es qu'une vieille folle ! »

— Mademoiselle, fis-je en me récriant, le souvenir des jours que j'ai passés sous votre toit sera pour moi impérissable, et c'est avec une émotion bien sincère que je les revivrai quand je serai loin de vous.

Depuis cette conversation, j'ai fait des études de plein air ; Rosa Bonheur a travaillé dans son petit atelier, mais nous nous sommes parlé à peine. Je remarque seulement que parfois elle me regarde avec une fixité extrême.



HUTTE DE CHARBONNIERS DANS LA FORÊT, PAR ROSA BONHEUR.



CHEVAUX SAUVAGES ATTAQUÉS PAR DES LIONS.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE VII

ROSA BONHEUR ME FAIT PROMETTRE DE VIVRE DÉSORMAIS AUPRÈS D'ELLE.

30 juillet.

CERF EN FORÊT.
Dessin de Rosa Bonheur.

Assez tard cet après-midi, Rosa Bonheur est entrée dans l'atelier où je travaillais aux accessoires de la grande toile : elle a examiné son portrait d'un œil distrait et m'a fait quelques éloges. Puis, se tournant vers moi, elle a posé ses mains sur mes épaules, et, tandis que je la regardais avec un peu d'étonnement, elle m'a dit, d'une voix dans le ton de laquelle la supplication se mêlait à la tendresse :

— Anna, voulez-vous rester avec moi et partager mon existence ? Je me suis attachée à vous..... La vie me semblera bien triste quand vous ne serez plus ici..... Je me retrouverai si seule.....

Vous me rajeunissez le cœur, continua-t-elle, vous me rendez l'énergie au travail. Je me sentais découragée de la vie depuis la mort de ma chère Nathalie, car j'ai été bien seule pendant neuf années, et maintenant vous commencez à remplacer pour moi celle que je ne pourrai jamais oublier. Ne voudriez-vous pas rester avec votre vieille amie, qui vous adoptera comme si vous étiez son enfant, et qui vous aidera à faire de belles choses en peinture ?

Mon cœur battait à tout rompre, et l'émotion m'étreignait la gorge au point que je ne trouvais rien à répondre.

— Vous hésitez, Anna, vous ne me dites rien ? Ah ! peut-être avez-vous laissé quelque amoureux de l'autre côté de l'Atlantique ? S'il en est ainsi.....

— Non ! non ! ce n'est pas cela qui m'arrête !....

— Alors, qu'est-ce donc qui vous arrête ? Vous pourrez travailler bien mieux ici qu'à Boston, je guiderai votre pinceau, vous partagerez mes inspirations. Et vous me rendrez la vie heureuse.....

Les larmes coulaient de mes yeux : je répondis enfin :

— C'est trop de bonheur pour moi ! Tout ceci est si inattendu, si imprévu ! Donnez-moi le temps de réfléchir !..... Je vous aime profondément, je voudrais faire tout pour que vous soyez heureuse..... ; mais que penseront votre famille, vos amis ? Ils diront : « Voyez cette jeune Américaine, comme elle s'est habilement introduite auprès de Mlle Rosa Bonheur ! »

— Asseyez-vous ici et écoutez-moi. Vous me demandez ce que pensera ma famille ? Ah ! mon enfant, vous oubliez que j'ai soixante-seize ans, que je ne suis plus jeune comme vous, qui avez encore une mère et des sœurs pour vous aimer..... Depuis la mort de Mme Micas et de sa fille, je ne me connais plus de parents : ces deux femmes constituaient ma véritable famille. Il me reste sans doute mon frère Isidore, quelques neveux et nièces.....

— Ne seraient-ils pas heureux de vivre auprès de vous ?

— Oh ! Anna, pour vivre l'un auprès de l'autre, il faut ressentir une sympathie mutuelle, et avoir les mêmes idées. Ma famille ne m'a jamais consultée dans ses affections; je suis libre de faire ce que je veux. Croyez-vous que si mon frère Isidore voulait prendre chez lui un ami, il viendrait me demander si cela me fait plaisir ? Vous êtes vraiment trop naïve, je n'ai de compte à rendre qu'à moi-même. Quant à mes amis, ils ne verront certainement que du bien à votre présence à By, puisqu'ils sauront que vous me rendez la vie moins amère.

— Chère mademoiselle, vous n'avez donc personne autre que moi ?

— Plus d'une fois, il est vrai, certaines de mes amies m'ont fait comprendre qu'elles seraient charmées de remplacer ma chère Nathalie... Mais sans la sympathie profonde qui doit exister de part et d'autre..... J'ai préféré vivre seule, toute seule..... Vous hésitez encore, Anna, vous ne dites rien ?

J'aurais voulu me jeter dans ses bras, mais je n'osai.

— Je vous en prie, laissez-moi réfléchir, répondis-je suffoquée.

— Allez, mon Anna, réfléchissez !

Enfermée dans ma chambre, je me sentis le cœur en proie à un sentiment indéfinissable. Je venais d'entendre cette glorieuse femme gémir sur la tristesse de sa vie, sur sa solitude découragée, alors que tant d'artistes envient sa célébrité et son bonheur, et voilà qu'elle me demande de demeurer avec elle, de partager sa vie..... Ne regrettera-t-elle pas avant longtemps une résolution d'aussi grave conséquence ? Et ma mère, que va-t-elle penser ? Quelle sera, d'autre part, ma position vis-à-vis des amis et de la famille de Rosa Bonheur ? Troublée profondément, je ne savais à quel parti m'arrêter.

Le dîner fut silencieux et nous mangeâmes peu.

Remontées à l'atelier, Rosa Bonheur me fit asseoir à son côté :

— La dernière fois que je vous ai vue avant que vous retourniez à Boston, j'ai été sur le point de vous ouvrir mon cœur, mais je n'ai pas osé interrompre le cours de vos travaux. La lettre par laquelle vous avez demandé à faire mon portrait m'a rendue plus heureuse que vous ne sauriez le supposer ; votre silence m'avait peinée. Heureusement, vous m'avez écrit à nouveau..... Quand vous avez été enfin sous mon toit et que j'ai été sûre de votre affection sincère, j'ai prolongé les séances autant qu'il m'a été possible..... J'ai en quelque sorte allongé la courroie ; je me suis épuisée en subterfuges pour éviter que vous ne finissiez trop vite.

Ma chère Anna, poursuivit-elle en me pressant la main, si je vous aime à ce point, c'est parce qu'il y a des moments où vous me rappelez ma mère. Vous avez l'ovale de sa tête, ses yeux, son profil et jusqu'à ses mains..... Je me suis souvent demandé si ce n'est pas l'âme de ma mère qui vous a amenée auprès de moi pour être la consolation de mes derniers jours, pour m'aider à faire encore de belles choses avant d'aller la rejoindre..... Un jour, je vous raconterai sa vie..... Pauvre mère !..... une femme si sainte, que j'adorais, et qui est morte dans la misère. Et ne savoir ni où la pleurer, ni où la prier !..... Oui, mon enfant, c'est le souvenir de ma mère qui se réveille en moi en te regardant..... Ne voudrais-tu pas rester avec ta vieille amie et partager sa vie solitaire, mais combien heureuse depuis que tu es ici ?.....

Tremblante d'émotion, je m'étais agenouillée devant Rosa Bonheur. Elle prit ma tête entre ses mains et, me regardant dans les yeux :

— Oh ! mon enfant, si vous me quittez, je n'aurai pas longtemps à vivre !..... J'avais enseveli toute tendresse depuis la mort cruelle de ma pauvre Nathalie ; mais mon vieux cœur s'est réveillé à cette affection que je lis dans ton regard. Je sais que tu m'aimes beaucoup et que tu

resteras avec moi, n'est-ce pas, Anna?..... Dis-moi que tu m'aimes et que tu resteras.....

— Oui, je vous aime et je resterai.

— C'est donc vrai! s'écria-t-elle en me serrant dans ses bras.

Pendant un long instant, nous mêlâmes nos larmes.

— Laissez-moi me reposer, fit-elle enfin, je suis fatiguée, mais combien heureuse! Bonsoir, mon Anna!

Voici qu'il est près de minuit. Je tremble encore d'émotion en écrivant ces pages. Puis-je dire tous les sentiments que je sens dans mon cœur. En vérité, je ne peux croire à cette félicité inattendue de devenir l'amie, la fille d'adoption de Rosa Bonheur.

Dimanche, 31 juillet.

Rosa Bonheur était fatiguée ce matin.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, me confia-t-elle pendant notre promenade en voiture. Ne croyez pas que ma proposition d'hier soit l'effet d'une décision prise à la hâte. Je vous ai souvent observée et questionnée sans que vous vous en doutiez. Plus je vous connaissais, plus je vous aimais..... Avec quelle satisfaction je m'apercevais que vous admiriez la nature de la même manière que moi, que vous partagiez mes idées artistiques, que vous étiez en communion avec mes convictions religieuses..... Je cherchais à savoir si vous étiez libre de vos actions, si vous aviez de la sympathie pour mon pays; enfin, si vous aimiez la vieille Rosa Bonheur..... non seulement pour sa peinture, mais aussi pour elle-même..... Que notre vie sera heureuse désormais! mais vous pleurez.....

— Il me semble que je vis dans un rêve.....

— Non, mon Anna, c'est une belle réalité..... Je vais prévenir mes amis.....

— Ne voulez-vous pas me permettre, auparavant, d'écrire à ma mère, et d'attendre sa réponse?

— Si vous le voulez.

Je me suis retirée dans ma chambre, pour songer à la façon dont il va me falloir annoncer cette nouvelle à ma mère. Il vaut mieux, je crois, que j'aille la lui faire connaître de vive voix.

Dans l'après-midi, M. Tedesco est venu à la maison avec sa fille. La figure de Rosa Bonheur était rayonnante, cependant elle n'a dit mot, suivant sa promesse. M[me] Gauthier est venue aussi; nous avons parlé peinture et de quantité d'autres choses, mais de nous, rien.

M. Tedesco a été enchanté du tableau des *Bœufs rouges*. Après



ÉTUDE POUR LE « MARCHÉ AUX CHEVAUX », PAR ROSA BONHEUR.

son départ, j'ai montré à Rosa Bonheur la lettre que j'ai reçue de M. Tony Robert-Fleury, en réponse à celle par laquelle je lui avais annoncé qu'il m'était permis de faire deux portraits. Il m'en félicitait dans les termes les plus cordiaux et remerciait mademoiselle de son invitation.

— J'ai bien été un peu jalouse de votre maître, dit Rosa Bonheur en me rendant la lettre, car il me semblait que vous préfériez ses avis aux miens. La modestie avec laquelle il vous offre ses conseils à l'avenir me touche infiniment. Son père a laissé à la postérité de bien émouvants tableaux d'histoire. C'était un homme éminent. Il a présidé, pendant plusieurs années, la distribution des prix de la modeste école de dessin pour jeunes filles que j'ai dirigée. Je serais enchantée de dire au fils que je n'ai pas oublié la bonté de son père pour la jeune artiste que j'étais alors.

Mardi, 2 août.

Hier matin, auprès du Long-Rocher, le cabriolet suivait lentement une allée sablonneuse, longeant ces grandes masses si bizarrement couvertes de mousses et entourées de bruyères; Rosa Bonheur relâcha les guides.

— Regardez, Anna, ces vieux genévriers! ces bouleaux qui font une touche brillante dans cette belle nature : souvent, parmi les vieux arbres, il en est qui semblent morts; mais voici que, réchauffée par un soleil bienfaisant, la sève monte soudain; alors, du milieu des branches mortes, il en surgit une nouvelle qui se charge de feuilles. N'avez-vous pas vu cela bien des fois sur les marronniers des Tuileries et des Champs-Élysées? Le vert tendre de ce rameau est d'autant plus apparent qu'il est entouré des tons violacés de l'arbre mort. Ainsi, ma chère Anna, mon vieux cœur s'est réveillé auprès de votre jeunesse.

Je rêve pour vous de grands succès. Je veux que vous arriviez à faire le paysage comme je le vois, dans la brume, avec cette atmosphère mystérieuse. Il ne faut pas pour cela, bien entendu, que les portraits soient négligés, mais créez-vous un genre.....

Vous avez un œil fin, ne vous laissez pas trop influencer par les autres artistes; agissez d'après votre sentiment, copiez naïvement; faites des études, des pochades de deux heures, pas plus, et avec cela vous composerez vos tableaux. De la figure en plein air, des notes rapides de paysages..... Je vous aiderai : je vous ferai partager mon expérience. Je veux que vous vous imposiez et qu'un jour vous soyez digne d'être à côté de moi.

— Oh ! ma chère amie, vous avez trop de confiance en mes forces, vous attendez trop de moi.....

— J'ai des ambitions maternelles pour vous, mon enfant ; il me semble que vous pourrez devenir la continuatrice de ma vie, de mon intelligence, de mon art..... Mais descendons, je vais attacher Grisette, et nous allons nous asseoir.

Dans le silence de cette belle forêt, Rosa Bonheur continua :

— Que de fois, ma chère Nathalie et moi, nous sommes venues ici..... Ensemble, nous revivions les incidents de notre vie qu'elle avait l'ambition d'écrire, car si son œil n'avait pas la sensibilité affinée qui permet aux grands peintres de voir la coloration délicate et charmante de la nature, en revanche, elle possédait à haut degré un vrai talent d'écrivain. Si Nathalie n'avait pas été si souvent malade, elle aurait certainement écrit l'histoire de ma vie..... C'est à vous, Anna, que je veux confier cette tâche. Pendant nos moments de loisir, je vous raconterai une foule de détails au courant de la pensée, à bâtons rompus..... Vous prendrez des notes. Plus tard, nous les arrangerons et nous les relirons ensemble.

— Quelle mission vous me confiez ! Je ne suis pas une femme de lettres.

— Ne m'avez-vous pas dit que chaque soir vous écriviez vos impressions de la journée et les conseils que je vous donne ?

— C'est vrai, mais ce ne sont que des pochades..... M. Gambart n'écrit-il pas un volume sur vous ?

— Il rédige ses mémoires, et c'est à cause des toiles de moi qu'il a vendues et des gravures qu'il a éditées d'après mes tableaux que je trouve forcément place dans son ouvrage.

— Néanmoins, vos biographies sont déjà nombreuses. Celles de Mirecourt, de Bois-Gallais, de votre neveu ? M. Deslandes, de Lisbonne, recueille aussi des notes, je crois. Tout récemment, ne lui avez-vous pas envoyé des détails sur votre histoire ?

— M. Deslandes est un savant des plus distingués, un littérateur, un critique dont j'estime infiniment le jugement, reprit Rosa Bonheur, mais, ma chère Anna, c'est un homme. Je ne pourrai jamais raconter à qui que ce soit de son sexe l'enchaînement des détails de ma vie. Non seulement vous serez ma voix, mais encore celle de ma chère Nathalie. Vous pourrez écrire sur elle ce qu'elle ne pouvait dire d'elle-même, vous nous compléterez toutes deux..... Et puis, dans aucune de mes biographies, on ne parle du culte que j'ai voué à la mémoire de ma pauvre mère, et c'est à mes yeux la plus grande des imperfections.

Maintenant que vous connaissez toutes mes raisons, nous allons prévenir Mme Klumpke.

Cet après-midi, Rosa Bonheur a écrit à ma mère :

By, 2 août 1898.

Chère madame Klumpke,

Je vous adresse cette lettre, d'abord pour vous exprimer ma gratitude pour l'affectueuse lettre qui a fait réponse à la mienne, et je joins cette lettre à celle de votre chère Anna, ma chère confrère comme artiste peintre, pour vous faire part de mes sentiments de profonde amitié pour mademoiselle votre fille, dont, bientôt pendant deux mois, j'ai pu apprécier la nature loyale, franche et honorable. Partageant les mêmes idées et malgré la différence de nos âges, je lui ai proposé de vivre toutes les deux de la même vie heureuse de travail et de calme, continuant cette même existence que nous vivons depuis qu'elle est venue ici faire mon portrait. Dans sa lettre, Mlle Anna vous fait part de nos projets.

Quant à moi, chère madame Klumpke, je vivais bien seule et bien découragée de cette vie, depuis que j'ai eu le malheur de perdre la meilleure et la plus vénérée des amies, Mlle Nathalie Micas, que rien ne peut me faire oublier ; mais je sens que la bonne affection que je crois partagée par mademoiselle votre fille me fera retrouver, jusqu'à la fin de ma vie, le bonheur du travail et le désir de laisser encore quelques jours de succès artistiques avec l'estime des nobles cœurs.

Croyez, je vous prie, chère madame, à ma sympathie et veuillez me considérer un peu comme une de vos filles.

R. Bonheur.

Mercredi, 3 août.

Ma mère a dû recevoir ce matin la lettre de Rosa Bonheur en même temps que la mienne. Qu'a-t-elle pu en penser ?

Après dîner, j'ai aidé ma vieille amie à faire quelques agrandissements de vues de la forêt.

— Êtes-vous heureuse, Anna, de rester auprès de moi ? m'a-t-elle dit. Ne regrettez-vous rien ? Bien sûr, n'avez-vous personne là-bas, en Amérique, qui vous aime ?

— Si, répondis-je en riant. J'ai même été demandée en mariage avant mon départ de Boston, et mon prétendant a promis d'attendre la réponse jusqu'à mon retour..... Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai beaucoup d'amis, mais je ne me marierai jamais.

— S'il vous reste quelques hésitations, n'est-ce pas, c'est à cause de ce que ma famille ou mes amis pourront penser ?

— C'est vrai, répondis-je, car ils croiront toujours que c'est par intérêt et non par affection que je reste auprès de vous.....

— Mais, Anna, vous avez assez de talent pour ne pas être une charge pour moi ; vous ferez comme Nathalie, vous partagerez certains frais de

maison..... Vous conserverez ainsi votre indépendance, tout en vivant sous mon toit..... Si vous trouvez moins facilement à faire des portraits



CHÊNES DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.
Aquarelle de Rosa Bonheur.

à Paris, eh bien, vous peindrez les femmes et les enfants du village, en plein air; il y a tant de sujets émouvants!..... Vous m'aiderez à terminer ma *Foulaison,* qui sera peut-être mon chant du cygne.

Quel bonheur de vivre désormais toujours ensemble, n'est-ce pas.

mon Anna? C'est une alliance qui n'entraînera de responsabilités que pour nous-mêmes. Nous travaillerons bien; nous gagnerons notre vie chacune de notre côté. Nous nous donnerons les jouissances que nous pourrons nous procurer par notre travail. Depuis que je sais que vous restez avec moi, je prends intérêt à tout, je veux m'occuper de tout. J'entends qu'on vous respecte et qu'on vous obéisse comme à moi-même. Quand nos deux toiles pour l'Exposition de Pittsburg seront terminées, nous ferons des changements dans la maison, nous nous installerons pour l'hiver. Avec quelle ardeur nous allons « piocher »! Dieu m'aidera à guider vos inspirations. A votre âge, je « piochais » ferme. Je veux qu'un jour vous soyez digne d'être à côté de moi.

— Mais vous, vous êtes arrivée au sommet de la gloire.

— Au sommet de la gloire, — elle hocha la tête, — on n'y arrive jamais. Quoi qu'on fasse, il reste toujours à l'artiste quelque chose à perfectionner. Vous verrez comme vous deviendrez forte. C'est maintenant mon unique, mon plus ardent désir, je veux faire de vous une seconde Rosa Bonheur.

— Chère grande artiste! m'écriai-je, vous n'y pensez pas, je ne peins pas des animaux, mais des hommes.

— Est-ce que les hommes ne sont pas des animaux, fit-elle en souriant. Mais considérons la question de plus haut, que l'on peigne des hommes, des animaux ou des paysages, ce sont les mêmes principes qui s'appliquent dans tous les cas. En disant que je veux faire de vous une seconde Rosa Bonheur, je ne prétends pas dire que vous ferez un second *Marché aux chevaux*. Je sais bien que vous resterez toujours Anna Klumpke, avec votre propre personnalité; mais, en suivant ma méthode de travail, vous gravirez un degré de plus.

— Chère amie, vous n'avez pas besoin d'invoquer l'amour de l'art pour me faire chérir une situation qui me permettra de recevoir chaque jour vos précieux enseignements. Si l'on m'accuse de demeurer auprès de vous par raison d'intérêt, eh bien, puisque vous m'aimez, ce que l'on dira me sera indifférent. Ma conscience est pour moi.

— Ne suis-je pas là pour vous défendre, Anna? Ma famille me connaît. Il est bien naturel que nous nous soyons attachées l'une à l'autre? Nous avons les mêmes pensées sur ce qui est beau dans la nature: nous défendons les mêmes idées, nous ressentons les mêmes sympathies. Vous me rendez la force et l'entrain nécessaires pour faire encore de belles choses. On comprendra tout cela.

A l'égard des personnes de ma famille, de mon frère, de mes neveux, de mes nièces, vous serez gentille et aimable, n'est-ce pas? mais je vous

préviens qu'il est inutile d'essayer d'amener un rapprochement intime entre eux et moi. Ils m'ont témoigné davantage d'affection sans doute depuis la mort de ma Nathalie, mais sans pour cela effacer entièrement l'impression du passé.

Cependant, Anna, si jamais vous veniez à aimer un homme et que vous désiriez l'épouser, il vous serait toujours loisible de me quitter. Cela m'attristerait beaucoup de vivre sans vous, mais je ne veux que votre bonheur. Vous êtes libre comme l'air que nous respirons.

— Je vous ai dit que je ne me marierai jamais, repris-je, et je contai à Rosa Bonheur comment, à cause de mon infirmité, mes parents m'avaient avantagée dans leur testament après m'avoir élevée dans l'idée que je coifferais sainte Catherine. Cela était de nature à m'enlever beaucoup des soucis de l'avenir. J'ajoutai que, du reste, mon art n'était pas sur ce point sans me donner des garanties. Les connaissances que j'avais acquises, je les devais à une heureuse ambition de ma mère. Elle appartient à une famille d'artistes. Le souvenir particulièrement d'un de ses grands-oncles maternels, Ernest Riepenhausen[1], et celui de ses deux fils, peintres aussi, qui travaillaient toujours ensemble et sur la même toile, l'avait engagée à me vouer à la carrière artistique. C'est pourquoi j'avais pris des leçons de peinture, autant du moins que le pouvaient permettre nos allées et venues entre l'Amérique et l'Europe.

Le jour où j'avais obtenu une troisième médaille à l'Exposition universelle de 1889, ma mère, dans sa joie de mon succès, avait déclaré, avec un accent de profonde conviction, que c'était pour moi le premier échelon de la gloire. Avec un pareil horoscope, mon cœur n'avait pu faire moins que d'être conquis d'une façon absolue : ce jour-là, je m'étais mariée à la peinture. Rosa Bonheur m'avait écoutée avec attention.

— Anna, fit-elle avec gravité quand j'eus fini, voulez-vous travailler avec moi comme le faisaient les deux frères Riepenhausen, et m'accompagner loyalement jusqu'à la fin de ma carrière pour recueillir mon dernier soupir ?

1. Ernest Riepenhausen, né à Gœttingue en 1765, reçut en 1800 le titre de graveur du gouvernement royal de Hanovre. C'était un homme de talent, grand érudit dans les choses de l'antiquité en même temps qu'ami intime de Gœthe. Le burin de Riepenhausen a popularisé à ce point dans son pays les œuvres de Hogarth, que beaucoup d'Allemands se sont imaginés que le grand peintre moraliste anglais était un de leurs compatriotes. Les deux fils de Riepenhausen furent envoyés à Rome aux frais du roi de Westphalie pour y copier les œuvres des grands maîtres de la Renaissance. On les connaît surtout comme peintres d'histoire de l'école romantique, à laquelle ils restèrent fidèles toute leur vie, tout en subissant néanmoins l'influence de Raphaël. On lit dans la *Biographie* Michaut, à propos des peintures de Polygnote de Delphes : « C'est un ouvrage qui perpétuera le nom des frères Riepenhausen, placé sous l'égide du grand nom de Gœthe. »

— Oh! ma chère amie, pourquoi parlez-vous de la mort? Mais vous savez bien comme je serai heureuse de travailler avec vous, de vivre auprès de vous.

— Vous êtes assez résolue pour vous engager à ne jamais me quitter?

— Oui, certainement, et vous pouvez être assurée que je tiendrai religieusement ma parole; ni mère, ni sœurs, ni personne n'auront la puissance d'influer sur ma décision.

— Ce sera un pacte, un vrai pacte, fit-elle en riant.

— Comme celui de Méphistophélès lorsqu'il demande à Faust de lui abandonner son âme, répondis-je en riant aussi.

— C'est ainsi que je l'entends. La chose est décidée, n'est-ce pas? Ce sera le mariage divin de deux âmes?

— Puisque vous m'adoptez dans votre cœur, je vous serai toujours fidèle.

— Merci, Anna, je sais maintenant que vous ne me quitterez pas, quoi qu'il advienne. Vous me rendez bien heureuse, car lorsqu'on a du talent et qu'on est vieille comme moi, il est difficile de croire qu'on est aimée pour soi-même. J'espère que vous ne regretterez jamais d'avoir renoncé au mariage pour rester auprès de la vieille Rosa Bonheur.

Vendredi, 5 août.

Rosa Bonheur attend pour demain la visite de M. Lefèvre de Londres, de sa femme et de sa fille. Demain aussi viendra la réponse de ma mère, et l'impatience que j'éprouve de la connaître ne va pas sans une certaine inquiétude.

Samedi, 6 août.

Déjà les invités étaient arrivés lorsqu'au moment de nous mettre à table, nous avons reçu chacune une lettre, Rosa Bonheur et moi; le temps nous a manqué pour nous communiquer nos impressions. Durant le déjeuner, mademoiselle a fait à elle seule presque les frais de la conversation, y mettant toute sa bonne grâce et tout son charme. Nous avons ensuite passé à l'atelier, et Rosa Bonheur a promis à M. Lefèvre de terminer prochainement le tableau des *Chevaux sauvages*.

— Vous pourriez l'exposer en même temps que le portrait que fait Miss Anna, ajouta-t-elle.

M. Lefèvre regarda longuement mon travail, et donna son assentiment à la proposition.

— Nous avons trouvé, mon mari et moi, Rosa Bonheur beaucoup plus gaie que la dernière fois que nous l'avions vue, me dit Mme Lefèvre

quand nous nous trouvâmes à part. J'espère, mademoiselle, que vous pourrez rester encore quelque temps auprès d'elle? Elle rajeunit. Elle doit vous aimer beaucoup.

— Rosa Bonheur m'aime beaucoup, en effet, madame.



ROSA BONHEUR,
par Anna Klumpke.

Je n'osai faire connaître encore ma résolution de demeurer avec la grande artiste jusqu'à la fin de sa vie, car la lettre de ma mère venait de me montrer qu'il restait à vaincre une opposition bien nette.

La famille Lefèvre partie, Rosa Bonheur m'a fait lire aussitôt les lignes qu'elle avait reçues.

— Cette lettre est très affectueuse, sans doute, mais ce n'est pas du tout ce que j'attendais. La vôtre est-elle plus favorable à nos projets ?

— Non, hélas ! répondis-je. Je vais vous la traduire.

— Votre mère s'imagine que la proposition que je vous ai faite n'est pas sérieuse, fit Rosa Bonheur quand j'eus terminé. Elle n'approuve pas que vous renonciez à la situation que vous vous êtes créée à Boston. Puisqu'elle vous donne rendez-vous pour mercredi prochain chez votre sœur la doctoresse[1], vous lui porterez une nouvelle lettre de moi.

Vendredi, 12 août.

Les journées que je viens de passer ont été des jours de lutte et d'anxiété.

Mercredi, au moment de partir pour Paris, Rosa Bonheur m'a remis un pli ouvert en disant :

— Vous lirez ce que je dis à votre mère. Ce n'est pas une réponse à la lettre que j'ai reçue, mais à celle qu'elle vous a envoyée. Pénétrez-vous bien des raisons que je lui donne, afin de vous défendre et de la convaincre. Souvenez-vous que je ne pourrais plus vivre sans vous : votre famille ne me connaît pas comme vous.....

— Ne vous tourmentez pas, répliquai-je, soyez persuadée que je ne vais pas à Paris pour y chercher un consentement dont je n'ai plus besoin, puisque j'ai engagé ma parole de ne jamais vous quitter.....

— Qui sait ! s'écria Rosa Bonheur, si votre famille ne se laissera pas influencer par la mauvaise opinion qu'a le monde, en général, des femmes qui vivent ensemble. C'est contre ces préjugés que j'ai lutté toute ma vie. Heureusement, j'ai trouvé en vous l'interprète dont j'ai besoin pour que la postérité me juge avec impartialité.

..... Si vous vous sentez faiblir, partez ; mais songez, mon Anna, que c'est ma mort que vous signerez en abandonnant la vieille Rosa Bonheur.

Quelques heures plus tard, j'étais au milieu des miens, et la lettre dont je m'étais chargée fut lue à haute voix.

By, par Thomery, 8 août 1898.

Chère madame,

Je réponds, ainsi que je dois le faire, sincèrement et loyalement, à votre lettre du 5 août.

Ma proposition à Mlle Anna, votre fille aînée et aimée, n'est pas faite à la légère ; à mon âge, — et je suis beaucoup plus âgée que vous-même, chère madame Klumpke, — on connaît tout de la vie. Je sais qu'il est juste et

1. Mme Jules Déjerine, née Augusta Klumpke.

probable que je quitterai ce monde avant Mlle Klumpke : je ne voudrais donc, pour rien au monde, la mettre dans une fausse position.

Si elle décide de vivre auprès de moi, je compte donc, en amie loyale et honnête, régler par notaire une situation très nette pour elle en ce qui pourrait lui appartenir chez moi, où elle sera considérée comme chez elle. Avec ma



RAVAJO.
Tête de chien, par Rosa Bonheur.

compagne chérie, Mlle Nathalie Micas, nous avions pris toutes nos précautions, et sa mère aussi, à cause des familles réciproques, pour éviter tous désagréments d'intérêts matériels, et ordre dans nos affaires particulières.

Quant à moi, j'ai une véritable tendresse pour votre très noble fille, et si je l'aime autant, c'est après avoir deviné sa belle nature, sa belle âme et même sa naïveté d'enfant.

Vivant seules chacune de notre côté, ne serait-il pas plus heureux pour nous de nous réunir, pour mener une heureuse vie ; cultivant le même art et

ayant chacune notre indépendance, car je crois, Dieu merci, avoir trop de fierté et d'honneur pour m'imposer en quoi que ce soit. Miss Anna est libre comme l'air et je suis la première à penser comme vous, chère bonne mère que vous êtes : j'engage votre chère Anna à garder son atelier de Boston et ses relations distinguées.

Votre chère lettre ne peut que me faire vous estimer davantage, car il entre dans mon vieux cœur un peu de sentiment maternel pour votre Anna. Qu'elle vous consulte donc, ainsi que ses sœurs : je n'en suis nullement fâchée, au contraire : c'est très sérieux, et avant tout j'aime votre chère Anna pour elle-même, je vous en donne ma parole d'honneur.

Elle vous remettra après-demain elle-même cette lettre, ne voulant rien déterminer avant vos conseils. Je sais ce que vaut votre famille, illustre par vos filles, qui sont toutes des femmes de haute intelligence et du meilleur monde ; moi, chère madame, je ne suis guère mondaine ; mais, par mon talent et mon honneur, je suis digne d'être l'amie de votre famille comme de vous-même.

Voilà tout ce que je puis vous dire, je sais que vous êtes la meilleure des mères, et j'éprouve pour vous affection et respect.

Rosa Bonheur.

Sauf ma sœur Dorothée, qui, après m'avoir donné raison, sortit aussitôt de la pièce, tout le monde se tourna contre moi. Je ne m'attendais pas à ce blâme presque unanime, et j'en fus péniblement affectée.

Dans un esprit que je ne saurais évidemment que louer, mon beau-frère[1] insista sur le sacrifice que je faisais de ma situation à Boston, dépeignant d'une façon brillante l'avenir artistique qui m'attendait dans mon pays.

— Qui vous dit que ce n'est pas un caprice passager de vieillard. Un prétexte quelconque ne la fera-t-il pas changer d'idée un jour ou l'autre ? Et si vous cessez de vous accorder, comment vous tirerez-vous de la situation dans laquelle vous vous mettez. Songez qu'elle est sur le déclin de la vie.

— Si par malheur nous nous brouillons, répliquai-je, je retournerai à Boston. Grâce à l'expérience que j'aurai acquise auprès d'une artiste si justement populaire dans toute l'Amérique, il ne me sera pas difficile de trouver des portraits. J'aurai, en outre, la ressource de fonder un cours dans lequel j'enseignerai aux jeunes filles ce que j'aurai appris auprès de l'incomparable Rosa Bonheur.

— Je ne doute pas, dit ma mère, que tu ne sois capable de reconquérir un rang artistique aux États-Unis, mais as-tu réfléchi à la situation qui sera la tienne chez Rosa Bonheur ? Il me semble que tu es trop fière pour accepter les fonctions de demoiselle de compagnie.

— Certainement, répondis-je, mais j'ai un rôle plus glorieux à

1. Le Dr Jules Déjerine, aujourd'hui professeur à la Faculté de médecine.

remplir : je serai non seulement l'amie et l'élève de la grande artiste, mais aussi l'interprète de ses idées.

— Tout cela est très beau, mais ses amis et sa famille diront que tu vis à ses dépens.

— Je les laisserai dire ce qu'ils voudront : j'aurai du reste un atelier à Paris pour faire mes portraits.....

— Ah ! ma fille, ce ne sera pas aussi facile ni aussi productif que tu le crois, car il ne faut pas t'imaginer que les portraits vont courir après toi à By. Une fois prise la résolution de consacrer ta vie à M[lle] Rosa Bonheur, il te faudra accomplir ton devoir jusqu'au bout. Réfléchis bien, il est encore temps.

Voyant que je restais inébranlable, ma mère ajouta :

— Tu peux faire part à Rosa Bonheur de nos arguments, et si elle persiste à te garder chez elle, je prie Dieu de t'assister dans ton dévouement, afin que tu parviennes à lui assurer une vieillesse heureuse.

Hier, je suis revenue à By, où ma vieille amie m'attendait, impatiente de savoir l'opinion définitive des miens.

— Je comprends les inquiétudes de votre mère, fit-elle quand j'eus achevé le récit de ce qui précède, moi aussi j'ai réfléchi depuis votre départ. Vous êtes jeune et je suis vieille, mais je vous aime sincèrement ; ce n'est pas un simple caprice de femme. Pourtant, je sens que je suis égoïste. Je ne voudrais pas vous savoir malheureuse ; vous êtes libre de partir, puisque votre famille ne veut pas consentir à notre bonheur ; il faut que je vous le dise cependant, j'en mourrai de chagrin.

— Ne vous ai-je pas promis de vous accompagner loyalement jusqu'à votre dernier jour ici-bas ? m'écriai-je en la pressant dans mes bras.

— Ah ! mon Anna, vous êtes ma vie ou ma mort ! Si plus tard vous voulez vous marier, vous continuerez à aimer votre vieille amie, n'est-il pas vrai ? Vous ne l'oublierez pas.

— Je ne vous oublierai jamais, n'en ayez crainte, répondis-je, car je vous aime de tout mon cœur. Jusqu'à présent, je n'osais vous montrer mes sentiments. Il m'est bien permis de les avouer aujourd'hui. Ah ! si vous pouviez comprendre l'admiration que j'ai toujours eue pour vous ? C'était un vrai culte ! Et penser que me voici devenue votre fille d'adoption ! que vous m'aimez tant !.....

— Oui, je vous aime, ma chère Anna, à ce point que je prie Dieu que nous ne nous quittions pas même dans la tombe.... Bonne nuit, mon enfant, et dormez en paix.

Ce matin. Rosa Bonheur a écrit à ma mère :

By, le 12 août 1898.

Chère madame Klumpke,

Depuis hier, depuis le retour de votre chère fille, Mlle Anna, nous avons bien causé et c'est après avoir bien réfléchi l'une et l'autre que nous avons décidé d'associer nos vies.

Seule et séparée jusqu'à présent, isolée, ma vieillesse était bien triste.

Mlle Anna m'a fait part franchement des craintes maternelles que vous éprouviez si je venais à mourir. J'ai donc l'intention d'arranger nos affaires le plus tôt possible, de façon à garantir toute l'indépendance honorable de l'amie qui m'est envoyée en ce monde, et vous connaîtrez ma très noble affection pour votre fille et la sincérité de mon âme, qui comprend si bien votre affection maternelle, car je vous aime davantage en voyant les craintes que vous auriez le droit d'avoir si je n'étais pas digne de votre Anna, de vous et de votre famille.

Soyez donc bien assurée que je suis bien digne de l'affection de votre Anna, qu'elle sera honorée et heureuse avec moi et vous ne pourrez pas faire autrement que de m'aimer d'après ma conduite avec elle. Car, je vous le dis encore, je suis digne d'être son amie, la vôtre et celle de votre famille.

Permettez-moi de vous serrer sur mon vieux cœur en attendant que je puisse vous voir.

Votre très affectionnée,

Rosa Bonheur.



LA FORÊT EN AUTOMNE.

Aquarelle, par Rosa Bonheur.



ÉTUDE POUR « LA FOULAISON », PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE VIII

ROSA BONHEUR ME CONFIE LA MISSION D'ÉCRIRE SA VIE.



TÊTE DE CHEVAL.
Dessin de Rosa Bonheur.

J'ai cru devoir donner un compte rendu quotidien, ou peu s'en faut, de ce que fut notre vie au château de By durant quelques semaines de l'été de 1898, non point tant à cause de la place très grande que ces journées gardent dans mon souvenir — ce à quoi je ne saurais prétendre intéresser le lecteur — que pour montrer Rosa Bonheur parlant et agissant en une circonstance où l'indépendance de son esprit, la force de sa volonté et la bonté de son cœur, se manifestèrent aux yeux de tous, se révélant à moi-même qui, jusqu'alors, n'avais connu d'elle que la séduction et la vigueur de son talent, de telle manière que le cours de ma vie en fut modifié, et que mon affection, qui depuis longtemps déjà lui était acquise, s'accrut d'une dette de reconnaissance, et trop peu de temps après, hélas, se changea en le plus durable des regrets.

Il ne conviendrait pas de poursuivre avec autant de minutie la

narration de ce que fut l'existence que Rosa Bonheur et moi nous avons dès lors vécue au château, existence paisible et pour la plupart des jours forcément un peu monotone, en dépit de tout ce qu'un labeur d'artistes présente de nouveauté et de poésie dans sa quotidienne répétition. Avant de commencer ce qui constitue l'objet spécial de ce livre, la vie de Rosa Bonheur, je me bornerai à noter quelques incidents auxquels je fus mêlée et les entretiens à la suite desquels je fus amenée à entreprendre un tel travail. Quant à ceux qui ont trait directement à son histoire, ils trouveront leur place naturelle à la fin de ce livre.

Non sans peine, j'étais parvenue à terminer le portrait de la noble femme. En compagnie du tableau qu'elle-même avait peint, il s'en était allé à l'Exposition de Pittsburg, et moi-même j'avais formé le dessein de le suivre de près outre Atlantique. Puisque j'avais promis à Rosa Bonheur de vivre désormais auprès d'elle, il importait que mes intérêts à Boston fussent définitivement réglés, car j'avais jusqu'à ce moment conservé là-bas mon atelier. Rosa Bonheur, bien qu'à regret, avait consenti à mon départ, et déjà je faisais mes préparatifs, lorsque survint le déplorable naufrage de *la Bourgogne* qui, comme on sait, entraîna la mort de cinq cents passagers. Partirai-je donc ? Rosa Bonheur ne put s'y résoudre.

— Vous êtes folle de vous exposer à de pareils dangers ? Que deviendrais-je, et qui écrirait ma biographie si mon Anna venait à disparaître dans les flots ? Envoyez votre procuration : les choses s'arrangeront sans vous.

Et pourtant j'aurais bien voulu régler en personne mes affaires de Boston ; mon absence allait entraîner pour moi, je ne m'y trompais pas, un assez grave préjudice ; d'autre part, il m'eût été fort agréable de revoir les personnes amies dont j'avais pris congé pour peu de mois et que je reverrais désormais je ne savais quand. Mais je vis Rosa Bonheur si inquiète à mon sujet que je ne pus me décider à lui infliger une contrariété aussi grande. Je renonçai à partir.

M. Gambart, auquel M. Lefèvre avait parlé du portrait que j'avais peint, venait de me proposer de l'acquérir ; cette œuvre m'était devenue si précieuse par les souvenirs qui s'y rattachaient, que je ne m'en serais certainement séparée à aucun prix, si Rosa Bonheur elle-même ne s'était faite près de moi l'avocate de son vieil ami.

— Je vous poserai pour un second portrait, disait-elle en manière de consolation. S'il est mieux réussi et qu'il plaise davantage à M. Gambart, eh bien, vous le substituerez au premier, en mettant comme condition qu'il en publiera une gravure.

En attendant, je me mis à travailler au portrait en blouse, selon la pose dont la photographie avait tant plu à M. Tony Robert-Fleury : mais lorsque je demandai à Rosa Bonheur de vouloir bien poser, elle me répondit :

— Je vous donnerai quelques séances, mais vous pouvez toujours terminer cette toile d'après vos études. Je n'aimerais pas figurer au Salon en blouse ; c'est dans mon costume féminin que je veux que mon image soit transmise à la postérité. Le portrait que j'ai en tête différera des



UNE HALTE DANS LA FORÊT, PAR ROSA BONHEUR.

deux autres. Je tiendrai sur mes genoux mon petit Charley. Vous aurez bien le courage de le peindre toute seule ?

Ne vous ai-je pas dit, poursuivit-elle, l'histoire du taureau qui m'accompagne dans le portrait que Dubufe a fait de moi en 1856 ? L'artiste m'avait représentée tout d'abord appuyée sur une table ; dès la seconde séance, j'ai réclamé ; c'est alors qu'il a eu l'idée de me faire peindre, à la place de ce meuble inerte, la tête d'un taureau vivant.

M. Gambart avait commandé ce portrait ; il fut ravi du changement apporté à la toile, et la gravure s'est du reste bien mieux vendue avec ma signature.

M. Gambart désirerait peut-être que je fasse pour vous aujourd'hui

ce que j'ai fait pour Dubufe et aussi pour Mme Consuélo Fould. Si j'écoutais ce vieil ami, en effet, je passerais une bonne partie de mon temps, non seulement à embellir mes portraits, mais encore à augmenter par mes animaux la valeur commerciale de paysages faits par d'autres peintres. Maintes fois il a essayé de me convertir à ses idées là-dessus; il est même allé un jour jusqu'à m'envoyer deux tableaux, avec des indications détaillées pour y placer des animaux.

Peut-être, ma chère Anna, va-t-on vous accuser maintenant de ne plus faire que des Rosa Bonheur? Mais Van Dyck n'a-t-il pas peint son protecteur à satiété, sans que personne ait jamais osé lui en faire le reproche? Des portraits de Charles Ier, il y en a au Louvre, à Dresde, à Rome, à Vienne, à Turin et au château de Windsor. Le pinceau d'un artiste a bien le droit d'avoir de la reconnaissance.....

M. Gambart n'apprit pas sans un certain déplaisir que je préparais pour le Salon de 1899 un second portrait de Rosa Bonheur, et il voulut m'obliger à renoncer à mon projet. Mademoiselle n'entendit pas que j'eusse la peine de défendre ma cause. Elle lui écrivit :

Vous n'avez pas le droit, mon cher monsieur Gambart, en achetant un portrait, d'exiger qu'un artiste ne puisse en faire dix autres d'après la même personne, si ce ne sont des copies absolument semblables. Dans le cas actuel, il serait plus simple de garder le portrait que vous avez acheté. Ce portrait est très beau, d'un effet original, artistique, et malgré l'âge avancé du modèle, supérieur à celui de Dubufe.

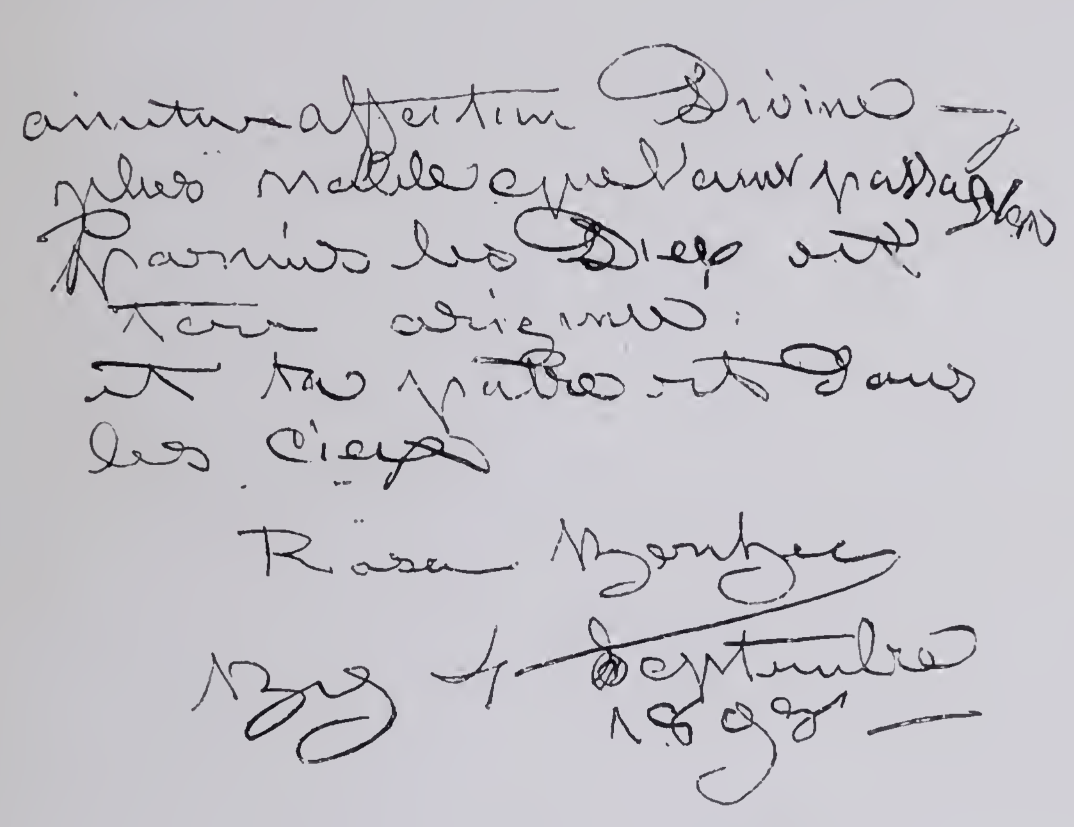
Un soir du mois de septembre, après une promenade en forêt durant laquelle Rosa Bonheur m'avait beaucoup parlé de Mlle Micas, son amie défunte, elle me demanda de lui montrer le cahier sur lequel je notais mes impressions quotidiennes.

— Je suis curieuse, dit-elle, de me rendre compte de votre style, et de la manière dont vous racontez notre vie et les propos que j'ai tenus devant vous. Sans doute, vous avez déjà consigné nombre de détails intéressants, et je n'aurai qu'à les compléter pour arriver rapidement aux événements importants de mon histoire. Quant à vos impressions personnelles, je serais enchantée de les connaître.

Depuis le jour où l'excellente femme avait appris que je relatais ses actes et ses propos, je m'attendais à la demande qui venait de m'être faite, et j'escomptais à l'avance l'embarras qu'elle ne pouvait manquer de provoquer chez moi. Mon cœur battait très fort, en effet, lorsque je remis entre ses mains le journal auquel j'ai emprunté la plupart des pages qui précèdent. Rosa Bonheur parcourut plusieurs feuillets avec

une grande attention et sans faire aucune remarque. A mesure qu'elle avançait, mon anxiété augmentait, et je me demandais si la naïveté de ma rédaction ne lui paraissait pas ridicule, blessante peut-être, que sais-je? De temps à autre, elle relevait sa belle tête grise, et me considérait d'un œil scrutateur.

Arrivée enfin à la dernière page, elle ferma le cahier, se leva et s'en fut s'asseoir devant sa table de travail. Là, elle prit une feuille blanche, et, non sans une certaine appréhension, je la vis tracer avec lenteur des lignes dont le secret me paraissait redoutable. Le bon sourire dont s'illumina son visage au moment où elle en écrivit les derniers mots me rassura pleinement, et c'est avec un joyeux attendrissement que bientôt je les parcourus.


amitié affection Divine —
plus noble que l'amour passager
Parmi les Dieux est
ton origine :
Et ta patrie est dans
les Cieux.

Rosa Bonheur
By 4 Septembre
1898 —

AUTOGRAPHE DE ROSA BONHEUR.

— Cette affection divine ne vieillit pas, dit-elle quand j'eus fini de lire, elle dure au delà de notre existence terrestre. Rien n'est aussi grand ni aussi pur. L'amitié de l'âme est la vraie parenté ; elle est supérieure à celle que Dieu nous donne, puisqu'au lieu de l'accepter de ses mains, nous la choisissons nous-mêmes.

Dans les affections de famille, il manque souvent la communion des esprits. Ce sont les bonnes âmes qui vous ont envoyée auprès de moi ; j'ai pour vous une tendresse extrême et vous pouvez dire que

jamais vous ne serez aimée plus que je vous aime. Ah! pourquoi nous sommes-nous rencontrées à un âge où je n'ai plus que quelques années à rester ici-bas!

— Le Titien et Carlo Maratta n'ont quitté leur palette qu'à cent ans. Vous ferez comme eux, vous peindrez encore en 1922.

— Je ne le pense pas, mais remercions toutes deux l'Esprit infini de nous avoir fait rencontrer.

Me rendant alors le manuscrit, elle ajouta :

— Lorsque le cœur y est, les mots viennent aisément au bout de la plume, en quelque idiome que l'on s'exprime. Je crois maintenant que vous retracerez mon portrait de cette manière aussi bien que vous l'avez fait avec votre pinceau. Et vous publierez vos impressions sur moi ; vous les joindrez au récit de ma vie : ce sera le meilleur moyen de faire connaître avec sincérité les circonstances qui nous ont rapprochées, le développement progressif de l'affection que j'ai conçue pour vous et de celle que vous m'avez témoignée.

C'était une des grosses préoccupations de l'illustre femme, la question de sa biographie ; elle y revenait fréquemment au cours de nos longues causeries. Certain soir, dans son atelier, assises devant sa table de travail éclairée d'une lampe, nous devisions à mi-voix. Rosa Bonheur reprit le sujet qui lui tenait à cœur.

— Bien des auteurs de talent, dit-elle, ont écrit à mon sujet une foule d'anecdotes. Malheureusement, mes biographes ont toujours laissé dans l'ombre l'amitié que j'ai éprouvée pour ma chère Nathalie et le culte que j'ai voué à la mémoire de ma pauvre mère. A ceux qui m'interrogeaient, j'ai toujours répondu avec la plus entière bonne foi ; cependant, je ne pouvais jamais oublier que je parlais à des hommes. Si je vous ai choisie pour être mon interprète auprès de la postérité, c'est parce que vous êtes une femme et que je puis m'ouvrir à vous avec une confiance plus entière. Vous comprendrez que Nathalie et ma mère ont formé à elles deux mon étoile polaire. Vous saurez exprimer mes pensées avec toute la délicatesse qui est le privilège de notre sexe. D'autre part, vous appartenez à la nation américaine. C'est là que la femme occupe depuis longtemps la situation exceptionnellement favorable que j'ai toujours rêvée pour mes sœurs françaises. Mon féminisme et mon costume ne sont pas faits pour vous surprendre. Vous en expliquerez facilement les causes. Je vous dirai tout, je ne vous cacherai rien, je ferai comme la dévote qui est devant son confesseur. Aussitôt que vous aurez achevé votre travail, vous me le montrerez ; je me

rendrai compte alors de ce que j'ai omis et des détails qu'il me faudra ajouter à mon premier récit.

L'effort qui vous sera nécessaire pour écrire en une langue qui



LES CERFS DE ROSA BONHEUR.

Dessin.

n'est pas la vôtre me fera du moins connaître telle que je suis à ceux des amis des arts qui, pendant ma longue carrière, m'ont prodigué de si touchantes marques de sympathie. Mais loin de moi la prétention de laisser des mémoires comme certains se plaisent à le faire. Simplement et naïvement, je vous raconterai le détail des événements qui ont

exercé une influence heureuse ou non sur mon voyage en ce monde.

Toute flattée que je fusse de la confiance de ma noble amie, la tâche qui m'incombait me paraissait bien lourde. Souvent déjà, le soir, lorsque je consignais sur mon livre les impressions de la journée, je m'étais prise à sourire devant les maladresses de ma rédaction ; seule la pensée que ces lignes ne tomberaient jamais sous d'autres yeux que ceux de quelques amies avait pu m'engager à continuer en dépit de tout. Mais



HARDE DE CERFS EN FORÊT.
Dessin de Rosa Bonheur.

voilà que ces pages sans apprêt, il me faudrait les publier ; bien mieux, transcrire d'une façon méthodique les confidences que Rosa Bonheur allait me faire désormais sur les phases diverses de sa vie ! Je ne commençai pas sans un certain effroi ; du moins, au cours de ces narrations quotidiennes, ai-je éprouvé la jouissance très grande de revivre avec elle la carrière de la noble femme. Ses épreuves, je les ai subies ; ses succès, je m'en suis réjouie ; à chaque pas de son récit, j'ai vu palpiter la belle âme de Rosa Bonheur ; j'ai partagé son culte pour la mémoire de sa mère, son affection pour sa Nathalie. Et puis, je songeais que ma responsabilité devant mes lecteurs futurs serait atténuée

de ce fait que l'illustre femme reverrait mon œuvre. Hélas! pouvais-je prévoir que si tôt je resterais seule à l'écrire?

Rosa Bonheur avait-elle le pressentiment d'une fin prochaine? Je me refuse à le croire. Cependant, pourquoi sa hâte à me faire incessamment la confidente de ses pensées intimes et de ses souvenirs?

Depuis qu'elle n'est plus, le découragement s'est glissé dans mon âme : souvent j'ai pensé que j'avais accepté une responsabilité au-dessus de mes forces. Au milieu de mes doutes, quelque chose néanmoins m'a engagée à la persévérance, c'était, lorsque je classais mes documents, que je recueillais mes souvenirs, comme une voix amie qui dans le silence de la nuit me disait : « Courage, mon Anna, continue à écrire ».

Je n'ignore pas combien je suis restée au-dessous de la difficile mission dont ma grande amie m'avait chargée. Si le lecteur comprend mal les nobles ambitions de Rosa Bonheur, si sa reconnaissance envers la famille Micas lui semble exagérée; s'il n'est point ému du culte voué par la grande artiste à la mémoire de sa mère, ce n'est pas à elle qu'il doit s'en prendre, mais à son humble interprète.

La deuxième partie de ce livre renferme la suite des conversations de Rosa Bonheur. Je les ai transcrites sans les interrompre autrement que par un petit nombre de récits, des citations et des notes indispensables à la clarté de l'ouvrage, persuadée que le lecteur prendra un intérêt plus vif à recueillir ces propos, en quelque sorte des lèvres mêmes de celle qui les a tenus.



TIGRE DU BENGALE.

Dessin de Rosa Bonheur.



ROSA BONHEUR DANS SON ATELIER (1899).

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

LA FAMILLE. — L'ENFANCE A BORDEAUX. — LA VENUE A PARIS.



TÊTE DE LION.
Dessin de Rosa Bonheur.

Avant de commencer à vous faire le récit de ma vie, il est juste que je remercie Dieu de m'avoir accordé une existence heureuse et exceptionnelle, et d'avoir permis que l'âme de ma chère mère exerçât sur ma destinée une protection de tous les instants.

Son souvenir ne m'a jamais quittée; j'attribue à son inspiration tout ce que j'ai pu faire de bien et de bon au cours des soixante-seize années que j'ai passées sur la terre.

Sur sa naissance plane encore aujourd'hui un mystère que je n'ai pu éclaircir. Les marques d'estime que j'ai reçues à différentes époques de plusieurs têtes couronnées sont telles que je ne puis, en conscience, les attribuer uniquement à mon talent.

Ma mère est née à Altona le 2 mars 1797, si j'en crois un extrait de

baptême retrouvé dans les papiers de ma famille [1]. Elle a été baptisée dans cette même ville quatre jours après sa naissance, sous le nom de Christine-Dorothée-Sophie Marchisio dit Marquis, et n'avait que deux ans lorsque M. Dublan de Lahet la fit venir chez lui, à Bordeaux, en même temps qu'une nourrice d'outre-Rhin.

M. Dublan, dont je viens de prononcer le nom, était fils d'un financier qui avait été trésorier du roi sous Louis XV; lui-même avait été page de Marie-Antoinette.

A son retour de l'émigration, il ne retrouva que quelques débris de la fortune de son père, qui lui permirent néanmoins de vivre d'une façon honorable jusqu'à la fin de ses jours [2].

M. Dublan appelait ma mère sa nièce et sa pupille, et il la fit élever avec ses propres enfants.

Quand ma mère eut une dizaine d'années, on commença son éducation, et ce fut une éducation très soignée de grande dame. On lui donna des leçons de composition, de littérature française et de langue espagnole. Elle apprit aussi à chanter, à danser, à jouer du piano, et, plus tard, elle eut comme maître de dessin un artiste qui excellait dans l'art de faire vibrer les jeunes intelligences.

Ce modèle des maîtres était bien proportionné, beau garçon, avec des cheveux blonds et bouclés. Dans tout Bordeaux on l'appelait l' « Ange Gabriel », mais son vrai nom était Raimond Bonheur [3].

Lorsque ma mère songea à l'épouser, M. Dublan fit quelque résistance, parce qu'il ne trouvait pas que la position du jeune professeur répondît aux espérances qu'il avait conçues pour sa pupille. Le mariage eut lieu cependant (21 mai 1821) [4].

1. Voici, traduit du latin, l'extrait du registre des baptêmes de la communauté catholique d'Altona, délivré le 6 novembre 1824 par M. Jos. Versen, curé :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, le 2 mars, est née et le 6 du même mois a été baptisée Christine-Dorothée-Sophie, fille légitime de Laurent-Modeste-Antoine Marchisio dit Marquis, et de Marie-Anne Triling. Le parrain fut Antoine Paris et *(sic)* Christine-Dorothée-Sophie, sa femme. »

2. M. Dublan de Lahet habitait à Bordeaux dans la rue de l'Intendance et s'occupait de commerce ; il avait aussi une propriété à Quinsac.

3. Raimond-Oscar-Marie Bonheur, fils de François Bonheur et de Marie Pérar, naquit à Bordeaux le 20 mars 1796. Élève de Pierre Lacour, directeur de l'école municipale de dessin, il fut quelque temps professeur au collège de Confolens, puis, jusqu'au moment de son départ pour Paris, dans un pensionnat de sa ville natale.

L'église Saint-Seurin possède de lui deux tableaux : *Saint Amand* et *Saint Seurin*.

4. L'acte de mariage de Raimond Bonheur est ainsi conçu :

« Le vingt-un mai mil huit cent vingt-un, après midi, par devant nous, adjoint au maire de la ville de Bordeaux, délégué pour remplir les fonctions d'officier de l'état civil, ont comparu en l'hôtel de ville, pour être unis par le mariage, d'une part, M. Raimond Bonheur, surnommé en famille Oscar, peintre d'histoire et professeur de dessin, âgé de vingt-cinq ans,

Mon père avait alors vingt-cinq ans et ma mère vingt-quatre. Vous avez devant vous le premier fruit de leur union ; on le nomma Rosalie.

Lorsque mon avènement à la vie se produisit dans la bonne ville de Bordeaux, le 16 mars 1822 [1], dans la rue Sainte-Catherine, il n'y eut auprès de mon berceau aucun astrologue pour tirer mon horoscope. Mais depuis mon installation à By, j'ai pris goût à observer la marche des corps célestes et la curiosité m'est venue de savoir la manière dont les astres étaient disposés lors de ma naissance.

J'ai appris ainsi que le cœur du ciel était occupé par le signe bienfaisant du Bélier et que Mars trônait majestueusement. C'était de bon

né à Bordeaux le vingt mars mil sept cent quatre-vingt-seize, y demeurant, rue d'Entre-deux-Places, 54, fils de sieur François Bonheur, sans profession, et de Marie Pérar, habitants de cette ville. Et demoiselle Sophie, âgée de vingt-quatre ans, née à Altona, en Allemagne, en l'année mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, demeurant à Bordeaux, rue Poissac, 1, fille de père et mère inconnus, ainsi qu'il résulte d'un acte de notoriété reçu par le juge de paix du troisième arrondissement de Bordeaux, le vingt-huit avril dernier, homologué le quatre du courant par jugement du tribunal de première instance de cette ville, desquels acte et jugement il nous a été remis expéditions en forme, pour tenir lieu d'acte de naissance de la future épouse, d'autre part. Lesquels comparants voulant s'unir en mariage, agissent comme majeurs; le premier du consentement de ses père et mère ici présents et la dernière libre et maîtresse de ses droits et actions, n'ayant aucuns ascendants connus. En conséquence, ils nous requièrent de procéder à la célébration de leur mariage, dont les publications ont été faites devant la principale porte de l'hôtel de ville, les six et treize du courant, à l'heure de midi. Et attendu qu'il ne nous a été signifié aucune opposition.

» Après avoir donné, aux parties et aux personnes qui les assistaient, lecture des pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre six du titre cinq du code civil, nous avons reçu des contractants, l'un après l'autre, la déclaration qu'ils veulent se prendre pour époux, et avons prononcé publiquement, au nom de la loi, que M. Raimond Bonheur, surnommé en famille Oscar, et la demoiselle Sophie, sont unis en mariage. Dont acte fait au bureau de l'état civil, en présence des sieurs Jean Corbin, employé des contributions directes, cours d'Albret, 135 ; Pierre Huau, commis de la marine, allées des Noyers, 34 ; Marie-François Choppy-Desagel, professeur, fossés du Chapeau-Rouge, 20, et Édouard Subercazaux, domicilié à Tauriac (Gironde), médecin, témoins majeurs. Lecture faite du présent, les époux, la mère de l'époux et les témoins ont signé avec nous ; le père a déclaré ne savoir. »

(Suivent les signatures.)

1. L'acte de naissance de Rosa Bonheur est ainsi conçu :

« Le dix-huit mars mil huit cent vingt-deux, à midi, est comparu le sieur Oscar-Raimond Bonheur, âgé de vingt-six ans, professeur de dessin, demeurant rue Saint-Jean-Saint-Seurin, nº 29, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né avant-hier soir à huit heures, de lui déclarant et de dame Sophie, son épouse, et auquel enfant il donne le prénom de Rosalie. Fait en présence des sieurs François Bonheur, aïeul paternel de l'enfant, cuisinier, même maison, et Guillaume Laville, commis, rue Castel-Moron, nº 3, témoins majeurs. Lecture faite du présent, le père et le dernier témoin ont signé avec nous ; le premier a déclaré ne savoir.

» *Signé* : O.-R. Bonheur, père. — Laville.

» Marianne Pérard-Bonheur (grand'mère). »

Au moment de la naissance de sa fille, Raimond Bonheur habitait donc au nº 29 de la rue Saint-Jean-Saint-Seurin, aujourd'hui rue Duranteau, et non pas rue Sainte-Catherine, ainsi que le croyait Rosa Bonheur.

augure pour moi, semble-t-il, puisque, sans connaître cette circonstance, c'est en peignant des moutons que j'ai débuté dans la carrière artistique.

C'est peut-être à l'influence de ce signe du Zodiaque que je dois mon caractère indépendant, grâce auquel j'ai fini par triompher de tous les obstacles que les astres avaient prédits à leur manière : car, au Levant, se trouvait le signe effrayant du Sagittaire, d'autant plus redoutable qu'à l'Occident on voyait le signe également funeste du Taureau, symbole de l'aveugle fureur.

Dans ce signe se trouvait le Soleil ; la Lune, tout à fait à son déclin, en était très voisine, ainsi que Vénus. Cette disposition fâcheuse aurait paralysé mon essor, car Vénus, planète consacrée à la grâce et à l'amour, se trouvait sous la domination spéciale de Saturne, astre des méchants et des jaloux.

Si je m'étais mariée, j'aurais été absorbée par le soin de mon intérieur, comme l'a été ma mère. Ce qui m'a sauvée, c'est l'intervention de Mercure, dieu du commerce, qui se trouvait en conjonction avec Pollux, une des plus nobles étoiles du ciel.

Ma mère commença par m'allaiter ; mais, comme j'étais une enfant très vigoureuse, chez laquelle la dentition avait été précoce, je lui mordis le sein, et cet accident l'engagea à me confier, bien qu'à regret, à une brave paysanne qui m'éleva à la cuillère.

Ma nourrice m'adorait ; elle allait elle-même à l'étable traire la vache qui lui paraissait la meilleure.

Ce zèle semble avoir excité la jalousie de ma mère, car au moment où elle attendait la naissance de mon frère Auguste[1], elle écrivait à son amie Victoire Silvela :

Dimanche, 12 septembre.

Chère Victoire,

Ma Rosalie dort sur le lit du petit Jules, et moi je vous écris, assise à votre pupitre. Je viens de dîner avec la Abuelita, avec laquelle j'ai barbouillé l'espagnol tant que j'ai pu ; vous vous doutez comme je m'en acquitte.

Vous me manquez bien, chère Victoire. J'ai encore beaucoup de choses à préparer et que surtout je n'ai pas de nourrice. Il m'en est venu une aujourd'hui qui demeure à la Souille, avec laquelle je pourrais bien m'arranger. Je le voudrais : elle a l'air d'une brave femme : elle est fraîche et bien portante : son enfant, qui n'a que neuf mois, est de toute beauté ; elle court autant que Rosalie, enfin, elle me convient parfaitement, nous sommes en déficit pour le prix.....

Mais, chère Victoire, je vous ennuie de mes détails de ménage ; il me semble

1. M. Auguste Bonheur, né le 21 septembre 1824, est mort le 21 février 1884, à l'âge de 60 ans.

toujours que toutes mes affaires vous intéressent autant que moi les vôtres. Au surplus, vous aurez un jour les mêmes soucis en tête; il faut espérer cependant que vous ne serez pas obligée, comme moi, de donner un lait étranger à votre enfant. Dieu veuille que vous ne vous le voyez pas enlever pour le confier à des mains mercenaires. Je ne vous le cache pas, malgré qu'on dise qu'on ne saurait avoir trop de reconnaissance pour une nourrice qui a eu bien soin de vos



M. DUBLAN DE LAHET.
D'après une miniature

enfants, je sens que je ne pourrai jamais aimer les miennes. Je ne puis supporter la nourrice de Rosalie : je voudrais pouvoir lui faire beaucoup de bien, mais qu'elle ne vienne jamais à la maison : cette femme m'arrache l'âme quand je la vois caressant Rosalie comme si cette enfant lui appartenait.....

Nous habitions ordinairement avec le grand-père et la grand'mère Bonheur, *pépé* et *mémée*, comme on dit là-bas, et je me rappelle les bonnes promenades que nous faisions ensemble le dimanche à la campagne, où nous dînions; en réalité, mes premières années se passèrent

moitié à la ville, moitié à Quinsac, chez M. Dublan, où nous faisions souvent de longs séjours.

Aussi loin que mes souvenirs peuvent remonter, je vois encore l'empressement avec lequel je courais au pré où l'on mettait paître les bœufs. Ils ont failli me corner bien des fois, ne se doutant pas que la petite fille qu'ils poursuivaient devait passer sa vie à faire admirer la beauté de leur pelage.



Mme RAIMOND BONHEUR.
Peinte par son mari.

J'avais pour les étables un goût plus irrésistible que jamais courtisan pour les antichambres royales ou impériales. Vous ne sauriez vous douter du plaisir que j'éprouvais à me sentir lécher la tête par quelque excellente vache que l'on était en train de traire!

Ma tante Élisabeth, sœur de mon père, prétendait que mon goût pour les animaux venait tout simplement de ce que la chambre de ma mère était tapissée de sujets bucoliques.

Les fils de M. Dublan allaient à la chasse. Ma grande joie était de les suivre et de voir sauter les lapins de garenne. Une fois même, ayant voulu faire comme eux, sauter un fossé, je suis tombée dans la vase et l'on eut beaucoup de peine à m'empêcher d'être engloutie comme le fut devant moi un de mes souliers.

Au lieu d'apprendre à lire et à écrire, je préférais m'amuser avec les petits paysans. Je leur dessinais dans le sable tous les hôtes de notre basse-cour.

Les leçons de français étaient pour moi des moments toujours très pénibles: la sueur me perlait sur le front pendant que ma mère s'épuisait sans succès à me seriner l'alphabet. Un jour, cependant, elle eut une idée lumineuse : elle me dit de dessiner un âne à côté d'un A, un bœuf à côté d'un B, un chat à côté d'un C, et ainsi de suite jusqu'au Z, auquel répondait un zèbre, animal que je n'avais jamais vu.

mais qui ressemblait à un cheval bariolé par un maquignon fantaisiste.

Cette intelligente leçon de choses fut une révélation pour mon cerveau enfantin; mais cela ne m'arrêta pas de crayonner avec ardeur une foule de sujets; j'essayais de faire des tableaux comme mon père et je barbouillais sur toutes les places vides que ma main pouvait atteindre.

Mon père m'ayant expliqué qu'il faisait poser devant lui les personnes pour les dessiner, l'idée me vint tout naturellement de l'imiter et d'adosser mon polichinelle à une chaise, après quoi je me mettais à le copier.



RAIMOND BONHEUR.
Peint par lui-même.

Comme presque tous les enfants, j'étais très curieuse de savoir comment j'étais venue au monde; un jour, j'interrogeai M. Dublan sur ce point qui m'intriguait si fort. Sans hésiter un instant, il me répondit : « C'est un bateau à vapeur qui t'a apportée à Bordeaux ». Mon esprit fut si vivement frappé que, dès le lendemain, je m'en allai sur les sables de la Garonne, pour voir si les bateaux à vapeur qui passaient ne m'apporteraient pas par hasard un petit frère ou une petite sœur. Je ne voyais naturellement rien venir, mais cela ne m'empêchait pas d'y retourner, comptant bien avoir plus de chance. Un certain jour, je finis par m'y endormir; une vague m'aurait enlevée si ma nourrice, qui me cherchait, ne m'avait rattrapée et apportée à la maison complètement réveillée, mais toute ruisselante.

Un soir, tandis que je me promenais avec ma mère sur les bords de la Garonne, voyant scintiller dans l'eau l'image de la lune et celle des étoiles, je me mis à serrer de toutes mes forces la main effilée qui tenait la mienne, en m'écriant : « Maman, allons jusqu'au bout de la terre, là nous les verrons bien mieux ».

Si ma mère faisait des emplettes et qu'on lui rendait de la monnaie,

je croyais qu'elle achetait de l'argent. Elle avait beau me donner des explications, je n'y comprenais jamais rien.

Je me rappelle aussi que tous les dimanches ma mère me mettait en blanc. Combien j'étais fière de ma robe, de mes pantalons qui la dépassaient et de mes souliers rouges! Mon père m'a peinte ainsi. Je vous assure que ce jour-là je serrais avec joie mon polichinelle sur ma poitrine et mon porte-crayon dans ma main.

Souvent ma mère se mettait à son clavecin pour jouer et chanter tout à la fois. M. Dublan l'accompagnait avec sa flûte. Tant que durait le concert, je restais assise à terre, et gravement je faisais des découpures dans une bande de papier. C'était un berger, près de lui son chien, à la suite une vache, un mouton et enfin un arbre.

Un jour le duo me sembla plus suave que d'ordinaire; je vis M. Dublan se pencher vers la tête adorable de ma mère et lui adresser quelques observations. Je l'entendais qui disait : « Sophie, encore plus pianissimo ». Cette petite scène avait interrompu mon découpage et poussée par je ne sais quel sentiment, je m'étais glissée tout près de ma mère et je l'observais avec délice. De temps en temps, elle me jetait un regard tendre. Tout d'un coup, touchée de mon extase, elle me prit sur ses genoux, plaça mes petits doigts sur les touches de l'épinette et se mit à chanter avec mon accompagnement improvisé. Puis elle examina avec soin mes découpures. Quelle émotion douce envahit tout mon être lorsque, avec un sourire, elle me pressa sur son cœur, et me couvrit de baisers en m'appelant sa « grande Rosa ». Ah! quel heureux temps c'était là pour moi.....

Mes parents avaient pour amis deux familles espagnoles, les Silvelas et les Figueras. C'est à Victoire Silvela que ma mère faisait part du petit sentiment de jalousie qu'elle éprouvait à l'égard de ma nourrice. Chez eux l'on rencontrait plusieurs de leurs compatriotes, entre autres le poète Moratin[1], qui jouait volontiers avec moi et m'appelait son « joli petit chou ».

Les Silvelas quittèrent Bordeaux vers 1828 et vinrent s'établir à Paris, d'où ils engagèrent bientôt mon père à suivre leur exemple. Poussé par le désir de mieux gagner sa vie, mon père les écouta volontiers, car il lui était né un second fils, Isidore[2], et il ne trouvait

1. Moratin (Leandro-Fernandez de), poète classique et auteur dramatique. Né à Madrid en 1760, il mourut à Paris en 1828. Ses comédies, *le Vieillard et la Jeune fille, le Café*, qui sont de 1792, et son ouvrage, *Origines du théâtre espagnol*, lui font un nom dans la littérature de son pays. Lors de l'occupation française, Moratin s'était rallié au roi Joseph, ce qui le contraignit à l'exil lors de la restauration de 1814.

2. M. Isidore Bonheur, né le 15 mai 1827, est mort le 19 novembre 1901.

pas que Bordeaux fût un champ suffisant pour la réalisation de ses projets d'avenir. Il vint donc à Paris, nous laissant tous les trois avec notre mère chez le bon M. Dublan (1828).

Persuadé qu'il allait facilement acquérir et fortune et réputation, mon père était arrivé plein d'enthousiasme dans la capitale. Plutus parut d'abord lui sourire en effet, et il nous réclama avec une hâte tout



PÉPÉ ET MÉMÉE, GRANDS-PARENTS PATERNELS DE ROSA-BONHEUR.
Dessin de Raimond Bonheur.

artistique, qui parut bien un peu précipitée au prudent M. Dublan.

Ce n'est que sur les instances de ma mère, que ce tuteur, aussi sage que bienveillant, se décida enfin à nous payer nos places à la diligence. Il nous accompagna jusqu'à la voiture. Et je me souviens que, dans l'insouciance ingrate de notre âge, nous ne prêtions qu'une attention bien distraite aux larmes et aux soupirs de ce bon vieillard et de sa gouvernante, la bonne Mme Aymée (1829).

Après deux jours et trois interminables nuits, nous arrivâmes à

Paris pour tomber dans les bras de notre père chéri, dont il nous semblait que nous étions séparés depuis une éternité.

J'étais alors dans ma septième année, mon frère Auguste entrait dans sa cinquième et ma mère portait dans ses bras Isidore, qui n'avait pas encore deux ans.

Dans la rue Saint-Antoine[1], en face de la maison que nous habitions,



LA NOURRICE DE ROSA BONHEUR (1827).

se trouvait une boutique de charcutier. En plein étalage, au milieu du lard et des saucisses, était exposé, en guise d'enseigne, un petit sanglier de bois sculpté et enluminé. Quoique ce fût loin d'être un chef-d'œuvre, l'animal me semblait vivant, et chaque fois que je sortais je m'apitoyais sur son sort, car j'étais bien persuadée qu'il attendait son tour d'être dépecé.

Paris me paraissait un Bordeaux fort agrandi, mais beaucoup plus laid ; le pain y était trop fade et tout, jusqu'au soleil, me semblait gâté, et puis je n'avais plus ma terre, mes arbres et mes animaux !

Les Silvelas, qui tenaient une pension pour jeunes gens, venus

1. N° 50-52, autrefois 153.

pour la plupart de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, avaient été d'une aide précieuse pour mon père à ses débuts, en lui procurant des leçons à donner. Mon père se forma ainsi une petite clientèle qui tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, nous permit de vivre.



ROSA BONHEUR A QUATRE ANS, PAR RAIMOND BONHEUR.

Cependant je grandissais, mes frères faisaient de même, et nous n'avions d'autre institutrice que notre mère, lorsque M. Antin, un vieux janséniste, qui tenait une école dans la maison, proposa à mes parents de nous prendre comme élèves. Sa proposition fut tout de suite acceptée, et voilà comment j'eus d'abord pour camarades des petits garçons. Heureusement que cela ne m'effrayait guère ; j'étais bien habituée à

tenir tête à mes frères et lorsque nous allions jouer sur la place Royale, c'est moi qui étais le plus garçon de tous.

La Révolution de Juillet m'a laissé un souvenir très vif; ma petite sœur Juliette venait de naître (19 juillet), lorsqu'on commença à se battre partout dans notre quartier, et je me rappelle fort bien avoir vu, devant notre porte, une pièce d'artillerie tirer dans la direction de la Bastille. Sa première détonation eut même cet effet, par l'ébranlement qu'elle causa, de jeter mon frère au bas de la porte cochère sur laquelle il était grimpé. J'ai vu aussi la garde royale charger sur les insurgés et ceux-ci la repousser en jetant de grands cris.

Ces années-là furent loin d'être heureuses pour nous. Nous étions quatre enfants et mon père ne trouvait plus de leçons à donner; le choléra qui survint en 1832 n'améliora pas notre sort. J'ai encore présent à l'esprit le lugubre spectacle de ces charrettes chargées de morts qui, toute la journée, circulaient dans les rues.

Il nous avait fallu quitter la rue Saint-Antoine pour aller demeurer dans la rue des Tournelles [1], une vieille maison Louis XIII, où il y avait un grand escalier de pierre. Nous habitions au-dessus d'un croquemort, et cela me faisait peur lorsque j'étais seule.

De la rue des Tournelles, nous avons été sur la place de la Bastille [2], ensuite à la rue Taitbout.

A la fin de 1830, ma mère avait été rappelée en toute hâte à Bordeaux, près de M. Dublan tombé malade. Malgré la précipitation avec laquelle elle nous quitta, c'est à peine si elle arriva à temps pour recueillir son dernier soupir. En la voyant, le vieillard, qui déjà était presque moribond, se dressa péniblement sur son lit et lui dit :

— Sophie, tu es ma fille, ma propre fille, viens embrasser ton père mourant.

Poussant des sanglots et se précipitant, ma mère couvrit de baisers désespérés le visage déjà convulsionné du père qu'elle venait de retrouver.

— Et ma mère, ma mère, qui était-elle ? dis-le moi, mon père, je t'en supplie.

— Mon enfant, j'ai juré de ne jamais le révéler, mais tu trouveras dans le secrétaire des papiers qui te le diront.

M. Dublan voulait parler encore, mais il ne put proférer un mot. Affolée par la douleur, ma mère fut tout entière à le soigner, c'est-à-

1. N° 30. Raimond Bonheur semble avoir quitté la rue Saint-Antoine au mois d'octobre 1830.
2. 1831.

dire à prolonger pour quelques instants cette vie qui s'éteignait. Par un miracle de tendresse et d'amour filial, elle y parvint pour quelques



Mme RAIMOND BONHEUR ET SES ENFANTS (ROSA ET AUGUSTE).
Dessin de Raimond Bonheur.

heures, pendant lesquelles c'est à peine si elle prit garde à ce qui se passait autour d'elle (18 décembre 1830).

Lorsque son père fut mort, crispé, glacé et qu'on l'eût mis au cercueil, elle songea enfin au secrétaire et aux précieux papiers. Au

moment de l'ouvrir, elle s'aperçut alors, à sa grande stupéfaction, que cette serrure venait d'être forcée !.....[1]

La mort de M. Dublan fut pour ma mère le commencement de la détresse. En même temps qu'elle retrouvait son père, elle perdait son protecteur. Aucune aide ne pouvait plus venir de Bordeaux, par suite de l'effraction du secrétaire. La disparition des papiers qui devaient lui révéler le secret de sa naissance et lui donner sans doute des droits à une portion de l'héritage de son père, cette disparition était la ruine pour elle.

Dès lors commença pour nous une vie de misère.

1. M. Jean-Baptiste Dublan de Lahet avait 62 ans quand il mourut. Il était veuf de Jeanne-Kéty Guilhem, et habitait fossés de l'Intendance, n° 15.



ÉTUDE D'AGNEAU, PAR ROSA BONHEUR.



MOUFLONS.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE X

RAIMOND BONHEUR SAINT-SIMONIEN. LA MORT D'UNE MÈRE (1833).



TÊTE DE CHAMEAU.
Dessin de Rosa Bonheur.

Vous n'êtes pas sans savoir que quelques mois après la mort du célèbre philosophe Henri de Saint-Simon[1], ses disciples fondèrent une association religieuse pour la propagation de ses doctrines. Ce grand homme, qui dans sa jeunesse avait porté les armes pour affranchir l'Amérique, n'a voulu reconnaître à son retour dans la vieille Europe qu'une seule espèce d'aristocratie. Ce n'était pas celle à laquelle il avait le droit de prétendre, puisqu'il descendait de Charlemagne, mais l'aristocratie des penseurs, des ingénieurs, des poètes, des peintres, en un mot de tous les producteurs

1. Henri, comte de Saint-Simon (1760-1825), conçut, au commencement du XIXe siècle, un plan de réorganisation générale de la société. Religion, famille, propriété, travail, rien n'échappait à ses vues réformatrices. La partie la plus remarquable de ses projets concernait

dont le labeur est utile à l'humanité. A la mort de Saint-Simon, en 1825, les adeptes de la foi nouvelle, dont Enfantin et Olinde Rodrigues étaient devenus les plus ardents propagandistes, se réunirent pour créer une sorte de couvent laïque dans une vaste maison qui existe encore à Ménilmontant.



LE PÈRE ENFANTIN,
CHEF DE LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE.
(Costume dessiné par Raimond Bonheur.)
Fac-similé d'une lithographie de Leclerc (1832).

Au mois de juin 1830, les chefs de ce mouvement de réorganisation sociale publièrent une liste de leurs affiliés. Ils étaient au nombre de soixante-dix-neuf, parmi lesquels figurait mon père.

Car mon père avait une nature d'apôtre ; il se plaisait à répandre partout les connaissances qu'il avait acquises, les remarques qu'il avait faites, en un mot tout ce qui lui paraissait utile. C'était un véritable serviteur de l'humanité.

Quoiqu'il nous chérît avec l'impétuosité de son caractère, ce qu'il cherchait avant tout, c'était l'amélioration de la société. Jamais il ne perdit de vue les idées généreuses pour songer à ses intérêts personnels. Le jour où mon père manifesta l'intention de

l'association des travailleurs et l'influence prédominante qu'il accordait à la science et à l'industrie dans la société nouvelle. La ruine de sa fortune et l'insuccès de ses doctrines l'amenèrent, en 1823, à une tentative de suicide ; il continua son apostolat jusqu'en 1825.

s'enrôler dans la phalange des Saint-Simoniens, ma mère ne fit aucune opposition; au contraire, voyant là un moyen de le rendre plus heureux, elle l'encouragea à suivre ses inspirations; elle alla même jusqu'à proposer de s'enrôler comme son mari.



JEUNE DAME SAINT-SIMONIENNE.
Fac-similé d'une gravure de Maleuvre.

Dans les premiers temps de l'installation, alors que l'on espérait que l'institution allait se développer à pas de géants et se répandre dans toutes les parties du globe, le Conseil des apôtres avait conçu pour Paris un vaste plan de propagande. Dans chacun des douze arrondissements dont il se composait alors, l'on avait décidé d'établir un centre permanent de prédication.

Au temps où les événements que je vais vous raconter se déroulaient, je n'avais pas assez d'expérience pour comprendre ce qui se passait; mais depuis, j'ai voulu me rendre compte des influences qui avaient formé mon caractère, et j'ai acheté les principaux ouvrages relatifs au Saint-Simonisme. Ce qui était obscur pour moi en 1832 s'est subitement éclairé. J'ai compris ce qu'il y avait de noble dans la nature de mon père, mais aussi les angoisses et les douleurs de ma pauvre mère, et j'ai revécu un drame émouvant dont les péripéties ont exercé une influence incroyable sur ma vie.

Le personnel des divers foyers de lumière saint-simoniens devait se composer réglementairement de trois personnes. En premier lieu, un médecin du corps, puis un médecin de l'âme, qui était l'apôtre saint-simonien, en troisième lieu un adjoint.

Si ce beau plan avait reçu un commencement d'exécution, ma mère aurait occupé un rang d'adjoint dans l'état-major de l'armée sacerdotale. Mais les difficultés financières étaient immenses. Le Collège des apôtres ne put établir que quatre commissions de propagande : mon père figura dans l'une d'elles en qualité d'adjoint ; quant à ma mère, il ne fut plus question de rien pour elle, sinon de s'occuper du soin de ses enfants.

Autour des chefs saint-simoniens, le Père Enfantin[1] et le Père Bazard, les « Pères Suprêmes », s'étaient groupés beaucoup d'hommes qui depuis sont devenus illustres. C'étaient les Pereire, les Talabot, les Hippolyte Carnot, les Olinde Rodrigues, les Édouard Charton, les Jean Raynaud, les Émile Barrault et tant d'autres.

D'une façon plus ou moins directe, toutes les idées qui agitent encore aujourd'hui l'esprit des classes laborieuses sont sorties de ce prodigieux mouvement.

Après la rupture survenue entre Bazard et Enfantin, mon père demeura fidèle à celui-ci et à la Famille.

Leur maison de Ménilmontant n'était pas du tout un atelier de production ; c'était, si je puis m'exprimer ainsi, un séminaire dans lequel les apôtres devaient se préparer à leur glorieuse mission avant de se disperser, comme ceux du Christ, pour porter la bonne parole à tous les points de l'horizon. Les disciples de cette religion nouvelle étaient presque tous des jeunes hommes vigoureusement constitués. Ils laissaient pousser leur barbe, et cela leur donnait un aspect majestueux. Leur costume était fort pittoresque : ils portaient en effet un pantalon blanc,

1. Enfantin (Barthélemy-Prosper) (1796-1864) devint, après la mort de Saint-Simon, un des plus ardents propagandistes de l'idée sociale nouvelle. A la suite des journées de Juillet, ayant associé ses efforts à ceux de Bazard, le fomentateur du mouvement carbonariste contre le gouvernement de la Restauration, Olinde Rodrigues les proclama Pères Suprêmes. Les vues politiques de Bazard devaient bientôt le séparer d'Enfantin, qui rêvait la rénovation de la société par la douceur et l'affection, et, à la fois prêtre et médecin, réformait le mariage et prétendait assurer la bonne harmonie des époux par l'intervention de ceux de ses adeptes qu'il investissait des fonctions de prêtres et de confesseurs. A ce moment, la Famille devint une véritable église, dont Enfantin était le seul pontife, l'Élu de Dieu, la Loi vivante. Pour régler les conditions de l'harmonie des deux sexes, il importait qu'une femme fût associée au pontificat suprême, et l'on se mit à la recherche de la Femme-Messie, la Mère. Malgré les attaques de ses anciens amis, Enfantin voyait chaque jour s'accroître le nombre de ses fidèles ; des missions étaient envoyées au loin. Les poursuites de 1832 coupèrent court à toutes ses espérances. Après son retour d'Égypte, où la plupart de ses compagnons s'étaient faits musulmans, Enfantin fut successivement maître de poste, membre de la commission d'Algérie, directeur de la Compagnie de Paris-Lyon, et, par intervalle, rédacteur au journal *le Crédit*.

un gilet rouge et une tunique d'un bleu violacé[1]. Détail curieux qui montre jusqu'où ils poussaient le symbolisme, le gilet était boutonné par derrière, afin qu'aucun d'eux ne pût s'en vêtir tout seul. A leurs yeux, c'était un moyen de les rappeler chaque jour à la pratique de la fraternité.

Comme coiffure, ils avaient adopté le béret, en souvenir de la grande Révolution.

Le Conseil des apôtres décida que les Saint-Simoniens seraient



FABRÉ-PALAPRAT. ENFANTIN. L'ABBÉ CHATEL.

Fac-similé d'une lithographie satirique de l'époque (1833).

partagés en plusieurs sections, dans lesquelles chacun prendrait sa part du travail quotidien nécessaire à l'entretien de la maison commune. Les uns ciraient les bottes, les autres balayaient les chambres, quelques-uns s'occupaient de la lingerie. Il y en avait qui étaient chargés de la cuisine ou bien de servir à table.

1. M. Paul Bonnefon croit pouvoir affirmer que le dessin de ce costume fut donné par Raimond Bonheur lui-même (*Raimond et Rosa Bonheur*, dans *l'Art*, 23e annee, 3e série, t. III, p. 422).

On avait aussi formé une brigade de jardiniers; c'est dans cette dernière section que figurait mon père.

A ces rénovateurs du genre humain il fallait de quoi vivre. Leurs ressources consistaient en dons que faisaient les adhérents à la doctrine ou leurs admirateurs.

Toutes les fois qu'il le pouvait, le Collège des apôtres contractait des emprunts avec des capitalistes confiants dans l'avenir de l'institution naissante. Mais le service financier fonctionnait d'une façon fort irrégulière. Je me rappelle avoir entendu dire à ma mère que le Père Bouflard, trésorier général, avait besoin de plus de 200.000 francs et qu'il n'avait en caisse que 75 francs au commencement de mai 1832.

La visite des amis particuliers avait lieu le mercredi; les femmes des Saint-Simoniens ne manquaient jamais d'aller voir leurs maris et d'amener avec elles leurs enfants. Ma mère faisait comme les autres, c'est ainsi que je me suis liée avec les enfants des hommes célèbres dont je vous ai donné les noms.

Pour ces pèlerinages hebdomadaires, ma mère me coiffait du bonnet saint-simonien, et cela m'a valu plus d'une fois d'ameuter dans la rue des gamins qui me jetaient des pierres en se moquant de ma coiffure et de son gros gland. Je me rappelle combien mon père était heureux de nous voir porter les couleurs de la Famille de Ménilmontant, comme il faisait fête à sa femme et avec quel empressement il lui tendait l'offrande qu'elle venait chercher et qu'il accompagnait toujours de bonnes paroles. Oh! les bonnes paroles! elles ne manquaient jamais. Dans les moments difficiles, mon père était d'une véritable éloquence; il réchauffait l'âme de ma mère en lui faisant entrevoir le prochain triomphe du nouveau christianisme.

Le public était admis aux visites du dimanche; il y avait quelquefois même, d'après ce que l'on m'a dit, jusqu'à dix mille spectateurs, qui restaient séparés de nous par un simple cordon et qui suivaient avec passion les exercices du nouveau culte.

La première cérémonie publique eut lieu le 6 juin 1832, au moment même où, dans la rue Saint-Martin, le canon tonnait contre une barricade défendue héroïquement par une poignée de républicains.

Le ciel, splendide jusque-là, se couvrit subitement; de violents coups de tonnerre retentirent et j'ai entendu un des apôtres s'écrier en regardant Enfantin : « Père, il y a à la fois deux orages ».

La solennité à laquelle nous assistions était la prise d'habit. Les uns après les autres, les apôtres venaient devant le Père Enfantin, qui

LES MOINES DE MÉNILMONTANT

ou

LES CAPACITÉS SAINT-SIMONIENNES.



Les Apôtres (c'est le nom qu'ils se donnent), n'ont pas de domestiques ; ils se servent eux-mêmes, et les travaux sont distribués à chacun selon ses capacités. Ils prennent tous le titre de Fonctionnaires. — Leur vie est très réglée. Le son du cor les éveille à cinq heures, il les appelle aux repas et aux différents services. — A des heures fixes, ils chantent en chœur. — Le Père Suprême, M. Enfantin, travaille parfois au jardin et manie vigoureusement la pioche, la bêche et le râteau. C'est lui surtout qui entonne les cantiques, que répètent en travaillant les divers fonctionnaires.

Distribution des travaux entre les capacités réunies, à Ménilmontant!

Cuisine. (Chef)

1. Le Docteur Léon Sim..., ancien Professeur à l'Athénée, traducteur d'un ouvrage de Médecine anglais, auteur de plusieurs ouvrages littéraires.
2. Fonctionnaires aides de Cuisine. Paul Roch..., ancien Professeur de Rhétorique. Le Baron Ch. Duv.....
3. Fonctionnaire éplucheur de légumes, chargé en outre de ranger la vaisselle et de mettre le couvert. Jean Ters..., ancien prêtre catholique.
4. Fonctionnaires laveurs de vaisselle. Edmond Tal..., ancien Substitut du Procureur du Roi — Gustave d'Eich..., fils — Lamb... — Moïse Ret..... (a)

5. Fonctionnaire pour le nétoyage des chandeliers et l'enlèvement des ordures. Alexis Pet..., fils d'un riche Propriétaire.
6. Lingerie, Police générale. Brun..., Capitaine d'État-major.
7. Fonctionnaires cireurs de bottes. Emile Bar....., ancien Professeur, auteur d'une Comédie en cinq actes et en vers. — Auguste Chev....., ancien Professeur de Physique — Dug..., ancien Avocat à la Cour Royale.
8. Fonctionnaires frotteurs et chargés du service de table. Le Docteur Rig.... — Holo...., fils d'un négociant distingué. Michel Chev....., ancien Élève de l'École Polytechnique, Ingénieur des Mines, en outre Secrétaire et Directeur du Journal de la Société.

Buanderie (Chef.)

9. Desl..., ancien Boucher. Fonctionnaires aides pour couler la lessive, porter et laver. Franc..., fils d'un riche colon américain — Bertr..., ancien Étudiant.

Jardinage.

10. Le Père Suprême. — Henri Fourn..., ancien Élève de l'École Polytechnique, Directeur de Forges. — Ch. Ber.....
11. Fonctionnaires hommes de peine pour bêcher et nétoyer le Jardin. Raymond Bonh...., ancien Professeur de Dessin et de Peinture — Rog..., Artiste de l'Orchestre de l'Opéra-Comique — Just..., Peintre — Masch....., Dessinateur, &c., &c.

Costume.

Petite redingote bleue, très courte et fort juste, sans collet. Gilet agraffé par derrière. Pantalon blanc. Ceinture de cuir noir attachée par une boucle de cuivre.

La barbe est de rigueur.

Vœu de célibat temporaire, dont tous les apôtres seront relevés lorsque le père suprême se mariera.

Déposé — Se trouve Rue Ste Anne, N° 14.

Fac-similé d'une lithographie de l'époque, montrant Raimond Bonheur (n° 11) occupé aux travaux de jardinage.

leur disait, en les regardant comme l'eût fait un grand-prêtre : « Vous sentez-vous la force de revêtir ce costume ? »

Mon père s'approcha à son tour ; je n'ai pas compris ce qu'il disait, mais depuis j'ai lu son discours dans une brochure. Vous la trouverez à la Bibliothèque de l'Arsenal à laquelle le Père Enfantin a légué ses collections. Mon père n'osait accepter le vêtement apostolique, il s'exprimait en termes touchants sur la position malheureuse dans laquelle se trouvait sa famille. Rassuré cependant par la présence de Talabot dans le corps des apôtres, il accepta enfin les insignes sacerdotaux.



LA BÉQUÉE (1841).
Dessin de Rosa Bonheur.

Le 9 juillet eut lieu, en grande pompe, l'inauguration des travaux du Temple. La Famille se réunit sur la pelouse pour attendre l'arrivée du Père Enfantin, qui sortit de la maison avec un brillant cortège. A cause de sa belle voix sonore et de sa noble prestance, mon père était chargé de faire l'office de héraut d'armes, et ce fut lui qui annonça solennellement : « Le Père ! ».

Dans cette cérémonie furent exécutés, pour la première fois, les chants liturgiques composés par Félicien David. Ces paroles et cette harmonie ont produit sur moi une impression si vive, qu'il me semble encore les entendre, lorsque je songe à ces lointains événements.

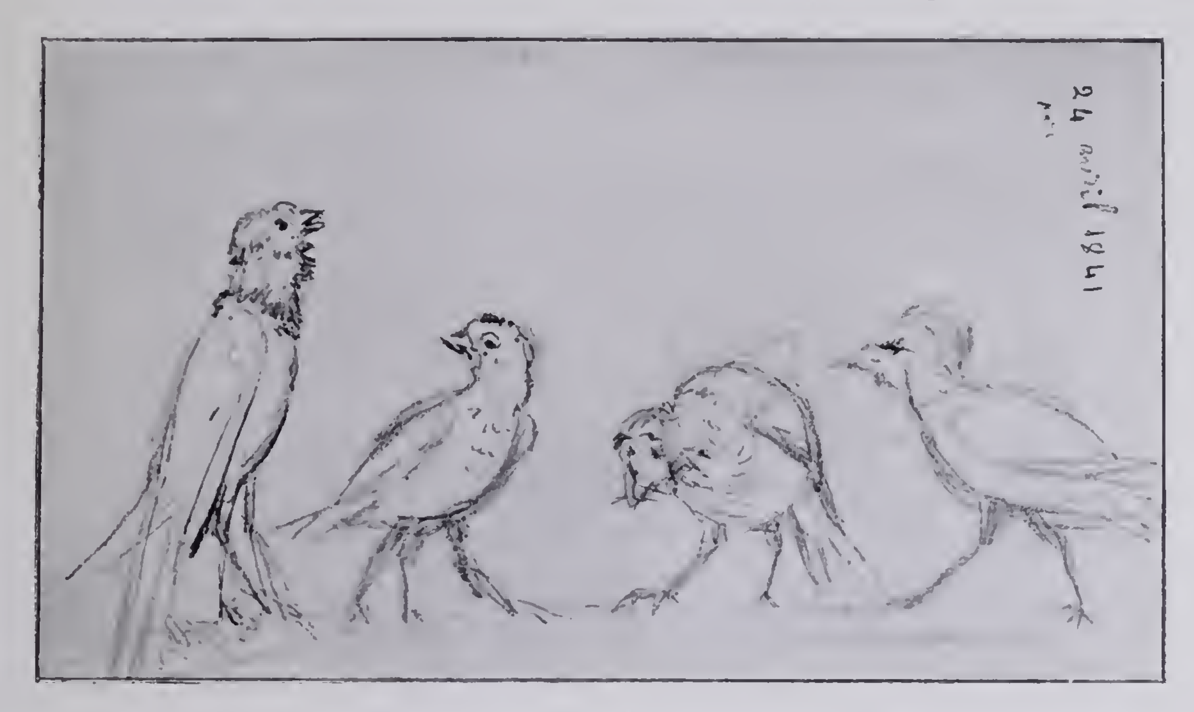
Par une coïncidence curieuse, c'est précisément ce jour de fête que le Parquet avait choisi pour lancer deux assignations contre les Saint-Simoniens.

Le Père Enfantin et les quatre principaux apôtres furent bientôt envoyés devant la cour d'assises, pour répondre d'un délit contre les bonnes mœurs et l'ordre public. Ils étaient, en même temps, poursuivis devant le tribunal de police correctionnelle pour escroquerie.

L'affaire fut appelée devant la cour d'assises le 28 août. Ces persécutions avaient rendu mon père plus ardent encore qu'il n'était auparavant. Revêtu de son grand costume, il se rendit à la cour d'assises, faisant cortège à ceux des apôtres qui avaient été choisis par le ministère public comme les boucs émissaires des péchés de l'association.

Mon père était un des quarante témoins qu'Enfantin amenait pour sa défense. Ainsi que les trente-neuf autres, il refusa cependant de déposer. Indigné, en effet, des procédés du parquet, le Père leur avait intimé l'ordre de garder le silence; quant à lui cependant, il proclama hautement son intention de transformer la morale publique, et pour ses conseils présenta deux femmes, que la Cour n'accepta pas, naturellement.

Marchant à pas majestueux derrière le Père Enfantin, à travers une foule agitée des sentiments les plus divers, mon père fit à deux



CROQUIS D'OISEAUX (1841), PAR ROSA BONHEUR.

reprises différentes, avec tous ses frères, le trajet de la maison de Ménilmontant au calvaire du Palais de Justice.

Condamnés par le jury le 29 août, les accusés rentrèrent silencieux et la tête haute dans l'asile de la Famille persécutée. Le 30 octobre, ils en sortirent de nouveau pour se rendre à la police correctionnelle où, cette fois, on les acquitta.

Cet heureux résultat fut célébré dans un banquet au restaurant du *Veau qui tête*, qui se trouvait sur le boulevard du Temple et était assez renommé dans les annales de la gastronomie parisienne.

La condamnation en cour d'assises, en dépit de la fermeté d'âme des adeptes, avait singulièrement empiré la situation de la Famille. Rares étaient les journaux qui, comme *le National*, tout en repoussant les doctrines saint-simoniennes, attaquaient le jugement comme portant atteinte à la liberté de penser.

Les ressources diminuèrent, et lorsque, au commencement de décembre, le Père Enfantin et ses co-accusés entrèrent à Sainte-Pélagie, la maison de Ménilmontant était presque déserte. Il fallut songer à se séparer.

Les apôtres se partagèrent en deux groupes : l'un qui prétendait continuer en France la propagande entreprise ; l'autre, beaucoup plus nombreux, qui voulait aller répandre en Orient la doctrine persécutée. Duveyrier et d'Eichthal étaient les chefs de ce dernier groupe, qui se partagea lui-même entre l'Égypte et la Grèce.

Mon père ne put faire partie ni de l'un ni de l'autre de ces essaims de prédicateurs : sa famille à élever lui rendait la chose impossible. Mais il en éprouva un regret très vif et plusieurs fois, dans les moments d'exaltation, je l'ai entendu dire qu'il n'y avait que l'Église catholique pour comprendre que des hommes et des femmes qui veulent se consacrer à une grande cause doivent dès l'avance prendre leur parti du célibat.

Lorsque mon père entamait ce sujet, ma mère fondait en larmes; elle me prenait dans ses bras et m'embrassait convulsivement. J'étais trop jeune alors pour comprendre le sens de ces paroles, mais je les ai gardées gravées d'une façon ineffaçable dans mon esprit ; elles n'ont point été sans influence pour m'écarter du mariage.

Si vous voulez vous faire une idée du sentiment de bienveillance universelle qui régnait dans l'esprit de mon père, allez à la Bibliothèque Nationale, vous y trouverez un article qu'il publia dans un journal fondé après la dispersion de la Famille saint-simonienne. C'est le premier et le dernier numéro d'une feuille intitulée : *Le Carnet du Théo-gyno-démophile,* mot qui veut dire : « l'ami de Dieu, de la femme et du peuple [1] ».

MORALE : UNE VÉRITÉ ENTRE MILLE.

En religion, en politique, en morale, les opinions qui nous divisent ne sont en réalité, pour qui ne considère rien superficiellement, que l'expression, le moyen incomplet de la même volonté imparfaitement conçue, imparfaitement exprimée, imparfaitement jugée, et qui mérite notre bienveillance, notre respect plutôt que notre vaniteuse haine, car cette volonté qui anime de généreux champions est bonne, son but est le même : le bien-être, le salut de tous.

Oui, ces divisions entre les partis, qui les rendent hideux et honteux de leurs excès, qui les étourdissent, qui les aveuglent, tout cela est une fermen-

1. Dans le catalogue se trouve, au nom de Raimond Bonheur, cette pièce, qui porte la cote Zp. 1390 ; c'est un petit cahier de 16 pages in-8°, imprimé en 1833 chez Cordier et signé par E. Javari, R. Bonheur et G. Biard.

tation, un laboratoire où se travaillent, se tamisent, s'expérimentent et s'épurent le bien-être, le salut de l'humanité, et du choc qui se produit entre les opinions, naît la lumière qui les harmonise chaque jour.

Mais le mal est dans cet orgueilleux penchant à imposer violemment notre opinion particulière, sans avoir assez raison de l'ensemble, du temps et du lieu où nous sommes placés. Le mal est de ne voir de vérité, de justice qu'en nous et de ne voir dans les autres que des vices contraires.

Le mal est de ne pas assez nous rendre compte de la bonne volonté, plus ou moins lumineuse et plus ou moins clairement exprimée, qui anime des hommes si bien faits pour se fortifier dans l'union. Je parle de ceux qui, de bonne foi, ont pris une bannière et non de ceux qui s'en font un moyen de satisfaire leur cupidité, et malheureusement dans tous les partis il y a de dangereux égoïstes. Ceux-là sont les plus cruels, les plus criminels, qui se font un jeu d'obscurcir à dessein une bonne volonté, de semer la division par des arguments qu'ils savent être faux, qui abusent de la faculté interprétative et font de mauvaises et subtiles définitions. Ce sont de tels hommes dont les intentions déloyales ont fait souvent avorter le progrès des lumières et fait plus d'une fois couler le sang humain qui a inondé la terre. Mais ces turpitudes indignes de l'humanité sont emportées par l'entraînement providentiel des choses et la justice grandit et nécessite de meilleurs jugements et des actes mieux ordonnés.

R. Bonheur.

Malgré la réputation dont jouissait mon père, il ne trouva, à la suite du naufrage de la Famille, que très peu de leçons à donner. Et pourtant il avait quatre enfants à nourrir ! Dans les moments de répit que lui laissait ma petite sœur Juliette, qui avait à peine deux ans, ma mère courait le cachet de musique à vingt sous. C'était là ses seules sorties, à moins que ce ne fût pour se rendre aux Halles, de grand matin, afin d'avoir à meilleur compte les légumes qui faisaient la base presque exclusive de notre nourriture. Notre position était lamentable.

Dans mon insouciance, j'étais loin de me douter de notre détresse et je priais souvent ma mère de chanter, comme elle le faisait autrefois à Bordeaux. Elle s'y prêtait toujours de bonne grâce et, chaque fois, ce que j'entendais me mettait comme en extase. Un jour, sa voix me parut plus triste qu'à l'ordinaire et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Maman, arrête-toi, il me semble que tu chantes dans les rues pour recevoir des sous.

— Enfant que tu es, me répondait-elle. Eh bien, prends ce bâton et danse.

Et je dansai, heureuse de voir que ma mère me souriait tout en se replaçant à sa table de travail. Car elle travaillait beaucoup, non seulement pour entretenir les vêtements de toute notre maisonnée, mais aussi pour fabriquer des jarretières de pacotille qui lui étaient encore

moins bien payées que ses cachets de musique. C'est à peine si, en sacrifiant sa santé à ce labeur ingrat, elle arrivait à ajouter douze sous par jour à notre famélique budget.

Par surcroît de fatalité, je tombai malade, et il me semble encore voir ma mère se pencher sur moi pour me faire boire mes potions. Sa main se posait sur mon front brûlant, et je mettais mes deux bras autour de son cou, baisant longuement ses beaux yeux humides de larmes..... Hélas ! les fatigues qu'elle éprouva du fait de ma maladie achevèrent d'épuiser sa constitution, déjà terriblement éprouvée par la misère supportée avec tant de fierté..... Elle mourut. Après avoir été élevée comme une princesse, elle n'a même pas eu de tombeau..... Nous étions si pauvres, qu'il fallut la laisser enterrer à la fosse commune [1].....

Ah ! ce que c'est que la vie ! Ma mère, la plus noble et la plus fière des créatures, succombant à la fatigue et à la misère, pendant que mon père rêvait au salut du genre humain..... Quand j'ai obtenu mes succès et gagné de l'argent plus que je n'en pouvais dépenser, combien n'aurais-je pas donné pour savoir en quel lieu pleurer ma mère et rendre honneur à ses restes, mais il était trop tard !

1. Les funérailles de Mme Bonheur eurent lieu le 1er mai 1833 et ses restes furent déposés à la fosse commune du cimetière Montmartre, ainsi que l'atteste le registre d'entrée.



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.



LES GLANEUSES.
Croquis de Rosa Bonheur.

CHAPITRE XI

L'ÉDUCATION. — RAIMOND BONHEUR TEMPLIER.
UN PENCHANT IRRÉSISTIBLE POUR LA PEINTURE.



ÉTUDE DE SANGLIER.
Dessin par Rosa Bonheur.

Après la mort de ma mere, Mme Aymée, qui l'avait élevée avec un dévouement absolu, reportant sur les enfants l'affection qu'elle portait à celle que nous pleurions, conçut l'idée généreuse de me prendre auprès d'elle à Bordeaux. Mais j'avais déjà onze ans, mon père préféra lui confier ma sœur Juliette qui n'en avait que trois, et bientôt après m'emmena habiter avec lui sur le quai de l'École.

Le départ de Juliette me laissait seule à la maison, mon père, qui donnait des leçons de dessin dans une pension, en ayant profité pour y faire entrer à la fois mes deux frères. Ce fut ma tante Élisabeth qui s'occupa de moi ; elle me confia à une de ses amies, Mme Pèlerin, qui habitait aux Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves, et j'allai à l'école chez les sœurs de Chaillot.

Ce que fut mon existence à ce moment-là, Eugène de Mirecourt l'a

raconté au long de la petite brochure qui m'a été consacrée dans la série des *Contemporains* que l'on publiait alors[1] :

Le Bois de Boulogne..., dit-il, ne ressemblait guère à ce qu'en a fait de nos jours le génie du luxe et des améliorations.

Ce n'était qu'un fourré de jeunes arbres, assez mal peignés, et succédant d'une façon médiocre aux vieilles futaies de chênes, de hêtres et de bouleaux, abattus en 1815 par messieurs les Cosaques.

Des avenues larges et poudreuses coupaient à angles droits ces insipides taillis, peu fréquentés dans la semaine, si ce n'est par le duel ou par le suicide.

Quelques rares bourgeois, habitants de Neuilly ou des villages circonvoisins, y venaient chercher un peu d'ombre pendant la canicule. On pouvait encore y rencontrer çà et là quatre ou cinq amateurs d'équitation, montés sur des rosses indignes, ou un égal nombre de bambins, déserteurs de la « mutuelle », qui se consolaient de la férule ou du bonnet d'âne en chassant aux papillons ou en dénichant des merles.

Malgré ses ombrages rôtis par le soleil, malgré sa tristesse et sa solitude, le Bois de Boulogne avait cependant alors une admiratrice fervente.

C'était une jeune fille, âgée de dix ans à peine.

Elle ne connaissait rien de plus magnifique au monde que cette promenade et venait y passer régulièrement tous les jours que le Bon Dieu faisait sans brouillard et sans pluie.

Avec ses traits éveillés, ses brusques allures, ses cheveux ras et sa face toute ronde, on l'eût prise pour un des héros de l'école buissonnière dont nous parlions à l'instant même, si une robe écourtée, recouvrant à mi-jambe un pantalon d'étoffe brunâtre, n'eût été l'indice de son sexe.....

Visitant les berges et les lisières, elle faisait d'énormes bouquets de marguerites et de boutons d'or, ou bien elle s'enfonçait au milieu du taillis, se couchant sur l'herbe, passant des heures entières à écouter le chant des fauvettes, à observer les magnifiques effets du rayon de soleil qui filtre sous les rameaux, ou à contempler, rêveuse, les grands nuages blancs et roses que le couchant sème dans l'azur.

D'autres fois, s'arrêtant au bord du chemin, elle dessinait sur le sable, avec une branche d'arbre, tout ce qui frappait ses yeux, chevaux et cavaliers, bêtes et gens, promeneurs et promeneuses, encadrant ses personnages dans des horizons de fantaisie, tout peuplés de moulins et de chaumières.

Bientôt sa composition l'absorbait de telle sorte qu'elle ne voyait pas les badauds groupés autour d'elle.

Ceux-ci tombaient des nues et s'extasiaient devant la précision des figures que traçait la jeune fille sur la poussière de la route.

Un d'entre eux lui dit un jour :

— Sais-tu que tu dessines fort bien, ma petite?...

— Certainement, monsieur, répondit l'enfant d'un air résolu. Papa aussi dessine bien... C'est lui qui m'a donné des leçons!

1. Eugène de Mirecourt. *Les Contemporains. Rosa Bonheur*. In-32. Paris, Havard, 1856.

Inutile de dire que la jeune artiste du Bois de Boulogne était Mlle Rosa Bonheur.

Dès l'enfance, elle révélait ses dispositions prodigieuses.

Son père, Raimond Bonheur, avait du talent comme artiste.

En ce qui me concerne, mon père était du moins un maître trop intelligent pour ne pas avoir reconnu mes dispositions artistiques, mais une douloureuse expérience l'avait si bien averti des difficultés que



TÊTE DE CHEVAL.
Croquis de Rosa Bonheur à l'âge de 13 ans.

présente la carrière, même pour un homme, qu'il redoutait pour sa fille une profession aussi hasardeuse. Non sans apparence de raison, il lui sembla bien préférable de me mettre en apprentissage chez une couturière, Mme Ganiford. Le fâcheux était que l'obligation de rester toute la journée courbée sur l'aiguille me paraissait intolérable; ne pas lever la tête, ne pas dire un mot, n'avoir d'autre distraction que de me piquer les doigts, comment mon tempérament nerveux eût-il pu se résigner à cela? Aussi, dès que la maîtresse était occupée avec une cliente, je m'échappais de son atelier, j'allais dans celui où son mari fabriquait des capsules fulminantes, et je l'aidais à tourner la roue; ce

métier de gros écureuil me plaisait beaucoup mieux que de faire des ourlets. Bientôt mon père se rendit compte de ma répugnance insurmontable à manier l'aiguille et force lui fut bien de me reprendre chez lui.

Pendant quelque temps, j'essayai d'un autre métier, celui de coloriste. C'était chez M. et Mme Brisson ; mon père les connaissait ; ils coloriaient au patron des gravures de modes, des armoiries, des vues kaléïdoscopiques : ce travail me plaisait assez et me permettait de gagner quelques sous ; mais cela ne put durer longtemps. Mme Brisson était pourtant une excellente femme, un peu originale, il est vrai. Jugez-en : elle avait trois fils et ne pouvait se consoler de n'avoir aucune fille. Pour se faire illusion, elle avait eu l'idée cocasse de leur donner à la maison des noms féminins : l'un d'eux, le plus jeune, qui était mon meilleur camarade, s'appelait Éléonore.



UN TEMPLIER AMI DE SON PÈRE.
Dessin de Rosa Bonheur.

Vers cette époque, M. Geoffroy Saint-Hilaire, le célèbre directeur du Museum, fit à mon père la commande d'une série considérable de planches représentant des pièces d'histoire naturelle. Son temps se trouva dès lors absorbé par ce travail et par ses leçons et il dut renoncer à s'occuper lui-même de mon éducation, et comme il ne voulait pas, cependant, que je croupisse dans l'ignorance, il eut l'excellente idée de faire une nouvelle tentative à mon sujet, et me fit entrer dans l'institution dirigée par le bon M. Gibert et par son épouse, rue de Reuilly. Là encore il payait, je n'ai pas besoin de le dire, de la même monnaie que pour la pension de mes frères.

Dans cette maison, j'ai fait le diable ! Si l'on m'y avait laissée, j'aurais transformé toutes ces petites filles en autant de garçonnets. Ma

nature indépendante déplaisait à Mme Gibert, et ce n'est pas surprenant. Au lieu d'apprendre mes leçons, par exemple, je passais mon temps à crayonner sur mes cahiers tous les animaux de l'arche de Noé. Ou bien je faisais de mes professeurs des caricatures très idéales, que j'attachais au bout d'une ficelle ; à l'autre extrémité je mettais une boule de papier mâché, je lançais le tout au plafond et voilà le professeur pendu ! Mes camarades riaient à gorge déployée ; quant à moi, naturellement, j'étais punie avec sévérité, mais je recommençais toujours, parce que je m'apercevais qu'on ne me rendait jamais mes caricatures et qu'on paraissait même les garder précieusement. Peut-être étaient-elles trop ressemblantes ?



ROSA BONHEUR
EN COSTUME DE TEMPLIER.

Malgré lui, mon père était bien obligé de me donner le premier prix de dessin, mais il savait par ses collègues que j'étais la dernière dans toutes les autres branches d'études.

Peu de temps après la mort de ma mère, il était entré dans l'ordre des Templiers, une des nombreuses sociétés secrètes qui avaient, avant 1830, conspiré contre le trône des Bourbons et dans les rangs de laquelle s'étaient engagés l'élite des Français épris de progrès et de liberté. Cette association se prétendait l'héritière directe des moines guerriers dont elle avait pris le nom.

Dans les premières années du XIVe siècle [1], un farouche roi de France en avait fait brûler vifs plus d'une douzaine sur le terre-plein du Pont-Neuf, à l'endroit même où se trouve actuellement la statue de son meilleur successeur, le bon Henri IV, que vous aimez comme moi, j'en suis sûre.

Les chevaliers du Temple conservaient précieusement un Évangile de leur façon, qu'ils prétendaient le seul authentique. Ils avaient des

1. En 1314.

pratiques étranges et mystérieuses. Leur grand-maître, à cette époque, était un médecin célèbre, ami particulier de mon père, qui l'avait rencontré dans un petit café voisin de chez nous, le café du Parnasse, dont le propriétaire avait été autrefois le beau-père de Danton. Ce savant s'appelait Fabré-Palaprat; il s'était adonné à la science de l'électricité et fut l'un des fondateurs de la Société galvanique de Paris, s'efforçant de faire apprécier les expériences de Volta, auxquelles beaucoup de gens refusaient alors d'attacher aucune importance.

Fapré-Palaprat avait été décoré de la Légion d'honneur pour sa bravoure pendant la défense de Paris en 1814, et la décoration de Juillet le récompensa plus tard de son rôle dans les trois célèbres journées de 1830.

Je me souviens qu'un jour, mon père étant venu me chercher à la pension, me conduisit le soir à la chapelle des chevaliers, dans la cour des Miracles, pour faire de moi une petite Templière, pour me rebaptiser, comme on disait dans la langue mystique de l'ordre. La cérémonie consistait à faire passer le néophyte sous une voûte d'acier, formée par les glaives que les chevaliers, rangés deux à deux, entrecroisaient symétriquement au-dessus du chemin que mes petites jambes avaient à parcourir.

Les officiants, très nombreux, à ce qu'il me parut, étaient vêtus d'un long manteau blanc, portant à l'épaule une grande croix d'un rouge écarlate. Ils avaient la tête couverte d'un casque terminé par une pointe aiguë. La chapelle, où l'on célébrait cette cérémonie extraordinaire, était éclairée d'une lumière faible et tremblotante : on percevait les sons lointains d'un orgue qui paraissaient venir des profondeurs de la terre. Je ne comprenais rien, bien entendu, à ce qui se passait autour de moi, mais il me semblait que j'étais transfigurée. D'une faible enfant, j'étais devenue une vaillante chevalière !

Il faut bien dire que, les nuits suivantes, j'eus une peine infinie à m'endormir dans mon petit lit de pensionnaire. Une fois même, par un beau clair de lune, dont les vitres du dortoir étaient tout illuminées, je n'y pus tenir. Je me levai et, sans presque m'habiller, mais en ayant grand soin de boucler autour de ma taille un sabre de bois dont on m'avait fait cadeau, je me glissai furtivement hors de la pièce et descendis au jardin. Là, avec des airs de Don Quichotte, je commençai de me promener majestueusement.

Il y avait, au long des allées, un grand nombre de magnifiques roses trémières; j'en fis autant de Sarrasins qu'il s'agissait de combattre : alors, tirant mon arme redoutable de son fourreau de carton, je me mis à

frapper d'estoc et de taille, jusqu'à ce que la dernière rose trémière fût couchée sur le sable.

Quand j'eus fini de pourfendre les ennemis de mon Dieu et de ma patrie, ce qui avait exigé assez longtemps, je me sentis tout à fait fatiguée, au point que j'eus de la peine à remonter jusqu'à ma couchette. Je m'endormis profondément, avec la conscience du devoir accompli, et ne me réveillai qu'à l'heure habituelle. Le matin, étant descendue à la salle à manger rejoindre mes compagnes, je vis toutes ces demoiselles avec des têtes longues comme cela ! J'avais oublié mon triomphe de la nuit, et, d'un air innocent, je demandai la cause de cette émotion.

— Ce qu'il y a ! s'écria Mme Gibert d'un air furieux, tu le sais bien ; n'est-ce pas toi, polissonne, qui as coupé mes roses trémières ! Je le dirai à ton père, car nous ne pouvons plus te garder !



« MON PROFESSEUR DE DANSE. »
Aquarelle, par Rosa Bonheur.

Cet excès d'enthousiasme chevaleresque et l'expulsion qui en avait été la conséquence décidèrent de ma vocation et de mon avenir. Quand, à la suite de cette aventure, je rentrai à la maison, mon père plaça devant moi un modèle en plâtre, des crayons et du papier, et me dit :

— Ma fille, puisque tu ne sais faire que des bonshommes, voici désormais tes outils ; tâche d'apprendre à t'en servir, afin de gagner ta vie et de faire ton chemin honorablement.

Malgré le ton sévère de ces recommandations, qui répondaient si bien pourtant à mes désirs, j'étais ravie. Enfin ! j'allais pouvoir crayonner à ma guise, sans que personne vînt me gronder.

Dans notre petit atelier de la rue des Tournelles, où nous étions revenus habiter, je travaillai avec acharnement, copiant avec amour les plâtres que mon père me mettait entre les mains, et ne m'interrompant pas même lorsque des amis venaient nous voir. Lorsqu'il rentrait, le soir, c'était pour venir aussitôt regarder mon travail de la journée; il le corrigeait, plus sévèrement, je crois, que celui de ses élèves, mais s'il m'arrivait de faire un dessin passable, je voyais combien il était heureux de me féliciter de mes progrès.



AU LOUVRE : LA VIEILLE DEMOISELLE.
Lavis de Rosa Bonheur.

Un jour, mon père vint à laisser à la maison sa boîte à couleurs; je m'en emparai sur le champ. Descendant quatre à quatre l'escalier, j'achetai pour deux sous de cerises, et, revenue à l'atelier, je me mis à peindre ma première nature morte sur une petite toile dénichée dans un coin. Je vois encore la surprise de mon père : « C'est très bien, me dit-il en m'embrassant, continue à travailler avec persévérance, tu deviendras une véritable artiste ». Il me caressait les cheveux et ajoutait d'un ton plus ému : « Peut-être, ma fille, trouverai-je en toi la réalisation de mes ambitions artistiques ! »

Peu de temps après, il voulut bien m'installer au musée du Louvre. Ma joie fut si grande, de songer que désormais il me serait permis de travailler dans ce sanctuaire autant qu'il me plairait, que tout au long de la première journée, ma main ne cessa de trembler comme la feuille, au point que je fus incapable de donner un seul coup de crayon. Lorsque je rentrai, le soir, mon père s'aperçut de mon trouble : « Qu'as-tu donc, me dit-il, es-tu malade ? » Je me jetai dans ses bras toute en larmes et m'écriai : « Je suis si heureuse que je n'ai pu dessiner aujourd'hui, mais tu n'auras plus à te plaindre d'une telle paresse. »

Mon père, vous le pensez bien, m'avait recommandé de garder la meilleure tenue au milieu des rapins qui travaillaient comme moi dans la belle salle de sculpture : je ne m'en faisais pas faute, et il paraît même que je marchais d'un pas militaire qui retentissait merveilleusement sur les dalles. A cause de cela, les élèves des Beaux-Arts m'appelaient « le petit hussard » ; de cette manière au moins, j'arrivais à les tenir à distance.

Si quelques-uns se moquaient de moi, je prenais ma revanche en faisant leur caricature. J'ai gardé des échantillons de mon savoir-faire à cette époque, où j'avais à peine quatorze ans : en voici. La vieille fille que vous voyez là n'était pas de mes persécuteurs, tout au contraire, elle était pleine de bonté pour moi et m'aurait volontiers défendue en cas de besoin.



AU LOUVRE : UN RAPIN.
Aquarelle de Rosa Bonheur.

Mes journées tout entières se passaient au musée. Pour déjeuner, à midi, un sou de pommes de terre frites et deux sous de pain faisaient mon affaire ; je ne buvais que de l'eau, dont j'allais m'approvisionner à la fontaine, avec une petite gourde qui avait bien dix centimètres de hauteur. Le soir, mon père ne faisait pas beaucoup plus de cuisine. Il m'envoyait chez une gargotière du voisinage, faire remplir de bouillon une boîte à lait ; avec du pain, cela constituait tout notre dîner.

Avant de me coucher, j'apprenais l'histoire de France dans un livre que mon père m'avait acheté et qui lui avait coûté vingt-neuf sous. C'était un tableau synoptique qui allait des Gaulois à la troisième année du règne de Louis-Philippe. Non content de m'y faire apprendre les grands faits historiques de mon pays, mon père exigeait que je prisse des sujets de compositions dans les événements qui frappaient le plus mon imagination.

Je me souviens d'un certain après-midi où, en manière de promenade, mon père m'avait emmenée à pied de Paris au Mont-Valérien, qui, à cette époque, était dominé par une construction très ancienne, un grand monastère, entouré d'un vieux cimetière. Arrivés là, mon père s'arrêta au milieu des tombes, sans doute pensant à ma mère qu'il avait perdue peu d'années auparavant.

En sortant du cimetière il se mit à marcher sans parler, tout absorbé dans ses pensées ; moi je le suivais comme un chien suit son maître. Et je songeais qu'un jour aussi, je le perdrais ; j'en étais toute attendrie ; alors mon affection pour lui me suggéra l'idée de placer mes pieds dans la trace des siens. D'où me venait cette pensée, surprenante chez une enfant ? Peut-être de ma mère.

Le soir, à la maison, pour me distraire des préoccupations qui ne nous manquaient pas et de l'obsédante pensée de ma pauvre mère absente, il m'arrivait quelquefois de copier, à la lueur de la lampe, des plâtres d'animaux. Bientôt je m'aperçus que ce mode de travail avait un avantage très sérieux pour moi ; les ombres se détachaient avec une vigueur telle, que les formes des bœufs, des moutons, des chevaux, se gravaient dans mon esprit avec une facilité surprenante. Beaucoup de ces modèles étaient du sculpteur Mène [1], un homme de grand talent et un ami de mon père. Ces moulages merveilleux m'ont tellement intéressée que bientôt je me suis exercée à modeler moi-même des animaux pour m'en servir dans mes compositions. Je maniais la truelle avec autant de facilité que la brosse. J'ai créé ainsi tout un troupeau, des brebis, des moutons, des béliers, des bœufs, des taureaux, des chevaux et des cerfs. Ces animaux étaient tous de petite taille, vous le pensez bien. C'est moi qui ai donné les premières leçons de modelage et de sculpture à mon frère Isidore.

— Cherche ta voie, ma fille, ne cessait de me répéter mon père, cherche ta voie, aie l'ambition de dépasser Mme Vigée-Lebrun, dont tout le monde parle en ce moment. Elle est, comme toi, la fille d'un peintre, et elle a si bien fait qu'à vingt-huit ans elle fut admise à l'Académie Royale et qu'elle est aujourd'hui membre de l'Académie de Rome, de celles de Saint-Pétersbourg et de Berlin.

Ces paroles me hantaient nuit et jour. Je les méditais longuement. Suivre la même voie que cette femme me paraissait une folie cependant.

Ne pourrais-je pas me rendre célèbre, dis-je une fois à mon père, en me bornant à peindre des animaux ?

— Certainement, fit-il, et je te répondrai comme un roi de France :

1. Mène (Pierre-Jules), 1810-1880.

« Si Dieu le veut, tu le peux. » Que ce soit là désormais ta devise.

Depuis ce jour, je me suis attachée à copier spécialement les dessins de Salvator Rosa et de Carl Dujardin. Les tableaux dans lesquels figuraient des chevaux, des chiens ou des moutons, avaient toutes mes préférences. C'étaient Paul Potter, Wouvermans, Van Berghem, qui m'attiraient plus que tous les autres peintres. Je l'ai raconté dans le *Ladies Home Journal*[1] : les vieux maîtres exerçaient sur moi une fascination irrésistible. Aussi ne saurais-je assez conseiller aux commençants



LA FIANCÉE DU SOLDAT.
Aquarelle peinte par Rosa Bonheur à l'âge de 16 ans.

de se meubler la tête d'études, c'est la vraie grammaire de l'art et le temps ainsi employé ne peut être que très profitable.

Les rapins qui s'étaient moqués de moi cessèrent leurs railleries du jour où ils virent que je faisais de bonnes copies.

Enfin, l'on acheta mon premier travail : j'en reçus cent francs. Vous devinez ma joie. Du coup, je crus ma fortune faite ! C'est comme cela pourtant que peu à peu je suis arrivée à remplir la bourse de mon père.

Tenez, voici un daguerréotype pris à cette époque : l'album que j'ai à la main était mon compagnon inséparable ; j'y croquais tout ce qui passait devant mes yeux. Mes cheveux bruns avaient des reflets de cuivre, comme ceux de ma mère. C'est après sa mort que l'on

1. Décembre 1896.

commença à me tondre ; qui donc aurait pris soin de mes boucles ? La petite robe à carreaux que vous me voyez là, avec une pelisse, était tout mon uniforme. Vous pouvez vous convaincre, par ce daguerréotype, que dans ma jeunesse je ne courais pas les rues de Paris vêtue en garçon, ainsi que le prétendent certains de mes biographes... C'est seulement après mes premiers envois au Salon, quand j'ai entrepris d'étudier les bœufs dans les abattoirs et les chevaux dans les marchés, que j'ai enfourché des culottes.

Ma vie avec mon père était un mélange de scènes de tristesse et d'incidents comiques. Son atelier était rarement balayé; c'était un tohu-bohu, un pêle-mêle, un vrai capharnaüm. Quand il recevait de l'argent, il le jetait dans tous les coins, de peur de le dépenser trop vite. S'il venait à en avoir besoin, il me disait : « Viens, fille, tâche de me déterrer une pièce de cent sous ».



ROSA BONHEUR A SEIZE ANS.

C'est dans ce pauvre milieu que me trouva Nathalie Micas, la jeune fille qui devait occuper une place si considérable dans mon existence. J'avais quatorze ans à cette époque, elle en avait deux de moins, mais sa taille était plus élevée. Sa famille, établie depuis longtemps à Paris, était d'origine portugaise. Un de ses grands-oncles avait été chevalier de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant-général dans les armées de Louis XV et de Louis XVI.

Victime de la Révolution, qui avait englouti tout son patrimoine, M. Micas avait été obligé de se faire typographe. Plus tard, il s'établit fabricant de gaines et d'étuis, et sa femme dirigea un petit atelier d'une vingtaine d'ouvrières dans la rue de Montmorency, nº 43.

Un jour, mon père le vit entrer dans son atelier. M. Micas venait lui demander de faire le portrait de sa fille : « Il faut m'accorder un tour de faveur, monsieur, dit-il sur un ton fort triste, parce que la pauvre enfant ne restera pas longtemps de ce monde. » Il paraît que sa petite Nathalie était d'une santé très délicate et qui donnait de grandes inquiétudes.

Les séances commencèrent immédiatement, ce fut le départ d'une vie nouvelle.

L'expression du visage de la jeune malade m'inspira dès l'abord un sentiment de surprise indéfinissable : au cours d'une des dernières nuits, j'avais vu en rêve cette jeune fille pâle et brune qui descendait un vieil escalier et s'avançait vers moi.

Un nouvel étonnement m'était réservé quelques jours plus tard,



LE BERGER ET SES MOUTONS.
Tableau peint par Rosa Bonheur à l'âge de 19 ans.

quand je fis ma première visite à l'appartement des Micas : l'escalier de la maison, c'était celui de mon rêve ; je le reconnus sur le champ. Je ne pus m'empêcher de faire part à Mme Micas de cette étrange coïncidence, et cela nous conduisit naturellement, Nathalie et moi, à rappeler quelques-uns de nos souvenirs d'enfance. Quelle fut ma surprise d'apprendre que nous nous étions déjà rencontrées. Une fois, ç'avait été au cours d'une de ces visites du dimanche, où j'accompagnais ma mère à la maison de Ménilmontant. Certain jour que je m'étais amusée, avec d'autres enfants de Saint-Simoniens, à lancer des pommes par-dessus la muraille à un groupe de petits garçons et de petites filles qui étaient de

l'autre côté ; il paraît que Nathalie était du nombre de ces gamins, qui nous réjouissaient tant, lorsque nous les voyons se disputer nos libéralités.

C'était Nathalie encore, cette petite fille que l'on promenait tous les jours sur la place Royale, et qui bien des fois m'avait amusée à cause de l'abat-jour vert que ses parents lui mettaient sur le front pour garantir ses yeux malades de l'éclat trop vif du jour ! Cet abat-jour vert avait le don d'exciter les rires des petits galopins de l'école Antin, et je n'en étais pas le moins turbulent, vous le savez.

Mme Micas assistait souvent aux séances de portrait, et plusieurs fois elle se montra touchée jusqu'aux larmes de tout ce que je lui disais de ma mère et du culte véritable que je gardais pour sa mémoire. Cette excellente femme me prit en amitié et s'attacha désormais, autant qu'il lui fut possible, à me faire oublier la perte irréparable que j'avais faite. Comment la bonté qu'elle me témoignait n'eût-elle pas gagné mon affection et ma confiance ? C'est à elle que je fis la première confidence d'un rêve dont je n'avais pas osé parler à mon père.

Une nuit, il m'avait semblé voir ma mère debout à côté de mon lit ; elle était vêtue d'une robe blanche, ses cheveux bouclés flottaient sur ses épaules. Si grande que fût mon émotion, elle n'égala point ma joie, et je me dressai précipitamment pour me jeter dans ses bras. Une étrange torpeur paralysa mes membres à ce moment-là. Je m'écriai cependant : « Chère maman, tu n'es donc pas morte ? »

Ma mère se mit à sourire en faisant de la tête un signe de dénégation, puis elle posa sur ses lèvres l'index de sa main gauche, et, tout en me regardant avec des yeux pleins d'amour, elle s'effaça aussi rapidement qu'elle m'était apparue. Le souvenir de ce songe, de cette vision, a été ma consolation pendant toute ma carrière. Depuis lors, je n'ai cessé de garder la conviction que ma mère s'était montrée à mes yeux dans le dessein de me faire comprendre qu'elle était toujours vivante auprès de moi. Que de fois, dans les moments difficiles, j'ai senti les effets de sa protection !..... Oh ! oui, c'est elle qui a été mon ange gardien, la sainte que j'ai toujours invoquée et vers laquelle se sont élevées mes prières.....

Mon père faisait payer ses toiles un prix dérisoire ; c'était pour lui bonne aubaine quand il parvenait à obtenir cent cinquante à deux cents francs pour un portrait. Lorsque celui de Nathalie fut achevé, M. Micas se décida à faire faire le sien et celui de sa femme. L'effet premier de ces rencontres fréquentes fut bientôt de rendre les deux hommes les meilleurs amis du monde : peut-être étaient-ils naturellement faits pour sympathiser, mais la sollicitude de mon père pour la petite Nathalie,

dont M. Micas avait été profondément touché. fut certainement pour beaucoup dans l'éclosion de tels sentiments.

Si notre logis était souvent en désordre, mes vêtements étaient loin de recevoir les soins dont ils avaient besoin. Nathalie voulut se charger d'une tâche à laquelle je m'entendais très mal : elle prit l'habitude, à cet effet, de venir un peu plus tôt et de partir un peu plus tard. En compensation, je lui donnais des leçons de dessin ; elle y prenait beaucoup de goût du reste, et montrait des aptitudes réelles ; j'étais très fière de mon élève.

M. Micas et mon père voyaient avec une égale satisfaction l'affection



L'HEUREUSE FAMILLE.
Lavis peint par Rosa Bonheur à l'âge de 19 ans.

grandissante de leurs enfants. Mon père donnait à Nathalie le nom de Nanette ; plus poétiquement, M. Micas m'appelait « sa petite fleur des bois ».

Vers cette époque, mon père fut amené à faire la connaissance de plusieurs personnages dont la protection lui fut très utile : M. Feuillet de Conches, M. Germain-Leduc. sans compter la famille Czartorisky. J'ai vu venir à la maison la princesse Adam Czartoriska : elle faisait de belles broderies, qui étaient vendues au bénéfice des Polonais réfugiés en France, — ils étaient nombreux alors ; mon père lui a dû plus d'un élève, et moi-même j'ai été donner quelques leçons de dessin à sa fille, la princesse Ida. Oh ! c'étaient là des heures bien employées ! Nous les passions à faire des glissades d'un bout à l'autre de la grande galerie.

J'étais pourtant déjà jeune fille, mais je n'avais pas perdu le goût des jeux garçonniers : je crois bien qu'à vingt ans il m'est arrivé de jouer encore aux chevaux avec mon frère Isidore.

Il vint aussi à notre atelier une petite dame anglaise très drôle, qui était la femme de l'amiral Cockburn, celui qui reçut à bord du *Bellerophon* Napoléon, lorsqu'il dut s'embarquer à Rochefort pour l'Angleterre avant d'aller à Sainte-Hélène. Un jour, elle voulut m'emmener à Versailles et je lui dus à cette occasion ma première robe blanche.

Entre temps, nous avions été habiter rue de la Bienfaisance (1837-1838), ensuite 29, faubourg du Roule (1838), avant d'aller rue Rum-



« Assemblée d'aspirants, soupirants, pleins d'espoir. Coups-d'œil profonds de part et d'autre. Observations délicates de la part du père et de la mère, grande envie d'apprécier de la part des demoiselles, mais timidité délicieuse qui permet aux prétendants de savourer d'avance les charmes des 290.000.000 000 demoiselles. »

LES DEMOISELLES A MARIER.

Croquis de Rosa Bonheur.

ford, 13 (1841), mais il s'était auparavant produit un grand changement chez nous. Mon père, qui semblait tourmenté d'une grave préoccupation, me regardait parfois d'une façon qui m'intriguait. Souvent aussi, à la nuit tombante, il m'emmenait avec lui dans la ville et s'arrêtait toujours devant la même maison ; là, il attendait patiemment qu'une jeune femme en sortît. A peine avait-elle paru, qu'il lui prenait le bras, et tous deux se promenaient de long en large pendant plus d'une heure.

J'aurais bien désiré savoir ce qu'ils disaient, je n'osais m'approcher cependant et je restais à une distance si respectueuse que je ne pouvais rien entendre.

Je ne m'amusais guère, et pour distraire mon ennui, j'en étais réduite à aller sous un réverbère observer les papillons qui, attirés par la lumière, venaient se précipiter dans la flamme. Ces pauvres petits

insectes, il en est qui tombaient morts devant moi ; pour éviter qu'ils ne fussent écrasés par les pieds des passants, je les ramassais, j'en remplissais ma poche, puis, arrivée à la maison, je mettais les petits cadavres dans une boîte en carton qui leur servait de tombeau.

Certain soir, mon père me fit pénétrer sous la porte cochère aux alentours de laquelle nous avions monté la garde si souvent. Il me fit



DANS LES LANDES : PAGE DE CROQUIS, PAR ROSA BONHEUR.

grimper l'escalier et m'introduisit chez cette jeune femme, à peine mon aînée de neuf ans et qui avait un fils presque aussi grand que moi. Après m'avoir présentée, mon père me dit que dorénavant cette dame me servirait de mère, car il allait l'épouser, et que notre intérieur serait tenu d'une façon plus convenable ; en attendant, il désirait que je me rendisse à Bordeaux chercher ma sœur qui vivrait désormais avec nous [1].

1. Mme veuve Peyrol, qui fut la seconde Mme Bonheur, était née Marguerite Picard, le 5 mai 1813 ; elle est morte en 1887, à l'âge de 74 ans.

Vous ne me croiriez pas si je ne vous disais que le coup fut très rude, bien qu'il ne me surprît point : aussi est-ce avec une grande satisfaction que je m'éloignai pour quelque temps d'un intérieur où la nouvelle venue allait régner en maîtresse ; même je trouvai le moyen de prolonger mon absence, en prétextant des excursions artistiques. J'ai fait du reste, à cette époque, des études très sérieuses de bergers montés sur leurs échasses ; n'empêche que mon père, finissant par craindre de ne pas me voir revenir à Paris, m'écrivait les lettres les plus pressantes pour me rappeler.

Un de mes gros sujets de préoccupation pendant mon séjour à Bordeaux avait été le mystère qui planait sur la naissance de ma pauvre mère, et je m'étais proposé de profiter des circonstances pour interroger là-dessus la vieille Mme Aymée, pensant bien, non sans raison, que si je la décidais à parler, je saurais bientôt tout ce que je désirais connaître. Par malheur, je me heurtai à une volonté obstinée de garder le silence. Ne voulant pas m'avouer vaincue, je commençai des recherches à la mairie. Mme Aymée voyait avec impatience le mal que je me donnais.

— Arrête-là tes démarches, me dit-elle enfin, à quoi cela te servira-t-il de savoir le vrai nom de ta grand'mère ? Tout ce que je puis te dire, c'est que c'était une grande dame et que tu dois respecter sa mémoire en t'abstenant de pénétrer son secret. Promets-moi de ne plus t'occuper de toutes ces vieilles histoires.

Et je le lui promis, bien qu'à regret.

— Du reste, poursuivit-elle, qu'est-ce que cela peut te faire, est-ce que tu ne sais pas que si tu descends par ta mère d'une race royale, par ton père tu viens d'une famille de cuisiniers.

J'ai su plus tard que Mme Aymée avait toujours eu de grandes craintes au sujet du valet de chambre de M. Dublan, qui lui aussi était au courant du mystère de ma famille. Chose inexplicable, cet homme fut, dit-on, mystérieusement assassiné, en même temps qu'un maire de Bordeaux.

Il m'est arrivé plusieurs fois, au cours de ma longue carrière, d'avoir facilité de recommencer mes recherches avec une quasi certitude de réussite. La parole donnée à Mme Aymée m'a toujours arrêtée. Ce que j'avais promis était sacré pour moi.

Comme on le suppose bien, Mme Aymée m'avait beaucoup questionnée sur ce qu'était ma vie à Paris et sur l'intérieur de mon père, aussi ai-je eu toutes les peines du monde à obtenir d'elle qu'elle me laissât emmener ma sœur. Songez qu'elle avait élevé Juliette depuis l'âge de trois ans, et que ma sœur venait d'atteindre sa seizième année. Mme Aymée l'aimait comme son enfant, et ce fut pour elle un grand

crève-cœur de s'en séparer. Lorsqu'elle vint nous conduire à la diligence, elle était toute en larmes et la dévorait de ses baisers.

Quelle que fût mon appréhension en rentrant chez mon père, rue Rumford, je m'aperçus du moins que notre intérieur était beaucoup mieux tenu qu'autrefois.

Il se trouva que ma sœur Juliette, tout comme moi, était heureusement douée pour le dessin ; mon père la fit travailler dans son atelier avec moi et mes deux frères. Il avait donc sous ses yeux toute une couvée d'artistes, qui devait plus tard rendre son nom célèbre.

J'étais le moniteur général de la petite troupe ; cela soulageait



CROQUIS HUMORISTIQUE DE ROSA BONHEUR.
(M. Bourges, marchand de tableaux, et son pot-au-feu.)

d'autant mon père. M. Micas, par contre, désapprouvait tout à fait un tel arrangement ; c'est que, avec une perspicacité remarquable, il escomptait pour moi un autre avenir que celui de maîtresse de dessin. Le temps que je consacrais à enseigner à mes frères et sœur ce que je savais déjà lui eût paru beaucoup mieux employé à me perfectionner dans mon art, aussi conseillait-il à mon père de louer un atelier où je travaillerais seule et où, par conséquent, je pourrais donner libre cours à mes inspirations.

Mon père objectait la dépense, question toujours capitale chez nous, mais qui n'empêcha pas la bonne mère Micas de se mettre en campagne et, après de persévérantes recherches, de me dénicher un local dans une grande caserne artistique de la rue de l'Ouest, 56. Cet atelier semblait fait

exprès pour moi; le prix en était si modéré que mon père dut renoncer à faire aucune objection. N'était-ce pas moi, du reste, qui faisais bouillir la marmite à la maison; la vente de mes tableaux devait suffire à peu près à tout. Oh! je ne regardais pas au prix de mes toiles; j'étais bien heureuse de prendre tout ce qu'on m'offrait, et je faisais des tableaux pour trois cents francs, sauf à me rattraper sur la quantité, car il me fallait de l'argent pour venir en aide à mon cher père que je savais atteint de la maladie de cœur qui devait l'emporter quelques années plus tard?



APRÈS BOIRE.
Croquis de Rosa Bonheur.



LE LABOURAGE, PAR ROSA BONHEUR.
(Salon de 1845, 3e médaille.)

CHAPITRE XII

LES PREMIERS SUCCÈS. — LE DÉBUT AU SALON (1841).
VOYAGES EN AUVERGNE.



BŒUF, PAR ROSA BONHEUR.

Lorsque j'ai commencé à vendre ma peinture, mon père me donna le conseil de signer Raimond, car, à son dire, le nom de Bonheur avait l'air d'une dérision pour nous. « Ne serait-ce pas faire injure à ma mère, lui dis-je ? Mon ambition est, au contraire, d'illustrer le nom qu'elle a porté, de telle sorte qu'elle se trouve associée à la renommée que je pourrai acquérir. Elle m'appelait Rosa dans ses moments de tendresse, c'est Rosa Bonheur que je veux signer. » Puis-je regretter aujourd'hui de m'être montrée fidèle à sa mémoire[1] ?

Mon père me sermonnait souvent, du reste ; il me reprochait mes allures garçonnières, mon indépendance de caractère et d'esprit, sans compter la franchise sans détour de mes propos.

1. Les livrets du Salon portent : en 1841, *Rosalie Bonheur ;* en 1842, *Rosalie R. Bonheur ;* en 1843, *Rosalie Bonheur ;* à partir de 1844, *Rosa Bonheur.*

« Ah ! me disait-il, tu n'as point l'art de dire les choses à moitié, toi, et tu n'entends rien à la diplomatie. La niaiserie des brebis timides t'a paru absurde, et c'est pourquoi tu ne veux pas te contenter de leur sort; sache bien cependant que le rôle du cheval ombrageux n'est pas meilleur : après avoir eu la fumée aux naseaux et l'écume au frein, faute d'avoir pu se résigner au mors et à la bride, il devient bientôt une simple rosse. Avec du talent et de la modestie, on peut arriver fort bien à se faire estimer et à conquérir de nobles amitiés..... Ce n'est pas, tu t'en doutes, que j'aie grande vénération pour les formes et pour les habitudes du monde, ce bon ton prétendu, ces formules de conversation originellement belles, mais qui se changent en grimaces. Certainement, je méprise tout cela, parce que c'est le masque de bien des hypocrisies. Il y a là toutefois une tradition qui est suivie par la société avec plus de justesse qu'on ne pense. Cette société n'est pas toute fausse dans ses formes, pas plus que tous ceux qui disent des patenôtres ne sont des tartufes; la plupart sont, au contraire, de braves gens, respectables à tous égards. Il te faut garder la mesure des hautes convenances : le style débraillé, genre bousingot, ne paraît pas propre à donner idée d'un jugement élevé; il en est de même de ce grand laisser-aller, exempt de mesure, qui fait regretter le tact exquis de la femme. Je dis ceci parce que je veux que rien n'altère cette brillante auréole que donne le talent qui fait tant d'envieux cruels et jaloux..... Il en est de ceci comme de la politique : que de gens sont prêts à tout briser, et qui n'ont pas le moindre plan pour nous refaire un abri solide le lendemain. C'est la pierre d'achoppement, à notre époque. Édifier a toujours été plus lent que détruire..... Mais je connais ton bon cœur, ma fille, et je sais qu'il modifiera ta manière de voir en ce qui concerne des habitudes puériles et stupides peut-être, si l'on n'en juge que les apparences, mais qu'il est nécessaire de respecter néanmoins et de mieux approfondir..... Point de singerie ni d'exagération, du vrai, du beau, de la dignité, c'est se sentir dans le sentier divin qui nous élève au-dessus des brutes et des gens pires que les brutes..... Je laisse là ce sermon, qui n'est qu'un épanchement de mon pauvre cœur paternel, jaloux de voir sans tache mon bien le plus précieux. »

Ce sont à peu près les termes d'une lettre qu'il m'écrivait. Pauvre père, mon indépendance de caractère lui donnait bien du fil à retordre ! Et pourtant, si je lui résistais parfois, c'était précisément parce que je l'adorais et que je sentais la nécessité de le défendre contre lui-même; il était si bon et si facile à exploiter !

J'avais dix-neuf ans (1841) lorsque, pour la première fois, il m'enga-

gea à présenter au Salon deux de mes œuvres qui lui paraissaient dignes d'être admises. *Chèvres et moutons*, c'était le titre de l'une d'elles; l'autre représentait *Deux lapins*. Je les vois encore. Toutes deux furent acceptées; je n'ai pas besoin de vous dire combien je fus heureuse et fière. Il en fut de même l'année suivante pour trois toiles[1] et une petite terre cuite qui était une brebis tondue.

J'ai exposé aussi en 1843[2] et en 1844[3], toujours des animaux. Dans



TÊTE DE BÉLIER (1845), PAR ROSA BONHEUR.

mon cher petit atelier, j'en étudiais successivement tous les types, au triple point de vue myologique, ostéologique et physiologique[4]; je me préparais aux dissections que j'ai exécutées plus tard, lorsque l'amour

1. Salon de 1842 : *Animaux dans un pâturage, effet du soir; Vache couchée dans un pâturage; le Cheval à vendre;* une *Brebis tondue* (terre cuite).

2. Salon de 1843 : *Chevaux sortant de l'abreuvoir; Chevaux dans une prairie*, et un *Taureau* (plâtre).

3. Salon de 1844 : *Vaches au pâturage, bord de la Marne; Moutons dans une prairie; la Rencontre, paysage avec animaux*, et un *Ane*.

4. A cette époque, Rosa Bonheur notait l'emploi de ses journées sur de minuscules calepins, bourrés de dessins, de croquis. Pour certains jours, on y lit des lignes comme celles-ci :

« Étude de ciel le soir et le matin, du côté de Clamart. — Les enfants faisant du feu. —

de l'art m'a poussée à fréquenter les abattoirs. Je lisais les ouvrages d'anatomie avec le plus grand soin, tout en prenant des notes. Quelquefois même je rédigeais, comme aide-mémoire, des tableaux synoptiques.

Nathalie venait tous les matins me retrouver dans mon petit atelier; nous travaillions, nous vivions là en tête-à-tête, sans recevoir la visite d'aucun flirteur.



VACHE, VUE DE DOS.
Dessin de Rosa Bonheur.

Avec quelle sollicitude cette brave amie s'ingéniait à me faire gagner du temps! C'est elle qui, par exemple, calquait mes dessins et les reportait exactement sur la toile, car son ambition n'était pas de devenir mon égale ; ce qu'elle voulait, ce qui suffisait à ce cœur dévoué, c'était de m'être utile, de m'épargner la préparation de mes tableaux.

Nous travaillions avec acharnement jusqu'à l'heure du déjeuner. Dès que midi sonnait, vite, l'on embrochait des côtelettes que Nathalie avait apportées le matin et nous les faisions griller devant la porte ouverte du petit poêle en fonte. Quel plaisir de voir tomber le jus dans la soucoupe qui servait de lèchefrite! Jamais je n'ai mangé rien d'aussi délicieux et de meilleur marché.

Préparer des papiers en couleur pour pochades. — Dessiner des compositions de vaches et de chevaux. — Étude de taureaux. — Chevaux en bas-relief pour étude de mouvements. — De même de bœufs, étalons. — Faire Nathalie en plein air.

» Deux dessins de bienfaisance, un pour M. David (d'Angers), — croquis d'après nature. — Faire des bœufs du marché, — des chevaux. — Lire, sur la conformation du cheval, Richard (du Cantal), — aller au Marché aux Chevaux, abattoirs. — Dessin à préparer en anatomie pour chevaux. — Finir mes grandes études de chevaux. »

Ce régime convenait admirablement à Nathalie. Ma chère amie reprenait des forces à vue d'œil ; ses joues se coloraient, ses yeux devenaient plus vifs. Elle n'avait jamais été poitrinaire ; son père et sa mère se l'étaient imaginé à faux. Si elle avait paru longtemps languissante, c'est tout simplement parce que sa nourrice était une femme intéressée, qui l'avait privée des soins nécessaires à son jeune âge.



Cliché Braun, Clément et Cie.

BÉLIER, BREBIS ET AGNEAU, PAR ROSA BONHEUR.

(Salon de 1845, 3e médaille.)

Le soir venu, nous rentrions chacune chez nos parents, pour le dîner.

Je ne me contentais pas de travailler entre les quatre murs de mon atelier. A la belle saison, je parcourais les quartiers des Batignolles, des Ternes, et le versant nord de la Butte-Montmartre ; j'allais à Villiers, près du parc de Neuilly ; ce n'était que fermes, étables et écuries. Même il m'arrivait de m'éloigner de Paris et de prendre pension dans les pays où je m'arrêtais. C'est ainsi que, plusieurs fois, je suis allée à Anet ; j'avais trouvé un gîte chez le juge de paix qui, tout comme sa femme, me comblait de prévenances et de soins. Il existe là les ruines

du fameux château qu'Henri II fit construire pour Diane de Poitiers, mais ces vieilles murailles tentaient moins mon crayon que les moutons, les chèvres et les vaches qui paissaient dans les champs d'alentour.

Je ne me plaisais qu'au milieu de ces bêtes, je les étudiais avec passion dans leurs mœurs. Une chose que j'observais avec un intérêt spécial, c'était l'expression de leur regard : l'œil n'est-il pas le miroir de l'âme pour toutes les créatures vivantes ; n'est-ce pas là que se



LES TOMBEREAUX DE PIERRES.
Dessin de Rosa Bonheur.

peignent les volontés, les sensations des êtres auxquels la nature n'a pas donné d'autre moyen d'exprimer leur pensée.

Je m'efforçais de mettre dans tout ce que je faisais l'exactitude des moindres détails. Je dessinais l'animal dans les diverses attitudes qu'il prenait, et lorsqu'il venait à en changer, je n'avais pas la simplicité d'attendre qu'il lui plût de reprendre celle que j'avais trouvée intéressante. Je saisissais la nouvelle pose. Mais s'il revenait à la première, j'en profitais pour compléter le croquis commencé.

Le travail ne m'a jamais fatiguée et jamais la patience ne m'a fait défaut, à ce point qu'il m'est arrivé de faire ce manège pendant cinq à six heures de suite, sans interruption.

J'avais à cette époque de si bons yeux, que je distinguais à une distance considérable les objets que je voulais étudier. Dans un paysage, aucun détail ne m'échappait et je les rendais tous avec une sincérité qui souvent déroutait le public, au point de nuire au succès de mes tableaux.

Si l'on veut se faire une idée des beautés de la nature, il importe cependant d'étudier assez minutieusement les lointains et les deuxièmes plans; ce n'est qu'ensuite qu'il convient d'estomper les détails en les



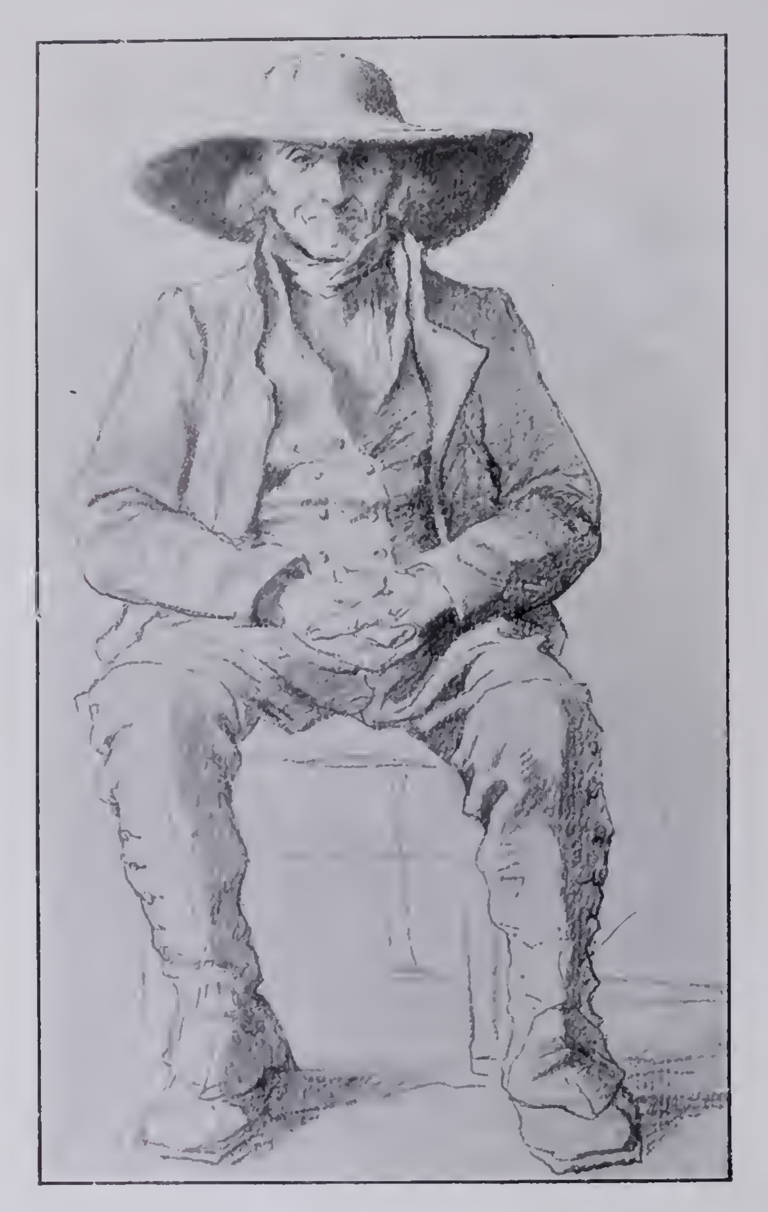
A LA PORTE DE L'ÉCURIE.
Dessin de Rosa Bonheur.

enveloppant de leur atmosphère. C'était la méthode de Wouvermans, celle de Hobbema, de Metzu, de Van Ostade, de Terburg et de Berghem. J'ai tâché de la suivre.

Mon envoi au Salon de 1845 se composait de six toiles[1]; cela faisait dix-huit que je présentais depuis 1841, et qui toutes avaient été admises. Cette fois, j'obtins une troisième médaille. Si grande que fût ma joie, Nathalie se montra plus heureuse encore que moi. Je n'oublierai jamais comment sa pâleur maladive s'anima tout d'un coup

1. Salon de 1845 : *les Trois Mousquetaires; Brebis et son agneau égarés pendant l'orage; le Labourage*, où la charrue est traînée par deux chevaux; *Taureau et vaches; Bélier, brebis et agneau; Vaches au pâturage.*

lorsque je lus devant elle la lettre qui m'annonçait mon premier succès. Il semble que de ce jour date vraiment notre amitié ; nous nous liâmes en effet d'une façon complète et nous devînmes inséparables. Je n'étais heureuse que lorsque je la voyais près de moi ; de son côté, elle n'éprouvait pas de plus grand plaisir que lorsqu'elle venait à l'atelier, pour travailler avec moi.



LE VIEUX MONTAGNARD.
Dessin de Rosa Bonheur.

La distinction que j'avais obtenue rendit plus facile la vente de mes tableaux. Je continuais de donner à mon père tout l'argent que j'en tirais, sauf ce qu'il me fallut pour acheter Margot. Margot était une jument que je m'étais mise en tête de posséder ; je la montais à califourchon, et c'est sur le dos de cette bonne bête, que, comme Don Quichotte sur son Rossinante, j'ai graduellement étendu le cercle de mes pérégrinations Quoique, dans le fond de mon cœur, je fusse restée fidèle Templière, je m'empresse de dire que pas une seule fois cependant je n'ai cherché querelle aux moulins à vent.

Bien souvent il m'est arrivé, au cours de mes longues promenades, de rencontrer, sur les routes poudreuses de l'Ile-de-France, des troupeaux de ces bestiaux que l'on conduit aux abattoirs de Paris. Et je me souviens particulièrement d'une fois, — c'était à une époque où nous avions loué à Chevilly une petite maison de campagne pour y passer l'été et faire des études d'animaux, — je revenais à Paris à la nuit tombante, montée sur ma jument Margot. La route était encombrée de troupeaux

de bœufs et de moutons, et Paris m'apparaissait perdu sous un plafond de brouillard sale et triste; Paris, la ville immense, où grouille tant de misère, où vit tant de grandeur!

Je songeais avec tristesse que toute cette chair vivante, tout ce sang des pauvres bêtes qui s'en allaient devant moi, beuglant ou bêlant, dans un nuage de poussière, allait bientôt tomber sous le couteau du boucher.

Pauvres créatures innocentes, qui ne reçoivent la vie qu'à raison de



A L'OMBRE D'UN CHÊNE (1846).
Dessin de Rosa Bonheur.

cette fin lamentable !... Je me demandais pourquoi tant de victimes. Ces êtres muets ont-ils été, dans une vie antérieure, des gens comme nous, dont les crimes ou les fautes auraient mérité cette effroyable punition..... Quel déplorable destin !..... Quelle terrible nécessité aussi que celle de donner la mort..... Cette scène m'a inspiré deux tableaux : *le Meunier cheminant* [1], et *le Départ pour le marché* [2].

1. Salon de 1848.
2. Cette toile porte la date de 1854 ; elle a obtenu une enchère de 32.000 francs à la vente faite le 15 novembre 1906 à la Galerie Georges Petit.

Le travail sans relâche que je menais en l'été de 1846[1] m'avait beaucoup fatiguée ; je me sentais un grand besoin de repos, tout au moins de changement d'air ; sur les instances des parents de ma belle-mère, qui habitaient l'Auvergne, je m'étais décidée à me rendre auprès d'eux, mais je n'entendais pas qu'un séjour de quelques mois en province, fût-il forcé, dût être tout à fait sans profit pour mon art.

Dans les derniers jours de 1846, je partis donc par la diligence du grand bureau — car il n'y avait pas encore de chemin de fer. C'était une de ces lourdes machines à cinq chevaux qui mettaient alors Paris en communication avec toutes les parties du royaume. Ma belle-mère faisait le voyage avec moi. Ah ! nous n'allions pas tout à fait aussi vite que dans les trains rapides d'aujourd'hui. Les chevaux trottaient quand la route était plane, mais si elle venait à monter quelque peu, l'on allait au pas. Je vous laisse à penser si, dans les contrées montagneuses que nous traversions, l'occasion pour les chevaux d'aller au pas était fréquente. Et les voyageurs de descendre pour se dégourdir les jambes. J'étais généralement perchée à l'impériale, mais il ne me déplaisait pas non plus d'aller devant les chevaux, au long des côtes. Ces pays sont admirables. J'eus le temps de bien voir, durant les huit jours juste que dura le voyage de Paris à Clermont. Pour se rendre à Mauriac, où habitaient les parents de ma belle-mère, il fallait encore un jour et demi. Voici une lettre écrite de là-bas, et que je garde précieusement. Je l'adressais à Mme Micas.

Mauriac, vendredi matin, 6 septembre 1846.

Mes chers amis, je suis ici depuis mardi, neuf heures du soir. Pardonnez-moi d'avoir tardé à vous donner de mes nouvelles comme je vous l'avais promis ; mais si vous saviez tout ce que j'ai éprouvé en voyant ce bon pays où l'on est si hospitalier, où l'on m'a tant fêtée que je n'ai pas encore eu un moment de liberté ! Figurez-vous qu'ici, comme dans tous les pays de montagne, pour vous faire honneur, on ne trouve pas de meilleure manière que de vous servir à manger et à boire, comme nos premiers pères, qui avaient de plus robustes constitutions et qui faisaient honneur sans peine à leurs hôtes ; mais pour moi, si je n'avais pas bientôt fini d'épuiser le nombre des parents et amis, je pourrais mourir de quelque indigestion. Pourtant, je ne serais pas brave si je ne répondais pas à leur bonne réception ; du reste, je me porte bien, et ma belle-mère encore mieux ; elle a repris d'une manière surprenante depuis deux ou trois jours. Notre voyage a été heureux, et surtout pour moi, qui étais enchantée d'être perchée sur l'impériale.

Nous sommes arrivées à Clermont lundi, à six heures du matin. Vous

1. Au Salon de 1846, Rosa Bonheur avait exposé : un *Troupeau cheminant; le Repos Moutons et chèvres ;* un *Pâturage; Brebis et agneau,* dessin.

dépeindre ce que j'ai éprouvé en voyant le Puy de Dôme, cette montagne énorme, dont le sommet se perd dans la neige ! Si Maurice ne m'avait pas retenue, je voulais grimper sur toutes les montagnes, mais nous devions repartir le soir à dix heures pour Mauriac ; cependant, après avoir déposé nos effets à l'hôtel, nous sommes montées dans une petite voiture qui vous porte à des bois à moitié des montagnes ; là, j'ai encore vu de belles choses. Enfin, le soir est venu et nous sommes parties, et alors, que la route devient mauvaise !



BERGER JOUANT DE LA MUSETTE (1847).
Dessin de Rosa Bonheur.

à travers les rochers, jusqu'à Mauriac, tantôt dans les ravins, tantôt suspendue au-dessus ; vous pouvez en juger : pour faire trente lieues, on met une nuit et un jour ; mais il n'y a rien à craindre en ce temps-ci, c'est en hiver que c'est dangereux.

Je suis pressée pour aujourd'hui, je ne vous en dirai pas davantage ; je désire savoir de vos nouvelles, répondez-moi s'il vous plait. Madame Micas, je vous embrasse de tout cœur, et vous aussi. monsieur le pêcheur à la ligne (M. Micas) : c'est un pays qu'il vous faudrait voir, prendre des truites pendant que je prendrais les magnifiques vues, les belles cascades qui roulent sur la

pierre : l'eau est comme du cristal : c'est sauvage et beau, mille fois beau. Hier j'ai été au pont d'Ause, perchée sur un char rustique traîné par des bœufs. Demain je repars avec Jacques à la chasse. Enfin, je suis heureuse autant que je peux. Je vous embrasse.

Votre amie, votre enfant si vous le voulez,

Rosa Bonheur.

Suivaient ces lignes à l'adresse de Nathalie :

Ma chère amie, tu vois que les distractions ne sont pas ce qui me manque, c'est si beau, par ici, que mon esprit n'est qu'à admirer et à imiter : chose bien difficile : l'imitation est si froide pour rendre ce qui est..... Enfin, je ferai de mon mieux. Ah ! si tu étais avec moi, j'en perdrais la tête de bonheur, car éprouver un plaisir sans toi, ce n'est qu'en jouir à moitié. C'est que, vois-tu, tu me comprends, toi, ma Nathalie. Il me semble qu'il y a un mois que je ne t'ai vue ; et puis, la vie est si différente de celle de Paris qu'il me semble être encore bien plus loin. Je suis tout étrange le matin : lorsque je m'éveille, je suis tout étonnée de ne pas me trouver où mon esprit était. J'attends avec impatience de tes nouvelles. Ne m'écris pas poste restante avant que je ne te l'aie dit : ce n'est pas si facile que tu crois d'aller les chercher. Voici où tu vas m'écrire mon adresse : chez Fauché [1], aubergiste à Mauriac.

Je t'embrasse, ton amie,

Rosa B.

Je t'embrasse comme je t'aime.

J'ai travaillé énormément pendant les quelques semaines de ce voyage de fin d'été. Lorsqu'il me fallut rentrer à Paris, mes albums et mes cartons étaient bourrés de croquis et d'études faits d'après les sites pittoresques de cette contrée, ses habitants et les animaux que j'y avais rencontrés.

Les quatre tableaux que j'ai envoyés au Salon de 1847 [2] ont été en partie composés d'après ces études.

S'ajoutant aux récits que je faisais des incidents de mon voyage, les études que j'avais rapportées d'Auvergne avaient eu un autre effet que de me fournir des sujets de compositions, celui d'enthousiasmer tellement ma chère Nathalie qu'elle n'eut plus qu'un désir : faire à son tour ce voyage, mais le faire avec moi. Je ne pus résister à ses

1. M. Fauché était un parent de la seconde Mme Bonheur. Sa fille épousa dans la suite M. Auguste Bonheur.

2. Salon de 1847 : *Labourage, paysage et animaux (Cantal); Moutons au pâturage (Cantal); Études de chevaux étalons pur sang; Nature morte.*

instances, et le Salon de 1847 ne fut pas plutôt fermé que nous partîmes ensemble. Voici, écrite d'un coin d'Auvergne, une lettre de Nathalie à sa mère :

Mercredi.

Chère maman,

Hier mardi, j'ai reçu ta lettre qui, je t'assure bien, malgré le peu de temps qui nous sépare, était attendue avec une vive impatience, quoique je ne puisse pas te dire que je m'ennuie. L'idée que je m'étais faite du pays est loin d'être



LE DÉPART POUR LE MARCHÉ (1854), PAR ROSA BONHEUR.
D'après une eau-forte de G. Greux.

près de la vérité ; c'est charmant ; la campagne est riche et partout l'on rencontre de quoi se mettre à l'ombre. Les chaumes sont on ne peut plus artistiques ; aussi, dans ce moment, suis-je en train d'en peindre un d'après nature. Je ne veux pas dire lequel ; je désire qu'on le reconnaisse. Tu me recommandes, bonne mère, de ne pas faire d'extravagances ; je te remercie, mais si tu étais là, tu ne me reconnaîtrais pas : je suis, et nous sommes pour mieux dire on ne peut plus calmes ; le désir de travailler nous tient en laisse et ce n'est qu'au coucher du soleil que nous faisons nos promenades sentimentales.

Là, ma chère mère, nous voudrions que toi aussi, qui travailles tant, tu puisses te reposer. Aussi, mère chérie, es-tu le sujet de nos plus agréables conversations. Tu me dis aussi, chère mère, de ne pas trop retenir ma chère

Rosa : je peux bien y être pour quelque chose, mais comme il y a longtemps qu'elle n'a trouvé le moyen de faire d'aussi belles études, elle se sent entraînée malgré elle. Enfin, mère chérie, nous tâcherons d'arranger cela pour le mieux, mais en attendant, nous travaillons beaucoup, et il se trouve qu'hier nous avions tous les habitants du pays sur le dos, ce qui devenait horriblement



PAGE D'ALBUM.
Croquis de Rosa Bonheur.

gênant. Il est encore une chose bien contrariante, c'est qu'il ne fait plus bien beau et que nous sommes obligées de nous mettre sous un hangar pour travailler.

Dans mon égoïsme, quoique je ne puisse t'aider, la pensée que vous avez de l'ouvrage contribue bien à ce que le temps ne me semble pas aussi long..... Enfin, ma bonne mère, le temps et Dieu voudront peut-être que tant d'années de travail et de veilles ne soient pas perdues. J'allais oublier de te dire que je

me porte on ne peut mieux et que j'ai déjà des couleurs sur le côté gauche : tu vois, mère, que c'est un progrès.

Je vais laisser un peu de place pour que Rosa puisse t'écrire, car si nous sommes deux à t'écrire, nous sommes aussi deux à t'aimer du même amour.

Ta fille qui t'aime et t'embrasse mille et mille fois.

Jeanne-Nathalie Micas.

A cette lettre, j'ai ajouté un post-scriptum pour Mme Micas :

Chère mère Micas, nous avons reçu votre lettre hier : Nathalie l'attendait



LES CHARBONNIERS (1875), PAR ROSA BONHEUR.
(Appartenant à M. Knoedler)

avec impatience. Je suis ici depuis trois jours. Si vous saviez comme je suis heureuse ; tout se réunit pour cela, des hôtes si bienveillants, un paysage où il y aurait de quoi faire des études de chic pendant trois mois, et avec cela, je suis avec ma Nathalie. Enfin, mère Micas, lorsque vous verrez mes parents, dites-leur que je fais de jolies études, que je suis heureuse et tranquille.....

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre Rosa dévouée,

Rosa Bonheur.

Peu de mois après notre retour de cette heureuse tournée artistique, un grand malheur devait nous frapper. Le pauvre M. Micas

tomba gravement malade; bientôt son état parut sans espoir. Peu de jours avant de rendre le dernier soupir, il nous fit appeler, mon père et moi.

— Raimond, dit-il à son ami, je suis bien malade et je ne me relèverai pas; toi non plus, tu ne vivras pas longtemps. Laisse nos deux enfants toujours ensemble, tu vois combien elles s'aiment. Rosa a besoin de la protection et de l'affection de ma Nathalie. Venez, mes enfants, que je vous bénisse !

Tout émues, nous nous agenouillâmes devant son lit. Ayant mis ses mains sur notre tête, le bon père Micas nous dit alors : « Ne vous quittez jamais, mes chères enfants, et que Dieu vous protège ! » Puis il nous embrassa. Quelques jours après, il n'était plus[1]. Depuis lors, Nathalie et moi, nous ne nous sommes jamais quittées, et si la mort nous a séparées, nos âmes se retrouveront, je l'espère. Elle et ma mère veillent sur moi.

1. M. Frédéric-Louis Micas, né le 9 décembre 1802, est mort le 19 mars 1848, à l'âge de 46 ans.



BERGER GARDANT SON TROUPEAU.

Dessin de Rosa Bonheur.



TAUREAUX PASSANT UN GUÉ, PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XIII

LA MÉDAILLE D'OR DU SALON DE 1848. LE LABOURAGE NIVERNAIS. MORT DE RAIMOND BONHEUR (1849).



TÊTES DE TAUREAUX.
Études par Rosa Bonheur.

Presque tous mes biographes prétendent que c'est au *Labourage nivernais* que j'ai dû ma médaille d'or ; c'est au contraire ma médaille d'or qui m'a fait avoir la commande de ce tableau.

Le 24 février 1848, le jour même de la proclamation de la seconde République, Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, prévenait les artistes français qu'ils seraient convoqués ultérieurement pour élire un jury d'examen ; cinq jours après, cependant, le 29 février, un décret déclarait qu'exceptionnellement pour 1848, toutes les œuvres présentées au Salon seraient reçues indistinctement. Vous devinez quel surcroît d'activité dans les ateliers produisit cette annonce, si bien que le livret ne comprit pas moins de 5.180 numéros, c'est-à-dire plus du double de ce qu'il devait en avoir l'année suivante.

Le nom de Bonheur fut largement représenté ; à nous seuls, sans

compter les objets que nous avions envoyés à la section de sculpture, nous occupions une page presque entière du catalogue.

Mon frère Auguste avait une nature morte, un portrait d'enfant et mon portrait ; Isidore, une toile et un plâtre représentant le même sujet, c'est-à-dire *un Cavalier attaqué par une lionne*. Mon père y figurait par un paysage. Quant à mon envoi, il se composait, pour la peinture, de six tableaux : *Bœufs et taureaux de la race du Cantal, Moutons au pâturage, Chien courant, un Bœuf, le Meunier cheminant, Pâturage des bœufs de Solers.*

Non contente d'exposer à la section de peinture, j'avais envoyé à la sculpture un taureau et une brebis.

La faculté d'exposer sans avoir à se préoccuper du jugement préalable d'un comité d'examen permit à beaucoup d'artistes, cette année-là, de montrer un talent qu'on ne leur soupçonnait pas. Certains même, qui avaient reçu l'étincelle, produisirent un nombre exceptionnel d'œuvres remarquables. Des éclats de rire homériques accueillirent, par contre, un bon nombre de toiles, et furent fort utiles aux infortunés qui avaient bravé le ridicule en les signant de leur nom. Combien de malheureux, en effet, qui, jusque-là, avaient attribué leurs insuccès au parti pris des jurys d'admission, durent perdre leurs belles illusions et renoncer à rivaliser avec Raphaël et Rubens !

Le jury qui fut chargé d'apprécier le mérite des objets exposés comprenait toutes les illustrations du temps : Horace Vernet le président, Robert Fleury père, Léon Cogniet, Delacroix, Meissonier, Corot, Jules Dupré, Flandrin, Isabey..., et c'est à cet auguste tribunal que je dus l'honneur inespéré de recevoir une médaille d'or pour l'ensemble de mon exposition, une médaille d'or à moi, humble débutante, qui n'avais obtenu jusque-là qu'une médaille de bronze.

Anatole de la Forge, le brave défenseur de Saint-Quentin, m'a adressé, à ce sujet, un éloge qui, s'il était fondé, serait de nature à me remplir d'orgueil. Ne prétendait-il pas que, en dépit de mes vingt-six ans, j'étais devenue une rivale dangereuse pour Brascassat, c'est-à-dire pour le Paul Potter, pour le roi des animaliers français de l'époque. Il attribuait même à la conscience que celui-ci en avait, les efforts visibles et heureux que Brascassat fit désormais pour se surpasser lui-même.

En même temps que le jury m'accordait la haute récompense que je viens de dire, le ministre y joignait, à titre exceptionnel, un magnifique vase de Sèvres, et, bientôt après, la commande du *Labourage nivernais*. Je dis *le Labourage nivernais*, parce que c'est le nom qui fut donné à mon tableau, mais l'État ne me demandait qu'un sujet de

labourage, du genre de deux des peintures que j'avais exposées au Salon, et pour lequel il devait m'être alloué 3.000 francs.

Je n'oublierai jamais la joie de mon père à ce double succès. Il triomphait vraiment dans ma personne. N'avait-il pas été mon seul professeur ? Et puis, la satisfaction bien légitime qu'il éprouvait de ce fait se trouvait accrue de cet autre : que le gouvernement qui glorifiait ainsi sa fille était celui-là même qu'il aimait et dont il avait rêvé l'avènement.

J'étais heureuse aussi, croyez-le bien, et le jour où [1], au ministère



BŒUFS ET TAUREAU (RACE DU CANTAL).
(Salon de 1848, médaille de 1re classe.)

des finances, on me paya un premier acompte de 1.500 francs, il me sembla être aux anges. Mes trois billets de banque firent à la maison une entrée triomphale. Jamais l'on n'en avait vu autant à la fois.

Je résolus de peindre un attelage de trois paires de bœufs et, en me mettant à l'œuvre, j'avais bien aussi l'arrière-pensée de célébrer au moyen de mon pinceau l'art de tracer les sillons d'où sort le pain qui nourrit l'humanité tout entière.

Mais il me fallait travailler d'après nature, et, pour cela, m'éloigner de Paris. Sur l'invitation qui m'en fut faite, j'allai passer l'hiver de 1848 dans la famille d'un ami de mon père, M. Mathieu, qui était un sculp-

1. 19 septembre 1848.

teur distingué et qui, alors, donnait des leçons au château de la Cave, dans la Nièvre. Nathalie m'avait accompagnée, et sa présence, comme ses encouragements, me furent utiles pour mon travail. Je fis ce tableau avec une rapidité étonnante, car je tenais à ce qu'il fût achevé pour le Salon de 1849.

Hélas ! je ne peux me défendre d'un serrement de cœur, toutes les fois que je pense à mon *Labourage nivernais*. C'est pourtant cette toile



ÉTUDE DE BŒUFS SOUS LE JOUG.
Dessin de Rosa Bonheur.

qui a créé en réalité ma réputation ; mais, pour moi, quel souvenir lugubre elle me rappelle..... Quelques jours avant sa mort, mon père examinait encore mon travail d'un œil heureux, et il m'embrassait en disant : « Je vois que tu suis de près Vigée-Lebrun, et que ce n'est pas en vain que je te l'ai donnée pour modèle. » Pauvre père, malgré les souffrances qu'il endurait depuis longtemps et qui s'aggravaient tous les jours, il ne soupçonnait pas que le prix de ma peinture était destiné à payer ses funérailles et les frais de notre deuil.

Mon père ne survécut qu'un an, presque jour pour jour, à son ami M. Micas, qui s'était montré trop bon prophète. Il expira le 23 mars 1849.

Voici en quels termes le journal *le Crédit*, auquel collaborait alors le Père Enfantin revenu d'Égypte, donna le compte rendu de ses funérailles :

Dimanche dernier, des artistes, des hommes de lettres, des gens du monde



RAIMOND BONHEUR (1849), PAR AUGUSTE BONHEUR.

accompagnaient le convoi d'un modeste et consciencieux artiste, dont le nom vivra longtemps dans l'histoire des arts contemporains. Raimond Bonheur était peintre de paysages, et il laisse des toiles à peine connues où se révèle le germe profond d'un talent plein de sève et d'imagination. Dimanche, dans le salon qui précédait la chambre mortuaire, l'un de nos grands artistes, Léon Cogniet, admirant quelques-unes des productions de Raimond Bonheur, nous disait : « J'étais loin de me douter de l'existence d'un tel talent ! » Pour combien

d'artistes, hélas ! comme pour l'ami que nous regrettons, le jour de la justice date seulement du jour de leur mort !

Raimond Bonheur avait le culte et la passion de l'art. Pauvre, et père d'une famille nombreuse, il fit de ses enfants autant d'artistes, et l'aînée de cette jeune famille, Mlle Rosa Bonheur, a déjà conquis une place éminente parmi nos talents de premier ordre. Deux de ses fils, Auguste et Isidore, ont exposé déjà des toiles et des sculptures riches d'espérance. Rien n'était plus touchant et plus simple que l'intérieur de cette famille aux mœurs patriarcales. Un jour, Delaroche vint la visiter : il trouva dans l'atelier tout ce petit monde occupé, et les plus jeunes enfants eux-mêmes crayonnant déjà. Il en sortit ému jusqu'aux larmes.

Après avoir longtemps et courageusement lutté contre la misère avec cette sérénité d'âme et cette confiance en Dieu qui ne l'ont pas un instant abandonné jusqu'à sa dernière heure, Raimond Bonheur avait obtenu, depuis quelques mois, la direction de l'une des écoles communales de dessin, instituées par la ville de Paris pour les jeunes filles. Nul n'a plus de droits à la survivance de cette direction que Mlle Rosa Bonheur, et l'administration fera un acte de justice en la lui confiant.

M. Gustave d'Eichtal a prononcé quelques mots profondément sentis sur la tombe de Raimond Bonheur. Il a parlé avec cœur de son dévouement à sa famille, de son abnégation, de son talent, de son courage ; mais ce que M. Gustave d'Eichtal a omis de dire, c'est qu'à ce dévouement profond, à ce culte pieux pour les sentiments et les affections de famille, Raimond Bonheur joignait un égal dévouement aux idées généreuses d'émancipation et de progrès pacifiques. Enfant du peuple, sa vie fut une longue et ardente aspiration vers les améliorations populaires auxquelles ses sympathies ne firent jamais défaut.

L. J.

/

J'avais vingt-sept ans à la mort de mon père. Deux mois après ces tristes journées, *le Labourage nivernais* figurait au Salon [1]; mais j'eus de la peine à le reconnaître au catalogue : mon tableau s'y trouvait inscrit comme étant *l'Abordage nivernais, le sombrage*. J'en fus contrariée un moment, d'autant que ce quiproquo m'a valu nombre de demandes auxquelles je n'ai pu répondre. Heureusement cela n'a pas nui à l'appréciation de l'œuvre [2].

1. Le Salon de 1849 s'ouvrit le 15 juin au palais des Tuileries.

2. Quelque temps après la mort de Rosa Bonheur, il m'est venu d'Amérique une lettre demandant si la grande artiste n'avait pas exécuté un second *Labourage nivernais* semblable à celui du Luxembourg. J'ai fait diverses recherches et enfin trouvé, dans un registre où Nathalie Micas inscrivait le sujet et le prix des tableaux de Rosa Bonheur, cette mention :

« Copie du *Labourage*, vendue à M. Marc, 4.000 francs, mais 2.000 ont été donnés à Auguste pour sa participation dans le travail. »

Chose assez curieuse, Rosa Bonheur avait reçu mille francs de plus pour la copie que pour l'original. Cette copie, qui orne sans doute aujourd'hui la demeure de quelque Américain, a été gravée. Elle diffère de l'original, du reste, par le fond à gauche.



ATTELAGE DE BŒUFS NIVERNAIS, PAR ROSA BONHEUR.

Étude faite à la Cave, près Nevers (octobre 1850).

[Il n'est pas sans intérêt de donner ici quelques-uns des jugements portés sur *le Labourage nivernais*.

Dans le petit volume qu'il a consacré à Rosa Bonheur[1], Eugène de Mirecourt écrivait en 1856 :

Aucune des œuvres de Rosa Bonheur ne connaît ce qu'on nomme la « ficelle », en jargon de rapin. Tous ses tableaux sont naïvement sentis et scrupuleusement exécutés..... La simplicité chez elle a mieux réussi que la finesse chez les autres et les efforts de ce pinceau naïf ne déplurent pas à cette grande enfant gâtée qu'on nomme l'opinion.

En examinant les tableaux de Mlle Bonheur, la foule se trouva surprise de sentir d'elle-même une impression véritable et sérieuse en face de ces grands bœufs blancs ou roux, à l'œil limpide, au mufle chargé d'écume ; elle s'émut au spectacle paisible et naturel de ces moutons qui broutent l'herbe savoureuse des prés ou des montagnes ; elle se sentit prise d'extase devant ces paysages qui respirent un charme si mélancolique, si rêveur, si rempli de parfums champêtres.

Peu de temps après, Mazure[2] disait à son tour :

Après les vieux peintres hollandais, et mieux que les anciens paysagistes en France, nous avons dans notre temps de très habiles peintres de bétail : MM. Brascassat, Coignard, Palizzi, Troyon, une femme surtout, qui porte le talent jusqu'au génie, Mlle Rosa Bonheur.

Plusieurs peuvent être loués pour l'art avec lequel ils jettent les groupes d'animaux dans un paysage, mais si l'on considère la peinture des animaux sans s'inquiéter du paysage, si l'on demande une monographie du labour, rien ne peut se comparer à l'artiste que nous venons de citer en dernier lieu. Que l'on revoie, au Luxembourg, *le Labourage nivernais*. Si beaux sont ces bœufs avec leur pelage varié, leurs muscles ressortis, leurs fanons puissants ! Il y a en eux tant de ressorts qu'ils semblent légers dans la pesanteur même de leur masse. Haletants, ils souffrent, mais avec quelle énergie, quelle volonté ! L'homme qui les guide est beau et représente la puissance humaine, dominant celle de la nature dans ce que celle-ci a de plus intense, la vie et le travail de l'être aimé. Puis il y a tant d'air à l'entour de l'homme et des bêtes ! On sent la grande nature dans ce qu'elle a de plus imposant. Toutefois on regrette l'entourage naturel qui manque à cette œuvre d'ailleurs vivante ; on cherche la profondeur du ciel et le paysage.

Enfin, Émile Cantrel[3], dans *l'Artiste*, comparait en ces termes Rosa Bonheur à George Sand :

Il y a une très intime parenté entre les deux talents. Mlle Rosa Bonheur lit souvent George Sand, c'est son auteur de prédilection et je ne serais pas

1. Eugène de Mirecourt. *Les Contemporains. Rosa Bonheur*, p. 46-47.
2. *Paysage (Dieu, la Nature et l'Art)*, p. 103-104. Paris, Tardieu, 1858.
3. *L'Artiste*, nº du 1er septembre 1859.



ROSA BONHEUR pinx^t — Photogravure Braun Clément & Cie — Héliog. Georges Petit

LE LABOURAGE NIVERNAIS

(Musée du Luxembourg)

surpris que Mme Sand eût la même préférence pour les paysages de Rosa Bonheur. Le génie de George Sand est surtout un génie paysagiste ; et Rosa Bonheur, dans ses tableaux, fait chanter l'arbre et parler éloquemment la bête, l'herbe et le nuage. Toutes deux savent entendre les symphonies muettes de la création, toutes deux savent nous les rendre avec le langage passionné et harmonieux de l'art : l'une, dans les descriptions d'une plume qui vaut le pinceau de Ruysdaël et la palette du Lorrain ; l'autre, dans les récits d'une palette qui a tout le génie, toute la fermeté de style, toute la vigueur du coloris, qui ont fait si justement la gloire de la plume.

George Sand et Rosa Bonheur sont deux paysagistes de l'école de Jean-



ÉTUDE DE TAUREAU.
Dessin de Rosa Bonheur.

Jacques, deux femmes supérieures que l'Europe nous envie, deux peintres sérieux et convaincus dont la France aura le droit de se glorifier, — deux génies frères.

Ainsi que l'écrivait avec raison le critique de *l'Artiste*, les talents respectifs de Rosa Bonheur et de George Sand n'étaient pas sans parenté, et beaucoup même ont cru voir, dans celles des pages de *la Mare au Diable* (1846), où les travaux des champs sont décrits en termes pleins de poésie, de sentiment et de couleur, la source où Rosa Bonheur s'est inspirée avant de peindre son *Labourage*. La chose est possible, sans pourtant

qu'il en reste aucune preuve positive. N'est-il pas permis de supposer cependant qu'un même sentiment, l'amour de la nature, exalté un peu à l'époque par toute la littérature romantique issue de Rousseau, a provoqué dans des genres différents une interprétation analogue de cet acte aussi commun qu'il est sublime, le labourage d'un champ.

Dans un ouvrage plus récent que les précédents, *les Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg* [1], M. Adrien Dézamy a consacré un sonnet au *Labourage nivernais :*

LABOURAGE NIVERNAIS.

Six grands bœufs nivernais, six grands bœufs blancs et roux,
Labourant un coteau, par un matin d'automne,
Trainent une charrue inerte qui festonne
Et rampe, avec un bruit de ferraille et de clous.

Tandis que sur leur dos, son aiguillon de houx,
Voltige pour hâter leur marche monotone,
D'une voix de fausset, le conducteur entonne
Quelque vieille chanson au refrain lent et doux.

Le soc ouvre les flancs de la terre féconde...
Aux trilles des oiseaux s'envolant à la ronde
Par un long beuglement l'attelage répond.

Le soleil resplendit sur la campagne en fête :
Et devant ce tableau si vivant je m'arrête
Et fredonne un refrain du vieux Pierre Dupont.]

1. *Les Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg. Rosa Bonheur.* Paris, Baschet, 1880. In-f°.



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.



BOURRIQUAIRES TRAVERSANT LES PYRÉNÉES (1857), PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de Ch. G. Lewis, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

CHAPITRE XIV

VOYAGE AUX PYRÉNÉES. — UNE SAISON A EMS (1859).



Mme MICAS,

Mon père mort, il n'y avait plus personne à la maison à qui faire part de mes joies et de mes peines. Un tel vide m'effraya, et c'est alors que je demandai à Mme Micas de vouloir bien me permettre de vivre chez elle et de me considérer désormais comme la sœur de Nathalie, ainsi que M. Micas en avait manifesté le désir dans ses derniers moments. C'est de ce jour que date la jalousie des miens, et, pour son compte, ma belle-mère, dont la vue me rappelait combien ma mère était charmante, s'est beaucoup plainte de ce qu'elle appelait mon abandon de la maison paternelle. N'avais-je pas le droit de suivre les impulsions de mon cœur et d'aller vivre avec mes amies ? Si je m'étais mariée, aurais-je continué d'habiter avec elle ? Il était bien naturel que je m'adresse à Mme Micas au lendemain du jour où, avec une générosité admirable, elle avait mis à ma disposition tout ce qu'elle

possédait pour me permettre de payer les dettes de mon père. Son dévouement m'a permis d'accroître rapidement mes ressources, et toute la famille en a profité, car de vivre séparée d'eux ne m'a pas empêchée de leur venir en aide : c'était encore moi qui faisais bouillir la marmite, tout comme auparavant. A mes deux frères, je prêtais mes dessins, et combien de fois ai-je partagé avec eux le prix de tableaux auxquels ils avaient collaboré? A mon beau-frère [1] j'abandonnais mes droits d'auteur sur les animaux sculptés qu'il coule en bronze encore aujourd'hui. Je lui ai dessiné, sur pierre lithographique, des compositions importantes qu'il a éditées.



Mme Vve PEYROL, NÉE PICARD.
Seconde femme de Raimond Bonheur.

Pour ne pas risquer d'entraver la carrière artistique de mon frère Isidore, j'ai cessé d'exposer à la sculpture le jour où je me suis rendu compte de son talent dans cet art. Tant qu'à ma belle-mère, je n'ai jamais cessé d'être bonne pour elle. Un an avant la mort de mon père, elle nous avait donné un petit frère, Germain [2]. C'est moi qui ai payé, aussitôt que cela me fut possible, les frais d'éducation de cet enfant.

Plusieurs fois l'on a demandé ma main. J'ai toujours refusé. Ma belle-mère, au surplus, avait la manie de faire des unions dans sa famille. Un des fils qu'elle avait eus de son premier mariage a épousé ma sœur [3]; une de ses nièces est devenue la femme de mon frère Auguste. Je n'ai pas voulu qu'on me choisisse un époux de cette manière. Cela ne veut pas dire, certes, que je fusse d'une nature froide et indifférente, incapable d'apprécier les hommages de l'homme qui fût devenu mon mari ; mais, que voulez-vous, j'ai préféré conserver mon nom. Du reste, je suis heureusement parvenue à lui donner quelque éclat, grâce, sans doute, à la protection de ma mère. Et puis, comme la religion, l'art ne peut-il pas avoir ses vestales?

1. M. Hippolyte Peyrol.
2. M. Germain Bonheur, né en 1848, se consacra aussi à la peinture et mourut en 1881.
3. Marie-Julie-Joséphine-Victoire dite Juliette Bonheur, née le 19 juillet 1830, épousa M. Peyrol en 1852 ; elle eut deux fils, MM. Hippolyte et René Peyrol, et mourut le 19 avril 1891.

L'été qui suivit la mort de mon père, Nathalie ne cessa d'être souffrante. Dans le but de lui procurer un changement d'air nécessaire à son rétablissement, la bonne mère Micas offrit de nous payer, sur ses économies, un voyage aux Pyrénées.

En ce qui me concernait, j'acceptai avec enthousiasme, comptant



NATHALIE MICAS.
Dessin de Rosa Bonheur.

bien que la vue de ces montagnes, plus pittoresques, plus élevées que celles de l'Auvergne, ouvrirait à mon pinceau de nouveaux horizons.

Je ne me trompais pas, et j'ai été tellement enchantée de ce que j'ai vu dans ces monts que Louis XIV déclarait abolis, que, depuis lors, j'y suis retournée à différentes reprises.

Avant notre départ, nous avions demandé, Nathalie et moi, l'autorisation d'endosser des vêtements masculins. Ce n'est donc pas en amazones, avec le voile et le chapeau classiques, que nous avons parcouru ces régions abruptes, mais bien en vrais cavaliers, à califourchon sur nos

montures. Il est vrai que souvent, pour ne pas trop épuiser les économies de la bonne mère Micas, nous grimpions sur le même cheval.

Mme Micas n'avait pas manqué, en même temps qu'elle nous donnait la volée, de nous faire promettre un compte rendu exact de tout ce qui nous arriverait d'intéressant. Mais je dessinais et peignais sans relâche, et c'est Nathalie qui tenait la plume presque toujours ; c'est même tout juste si je prenais le temps d'ajouter quelques lignes au galop. Il est vrai que Nathalie mettait sur le papier ce que j'avais dans la tête ; son cœur et sa plume donnaient du reste à l'idée commune un tour charmant.

ROSA BONHEUR, SES FRÈRES ISIDORE ET AUGUSTE, SA SŒUR JULIETTE.

Ces lettres que Nathalie et moi nous adressions à la bonne mère Micas, je les ai conservées avec grand soin, et plus d'une fois, en les parcourant, j'ai cru revivre de bonnes semaines de jeunesse.

[[1] Je les ai relus à mon tour, ces feuillets qui jadis avaient renseigné minutieusement la bonne dame demeurée à Paris, sur l'existence quotidienne de « ses deux filles » : les uns et les autres, en dépit du temps défavorable, respirent la gaieté et l'entrain, ceux de Nathalie ont parfois une jolie tournure littéraire ; les mots griffonnés par Rosa Bonheur, plus rares et tout de prime saut, ont une vie, une couleur et un pittoresque pleins de charme.

Si les eaux minérales se montrent peu efficaces sur la santé délicate de Nathalie, la nouveauté, la beauté des sites, la sauvagerie grandiose des montagnes, les enchantent à l'égal l'une de l'autre. « Sans doute, à Eaux-Bonnes, écrit Nathalie [2], l'on ne rencontre que spectres, que cadavres vivants qui, du matin au soir, toussent ou crachent ; ou bien des élégants embêtants », mais que de belles excursions on fait aux alentours. Certain jour, Rosa Bonheur, en bonne amie des bêtes, n'a pu résister aux séductions d'un jeune chien de montagne qui ressemble un peu à

1. J'ai cru devoir intercaler dans le récit de Rosa Bonheur, et d'après les lettres qu'elle m'a confiées, le compte rendu de son voyage aux Pyrénées. La transcription littérale de sa correspondance eût risqué de paraître un peu longue au lecteur.

2. 17 juin 1850.

un ours, et voici qu'en post-scriptum à une lettre de son amie, elle écrit :

Bonne mère Micas, Nathalie vous dit que je me suis laissée aller à la tentation. Eh ! mon Dieu oui. Et quel chien ! Un chien de montagne qui deviendra comme un âne. Enfin, que voulez-vous? on retombe toujours dans son péché accoutumé. Par exemple, celui-là sera une défense ; cette race n'aimant et ne connaissant que son maître, je vais l'habituer à garder l'entrée de mon atelier la nuit, et je vous assure que je pourrai laisser la clef sur la porte avec un gaillard de cette sorte [1].



MULETIERS DES PYRÉNÉES, PAR ROSA BONHEUR.

Les deux amies quittent bientôt les Eaux-Bonnes, qu'une pluie pénétrante finit par rendre désagréable ; elles espèrent que les eaux de Saint-Sauveur produiront sur Nathalie un effet plus salutaire. Sur la route, on visite Lourdes et son château, où les foules ne viennent point encore, Bétharam et son sanctuaire, but de pèlerinage, sans compter Argelès, avec ses maisons partiellement construites en marbre noir. A Saint-Sauveur, on se hâte de prendre des bains, pour acquérir au plus vite les forces nécessaires à de nouvelles excursions. La réputation de « cavaliers » acquise aux Eaux-Bonnes par les deux jeunes filles ne

1. Les Eaux-Bonnes, 26 juillet.

pourra que se confirmer ici, encore que les baigneurs soient moins nombreux et que la pluie continue de tomber. Et pourtant, elles ont un souci quant à M[me] Micas, dont l'industrie de gainerie ne va pas trop bien, vu la saison. Aussi Rosa Bonheur l'engage-t-elle à ne pas se décourager :

Car tantôt ça va, tantôt ça s'arrête, et il faut toujours se fourrer des lunettes sur le nez, chose que je ferai le plus tard possible. Dans ce temps-là, il faudra que vous fabriquiez pas mal d'étuis, car j'en perdrai, j'en suis sûre, quelques douzaines.

Nathalie a dû vous dire que nous n'aurions pas besoin d'argent : elle se désole assez, cette pauvre amie, d'en dépenser autant pendant que sa mère travaille ; aussi, si la santé lui revient, comme elle se promet de travailler ! Elle tient de vous. Vous savez qu'elle n'est pas paresseuse. Pour moi, je me sens mieux, j'espère aussi que ces eaux me rendront ma force, et je vais faire de beaux tableaux et gagner beaucoup d'argent, pour ne pas toujours vous gêner comme je le fais ; mais je sais que vous le faites avec plaisir, parce que vous m'aimez bien comme votre enfant ; aussi je vous le rends bien et je suis votre numéro deux[1].



ÉTUDE DE BOURRIQUAIRE.
Dessin de Rosa Bonheur.

Elle ne cesse de dessiner et de peindre au cours de ces excursions : les sujets ne manquent pas. A chaque détour de route ou de sentier, c'est un paysage nouveau, et, pour un peintre d'animaux, il y a là des bêtes à poil et à laine qui diffèrent par la forme et la couleur de celles qu'elle avait connues à Paris, dans le Nivernais ou en Auvergne ; aussi remplit-elle de dessins ses cartons. Entre temps, elles vont à Gavarnie, qui les enchante, et à Barèges, dont Nathalie rapporte une impression pénible.

1. 27 juillet.

Il y a là, écrit-elle, trois ou quatre cents soldats de ligne, qui sont tous, pour la plupart, galeux, lépreux, rogneux, boiteux, borgnes, scrofuleux. Le pays se trouve en harmonie parfaite avec ses habitants, les rues sont petites, boueuses et tortueuses. Ce bourg, auquel on veut bien donner le nom de ville, est, dans ce temps-ci, presque toujours dans un épais brouillard qui empêche de voir à cinq pas de soi.....

Nous avons été voir les ruines d'un vieux château et en avons rapporté une



LES SAPINS DE LA MONTAGNE DE BERGONS, PAR ROSA BONHEUR.

brassée de fleurs que nos jardins les plus beaux envieraient l'honneur de posséder. Non seulement elles sont belles, mais encore elles embaument[1].

Du haut de la montagne de Bergons, tandis que Rosa Bonheur peint, sa boîte à couleurs sur les genoux, Nathalie griffonne pour sa mère un compte rendu de sa promenade, et toutes deux le signeront.

Lundi matin.

Ma chère et bonne mère,

Toute sous l'impression de la petite excursion que nous venons de faire, je ne puis résister au désir de te la transmettre. Nous sommes au haut de la montagne de Bergons : de là, nous découvrons toute la chaîne de montagnes

1. Saint-Sauveur, 2 août.

des Pyrénées, jusqu'aux montagnes d'Espagne, et voyons planer en ce moment, au-dessus de nos têtes, quatre beaux aigles, ce qui n'ajoute pas peu à la sauvagerie du pays. Nous revoyons le superbe Marboré et la belle cascade. Nous apercevons encore cette immense plate-forme que l'on nomme la brèche de Roland.

C'est avec le plus grand sang-froid que les guides vous en racontent la fable : « C'est avec son sabre que Roland fit cette brèche. » Elle n'a pas moins de 600 pieds : avec la même croyance, ils vous montrent l'empreinte qu'ont faite les pieds de son cheval. Tu peux juger de la grandeur de l'homme par la grandeur de l'épée, et de la taille du cheval par celle de l'homme.

Rosa fait une petite pochade, tandis que moi, paresseuse, je t'écris. A cinq heures, le soleil commence à nous faire sentir ses derniers rayons : les vaches changent de prés et font entendre de longs mugissements; le son des clochettes se rapproche, et ces pauvres animaux semblent, par leur démonstration, aller remercier Dieu de leur envoyer un peu de fraîcheur ; à les voir courir dans les montagnes, on les prendrait pour de légères biches. Joins à cela la couleur de leur pelage, qui est si doux : elles sont toutes d'un blond doré, et de moyenne taille.

Nous allons nous mettre en route. Nous avons trouvé des pierres minéralogiques assez curieuses, en outre une que Rosa a trouvée, où il se trouve un mélange de cuivre, d'argent et de fer.

Mercredi, nous étions allées au pont de Sias, où nous avons vu une noce de village, et comme nous travaillions, ils sont venus derrière nous, se sont assis, et nous avons fait la conversation. En nous quittant, ils voulaient que nous allions danser avec eux...

Tu sais comme nous t'aimons et nous t'embrassons de même.

JEANNE-NATHALIE MICAS.
ROSA BONHEUR.

Quelques jours plus tard, c'est Rosa Bonheur, cette fois, qui prend courageusement la plume et rédige une lettre un peu à la diable, mais si pleine d'intelligence et de bonne humeur, dont chaque ligne trahit la sincère affection pour l'amie souffrante, aussi bien que pour la mère demeurée à Paris et réduite à suivre ses filles seulement en imagination.

Mardi matin, 12 août [1850].

Chère bonne mère,

Je reprends ce matin la lettre que Nathalie avait commencée. Nous avons été à Luz, qui est tout près d'ici. C'était le jour du marché. Nous avons acheté du raisin d'Espagne à un Espagnol qui avait un costume superbe : j'en picore quelques grains en vous écrivant ; je voudrais pouvoir vous en envoyer, car il est bien bon ; j'en mange un peu à jeun. En ce moment, Nathalie se lève ; nous allons voir le médecin aujourd'hui pour ses douleurs ; je pense que c'est toujours l'effet des bains. Voilà le soleil qui montre son nez, ce n'est pas dommage.



TAUREAUX ESPAGNOLS (1862).

Lithographie de Rosa Bonheur, éditée par H. Peyrol.

Ah! j'allais oublier de vous dire que nous avons acheté un panier pour Eulalie, mais un panier du pays, un beau panier avec du rouge et du bleu, bigre. Voici son portrait : il est gros comme une maison et léger comme un pinceau.

Dans ce moment. Nathalie peigne sa queue: elle se fait belle pour plaire au docteur : elle a un faible pour cette sorte de mammifères. Nous avons fait toutes sortes de choses, chère grosse mère, vos enfants ne sont pas sans industrie: dans la montagne, au bord du torrent poétique, nous avons fait un blanchissage. Je savonne très bien; Nathalie est contente de moi; j'ai reçu beaucoup de compliments, très mérités, du reste, car les couches de vos enfants étaient assez sales, et comme dans ce pays on ne fait pas la lessive, et qu'il faut de la potasse pour faire partir la crasse, nous avons cru, avec raison, être plus habiles que les blanchisseuses du pays. En voilà des détails, j'espère.

..... Nathalie n'est pas trop mal, si ce n'est ses douleurs qui la tourmentent, ce qui n'est pas risible; enfin, espérons!

Aujourd'hui, nous allons voir. Comme le temps s'élève, nous irons faire une étude. N'ayez pas peur, je mettrai ou je ferai mettre à Nana sa vareuse sous son manteau, et puis il y a plus de pierres que de terre dans ce pays. Allons, je finis, car je vous dirais encore des bêtises : je suis en train ce matin, ce qui me prouve que le temps va s'élever. Nathalie part boire son eau; elle me donne un bon petit baiser que je ne veux pas garder en égoïste : je vous le rends à vous, sa bonne mère, qui avez fait pour moi, sans vous en douter, une amie qui sera le bonheur de toute ma vie, car j'ai du bonheur. On n'aurait jamais trouvé une véritable amie comme ma Nathalie. Je vous mets cela parce qu'elle ne lira pas ma lettre; l'heure de la poste est venue. Je me dépêche en vous embrassant comme je vous aime, et c'est bien, bien. Ne m'oubliez pas auprès de la maison et de vos amis.

Votre dévouée pour la vie,

Rosa Bonheur.

Le 30 août 1850, les deux amies rentraient enfin à Paris et pouvaient embrasser celle que Rosa Bonheur appelait sa bonne grosse mère, et dont elles étaient séparées depuis le 8 juin.]

Le voyage aux Pyrénées, malgré la pluie trop fréquente, avait été tout à fait réussi au point de vue artistique, mais non pas en ce qui concernait son objet principal, la santé de ma chère Nathalie. Les médecins déclarèrent même qu'une cure supplémentaire aux eaux d'Ems était indispensable. Force nous fut donc de partir pour la Prusse quelques jours à peine après notre retour du Midi. Mais il se trouva que le mauvais temps dont nous avions souffert aux Pyrénées ne fit qu'empirer dans cette station plus septentrionale ; il devint même si pluvieux et si froid, qu'après deux semaines seulement passées à boire de l'eau claire, il nous fallut reprendre le chemin de Paris. Ce ne fut pas, du moins, sans faire à Bruxelles une halte agréable, qui nous permit de visiter l'Exposition qui s'y tenait cette année-là.

[1] La correspondance de Rosa et de Nathalie avec Mme Micas, interrompue durant les quelques journées de leur passage à Paris, reprend aussitôt passé la frontière. Il n'y a plus cette fois de roches, de montagnes, de torrents à décrire ; mais à défaut des scènes grandioses que leur ont offertes les Pyrénées, elles ont sous les yeux un spectacle d'une autre espèce, sur lequel leur verve et leur esprit ne manquent pas de s'exercer.

Aussitôt arrivées à Ems, c'est Nathalie qui écrit :

..... Ah ! l'Allemagne n'est pas un pays de Français, je t'assure. Plus on s'éloigne de la France, et plus on peut la préférer. Nous avons, ma bonne mère,



Cliché Collin.

UN TROUPEAU DANS LES PYRÉNÉES (1862), PAR ROSA BONHEUR.

bien des fois déjà pensé à toi ; notre mère qui voyage si bien en faisant le tour de sa chambre, et qui nous dit si souvent que nous ne savons pas nous arranger, nous voudrions bien la voir dans ce pays de sauvages. Rosa se charge de conter le côté comique de notre voyage.

Voici en quels termes Rosa Bonheur faisait, en effet, son joyeux compte rendu en l'agrémentant de dessins.

Ems, lundi 11 heures du matin.

Ma chère mère Micas, nous sommes enfin arrivées, mais pas sans embarras, je vous assure, car c'est un pays de chien que la Prusse. D'abord, je

1. Mêms observation qu'à la page 204.

vous dirai que c'est assez triste d'entendre continuellement un baragouin auquel on ne comprend rien, en sorte que, pour demander la moindre chose, il faut faire une pantomime expressive..... Vous qui voyagez si facilement sur votre chaise, pauvre mère, je voudrais vous voir sur la terre du roi de Prusse. Mais voyez, voici notre voyage : parties de Paris à onze heures, arrivées à Bruxelles à six heures du soir le lendemain. Coucher dans cette ville et repartir à sept heures du matin : arriver à Cologne à sept heures du soir, mais oublié de vous dire qu'à la frontière belge, on nous a fait défaire toutes nos malles ; en sortant de Belgique, encore défaire nos malles, frontière de Prusse : mais tant que nous étions en Belgique, ce n'était encore rien, car partout on parle français. A Cologne, par exemple, il fallait voir cela, j'aurais voulu que vous soyez là, c'était à perdre la tête : l'un parle anglais, l'autre russe, l'autre flamand, l'autre polonais, enfin c'est un *roif-flich-fouch-crak.....*, débrouilles-toi comme tu pourras. Qu'en dites-vous? Et encore ce n'est rien, car voici le plus embarrassant : on ne comprend rien à l'argent français ; il nous a donc fallu changer nos jolies pièces d'or françaises pour de vilaines pièces moitié cuivre, moitié argent, qui ont des valeurs auxquelles on ne s'habitue pas tout de suite, surtout quand on n'y comprend rien. Pour quatre cents francs, on nous a rempli notre cabas de cette ferraille qui ressemble pas mal à des boutons de domestiques : je crois bien que le roi de Prusse, lorsque sa livrée n'est plus fraiche, bat monnaie. Enfin, Nathalie et moi, nous l'avons regardée longtemps sans pouvoir nous y faire et le cabas était très lourd, et nous étions obligées de le porter à deux.



Je continue notre voyage : nous couchons donc à Cologne après avoir dîné avec du pain au beurre et des pommes de terre, seul pain de ce pays. Pas plus de vin que de pain ; je demande de la bière, on n'en vend que dans les gargotes : le vin, trois francs la bouteille ; alors je demande du porter, croyant le payer moins cher, mais quelle est ma surprise en apprenant que c'est trois francs soixante-quinze, comme le vin. Que voulez-vous, il faut faire école.....

Nous couchons donc à Cologne, et à six heures du matin, nous reprenons le chemin de fer jusqu'à Bonne, où nous prenons le bateau à vapeur jusqu'à Coblentz, puis ensuite et enfin, une voiture qui nous mène ici, à Ems. Nous y sommes depuis hier, quatre heures du soir. On nous a servi une cuisine peu flatteuse, mais très rafraichissante et purgative, et puis de l'eau claire, c'est la mode du pays. Je cherche et demande du *bin*, comme ils disent, mais pas de bière, du vin du Rhin à trois francs. Ce matin, Nathalie a pris du lait et moi une espèce de soupe qui ressemble à de la moutarde délayée dans de l'eau. Nous aurons trois repas par jour et cela nous coûtera, en vivant bien économiquement, à peu près cinq francs par jour chacune. Nous avons une chambre dans le genre de celle de Saint-Sauveur, et des lits, hum ! ils ne sont pas doux !

Ce matin, nous avons été chez le docteur, qui a lu avec bien de l'attention la lettre de M. Cazalis[1]; il paraît faire les choses avec assez de conscience. Demain matin, nous commencerons à boire. Il a promis que ses eaux feraient beaucoup de bien à Nathalie: il est presque certain d'un bon résultat ; il faut se promener sans fatigue, de l'air et du repos. En sortant de chez lui, nous sommes allées à la buvette, car ici on achète chacun son verre: ce sont des verres de Bohême qu'on nous vend cinq francs. Ce n'est pas cher, n'est-ce pas? mais on a la permission de l'emporter. Du reste, les eaux ne coûtent rien que lorsque l'on s'en va ; on donne la pièce au garçon.

Il y a ici un luxe encore bien plus grand qu'aux eaux des Pyrénées, parce



MOUTONS AUX PYRÉNÉES (1870), PAR ROSA BONHEUR.
(Appartenant à M. Knoedler.)

qu'il y a bien plus d'étrangers. Hier soir, nous avons fait un petit tour dans la promenade qui est un parterre au bord d'une jolie petite rivière entourée de toutes parts de montagnes boisées et de prairies. Tous les soirs, on fait, je crois, de la musique, car hier on en a fait dans un petit kiosque, en plein air. C'est très poétique d'entendre cette musique au milieu de jolis paysages. Nous nous sommes assises et nous nous sommes fait des gorges-chaudes de toutes les caricatures que nous avons vues, et je vous assure qu'il y a de quoi rire. On parle des Françaises pour la coquetterie, mais il faut venir ici pour voir les airs de prétention que se donnent les femmes et les hommes; il y a des vieilles sur le retour qui cherchent aventures. Enfin, on est très élégant et très ridicule, et nous pourrons plus d'une fois nous payer un amusant spectacle sans

1. Le médecin de la famille Micas.

avoir l'air de rien. Dieu ! que les gens de ce qu'on appelle le monde sont cornichons et plus que cela ! Je commence à croire que la simplicité du cœur est une chose bien rare et le bon sens encore plus. Vraiment, il n'y a pas grand progrès de ce côté-là.

Aussi nous voilà installées : il n'y a pas moyen que Nathalie se fatigue à faire la cuisine, et puis, si elle demandait un chou-fleur, on lui donnerait de la chandelle. Il n'y a pas moyen d'y penser, et nous dépenserions encore plus. Je crois que les ports seront assez chers, aussi, comme je veux écrire à ma sœur quelquefois, je mettrai un petit bout de papier pour elle, que vous aurez la bonté de lui mettre à la poste à Paris. Soyez bien tranquille, notre bonne mère, j'aurai bien soin de mon amie, et vous la ramènerai en bon état; nous allons bien nous reposer et orienter notre vie de chaque jour. Je vous embrasse et suis votre dévouée pour la vie.

Rosa Bonheur.



Puisque Nathalie va mettre nos lettres sous enveloppe, je puis vous donner sur ce reste de papier une idée des hommes du roi de Prusse. Je ne sais pas pourquoi, il m'intéresse beaucoup, ce brave petit roi ou empereur de Prusse, c'est peut-être parce qu'il tient en une de ses villes fortifiées, et bien fortifiées de peur qu'on ne le lui prenne, ce cher Henri V. Que Dieu veuille qu'il reste toujours dans un pays où les lois sont si en harmonie avec l'esprit monarchique, cela sera plus salutaire à sa santé.

La fille du républicain Raimond Bonheur ne désavouait pas les idées de son père. N'empêche que la saison mauvaise ne leur laissait que parcimonieusement goûter les agréments de la ville d'eau, puisque huit jours après leur arrivée, Nathalie pouvait écrire :

Depuis que nous sommes à Ems, aujourd'hui est la seule fois que nous nous sommes risquées à monter dans les rochers, et c'est de là, mère chérie, que je t'écris. Rosa fait une étude ; j'aurais voulu pouvoir dessiner, mais pas moyen, les places ne sont pas commodes et celle que j'occupe ne me permet de voir que la rivière. Au-dessus de moi, j'entends les petits oiseaux, plus loin la chèvre qui braie, et si notre petite biche était là, comme elle s'en donnerait ! Nous sommes dans l'endroit où les chèvres du pays viennent brouter ; c'est au moins un peu pittoresque.

Les malades commencent à s'en aller de plus en plus et je crois bien que nous serons les dernières à quitter Ems.

Il ne leur en coûterait guère de partir plus tôt d'un pays où tout est hors de prix, où l'on ne peut boire de vin, trop cher pour leur bourse, mais seulement de la bière médiocre qui leur fait regretter le savoureux bordeaux de Mme Micas. Et puis, ne voilà-t-il pas que chaussures et vêtements se sont avisés de s'user, et que Nathalie se lamente :

Ah ! et nos robes qui n'en peuvent plus, et nos chapeaux dont les rubans



DANS LA MONTAGNE, PAR ROSA BONHEUR.

sont changés de couleur ; du vert ils sont passés au jaune ; enfin, mère, une débine complète. Si tu pouvais me faire arranger ma robe noire, cela me ferait grand plaisir[1].

Du reste, sur toute la ligne, c'est un voyage manqué : peu de plaisir et nul profit pour la santé de Nathalie. Après quinze jours, chassées par la pluie, elles se résignent à rentrer en France, juste au moment où, comme pour les narguer, le soleil fait mine de vouloir briller un peu. Tant pis, l'on part tout de même, et Nathalie salue la ville de cet adieu sans regret ni arrière-pensée :

Je te dis donc à bientôt, bientôt, ma bien-aimée maman, je t'envoie mille

1. Lettre datée : « Mardi, 10 heures du matin. »

bons baisers pour nous deux : embrasse ma grand'mère et bientôt aussi, vous tous, la bande joyeuse et les amis.

Au diable Ems et tous ces baragouineurs ! Quel bonheur de revoir des visages humains ! Vivent les amis et la France ! Ma joie est dans ce moment sans égale, et si je n'avais peur de passer pour folle, je retrouverais mes jambes pour danser une polka.

A bientôt ! bientôt.

Ta fille qui t'aime de toute son âme pour la vie.

JEANNE MICAS.

Nous revenons le cœur content et la bourse légère [1].]

Au Salon de cette année-là (1850), qui s'ouvrit dans les derniers jours de décembre (le 26), j'ai envoyé deux tableaux : *Effet du matin* et *Moutons.*

En 1851, j'ai exposé aussi quelques œuvres à Bruxelles : un *Souvenir des Pyrénées*, des *Vaches et moutons* et un dessin : *Bœuf à la montagne, vue prise en Auvergne.*

1. Lettre datée : « Dimanche ou lundi matin, 1 heure. »



UN ANE PYRÉNÉEN.
Croquis de Rosa Bonheur.



ÉTUDE DE FENAISON EN AUVERGNE, PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XV

M. DE MORNY. — LE MARCHÉ AUX CHEVAUX (1853).
LA FENAISON (1855).
VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE (1856).



ROSA BONHEUR (1856).
Médaillon par David d'Angers.

Moins d'un an avant de mourir, mon père avait reçu du gouvernement la direction d'une école de dessin pour jeunes filles, située dans la rue de Touraine-Saint-Germain, devenue depuis la rue Dupuytren. Elle est aujourd'hui dans la rue de Seine (n° 10 *bis*). Cette école avait été fondée en 1803 par deux dames qui peut-être ne savaient pas grand'chose, mais qui avaient du moins le sentiment de l'avenir réservé aux femmes artistes. Pendant le peu de temps que mon père a dirigé cet établissement, il s'est acquitté de sa tâche avec un zèle et un dévouement qui furent appréciés. Et c'est autant aux souvenirs qu'il avait laissés qu'à mes succès aux derniers Salons, que j'ai dû d'être désignée pour le remplacer. Dix années durant j'ai été à la tête de cette école, et j'éprouve un sentiment de fierté légitime à constater qu'elle a prospéré et que mes efforts n'ont pas été perdus.

Mes élèves m'adoraient et suivaient fidèlement les conseils que je leur donnais[1]. Même quelques-unes firent davantage : un matin, j'eus la surprise d'en voir arriver plusieurs avec les cheveux coupés. Elles avaient voulu se modeler sur moi, et pensaient sans doute me faire plaisir. Elles s'aperçurent vite du contraire : « J'ai bien envie de vous planter là, leur dis-je, et de ne revenir que lorsque vos tresses auront repoussé suffisamment pour effacer la trace de vos coups de ciseaux. »

Au bout de quelques années, je me suis rendue à l'évidence que je ne pourrais travailler suffisamment pour mon compte si je ne renonçais à des occupations par trop absorbantes, et, en 1860, je me décidai à les abandonner. Mais auparavant, j'avais pris avec moi ma sœur Juliette dont mon père avait pu, pendant trois années, cultiver les heureuses dispositions[2].

Quand je dis que mes occupations m'empêchaient de travailler au gré de mes désirs, il n'en faudrait pas déduire que je ne faisais pas de peinture ; n'est-ce pas à cette époque précisément que j'ai entrepris et mené à bien l'œuvre qui a le plus contribué à me faire connaître ?

L'histoire de cette toile est assez bizarre, comme vous allez en juger. Depuis longtemps je rêvais de faire quelque composition d'après un marché aux chevaux. M. Richard (du Cantal), directeur de l'École des Haras, m'avait envoyé, vers 1844, un exemplaire de son *Étude du cheval* qui m'a été fort utile, en attendant que son auteur devînt un de mes fidèles amis, dont les précieux conseils ont complété rapidement mes connaissances anatomiques. Par parenthèse, la devise de ce savant exprime tout à fait ma pensée et j'y adhère du fond du cœur : « La science est la clef des trésors de la nature. Elle en fait connaître les

1. Pour servir à l'enseignement du dessin, Rosa Bonheur a exécuté deux séries d'études (*grandes et petites études*) d'animaux qui furent lithographiées par Sirouy, Laurens, Soulange-Teissier.

2. En 1859, la distribution des prix à l'École impériale de dessin pour les jeunes filles fut présidée par Arsène Houssaye, inspecteur général des Beaux-Arts ; le jury des récompenses était composé de H. Flandrin, Martinet et Signol. Après quelques mots dits par Rosa Bonheur, A. Houssaye prit la parole en ces termes :

« C'est pour vous un grand honneur, mesdemoiselles, que d'avoir pour maître un glorieux artiste dont la France est fière et que l'Europe entière nous envie. Si la nature est le maître des maîtres, on peut dire que Mlle Rosa Bonheur a pris la nature pour atelier. Il nous faut retourner jusqu'au grand siècle des Flamands pour trouver un paysagiste aussi pénétré de son art : j'ai nommé Paul Potter. — Depuis Paul Potter, nul n'a compris plus intimement, plus profondément, plus poétiquement, l'œuvre primitive de Dieu, l'arbre, la prairie et la bête. Si Mlle Rosa Bonheur n'était ici, je serais heureux de faire l'éloge de ce beau talent qui enorgueillit toutes les femmes.

» Mlle Rosa Bonheur est donc un maître inappréciable, puisqu'elle est un exemple glorieux pour vos jeunes ambitions et puisqu'elle vous initie à l'art par une science profonde. Noblesse oblige, mesdemoiselles, — n'oubliez pas un instant que les leçons d'un tel maître sont pour vous des titres de noblesse. »



ROSA BONHEUR,
par Edouard Dubufe. (Salon de 1857.)

richesses infinies et elle dévoile les merveilles de l'univers qui sont une énigme pour l'ignorance. » Car je professe le plus grand respect pour les savants : mon père m'a appris à les considérer comme les apôtres de la nature. Ils n'ont qu'un tort à mes yeux, mais ce tort est immense. Les lumières qu'ils possédent, ils les enveloppent de ténèbres ; leurs révélations sont toujours entourées d'un appareil de formules que le public ne comprend pas.

Bien qu'en ce qui me concerne, je ne sois qu'une ignorante, je vis dans la persuasion intime que la science gagnerait prodigieusement à un changement de méthode. S'ils écoutaient une naïve admiratrice de leur génie, les savants nous feraient part de leurs découvertes sans se hérisser



PREMIÈRE ESQUISSE DU « MARCHÉ AUX CHEVAUX », PAR ROSA BONHEUR.

d'un buisson épineux : en cela ils se montreraient bien plus habiles.

Que de fois j'ai entendu mon père exprimer son admiration pour Arago, qui avait trouvé le secret de parler avec clarté de la lumière elle-même. J'espère bien qu'un jour on élèvera un monument littéraire digne de lui à la mémoire de cet homme illustre.

J'ai lu quelques traités d'astronomie ; ils m'ont laissé cette impression que, pas plus que l'art, la science ne doit perdre de vue les applications pratiques dont elle est susceptible ; autrement, elle est maudite et ses fruits sont empoisonnés. L'art et la science possèdent du reste un pouvoir magique ; je ne cesserai jamais de le dire : tous deux épurent et ennoblissent nos pensées.

Mais je reviens à mon sujet.

Après la mort de mon père, je n'eus plus d'autres maîtres que ceux dont les œuvres sont au Louvre, sans compter la bonne nature, dont

le livre magnifique reste toujours ouvert devant nos yeux. Les enseignements de celle-ci se mêlaient aux souvenirs de ceux-là.

Ainsi m'arrivait il, au milieu de maquignons éprouvant leurs chevaux, de songer aux frises du Parthénon. Et pourquoi ne ferais-je pas quelque chose de ce genre? pensai-je. Mon idée n'était pas d'imiter, vous vous en doutez bien, mais d'interpréter. Dans cet esprit, j'ai fait des compositions et des études innombrables. Cet ouvrage, je me pro-



ETUDE DE CHEVAL, PAR ROSA BONHEUR.

posais de l'entreprendre sur une toile n'ayant pas moins de 2m50 sur 5 mètres, beaucoup plus grande, par conséquent, que mon *Labourage nivernais*. Au moment où j'allais me mettre à l'œuvre, j'eus la surprise, un matin, de recevoir de M. de Morny, alors ministre de l'Intérieur et de qui dépendaient les Beaux-Arts, une invitation à me rendre à son cabinet.

C'était peu de temps après les journées de Décembre. Plusieurs amis politiques de mon père avaient été victimes du coup d'État, les uns exilés, les autres transportés en Afrique, où ils sont morts loin des leurs. Or, j'étais très républicaine : tous ces événements m'avaient émue

profondément, et c'est avec une sorte de tremblement intérieur que j'ai pénétré dans le cabinet de l'organisateur du coup d'État. Je m'attendais à me trouver en présence d'une espèce de tigre. A ma stupéfaction, j'eus



ÉTUDE D'HOMME POUR LE « MARCHÉ AUX CHEVAUX ».
Dessin de Rosa Bonheur.

affaire, tout au contraire, à un véritable gentilhomme, d'une taille imposante, rempli de grâce et de distinction. Son œil était vif, sa bouche souriante : il s'exprimait avec une élégance et une courtoisie parfaites.

— Mademoiselle, dit-il avec une certaine emphase, j'ai pris la liberté de vous prier de venir à mon cabinet, parce que le gouvernement de Sa Majesté, connaissant votre rare mérite, désire l'honorer en vous

faisant une commande pour le musée de l'État. Avez-vous quelques esquisses parmi lesquelles nous puissions choisir le sujet qui vous permettra de développer le plus avantageusement votre talent ?

Cet accueil charmant et la proposition qui m'était faite n'eurent pas de peine à me rassurer, et c'est avec une satisfaction très apparente que je répondis :

— Monsieur le Ministre, j'aurai grand plaisir à vous mettre sous les



ETUDE DE CHEVAL, PAR ROSA BONHEUR.

yeux les esquisses d'une *Fenaison* et celles d'un *Marché aux chevaux*.

— Très bien, mademoiselle, fit-il, ayez l'obligeance de revenir en nous apportant vos études, et je les examinerai devant vous.

A l'audience suivante, et après avoir examiné les dessins que je lui soumis, M. de Morny me dit :

— Mademoiselle, les deux compositions sont charmantes, mais je préfère le sujet champêtre, parce qu'il consacre mieux l'ensemble de votre réputation. Vous vous êtes rendue célèbre par les représentations que vous avez données des diverses scènes de la vie des bœufs et des moutons, mais votre pinceau s'est trop rarement occupé des chevaux

pour que nous vous chargions de peindre une scène aussi mouvementée qu'un *Marché aux chevaux*. Nous n'avons pas vu assez de ces animaux peints par vous.

M. de Morny choisit, parmi les esquisses que je lui soumis, celle qui me plaisait le moins, fixa la grandeur de la toile et déclara qu'elle me serait payée 20.000 francs.

Très flattée sans doute de la distinction dont j'étais l'objet, je tenais



DESSIN POUR « LE MARCHÉ AUX CHEVAUX », PAR ROSA BONHEUR.

cependant à montrer que je savais interpréter les chevaux aussi bien que les bœufs. Je répondis donc, avec mon indépendance d'artiste :

— Monsieur le ministre, je prépare une composition à laquelle je tiens beaucoup ; j'ai toujours aimé les chevaux. J'ai étudié leurs mouvements depuis ma tendre enfance ; je sais particulièrement combien est remarquable la race du Perche, superbe par la hauteur de son encolure et l'attache de son garrot. J'avais l'intention de peindre un *Marché aux chevaux*, si vous voulez bien me le permettre, ce n'est qu'après son achèvement que je commencerai *la Fenaison*.

M. de Morny m'avait laissé parler sans faire la moindre objection.

— Finissez tout à votre aise le tableau commencé, mademoiselle, reprit-il. Quand vous nous apporterez *la Fenaison,* elle sera la bienvenue. Nous serions désolés d'exercer sur vous la moindre contrainte.

Je continuai donc de travailler à mon *Marché aux chevaux ;* même



ÉTUDE D'HOMME POUR « LE MARCHÉ AUX CHEVAUX ».
Dessin de Rosa Bonheur.

il m'eût semblé inconvenant de trop me hâter, mon père n'étant plus là pour se réjouir avec moi et profiter de ma petite fortune. Ma toile fut prête néanmoins pour le Salon de 1853 : elle eut un succès fou, et le jury déclara à l'unanimité que, désormais, mes envois seraient admis de droit.

Le Salon terminé, qu'allais-je faire de ce tableau ? Je l'envoyai à l'exposition de Gand (1854), ce qui me valut le délicat hommage d'une

magnifique broche portant un camée gravé d'après mon œuvre même, et qui me fut offerte au nom de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts de la ville. Venant de la patrie des Rubens et des Van Ostade, cette marque d'estime me trouva très sensible. Mais, sans doute à cause de ses grandes dimensions, ma toile n'avait pas trouvé d'acquéreur. Une exposition s'ouvrit à Bordeaux en 1854; je l'y expédiai aussitôt, trop heureuse d'associer en quelque sorte ma ville natale à mon premier grand succès. J'aurais éprouvé le plus vif plaisir à voir entrer mon tableau dans son musée et j'en fis l'offre pour 15.000 francs. Mes prétentions furent jugées trop élevées; la commission municipale ne crut pas devoir me faire de réponse favorable, et cela me contraria beaucoup.

Tandis que ma toile courait ainsi le monde, j'avais transporté mon atelier de la rue de l'Ouest à la rue d'Assas, n° 32, où une maison tout entière, sa cour et son jardin, allaient me permettre désormais de travailler à l'aise et d'avoir successivement sous la main, je crois, tous les animaux de l'arche de Noé (fin 1853).

Cependant, le succès obtenu à Gand par mon tableau avait fait tant de bruit dans la presse française, que M. de Morny, auquel j'avais vendu, à ce même Salon de 1853, un tableau de *Vaches et moutons* [1] dans un chemin creux, comprit combien il avait eu tort de se montrer hippophobe dans l'entrevue que je viens de rapporter. Un jour que je travaillais à *la Fenaison*, je vis arriver dans mon atelier le marquis de Chennevières, alors directeur des Beaux-Arts; il venait fort aimablement me proposer de substituer à cet ouvrage le tableau que M. de Morny avait dédaigné autrefois. A mon très grand regret, je ne pus accéder à son désir, la veille même j'avais vendu *le Marché aux chevaux*.

Voilà ce qui s'était passé : Un marchand de tableaux de Londres, qui n'était autre que M. Gambart, était venu s'informer du prix de ma toile. C'est Nathalie qui se chargeait du soin de mes intérêts matériels ; elle répondit sans hésitation : « Si le tableau doit quitter la France, il n'en partira pas à moins de 40.000 francs. »

1. Les bonnes relations du comte de Morny avec Rosa Bonheur ne s'en étaient pas tenues, en effet, à la commande de *la Fenaison :* le livre sur lequel Nathalie notait tout ce qui concernait les travaux de son amie rapporte que, pour ce tableau (*Vaches et moutons*), il avait été convenu d'un prix de 4.000 francs, mais que, le tableau livré, M. de Morny avait insisté pour n'en donner que 3.000. Bien que l'œuvre eût pu aisément se vendre alors 6.000 francs, au dire de Nathalie, Rosa Bonheur s'était montrée accommodante et elle avait offert au ministre un croquis du *Marché aux chevaux* et un portrait de Louis XVI, heureuse, paraît-il, de s'acquitter par ce moyen de deux grâces récemment sollicitées et très gracieusement accordées, en faveur, l'une d'un détenu politique, l'autre d'un militaire puni. Son frère Auguste lui-même avait, à sa prière, bénéficié de la haute influence du ministre.



LE MARCHÉ AUX CHEVAUX

Metropolitan Museum, New-York

M. Gambart accepta d'emblée, bien qu'il n'ignorât point que la ville de Bordeaux avait refusé d'en donner 15.000. L'affaire conclue, il me fit part de son intention d'exposer *le Marché aux chevaux* à Londres d'abord, au Pall Mall, et dans les principales villes d'Angleterre ensuite. Il se proposait aussi de provoquer des souscriptions pour en faire faire une gravure par Thomas Landseer, frère de sir Edwin Landseer, le peintre. Quelle que fût ma satisfaction de savoir mon tableau vendu, je ne pouvais m'empêcher de penser que Nathalie l'avait un peu *jugulé;*



DESSIN POUR LA FENAISON, PAR ROSA BONHEUR.

aussi, pour apaiser ma conscience, je crus devoir offrir à M. Gambart de lui peindre de mon tableau une réduction au quart, qui servirait au graveur pendant que la toile voyagerait, s'il le jugeait à propos. M. Gambart accepta avec empressement, et Nathalie commença aussitôt une copie que j'ai terminée ensuite.

Faite uniquement dans le but de faciliter le travail de Thomas Landseer, cette reproduction eut un sort singulier. Un riche amateur, M. Jacob Bell, l'acheta de M. Gambart et la légua en mourant à la Galerie Nationale de Londres. Lorsque cette nouvelle vint à ma connaissance, j'en fus à la fois réjouie et un peu contrariée. Réjouie sans doute d'avoir une de mes œuvres dans le grand musée anglais, mais un peu fâchée que ce fût une copie. Je pensai aussitôt que si je refaisais le tableau à l'aide des études que j'avais conservées, je réaliserais de la

sorte un second original que les administrateurs du musée seraient évidemment enchantés de substituer à la peinture qu'ils possédaient. Je me mis donc à l'œuvre sans retard. Le tableau terminé, je l'offris à la Galerie Nationale : hélas ! j'en fus pour ma peine. Liés qu'ils étaient par les termes du testament de Jacob Bell, les administrateurs ne purent accepter ma proposition [1]. Je ne suis donc représentée dans ce musée célèbre que par une peinture qui, sans être dépourvue de mérite, ne saurait avoir l'intérêt que j'aurais voulu lui donner [2]. Quant à la grande toile, celle à laquelle j'avais travaillé avec tant d'amour, elle a voyagé par toute l'Angleterre ; elle est allée en Amérique. Ses pérégrinations, au reste, n'ont pas nui à sa valeur. Des mains de M. Gambart, elle est passée à M. Wright ; de celui-ci à M. Stuart, dont les collections ont été vendues en 1887. *Le Marché aux chevaux,* mis aux enchères, a atteint le prix de 268.000 francs ($ 55.500), M. Cornelius Vanderbilt ayant payé de cette somme le plaisir d'en faire don au Musée Métropolitain de New-York.

Pour ce qui est de *la Fenaison* de M. de Morny [3], achevée plus d'un an après le *Marché aux chevaux,* elle figura en bonne place au Salon de 1855 et fut récompensée d'une médaille d'or. Elle appartient aujourd'hui au musée du Luxembourg.

Mais pour en revenir à M. Gambart, il convient de dire que, avant de vendre ma toile à M. Wright, il avait, en bon marchand de tableaux qu'il était, cherché à en tirer tout le profit possible, à commencer par rentrer dans ses 40.000 francs de frais d'acquisition. Pour lui faciliter la chose et manifester le plaisir que j'avais de me voir aussi bien reproduite, je lui abandonnai tous les bénéfices à provenir de la vente de la gravure.

Pour ce qui est des expositions qu'il se proposait d'organiser successivement dans les grandes villes du Royaume-Uni, M. Gambart eut l'idée ingénieuse de me faire contribuer en personne, bien qu'à mon insu, à leur réussite. Il connaissait ma passion pour la grande nature et mon faible pour Walter Scott : l'exposition de mon tableau ne me créait-elle pas une merveilleuse occasion de satisfaire ce double goût en allant visiter les montagnes d'Écosse. Voilà ce qu'il s'attacha à me faire entendre, sans négliger non plus de faire valoir l'avantage que je trouverais à surveiller l'exécution de ma gravure par Thomas Landseer.

Joints à d'aussi excellents prétextes, la perspective d'étudier l'école anglaise, le plaisir de voir les œuvres du célèbre animalier sir Edwin

1. Ce tableau fut acquis dans la suite par un Anglais, M. Mac Connel, au prix de 2.500 fr.
2. Cette toile est aujourd'hui à la Tate Gallery.
3. M. Richard (du Cantal), l'agronome, aurait, dit-on, posé pour le personnage du paysan qui conduit les bœufs.



Cliché Braun, Clément et Cie.

LA FENAISON EN AUVERGNE (1855), PAR ROSA BONHEUR.

(Musée du Luxembourg.)

Landseer, et d'entrer en relations personnelles avec lui et plusieurs de ses confrères, triomphèrent vite chez moi de la répugnance éprouvée malheureusement par tout Français à la pensée de quitter son pays.

Restait une question embarrassante, celle de la langue, car je ne savais baragouiner un seul mot d'anglais, et Nathalie pas davantage. Mais M. Gambart répondit victorieusement à cette terrible objection comme aux autres, en promettant d'être notre interprète et notre maréchal des logis partout où nous irions. Il devenait impossible de résister plus longtemps, et nous fîmes nos préparatifs de départ.

Moi, qui ne voyais que ma palette, mes pinceaux et ma boîte à couleurs, j'aurais quitté Paris avec une simple valise.

Nathalie, beaucoup plus perspicace, avait compris que M. Gambart me préparait une série de triomphes; en conséquence, elle fit des préparatifs formidables : jupes de soie, mantelets, dentelles, chapeaux géants au fond desquels on distinguait à peine nos figures. Vous voyez d'ici l'événement que fut notre départ, et la bonne mère Micas qui nous disait : « Mes enfants, vous emportez trop de bagages, vous ne saurez qu'en faire, vous serez obligées de les semer le long de votre route. »

Combien ces craintes maternelles étaient fondées! Nous ne tardâmes point à nous en rendre compte, lorsqu'il fallut passer à la douane et nous expliquer comme nous pûmes.

Le récit de notre voyage a été bien soigneusement noté par Nathalie, que sa mère avait chargée d'en être l'historiographe. Pour montrer à la bonne mère Micas que je ne l'oubliais pas, malgré mes préoccupations, j'ajoutais de temps à autre quelques lignes à ses lettres, mais je voyais tant de choses intéressantes que j'avais à peine même le temps de dessiner.

Les notes que j'ai prises m'ont été utiles pendant des années durant; elles m'ont servi à la composition de *la Bousculade, les Bœufs dans les Highlands, la Traversée du Loch Loden, la Barque, la Razzia* et bien d'autres toiles importantes.

[1] Le programme de voyage, tracé par M. Gambart, comportait au début un séjour au rectoré de Wexham, une agréable résidence d'été que le marchand de tableaux grand seigneur avait louée non loin de Londres, et où il se plut à donner aux deux amies[2] l'hospitalité la plus plaisante, la plus flatteuse en même temps. En leur honneur il y convia des illustrations de la littérature et de l'art, et sir Charles Eastlake, pré-

1. Comme il a été fait déjà pour les voyages aux Pyrénées et en Allemagne, j'ai cru devoir intercaler ici, d'après leur correspondance, le récit du voyage en Écosse de Rosa Bonheur et de Nathalie.

2. Du 7 au 13 août 1856.

sident de la Royal Academy, et sir Edwin Landseer, l'illustre animalier, et nombre d'autres, tous personnages n'engendrant pas la mélancolie, si l'on en croit la bonne Nathalie[1], peu habituée à mener cette « vie de gourmands », où l'on mangeait depuis le matin jusqu'au soir.

De Wexham l'on allait à Londres pour voir la ville et visiter telles personnes en vue, pour s'aboucher avec Thomas Landseer, qui allait entreprendre, au compte de M. Gambart, la gravure du *Marché aux*



TAUREAU ÉCOSSAIS, PAR ROSA BONHEUR.

chevaux; l'on allait à Windsor et dans sa forêt, où des troupeaux de deux à trois cents daims en liberté réjouissaient singulièrement les yeux de Rosa Bonheur, qui, en dépit des dîners et des déplacements, trouvait encore le temps de faire quelques études.

Le tableau du *Marché aux chevaux* se trouvait à ce moment exposé à Birmingham en compagnie de nombre d'autres toiles, dont trois de Rosa Bonheur. Or, Birmingham est sur le chemin de l'Écosse. M. Gambart ne pouvait manquer d'y conduire les deux voyageuses : n'était-ce pas leur réserver un triomphe et du même coup assurer le succès de

1. Lettre du 11 août 1856.

l'exposition ? Tout du reste avait été parfaitement organisé dans ce double but, et, dès le premier jour, Nathalie, un peu étourdie encore, pouvait mander à Mme Micas :

Birmingham, 13 août [1856].

Chère bonne mère, nous voici arrivées dans une des grandes villes anglaises. C'est à midi que nous sommes descendues à l'hôtel, où nous avons eu à peine le temps de nous habiller pour prendre une collation chez un grand amateur de tableaux, venu à notre rencontre[1]. Arrivées chez ce monsieur, la plus agréable réception nous attendait : tout ce que la ville de Birmingham a de plus distingué en hommes de lettres et artistes était réuni pour saluer Rosa et lui offrir, au nom des habitants de la ville, leurs sincères compliments d'admiration. Son tableau est exposé ici où il obtient un grand succès. Voici, chère bonne mère, pour ce qui est de l'amour-propre. Maintenant, pour le confortable, nous voyageons comme de vrais princes.

J'allais oublier de te dire qu'en sortant de chez cet amateur, nous sommes allées chez un autre[2] qui nous attendait avec une autre collation, car, dans ce pays, on collationne toute la journée ; mais là c'était un vrai banquet de Balthazar ; les fruits les plus rares et tout ce que la gourmandise a de plus recherché y étaient représentés. C'est en voiture de poste et suivies de tous ces messieurs que nous sommes entrées dans cette habitation qui peut bien passer pour un palais.



Chez le premier amateur où nous sommes allées, les dames avaient imaginé, pour faire honneur à Rosa, la chose la plus aimable qui puisse venir à l'esprit, et en même temps aller au cœur : c'était, au-dessus de la porte d'entrée du perron, un drapeau aux couleurs nationales, avec les initiales *R. B.*

Je te quitte, bonne mère, et t'embrasse de tout mon cœur.....

Cette journée a été pour moi un peu rude d'émotions, je pensais à toi et regrettais que tu ne sois pas là. Rosa a été superbe de simplicité au milieu de ce triomphe.

Encore une fois bonsoir et un baiser de ta fille qui t'aime.

Jeanne Micas.

A quoi Rosa Bonheur joignait un mot affectueux, accompagné du

1. M. Birch.
2. M. Bouloc.

leste petit croquis ci-dessus, pour montrer à la bonne dame en quel équipage ses filles étaient traînées, disait-elle.

L'on quitta Birmingham pour Glascow, et Rosa Bonheur eut enfin la joie très vive de fouler aux pieds la terre d'Ossian et de son cher Walter Scott, comme aussi de rencontrer, à chacun de ses pas, des amateurs pour la complimenter, lui commander des tableaux, autant, semblait-il, qu'elle serait jamais capable d'en peindre. Un certain



UN ABRI PENDANT LA TEMPÊTE DANS LE GLENCOE (ÉCOSSE).
Dessin de Rosa Bonheur.

M. Wilson, un gros marchand de charbons de là-bas, la reçut dans son château de Banknoch, mais elle n'y séjourna guère : il tardait à M. Gambart d'emmener ses deux invitées vers les régions les plus pittoresques de la côte écossaise et du Highland. En bateau et en voiture, l'on s'achemina donc, par Greenock et Inverary, jusqu'à Oban, d'où, sur le loch Linnhe, un bateau à vapeur les transporta à Ballachulish, au bord du loch Leven.

A Ballachulish, les touristes habitaient un hôtel faisant face à la mer et presque adossé à la montagne. Ils demeurèrent plus de deux semaines

dans ce site admirable, faisant chaque jour des excursions avec M. Gambart, soit dans les hautes terres, sur le loch ou en mer. Rosa Bonheur chassait le chien marin. C'est là qu'ils rencontrèrent cet admirable propriétaire de meute qui voulut bien autoriser Rosa Bonheur à peindre un de ses chiens, à condition que le tableau lui fût donné.

Nathalie, d'un caractère moins aventureux, restait assez souvent à l'hôtel, d'où sa pensée se transportait au plus vite vers sa mère et lui dictait les pages les plus affectueuses.

Dimanche, 24 août[1].

Ma chère maman,

Rosa est partie ce matin en voiture avec M. Gambart; mais je voulais te parler longuement et j'ai mieux aimé rester : lorsque tout le monde est là, on ne peut même pas donner suite à ses pensées. Je suis en ce moment dans un des salons de l'hôtel, c'est la pièce la plus poétique que l'on puisse imaginer, si ce n'était le vent qui vient y mêler sa voix mélancolique. Les petits oiseaux sont si familiers qu'ils viennent se battre sur la croisée. Je suis à l'heure de la marée montante. Tu ne peux te faire une idée de la mer. Rosa me disait ce matin avant de partir : « Je veux l'année prochaine que ta mère vienne avec nous en Bretagne. »

Jamais Rosa ne m'a tant *poulottée* qu'elle le fait en ce moment, disant qu'il faut qu'elle répare dans la personne de la fille les peines qu'elle a faites à la mère..... « Ta mère est très bonne, me disait-elle ce matin...., je me sens pour elle la plus vive affection et je crois bien que si elle était ma propre mère, je ne l'aimerais pas davantage : je voudrais qu'elle sache bien que ma tête seule est mauvaise, non pas mon cœur; mais comme je me dis son enfant, elle oubliera mes travers et tâchera de me croire bonne comme le font toutes les mères à l'égard de leurs enfants, même les plus mauvais. » Voici, mère, quelles sont toujours nos conversations lorsque nous sommes seules, c'est de toi que nous parlons, qui es le lien sacré de notre vie.

Les lettres de Nathalie parlaient aussi des travaux de Rosa. Un moment sans doute, au début du voyage, elle avait pu craindre que, faute de loisir pour faire des études, son amie ne dût se résigner à rapporter seulement une riche moisson de souvenirs de « ces choses nouvelles que personne encore n'avait faites, pas même les Anglais », fort ignorants, à son dire, des véritables mines d'or que leur pays offre aux artistes; mais Rosa Bonheur n'avait pas tardé à se rattraper quelque peu, et de Ballachulish[2] Nathalie écrivait :

Rosa a enfin commencé son travail et trois belles études sont en train : pour moi, je ne fais rien. Rosa prétend que j'ai grand besoin de la regarder, ce qui

1. Lettre de Ballachulish, 24-25 août.
2. Lettre du jeudi 28 août.



PONEYS DE L'ILE DE SKYE (ÉCOSSE), PAR ROSA BONHEUR.
(Exposition universelle de 1867.)

fait qu'elle me donne de bonnes leçons dont je m'efforcerai de profiter..... Il est très difficile de trouver un garçon pour porter la boîte de Rosa : souvent ce bon M. Gambart se charge comme une véritable bête de somme. Oh ! que ce pays est beau !

Les superbes bestiaux des paysans écossais avaient ravi Rosa Bonheur. Elle avait rencontré des bœufs, des taureaux, des moutons tels qu'il ne s'en voyait guère en France ; elle faisait d'après eux le plus de croquis qu'il lui était possible, mais elle pensait que bientôt il faudrait revenir, sans avoir eu le temps de remplir ses albums. C'est alors qu'il lui vint l'idée, faute de pouvoir prolonger son séjour à côté de tels modèles, d'en emmener avec elle un troupeau. Or, il n'était guère facile d'en trouver à souhait qu'à la foire de Falkirk, qui se tenait le 9 septembre. Encore qu'elle fût un peu fâchée de s'attarder en Écosse, elle s'y résolut cependant, sûre de ne point perdre son temps.

Vers le commencement de septembre, l'on s'éloigna donc de Ballachulish pour se rapprocher de Falkirk, en traversant une région non moins pittoresque et poétique que tout ce que les voyageuses avaient contemplé jusque-là : le sauvage Glencoe, le loch Katrine où s'évoquent d'eux-mêmes les souvenirs de la *Dame du lac*, les Trossachs et leur vallée merveilleuse, sans compter le Glen Falloch, tout au nord du loch Lomond, dont Rosa fit un soir retentir le rivage de sa voix puissante.

Descendre en bateau à vapeur le loch Lomond leur fut une traversée délicieuse ; bientôt l'on était à Dumbarton et peu d'heures après revenus à Bancknoch chez M. Wilson, qui s'était aimablement offert à les conduire à la foire.

Les jours qui restaient à courir d'ici là furent certes bien employés. La région est riche en houillères et en établissements métallurgiques : l'on ne manqua pas de visiter ce qu'il y avait de plus intéressant, et Nathalie, au retour d'une de ces promenades, écrivait :

Chère bonne mère,

Je t'écris sans savoir ni le jour ni la date. Aujourd'hui, nous sommes allées voir la plus ancienne fonderie de fer du monde entier et je t'assure que c'est ce que l'on peut désirer voir de plus beau. Figure-toi des fourneaux qui brûlent depuis deux cents ans jour et nuit sans jamais s'être éteints une seconde. L'on compte dans cette fonderie pour le moins 25 millions de métaux ; tout nous a été montré avec le plus grand soin, et séance tenante, devant nous, on nous a fait une marmite dont nous avons vu fondre le fer, couler dans le moule, et pour la rareté du fait, on doit nous faire la soupe dedans ce soir ; cette journée pour nous a été des plus intéressantes.

Nous n'avons regretté qu'une chose, c'est que tu n'y sois pas, ma chère maman ; cela serait trop de bonheur, et pourtant il faudra bien qu'il m'arrive, ce bonheur, car je compte dessus [1].

Le lendemain, l'on s'en allait à Édimbourg, d'où Rosa Bonheur cette fois mandait certain dimanche :

Chère grosse mère,

Nous passons le plus joli dimanche à nous embêter, il pleut averse et dans ce pays-ci on sanctifie si bien le jour du Seigneur qu'il n'y a pas un chat dans



LA TRAVERSÉE DU LOCH LEVEN.
Dessin de Rosa Bonheur. (Musée du Luxembourg. — Don Gambart.)

les rues et que l'on ne peut pas même visiter le château. Nous sommes à l'hôtel dans un grand salon à nous regarder le bout du nez ou à dormir.

Sur la même feuille, Nathalie disait à son tour les mécomptes de la veille :

.... Dans ma dernière lettre, je te parlais d'un petit voyage que nous allions faire dans l'île de Bass-Rock [2]. Hier, nous avons donc essayé cette partie, qui .... est tombée à l'eau, et voici comment. Nous étions une bande, car à nous sont venus se joindre deux artistes, M. Goodall, que tu connais, et M. Maclisse

1. Lettre sans date, écrite probablement de Banknoch le vendredi 5 septembre.
2. Bass-Rock est une roche énorme, rendez-vous des oiseaux de mer, et située à l'embouchure du Forth.

dont tu as entendu parler, et un autre de leurs amis. L'on a loué un bateau à vapeur pour la journée, afin d'en être bien les maîtres. Tu vois que ce n'était pas mal commencer. Mais au bout d'une heure que nous étions en pleine mer, ces messieurs se sont sentis malades, et à moitié chemin il a bien fallu renoncer à la chasse aux oies de mer. Le temps était gros et notre petit bateau dansait comme une coquille de noix. Pour moi, qui ne disais rien, j'ai été très contente de trouver un obstacle. Bien que je sois devenue une habituée de la mer, je ne puis pas encore sympathiser avec elle lorsqu'elle est de mauvaise humeur[1].

Enfin, l'on arriva à la veille de la fameuse foire. Des bestiaux en grand nombre se dirigeaient vers Falkirk et pour atteindre la ville traversaient à la nage, à marée basse, l'embouchure d'une rivière, tandis que les bouviers dans des barques les soutenaient en les tenant par les cornes. D'autres fois, c'étaient des bateaux pleins de moutons qui passaient d'une rive à l'autre. Pour un peintre animalier, pouvait-il y avoir spectacle plus captivant ? Aussi Rosa Bonheur fit-elle de nombreuses études.

Le mardi 9 septembre, jour de la foire, Nathalie mandait à Mme Micas :

Banknoch, mardi 9 septembre.

Chère bonne mère,

.... Jamais je n'ai vu de pays comme l'Angleterre pour n'être pas libre ; l'on est épié dans tous les mouvements, l'on ne peut pas bouger d'un pas, que le lendemain toute la presse anglaise sait ce que vous avez fait et dit. « C'est une grande liberté », dit M. Gambart ; moi et Rosa nous appelons cela une grande inquisition. Tout le monde sait que Rosa va à la foire de Falkirk, aussi est-elle suivie ou escortée de deux cents personnes ; si la célébrité a son beau côté, c'est quelquefois bien ennuyeux et fatigant. Néanmoins, je crois que ces ennuis sont de bonnes semences pour l'avenir.... L'enthousiasme devient de plus en plus grand, et si les Français lui cherchent noise, il lui sera facile de se passer d'eux : elle ne fera jamais assez de tableaux pour toutes les demandes....

Allons, je te quitte pour aller avec Mme Gambart rejoindre Rosa et ces messieurs qui sont au champ de foire.

Ta fille qui t'aime, je t'embrasse aussi pour Rosa.

Jeanne Micas.

Ces messieurs dont parlait Nathalie étaient les deux membres de l'Académie Royale. Leur arrivée sur le champ de foire en compagnie de la grande artiste française, dans la voiture de M. Wilson que tout le monde connaissait, causa une émotion considérable.

Bientôt, Rosa Bonheur ayant fait choix de sept animaux, l'homme

1. Lettre d'Édimbourg, 7 septembre.

qui les conduisait, pour marquer son empressement à leur faire quitter le reste du troupeau, se mit à les frapper. Un tumulte se produisit : les bœufs se jettèrent sur des moutons qui étaient tout proches et en écrasèrent quelques-uns. Enfin, le calme se rétablit ; les bestiaux furent payés, sans qu'on voulût accepter quoi que ce soit pour les moutons tués, et les sept animaux, joints à cinq moutons que Rosa avait acquis précédemment, furent expédiés à destination du rectoré de Wexham, où quelques jours plus tard les voyageuses arrivèrent aussi, non sans



UNE BARQUE (ÉCOSSE), PAR ROSA BONHEUR.
(Exposition universelle de 1867.)
D'après une gravure de H. T. Ryall, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

s'être détournées du droit chemin de retour pour pousser jusqu'à l'île d'Arran, et fait un dernier trajet de 19 heures en mer avant de gagner Liverpool.

Ce n'est pas sans hésitations que nous avions entrepris un voyage qui nous avait valu pourtant de si vives satisfactions d'art et d'amour-propre ! Il se trouva que nous fûmes obligées, par contre, de rentrer en France plus tôt que nous l'aurions souhaité, tant il me restait à achever de travaux et d'études. Songez aussi que j'avais, dans les étables de M. Gambart, tout un troupeau d'animaux. Mais nous approchions du jour fixé pour la distribution des prix de mon école de dessin ; force

m'était bien de revenir [1], d'autant que M. Robert-Fleury le père m'avait fait l'honneur d'en accepter la présidence.

Aussitôt la cérémonie terminée, je retournai en Angleterre pour y reprendre mes travaux interrompus. Nathalie était demeurée à Paris et faisait aménager les locaux de la rue d'Assas pour les rendre capables de recevoir quelques-uns des bœufs écossais que je pensais bien ramener avec moi, mais j'avais compté sans l'imbroglio des législations douanières et les épizooties dont les nations gratifient généreusement les pays voisins, pour fermer leurs frontières à l'importation du bétail; il me fallut renoncer à mon projet et revendre en Angleterre les beaux animaux dont j'étais si fière.

J'ai retrouvé dans les papiers de Nathalie la copie d'une lettre adressée par elle, durant mon absence, à Mlle Love de Lyne, une jeune fille de famille très distinguée, qui venait d'entrer au couvent et nous avait écrit, alors que nous étions en Écosse, pour nous engager à suivre son exemple.

Je ne méconnais en aucune façon le mérite des héroïnes de la vie monastique qui se donnent tout entières à Dieu, mais je suis persuadée que le Créateur serait beaucoup plus touché si, au lieu de passer sa vie à se prosterner devant ses autels, la jeune fille qui n'a pas le goût du mariage se consacrait à l'humanité.

Voici la lettre de Nathalie :

[Paris, octobre 1856 (?).]

Chère Love et Sœur,

Voici bien longtemps que je veux répondre à votre bonne lettre qui nous annonce que vous avez définitivement renoncé au monde. Recevez, ma chère amie, pour moi et Rosa, nos sincères félicitations.

Nous pensions qu'avec votre foi il n'y avait véritablement que le couvent qui pouvait vous convenir, mais permettez-moi de douter qu'il pourrait en être de même pour une artiste peintre à laquelle il faut une grande indépendance de pensée et de mouvement. Je vous répéterai aujourd'hui, ma chère Love, ce que je vous disais autrefois : on fait son salut partout, et le sommet d'une montagne peut bien être un aussi bon autel pour prier que l'intérieur d'un cloître. Croyez-moi, ne cherchez pas à faire de prosélytes; aimez vos anciennes amies telles qu'elles sont. Elles ont l'amour-propre de croire qu'elles n'offensent pas Dieu en restant dans le giron du monde, où, en pesant chaque chose, on est heureux de reconnaître qu'il y a encore plus de bonnes choses que de mauvaises, et bien souvent lorsque nous trouvons telle chose mauvaise, ce n'est pas la chose qui est mauvaise, mais nous-mêmes ; ainsi donc, je dirai comme un de nos amis, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

1. Rosa Bonheur rentra à Paris dans les derniers jours de septembre 1856.

Ne nous appliquons pas à voir le mal, mais appliquons-nous à voir le bien. Vous croyez donc, ma chère Love, que notre Rosa n'a pas de foi, parce qu'elle ne veut pas accepter certaines formes, mais serait-elle ce qu'elle est, si elle ne croyait pas en Dieu ? Si elle n'avait pas une foi vive et sainte, si son cœur n'était pas pur de tous doutes, saurait-elle admirer les grandeurs et les merveilles de la nature ?

Dieu lui aurait-il donc donné de le comprendre si elle ne croyait pas en Lui ; en aurait-il fait une de ses élues ? Non, ma chère Love, ne cherchez pas à changer ce trésor de Dieu. Rosa n'est pas l'œuvre de l'homme, ni par la pensée, ni par le corps, elle est l'œuvre de Dieu seul. Elle voulait vous répondre. Elle



A LA FOIRE DE FALKIRK.
Croquis de Rosa Bonheur.

le fera peut-être à son retour, car il faut vous dire que ce n'est qu'à notre retour d'Écosse que nous avons trouvé votre lettre. Rosa est restée quelques jours ici pour la distribution des prix de son école et est repartie immédiatement pour l'Angleterre.

Je voudrais pouvoir vous entretenir de tous ses succès, mais dans une lettre, cela est difficile. Vous avez connu, lorsque vous étiez parmi nous, ceux qu'elle avait obtenus : eh bien, cela n'est rien ; les Anglais et les Écossais se sont montrés bien plus enthousiastes encore que les Français, aussi, pour voyager un peu librement, nous a-t-il fallu garder le plus strict incognito, ou cela n'aurait été que fêtes, dîners et promenades, et, plus que jamais, Rosa déteste paraître. Elle est heureuse de ses succès, qui lui prouvent que son travail est récompensé, mais elle fuit les honneurs. Voilà ce qu'est encore notre amie au milieu de cette belle gloire qui ferait tourner la tête à plus d'un de ces messieurs s'ils pouvaient seulement en recueillir une parcelle ; pour elle, elle est toujours

aussi modeste, aussi simple, aussi indulgente pour les autres talents que lorsque vous l'avez connue. Vous voyez bien, ma chère Love, que pour rester ce qu'elle est, au milieu de ces enivrements de l'amour-propre, il faut être une élue de Dieu.

Vous me demandez, ma chère Love, une personne qui sache le dessin pour votre couvent : si je connaissais quelqu'un qui soit seul au monde, je lui parlerais de votre couvent, où, d'après ce que vous me dites, je crois que l'on est heureux. Quant à ma petite Angélique, sa place n'est pas encore là : elle nourrit de ses appointements son père et sa mère, qui tous deux sont âgés et hors d'état de travailler. Elle est seule pour cette lourde tâche et le jour où elle cessera de leur faire pension, ils mourront de faim ou ils iront sur la voie publique demander l'aumône.... Si le couvent voulait s'en charger, alors peut-être quitterait-elle le monde.... En ce moment, elle est dans la famille Etchevery, et habite les montagnes des Pyrénées, où, je puis vous l'assurer pour elle, ce n'est pas gai....

Je vous quitte à regret, ma chère Love, mais il me faut dire bonsoir à ma pauvre Rosa, qui a dû retourner à Londres toute seule.....

Ainsi donc, bonsoir, ma chère Love, et croyez-nous toujours vos bien sincères amies.

Jeanne Micas.



BROCHE-CAMÉE
Offerte à Rosa Bonheur
par la Société d'Encouragement des Beaux-Arts de Gand (1854).



CHEVREUILS, PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XVI

A BY, PRÈS DE FONTAINEBLEAU. — M. TEDESCO.
M. GAMBART.



ROSA BONHEUR EN 1863.

Le succès obtenu dans le Royaume-Uni par mon *Marché aux Chevaux* eut en France un écho surprenant. Je me trouvai tout d'un coup à l'apogée de ma carrière : les Anglais s'arrachaient les gravures que l'on faisait de mes œuvres; les Américains se disputaient mes toiles. C'est grâce à cet enthousiasme exotique que j'ai pu vivre largement, sans souci du lendemain. Des commandes importantes affluaient de toutes parts. Je me voyais transformée en étoile artistique. Mes vendredis de la rue d'Assas étaient recherchés par la société la plus brillante; M. de Morny lui-même y est venu bien des fois. Mais chaque jour j'étais assaillie par une foule de gens qui venaient chez moi, comme pour visiter une bête curieuse. L'on se croyait autorisé à se présenter à tout bout de champ et à m'imposer le fardeau d'une présence gênante. On essayait de me soutirer des autographes,

des dessins, des croquis, des souvenirs de toute espèce. Si j'avais eu le goût de servir de point de mire à la chambre noire, j'aurais pu passer des journées entières avec les photographes.

C'est pour fuir cette obsession constante autant que pour me rapprocher de la nature, que j'ai pris la résolution de m'en « aller aux oiseaux », comme dit Aristophane, c'est-à-dire de me réfugier dans la solitude et de vivre loin du monde.

Un de mes amis, le comte d'Armaillé, voulut bien se charger de me chercher une maison qui fût placée loin du bruit et dans les conditions d'isolement où je pourrais à ma guise vivre la vie des bois et des champs. Il découvrit auprès de Fontainebleau cette propriété dans laquelle je vis depuis près de quarante ans. Ses trois hectares environ, plantés d'arbres séculaires dignes d'être mis en parallèle avec ceux de la forêt voisine, avec la maison à deux étages que l'on appelle ici le château, répondaient admirablement à mes désirs. J'en fis l'acquisition.

Cette appellation de château peut sembler ambitieuse ; elle vient, paraît-il, de ce que, aux alentours de 1400, elle servait de résidence à un officier de la couronne chargé de la garde des abeilles du roi, qui s'en allaient royalement butiner dans les genêts, les herbages, les bruyères, les parterres et même les vignes des environs.

Cet officier royal était désigné sous le nom assez drôlatique de Bigre, qui, par la suite des temps, s'est transformé d'abord en Bige et ensuite en By. J'ai trouvé cette curieuse étymologie dans l'ouvrage de M. Huet, maître d'école à Thomery. Au commencement du xve siècle, le château fut habité par un certain Henri de Bye, commandeur de Saint-Jean-de-Latran.

Les seigneurs de By se sont succédé sans interruption pendant près de quatre siècles. Au temps de la guerre de Cent Ans, des Écossais ont tenu garnison ici ; quelques-uns ont marqué parmi les favoris des princes. J'ai trouvé dans les papiers un acte signé de Marie de Médicis, que j'ai donné à la comtesse d'Armaillé. Le dernier seigneur de By dont il soit fait mention est un certain François de Quesnoy.

En 1730, à la mort de sa femme, Jacqueline de Saint-Rémy, fille de M. de Lamotte-Fouquet, le château sortit des mains de la noblesse. Il fut acheté par Jean-Maximilien Leleu. Le nouvel acquéreur semble avoir été beaucoup plus pieux que ses prédécesseurs blasonnés. Anne Leleu, sa femme, fit construire une chapelle, dont la consécration eut lieu le 13 juillet 1775. On pouvait y dire la messe tous les jours, même aux fêtes carillonnées, à condition qu'un autre prêtre pût officier en même temps à Thomery.

Les murs existent encore; mais depuis longtemps cette nef minuscule, qui tombait en ruines du reste, a été transformée en une chambre à raisins. En y faisant une cave, les maçons ont trouvé un cercueil. C'était celui d'Anne Leleu. Je l'ai su par M. Huet. J'ai voulu rendre hommage à la mémoire de cette châtelaine, qui a laissé d'excellents souvenirs dans le pays, — elle fut la fondatrice d'une société de secours mutuels — et pour qu'elle pût continuer de reposer dans son ancien domaine, je lui ai fait creuser une fosse au pied du plus beau hêtre du parc.



L'ATELIER.

Pendant quelques années, le château a été habité par les neveux des époux Leleu, qui le vendirent à un Pierre Michelin. De celui-ci il est passé à son beau-fils, Louis-Jacques Fabvre, un viveur, qui a dépensé tout son patrimoine en journées galantes; c'est grâce aux prodigalités de ce Louis Fabvre que j'ai dû d'obtenir le château et la terre pour la somme modique de 50.000 francs.

J'en ai payé le premier acompte le 9 août 1859, en même temps que je donnais l'ordre de construire un atelier au-dessus de la remise et de la buanderie.

C'est le 12 juin 1860 que je suis entrée en possession de la propriété.

J'y ai fait transporter aussitôt de Paris mes meubles, mes études et mes animaux.

Chose assez curieuse : à peine ai-je été installée ici, que des abeilles en grand nombre, utilisant la toiture débordante de l'atelier, sont venues habiter chez moi. Sans doute, en voyant qu'un peintre d'animaux avait remplacé l'officier royal chargé de leur patronage, ont-elles deviné qu'elles n'avaient rien à craindre. Les frêlons ont fait comme elles, — il y avait moins à s'en féliciter. — mettant à profit. pour s'y construire un nid, une corde que les ouvriers avaient laissée par mégarde attachée au plafond du colombier.



WARSP.
Dessin de Rosa Bonheur.

Mais ce ne furent là que les petits incidents de mon installation. J'avais en tête des préoccupations plus graves, en premier lieu de créer à Nathalie et à sa mère une existence digne de l'affection que je leur portais.

Combien j'aurais été heureuse de rendre à la bonne mère Micas une part, si petite fût-elle, des bienfaits que j'avais reçus d'elle dans les circonstances les plus difficiles de ma vie ! Mais je me heurtai chez elle à une volonté bien arrêtée. Mme Micas tenait essentiellement à conserver son indépendance ; elle ne consentit à vivre auprès de moi qu'à la condition que je lui louerais une partie de la maison. Comme je ne voulais à aucun prix me séparer de mes chères amies, j'en passai par



BŒUF DE HONGRIE, PAR ROSA BONHEUR.

ces conditions bizarres, en exigeant toutefois que le bail eût une durée de trente années. Une clause spéciale indiquait même qu'en cas de décès de ma locataire, la convention serait valable pour sa fille, mais ne s'appliquerait qu'à elle exclusivement.

Ce grimoire prévoyait, vous vous en rendez compte, une union que la mort seule pouvait rompre. Tous les arrangements légaux terminés, Mme Micas et Nathalie vinrent s'installer au château. Elles y prirent aussitôt la direction de la cuisine, de la basse-cour et des animaux, de telle sorte que je n'eus à me préoccuper d'aucun détail de la vie matérielle. Quand je recevais mes frères, ma sœur ou mes amis, la bonne mère Micas s'occupait de tout. C'était un modèle de soin et d'économie,

elle réglait les moindres détails de la maison avec un art surprenant; si intelligente qu'elle fût, Nathalie trouva dans son dévouement pour moi le moyen d'égaler sa mère et peut-être même de la surpasser.

L'amitié de ces deux femmes a contribué pour beaucoup au développement de mon talent. Ma plus grande ambition se trouvait accomplie, puisque dans cet admirable pays je pouvais me livrer tout entière au culte de l'art. Néanmoins, malgré la joie que j'éprouvais à m'éloigner de Paris, je n'entendais pas rompre toute attache avec la grande ville, et j'y ai toujours eu un pied-à-terre[1].



LE DÉPART POUR LA CHASSE, PAR ROSA BONHEUR.

Ici, j'ai dû faire bien des réparations, des modifications, des changements de toutes sortes, dans la maison et dans le parc, qui devenait en réalité mon atelier; il serait bien utile d'en faire encore quelques-unes, ne fût-ce que pour remettre le kiosque en état. On l'appelait jadis le temple de l'Amour, tout comme à Trianon, et parfois les anciens propriétaires, m'a-t-on dit, y tenaient des réunions joyeuses. Nathalie en a plus d'une fois restauré les peintures, mais depuis la mort de ma chère amie, j'ai laissé aller tout cela : une partie de la toiture s'est effondrée; un petit arbuste s'est avisé ironiquement de prendre racine au sommet. Cependant je veux le faire réparer, ce petit kiosque, et nous l'appellerons le temple des Muses.

1. A l'époque où Rosa Bonheur me racontait tout ceci, son pied-à-terre parisien était, depuis plusieurs années, rue Gay-Lussac, 7.

Dans le terrain d'à-côté, j'ai établi des enclos. j'ai fait construire de petites cabanes. Rien n'a été négligé pour y installer confortablement ma ménagerie, car, à certain moment, c'est une véritable arche de Noé que j'ai eue là. On y a vu des mouflons, des cerfs, des biches, des isards, des sangliers, des moutons, des chevaux, des bœufs, et même des lions.

J'aimais beaucoup tous mes pensionnaires, mais ceux que j'affectionnais le plus particulièrement, c'étaient les moutons. J'en ai eu à la fois



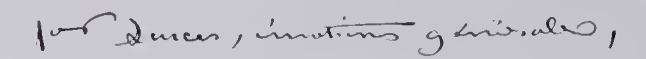
POMMIERS EN FLEURS, PAR ROSA BONHEUR.

tout près de quarante. La bonne mère Micas employait leur laine à faire des matelas; j'avais pour eux une telle sollicitude, cependant, qu'il était interdit aux domestiques de les tondre sous le ventre, pour que leur laine les protégeât pendant l'été contre la piqûre des mouches. Ulysse et ses compagnons auraient pu facilement s'accrocher à leur toison et échapper de la sorte à la main vigilante du Cyclope.

Mais ce que mes arbres ont vu de plus mémorable, il faut le reconnaître, ce sont les expériences de Nathalie pour une invention qu'elle avait faite. Imaginez qu'en 1861, je crois, mon amie eut l'idée, assez

imprévue de la part d'une femme, de construire un frein à patins qui, dans sa pensée, devait servir à arrêter instantanément les trains express. Pour expérimenter ce frein, on fit établir dans la propriété, et sous sa direction, une petite ligne de chemin de fer. La gare de départ était au milieu de mes vieux chênes. Ah! l'on a fait ici des essais qui n'étaient pas toujours sans danger. Que de fois, par exemple, j'ai vu le train prendre le mors aux dents et lancer à la volée les sacs de lest dont il était chargé !

Un jour même, ces projectiles sont tombés si près de moi qu'ils ont





UN MOMENT D'ALLÉGRESSE.

Dessin de Rosa Bonheur.

failli m'assommer. Ne souriez pas, cette invention était pour Nathalie une affaire très sérieuse ; mais j'avoue bien que, quant à moi, je l'ai toujours considérée comme une toquade de ma chère amie.

N'empêche qu'un beau jour, à force de tripoter son mécanisme. Nathalie se crut tellement sûre du résultat qu'elle convoqua le ban et l'arrière-ban de nos amis pour une grande épreuve qui devait avoir lieu le 13 juillet 1862.

L'expérience lui donna raison, en effet. La petite locomotive s'arrêta juste à l'endroit désigné. Ce fut un triomphe, salué par des salves d'applaudissements ; il me semble que je les entends encore.

Nathalie fut tellement heureuse que, ne se possédant plus, elle se jeta au cou du mécanicien qui l'assistait, sans s'apercevoir qu'il était

barbouillé de suie. Toute la maison, du reste, bêtes et gens, était dans la jubilation. Les chiens eux-mêmes s'embrassaient, tandis que la bonne mère Micas pleurait toutes les larmes de son corps.

Le lendemain, Nathalie se trouva si épuisée de ces émotions, que, pour se reposer et changer ses idées, elle vint faire un peu de peinture avec moi.

Toute fière du résultat brillant qu'elle pensait avoir obtenu, elle prit un brevet en due forme et demanda à faire des essais sur une des lignes desservant les environs de Paris. L'expérience réussit, mais comme le projet était sorti d'un cerveau féminin, les ingénieurs se



NATHALIE PEIGNANT.
Dessin de Rosa Bonheur.

montrèrent peu disposés à l'adopter. Nathalie abandonna son frein. Quelques années plus tard, un Anglais y ajouta un perfectionnement insignifiant, lui donna son nom et réussit à le vendre pour une somme considérable.

Au début de mes succès, j'ai eu la chance de rencontrer deux grands marchands de tableaux, qui étaient en même temps de véritables connaisseurs.

Le premier était M. Tedesco, père de trois fils, qui sont des juges aussi compétents que lui-même. Chez eux se réalisait admirablement le proverbe : « Bon chien chasse de race ». Ils ont toujours eu un flair excellent pour suivre la piste de mes confrères de la palette. C'est eux qui, pendant plus de quarante ans, ont assuré la renommée de mes toiles.

Le second n'était autre que M. Gambart, qui fut l'éditeur des gravures faites d'après mes tableaux et auquel a succédé depuis longtemps déjà, dans son commerce, M. Lefèvre, son neveu.

L'ardeur de M. Gambart et des Tedesco était telle, qu'ils attendaient à peine que mes œuvres fussent achevées, pour les expédier en Angleterre, mais surtout en Amérique.

A mon grand déplaisir, ils ne me laissaient même plus le temps d'envoyer aux Salons annuels. La dernière fois que j'ai exposé, à cette époque, c'est en 1855, à l'Exposition universelle, avec ma *Fenaison*.

M. Tedesco et M. Gambart n'ont jamais cessé de me bombarder de propositions excessivement avantageuses. Si je n'avais eu d'autre préoccupation que de tirer le meilleur parti de leur zèle, j'aurais pu amasser une fortune énorme, mais pourquoi me serais-je donné tant de mal ? Pour grossir la part de mes héritiers !... Nathalie et moi, nous avions largement de quoi vivre. Comme Agazzis, — ce glorieux zoologiste français, naturalisé américain, qui a été un travailleur acharné, — j'ai toujours été animée par cette pensée que je n'avais pas de temps à consacrer à gagner de l'argent, car l'existence humaine est trop courte.

Je n'ai jamais consenti à aliéner ma liberté, et sous aucun prétexte. Mon indépendance a donné lieu même un jour à un débat carnavalesque.

J'avais promis à un certain amateur de lui faire un tableau au prix de huit à dix mille francs. Le sujet devait être un attelage de chevaux, de bœufs ou un labourage, suivant mon inspiration. La livraison aurait lieu dans un délai raisonnable : j'avais pris soin de lui dire pourtant que j'exécuterais sa commande quand « cela me plairait ». En dépit des demandes réitérées de mon amateur, les années se passèrent. Je ne pouvais me décider à terminer la toile. Il finit par perdre patience et son mécontentement augmenta quand il apprit que je n'eusse été nullement froissée s'il en était venu à me décommander le tableau. Dans une de mes lettres, je lui disais, par exemple : « Mon temps va appartenir à de nouvelles compositions, auxquelles mon désir et mon aspiration me font un devoir de travailler. Je prends mon pinceau quand il me plaît. »

Cela le mit hors de lui. Il y eut brouille, dispute, et l'affaire fut plaidée à Fontainebleau. Je me vis condamnée, soit à livrer le tableau dans le délai de six mois avec vingt francs pour chaque jour de retard, soit à payer des dépens et dommages et intérêts. C'est la dernière solution que je préférai, et l'aventure m'a coûté 6.300 francs.

Vous voyez que les artistes sont placés par les arrêts de Thémis dans la même catégorie que les entrepreneurs. On suppose évidemment qu'il leur est possible de produire à jour fixe une œuvre intéressante,



Photographie Braun, Clément et Cie.

BERGER DES PYRÉNÉES (1864), PAR ROSA BONHEUR.

(Musée Condé, Chantilly.)

comme si on leur demandait d'élever un mur, de creuser un fossé ou de macadamiser une route. Les enfants des Muses ne reçoivent les inspirations de leurs divinités tutélaires et n'arrivent à produire des œuvres durables, que lorsqu'ils travaillent uniquement pour l'amour de l'art.

J'ai eu moins de satisfactions avec l'amateur dont je viens de vous parler que je n'en devais éprouver avec un personnage qui cependant ne manquait pas d'importance, le duc d'Aumale. Bien qu'il fût en exil depuis 1848, il ne laissait pas de s'intéresser au mouvement artistique parisien et désirait posséder un de mes tableaux ; il me l'avait fait savoir par la comtesse de Ségur. J'ai donc peint à son intention le *Berger des Pyrénées* qui est maintenant au musée de Chantilly, et je le lui ai fait parvenir en Angleterre. Le prince m'en remercia par ce billet très flatteur :

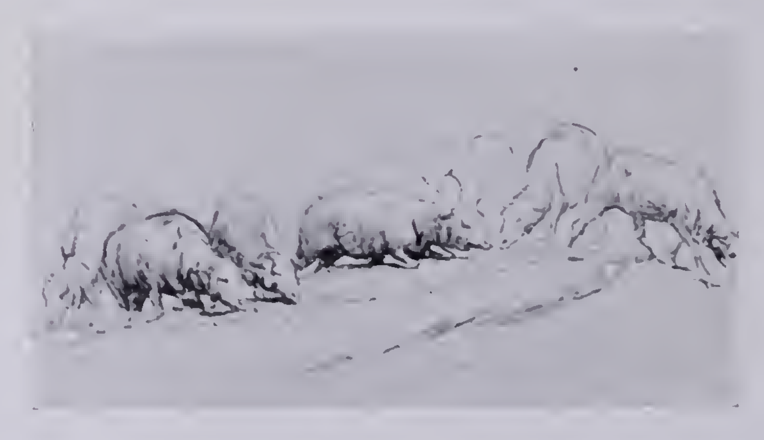
Twickenham, 5 juin 1864.

Mademoiselle,

Je tiens à vous exprimer moi-même, au nom de la duchesse d'Aumale et au mien, tout le plaisir que m'a causé votre charmant tableau. J'ose dire que c'est un de vos chefs-d'œuvre (ce qui n'est pas peu dire) et nous sommes bien heureux de le posséder. Recevez donc tous nos remerciements, avec l'assurance de ma considération très distinguée.

H. d'Orléans.

Mais ce que cette lettre ne dit pas, c'est que, alors que j'avais demandé 5.000 francs pour ma peinture, le prince me la paya le double. Voilà un procédé de grand seigneur auquel les artistes d'aujourd'hui sont peu habitués, je pense.



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.


LA BOUSCULADE (1867).
Dessin de Rosa Bonheur. (Musée du Luxembourg. — Don E. Gambart.)

CHAPITRE XVII

L'IMPÉRATRICE A BY (1864).
ROSA BONHEUR DÉCORÉE DE LA LÉGION D'HONNEUR (1865).
L'EXPOSITION DE 1867.


ROSA BONHEUR EN 1864.

Depuis le temps déjà lointain où ma peinture a commencé d'être accueillie favorablement par les amateurs des différents pays, en plus des avantages pécuniaires considérables dont j'ai bénéficié et qui m'ont permis de m'installer ici en 1860, j'ai été l'objet d'une série d'hommages très flatteurs ; les derniers, vous le savez, ne remontent pas à une époque bien éloignée. Et je ne parle pas seulement des récompenses remportées aux Salons parisiens, ni des médailles qui m'ont été décernées dans les expositions de diverses grandes villes françaises et étrangères auxquelles j'ai pris part, mais aussi des parchemins qui, de temps à autre, m'ont été adressés de la part de nombreuses Académies ou sociétés artistiques de l'étranger, avec des lettres m'avisant que l'on

m'en avait élue membre honoraire[1]. Mais il en était d'une autre espèce.

Des articles de critique, des brochures même, avaient été consacrés à mes ouvrages. Dans l'une d'elles, dont j'ai eu déjà l'occasion de vous entretenir, Eugène de Mirecourt, dès 1856, avait sollicité pour moi, du gouvernement impérial, la croix de la Légion d'honneur[2]. Or, à cette époque, on aurait pu compter sur les doigts les femmes qui, depuis l'institution de l'ordre, avaient été l'objet d'une pareille distinction, encore était-ce pour services rendus à l'armée : seule la sœur Rosalie avait reçu la croix pour son dévouement aux pauvres et aux malades. Le seul fait que mon nom fût désigné pour cet honneur me donnait jusqu'à certain point le droit d'être fière.

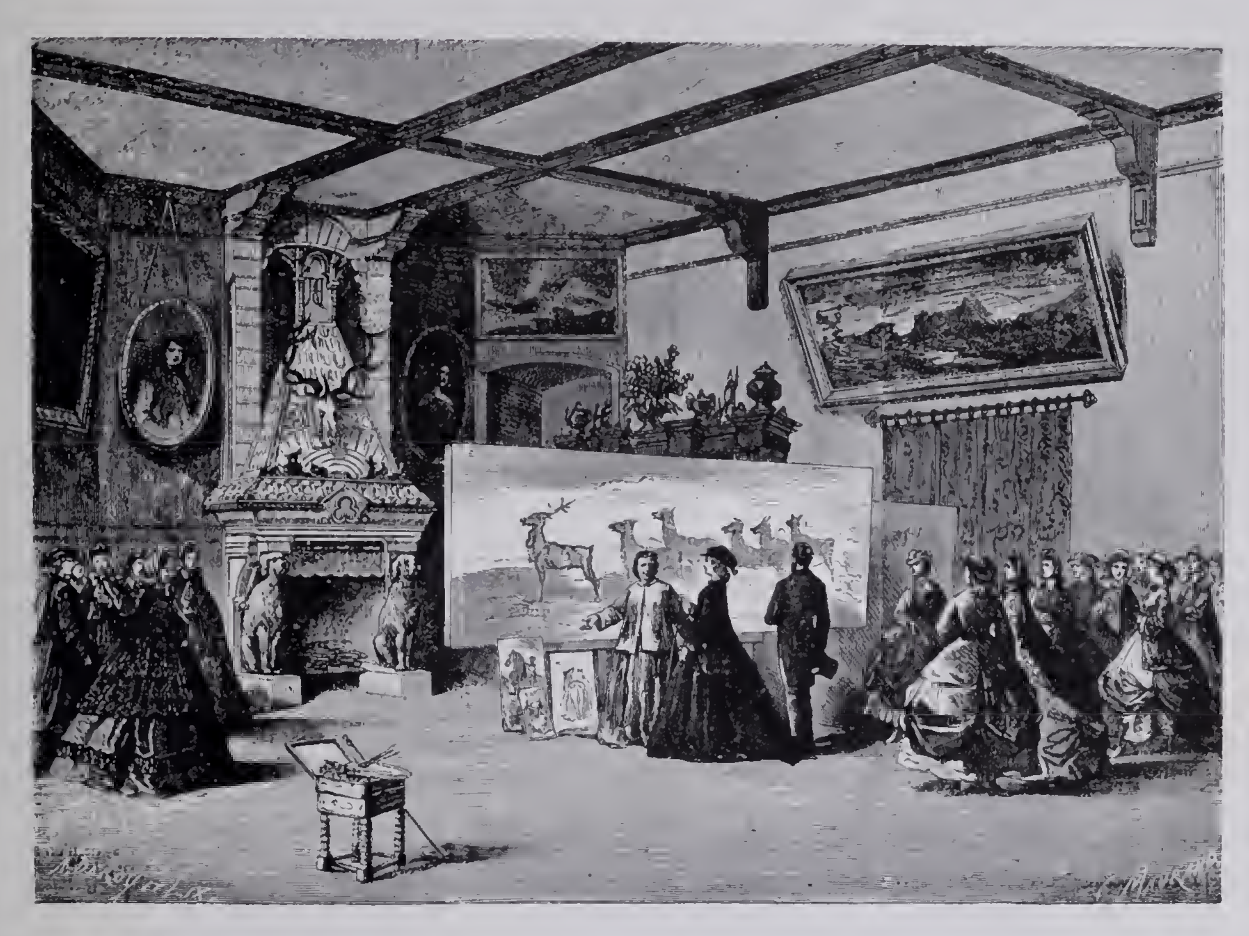
A l'époque où j'habitais la rue d'Assas, mon atelier était fréquenté par une foule d'artistes et de gens du monde ; cela faisait, à la vérité, un cercle très flatteur autour de moi, mais qui, si je ne m'étais brusquement résolue à m'exiler dans la forêt de Fontainebleau, m'eût bientôt rendu impossible tout travail. J'ai vu beaucoup moins de visiteurs ici ; en revanche, quelques-uns furent des personnages de la plus haute importance ; vous allez en juger.

Peu de jours après avoir reçu du duc d'Aumale la lettre que vous avez lue, j'étais en train (14 juin 1864) de travailler à mon tableau *les Longs Rochers* — vous savez bien : ce cerf à grande ramure que suivent toute une famille de biches et de faons — lorsque tout d'un coup j'entends un roulement de chaises de poste, un bruit de grelots, des claquements de fouets. Tout ce fracas cesse subitement devant ma porte. Presque aussitôt, je vois Nathalie se précipiter comme une trombe dans l'atelier en criant : « L'impératrice ! c'est l'impératrice qui vient ici !... Enlève ta blouse au plus vite. Tu n'as que le temps de passer cette jupe et cette jaquette, ajoute-t-elle en me tendant des vêtements. En moins de secondes qu'il n'en faut pour le dire, la transformation de mon costume fut accomplie et la porte de l'atelier ouverte à deux battants. Déjà l'impératrice en touchait le seuil et derrière elle montaient des dames d'honneur, des officiers et des personnages de la cour en

1. Rosa Bonheur avait été élue membre honoraire de l'Académie d'Amsterdam en 1854, de la Société des aquarellistes de Bruxelles et de l'Académie de Rotterdam en 1856, de l'Académie des Beaux-Arts de Milan en 1862, de l'Académie de Pennsylvanie, à Philadelphie, et de la Société des artistes belges en 1863 ; elle le fut encore des Académies des Beaux-Arts d'Anvers en 1867 et de Lisbonne en 1868, de l'Académie royale des Aquarellistes de Londres en 1885, enfin de l'Académie royale de Lisbonne en 1890.

2. « On décore de la Légion d'honneur des religieuses et des vivandières, pourquoi donc exclure de la même récompense les femmes artistes qui ont, comme notre héroïne, un talent si incontestable et surtout une vie si pure, un caractère si digne, une histoire si féconde en nobles actions, en bienfaisance et en vertu ? » (*Les Contemporains. Rosa Bonheur,* p. 93.)

uniforme. Avec cette grâce souveraine qui faisait d'elle la reine du goût parisien, Sa Majesté s'approcha ; elle me tendit la main que je portai à mes lèvres, et dit que, amenée par une promenade dans le voisinage de ma maison, elle avait eu le désir de me connaître et de visiter mon atelier. Je lui affirmai, à mon tour, combien j'étais sensible à l'honneur d'une telle visite et lui montrai les quelques tableaux que j'avais là et aussi des dessins dont elle voulut bien me complimenter. Néanmoins,



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE VISITANT L'ATELIER DE ROSA BONHEUR.
Reproduction d'une gravure de Maurand, d'après un croquis fait sur nature par M. Deroy.
(*Le Monde illustré*, 25 juin 1864.

ce qui parut l'intéresser le plus vivement, fut précisément l'ouvrage auquel je travaillais, *les Cerfs sur les Longs Rochers*[1], qui fut l'objet de nombreux commentaires.

S'attachant évidemment à me laisser sans réserve sous le charme de sa visite, qui dura près d'une heure, l'impératrice me commanda un tableau pour sa collection particulière et m'invita à aller la voir à

1. Ce tableau, qui figura à l'Exposition de 1867 sous le titre : *Cerfs traversant un espace découvert*, a été gravé par Charles G. Lewis sous cet autre : *Family of Deer crossing the summit of the Long Rocks (Forest of Fontainebleau).*

Fontainebleau, en acceptant d'y venir déjeuner un jour qu'elle ne désigna pas. Au moment de se retirer, elle me tendit sa main, que de nouveau je baisai ; sans doute cela lui fut-il agréable, car, m'attirant aussitôt vers elle, elle m'embrassa.

Le tableau que dans la suite j'ai peint à son intention représentait des *Moutons au bord de la mer*. Il a figuré à l'Exposition de 1867 avant de prendre place aux Tuileries. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis le 4 Septembre et la Commune[1].

Peu après cette journée mémorable, je reçus une invitation précise (pour le 30 juin ?). Ayant mis mon costume de cérémonie en velours noir à boutons d'or, qui, avec ses manches étroites et sa jupe tombante, a dû faire un amusant contraste avec les énormes crinolines que l'on portait alors, je me fis conduire au pied du grand escalier du château. A peine étais-je descendue du coupé qui m'avait amenée, qu'un garde vint à moi, pour m'aviser que ce côté était réservé à l'empereur et à l'impératrice, et qu'il me fallait aller plus loin. J'obéis, j'allai plus loin ; mais un autre garde arrêta de nouveau ma voiture et me dit de retourner d'où je venais. J'eus une forte envie de revenir chez moi ; fort heureusement qu'en me revoyant, le premier garde fit l'effort de regarder ma carte avec plus d'attention et se décida à me laisser gravir les degrés, que garnissaient deux rangées de hallebardiers. Parvenue à la dernière marche, je m'arrêtai un instant, pour revivre une heure tragique de notre histoire. N'est-ce pas cet escalier en fer à cheval que Napoléon Ier avait descendu, le 20 avril 1814, pour faire ses adieux à ses fidèles compagnons d'armes.....

Au moment où je pénétrai dans le salon François Ier, Mme de Metternich s'y trouvait elle-même, en grande conversation avec quelques jeunes gens. Nul d'entre eux ne parut s'apercevoir de ma présence, ce que voyant, je m'installai sans façon dans un des grands fauteuils qui avoisinaient la cheminée. Je savais qu'à la cour on avait l'humeur un peu railleuse, tout particulièrement dans le cercle de la célèbre ambassadrice, et mon grand souci, pour l'instant, était de ne pas faire une trop grosse faute d'étiquette qui pût faire rire à mes dépens. Or, voici que, précisément, l'un des jeunes gens, quittant tout à coup le petit groupe formé autour de l'ambassadrice, s'approcha de moi en s'inclinant.

— Mlle Rosa Bonheur ? fit-il.

— Oui, monsieur,

1. Cette année 1864, la fête de By (24 juillet) fut particulièrement brillante ; un arc de triomphe avait été dressé à l'entrée de la rue principale et on y lisait ces mots : *A Rosa Bonheur, By reconnaissant* (*L'Abeille de Fontainebleau*).



CERFS TRAVERSANT UN ESPACE DÉCOUVERT (1865), PAR ROSA BONHEUR.

(Exposition de 1867.)

D'après une gravure de Charles L. Lewis, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

— L'empereur va venir dans un instant, mademoiselle. Peut-être ne savez-vous pas, n'ayant jamais vécu à la cour, que lorsque Leurs Majestés entrent dans une salle, il est d'usage de ne se lever qu'au signal donné par elles. Je crois devoir vous en prévenir.

Le piège m'apparut aussitôt et je lui répondis d'un ton vif :

— Il est vrai que je n'ai jamais vécu à la cour comme vous, monsieur, cependant je n'attendrai pas le signal et me lèverai immédiatement.

Un peu interdit, ce jeune homme si désireux de m'instruire rejoignit le groupe qui entourait Mme l'ambassadrice, et j'observai avec satisfaction que certains petits sourires moqueurs cessèrent tout aussitôt.

La porte s'ouvrit enfin. L'empereur et l'impératrice firent leur entrée ; ils étaient suivis du général qui m'avait invitée et qui, selon mes faibles notions d'apprenti courtisan, allait tout à l'heure me servir de cavalier. Contrairement à ce que l'on avait eu soin de me dire, toutes les personnes qui étaient dans le salon se levèrent et mon jeune homme fut naturellement des plus empressés.

L'on me présenta. A ma grande confusion, ce fut l'empereur lui-même qui m'offrit son bras pour me conduire à table, où il me fit asseoir à sa droite. Pendant tout le temps du repas, il ne cessa de me parler et de s'occuper de moi.

Est-il besoin de dire que le menu était des plus choisis ; je me suis rendu compte ce jour-là cependant que, même à la table d'un empereur, on ne trouve pas toujours des œufs frais. Celui qu'on me servit était immangeable. Mon auguste voisin s'en aperçut et me dit en souriant qu'une basse-cour impériale ne saurait rivaliser avec celle d'un peintre animalier.

Le déjeuner achevé, l'impératrice m'invita à l'accompagner dans une promenade en barque sur la pièce d'eau des Carpes. C'est elle-même qui maniait les rames, et pendant que nous faisions le tour du bassin, elle m'entretint de sujets artistiques. Tout à coup, le jeune Prince Impérial parut sur le bord. Sa Majesté l'appela :

— Viens, mon enfant, lui dit-elle, serrer la main de Mlle Rosa Bonheur..... Elle a dans son parc une ménagerie qui t'amuserait bien.

— Oh ! s'écria le jeune prince, allons la voir tout de suite.

Deux ou trois jours après, en effet, il m'arriva à l'improviste et plusieurs fois depuis il est revenu. Vous savez que je n'ai jamais aimé me présenter en costume masculin devant les visiteurs d'importance ; à cause de cela, je fis un jour prier le prince de vouloir bien attendre quelques instants. Comme il montrait un peu d'impatience, Céline lui

dit avec franchise que c'était pour me donner le temps de mettre des jupes.

— Mais c'est avec sa blouse et son pantalon que j'aurais voulu la voir, répliqua-t-il.

La répartie m'a fait beaucoup rire et, dès lors, toutes les fois qu'il est venu, je me suis bien gardée de changer de vêtement.

Cependant, la visite de l'impératrice avait été comme un signal donné. Pendant quelques années, les femmes de la haute société crurent



MOUTONS AU BORD DE LA MER (1865), PAR ROSA BONHEUR[1].
(Appartenant à M. Knoedler.)

qu'il allait de leur dignité de venir voir Rosa Bonheur dans son château de By..... C'est incroyable le nombre des lettres que j'ai reçues. Si je n'avais brûlé une foule de papiers dans le temps de désespoir qui suivit pour moi la mort de Nathalie, nous pourrions rire encore en parcourant ces épîtres, dont quelques-unes, sur papier parfumé, armorié, satiné, avaient parfois une orthographe douteuse. A tout cela, je n'ai jamais répondu ; même j'ai fini par ne plus les ouvrir, mais Nathalie s'en emparait : cela l'amusait de faire sauter ces cachets souvent volumineux

1. Ce tableau est, je crois, celui qui fut commandé par l'impératrice et qui figura à l'Exposition de 1867.

et de la cire la plus fine. Elle me montrait ensuite les passages drôles, et toutes deux nous riions de bon cœur.

Mme de Metternich elle-même m'écrivit comme les autres, mais pas plus que les autres elle n'obtint de réponse. Cela ne la rebuta point; elle vint d'autorité. Ses manières étaient si séduisantes, ses arguments si irrésistibles, qu'elle décida mon cerbère, Céline, à ouvrir la porte cochère pour la recevoir, et je vis tout à coup son landau entrer dans la cour. Je reconnus la livrée sur-le-champ, mais j'étais prise : il fallait faire bonne contenance. Je me demandai toutefois quel bon tour je pourrais bien lui jouer, pour tirer ma revanche de la mystification qu'elle avait voulu me faire subir. J'avait ouvert à deux battants la porte du « sanctuaire » et je restais debout à l'attendre. La célèbre ambassadrice arriva donc, entourée de jeunes hommes qui voltigeaient autour d'elle.

— Ah! mademoiselle, dit-elle, vous me recevez la porte ouverte à deux battants, comme si j'étais l'impératrice.

— En effet, madame, mais c'est afin de laisser passer votre crinoline, répondis-je en faisant ma plus profonde révérence.

La visiteuse parut ne pas entendre; elle examina avec soin tous les objets qui se trouvaient dans l'atelier, et s'intéressa particulièrement à un dessin que j'avais là.

— Voulez-vous me permettre de l'emporter? fit-elle du ton le plus aimable. Je vous prierai, en échange, d'accepter quelques bouteilles de mon meilleur cru[1]?

— Je vous remercie, madame, répondis-je sur un ton très sec, je ne fais aucun échange et je ne vends rien ici. C'est M. Gambart et M. Tedesco qui sont mes intermédiaires.

Après une telle réponse, Mme de Metternich ne tarda pas à battre en retraite. Elle montrait un air un peu vexé, et depuis n'est jamais revenue.

Mais tout cela n'était que de petites choses; aussi bien, quel que soit le souvenir que je garde de la visite de l'impératrice et de ma réception à Fontainebleau, vous ne serez pas surprise que le jour où elle est revenue m'apporter la croix de la Légion d'honneur ait marqué une date capitale dans ma vie.

A ce moment-là, l'empereur revenait d'un voyage en Algérie, durant lequel l'impératrice avait exercé la régence. Il y avait un an, presque jour pour jour, que Sa Majesté avait visité mon atelier, quand un après-midi, c'était le 10 juin, — alors que je savais seulement par les journaux qu'elle était venue jusqu'à Fontainebleau pour y attendre l'empereur, — voici qu'elle arriva ici, sans être davantage attendue que l'année précédente.

1. On sait que le célèbre cru de Johannisberg appartient à la famille de Metternich.

Ce fut la même surprise et le même émoi. J'étais dans le jardin, et j'eus tout juste le temps de rentrer et de dissimuler mes vêtements masculins.



ROSA BONHEUR.
D'après une lithographie de Soulange-Teissier.

— Mademoiselle, me dit-elle, je vous apporte un bijou de la part de l'empereur. Sa Majesté m'a autorisée à vous annoncer votre nomination de chevalier dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Disant ces mots, elle ouvrit un écrin qu'elle tenait à la main et en sortit une croix d'or, pendant que, tout émue, je mettais un genou en terre. Mais il manquait une épingle. Sa Majesté se pencha sur ma table de travail pour en chercher une. Un officier la tira de peine, et l'impératrice put fixer à ma poitrine le ruban rouge auquel pendait la glorieuse étoile. Elle m'aida ensuite à me relever et m'embrassa en disant :

— Enfin, vous voilà chevalier. Je suis tout heureuse d'être la marraine de la première femme artiste qui reçoive cette haute distinction. J'ai voulu que le dernier acte de ma régence fût consacré à montrer qu'à mes yeux le génie n'a pas de sexe. Même, pour marquer l'importance que j'attache à ce grand acte de justice, je ne veux pas que vous fassiez partie de ce qu'on appelle une « fournée » ; votre nomination paraîtra avec un retard d'un jour, mais vous serez l'objet d'un décret spécial, qui sera mis en tête du *Moniteur* [1].

L'impératrice s'assit alors dans un fauteuil et s'entretint quelques instants avec moi, qui restai respectueusement debout.

— Mademoiselle, si je pouvais disposer aujourd'hui de mon temps, me dit-elle bientôt avec une suprême bonté, je passerais de longues heures à examiner vos œuvres, mais des devoirs impérieux m'appellent à Fontainebleau, où mon fils est déjà arrivé. Nous attendons un télégramme de l'empereur qui désire que sa femme et son fils soient à ses

1. Le décret paru au *Moniteur* du 11 juin 1865 était ainsi conçu :

« Napoléon,

» Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut.

» Sur la proposition du ministre de notre Maison et des Beaux-Arts,

» Avons décrété et décrétons ce qui suit :

» ARTICLE PREMIER. — La décoration de chevalier de la Légion d'honneur est accordée à Mlle Rosa Bonheur, peintre de paysages et animaux.

» ART. 2. — Le ministre de notre Maison et des Beaux-Arts et le grand-chancelier de la Légion d'honneur sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

» Fait en conseil des ministres,
» au palais des Tuileries, le 8 juin 1865.

Pour l'Empereur et en vertu des pouvoirs qu'il nous a laissés,

EUGÉNIE.

Pour l'Impératrice régente, le maréchal de France, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts,

VAILLANT.

Le *Constitutionnel*, journal semi-officiel, commentait en ces termes le décret impérial :
« Le *Moniteur* du 11 juin publie un décret qui confère la croix de la Légion d'honneur à Mlle Rosa Bonheur, une femme qui a su conquérir une place éclatante parmi les artistes de notre temps. Ce décret est signé de l'impératrice régente ; il a été inspiré par une pensée aussi noble que délicate et tout le monde y applaudira. »



RAZZIA (ÉCOSSE) (1860), PAR ROSA BONHEUR.

(Exposition de 1867.)

D'après une gravure de Ch.-G. Lewis, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

côtés ce soir, au moment de son entrée dans sa capitale, à son retour d'Alger. En cet instant, où j'ai la satisfaction de vous décorer, Sa Majesté est dans sa bonne ville de Lyon, et le préfet du Rhône lui présente les personnes distinguées que le conseil des ministres a jugées dignes de cet honneur.

La souveraine se leva pour se retirer et je restai confondue de l'honneur qui venait de m'être fait. Quand l'impératrice fut remontée dans sa calèche et que tout le cortège eût disparu dans un nuage de poussière[1], Nathalie, la bonne mère Micas et moi, nous tombâmes dans les bras les unes des autres, en versant des larmes de joie.

Il a couru des bruits assez singuliers lors de ma nomination dans la Légion d'honneur. L'on a dit, par exemple, que l'empereur m'avait fait cadeau d'une partie de la forêt. Je ne sais vraiment pas comment ni pourquoi une telle fable a pu se répandre. Ce que l'empereur m'a donné, c'est un droit de chasse, qui me permettait de traquer le gibier pendant n'importe laquelle des quatre saisons. J'en ai profité avec empressement et n'ai pas tardé à acquérir l'œil exercé d'un Nemrod.

Je partais dès le lever du soleil, ma boîte à couleurs sur le dos, suivie de mes chiens et tenant mon fusil à la main, prête à faire feu sur le gibier qui se présenterait devant moi. Nathalie était prévenue qu'elle pouvait compter sur un fin morceau; mais souvent il arrivait ceci, qu'après une longue marche et de vaines attentes, je posais mon arme sur la bruyère et que je me mettais à faire une pochade d'après les beaux arbres qui m'entouraient. De la sorte, je ne rentrais pas les mains vides, et Nathalie ne me grondait pas. Seulement, le dîner était maigre ces jours-là.

La distinction dont j'avais été l'objet me donnait l'obligation, bien conforme à mes intentions du reste, de prendre part à l'Exposition universelle de 1867, que l'on préparait à cette époque. Depuis 1855, c'est-à-dire depuis dix à douze ans, l'on n'avait vu aucune œuvre de moi au Palais de l'Industrie. M. Tedesco et M. Gambart, à l'envi l'un de l'autre, mettaient une telle hâte à s'emparer de mes peintures à peine sèches, qu'ils m'avaient rendu impossible toute participation aux

1. Pendant la courte visite de l'impératrice à Rosa Bonheur, la nouvelle s'en étant répandue dans le hameau, la souveraine, au moment où elle s'apprêtait à monter en voiture, trouva, rassemblés dans la cour, de nombreux habitants, et un groupe de jeunes filles qui lui présentèrent un bouquet qu'elles avaient improvisé avec les fleurs du jardin, et des rameaux de cerisier couverts de leurs fruits, que se partagèrent les dames de la cour.

L'Abeille de Fontainebleau rapporte qu'à la fête de By, le 23 juillet 1865, la pièce principale du feu d'artifice, par un nouvel hommage à la grande artiste, représenta une croix de la Légion d'honneur.

Salons, et cela n'avait pas été sans provoquer quelques réflexions malignes à mon adresse et quelques méprises sur mes sentiments.

Du moins, en 1867, me suis-je copieusement rattrapée de ma longue abstention : l'on ne comptait pas moins de dix toiles signées de moi dans le Palais des Beaux-Arts. En outre, ma *Fenaison*, la *Fenaison* de 1855, qui était la propriété de l'État, figurait dans le pavillon des œuvres rétrospectives.

Pendant mon voyage aux Highlands, si je m'étais meublée la tête de compositions, j'avais aussi bourré d'études mes cartons, et ce sont ces études qui m'ont permis d'envoyer, entre autres choses, à l'Exposition : les *Moutons au bord de la mer,* que j'avais faits pour l'impératrice ; une *Barque,* des *Bœufs et vaches,* un *Berger écossais,* les *Poneys de l'île de Skye* et *la Razzia.*

L'influence de la forêt de Fontainebleau se manifestait par deux toiles : *Chevreuils au repos* et *Cerfs traversant un espace découvert.* Mais j'avais encore un *Berger béarnais* et *les Bourriquaires aragonais,* qui étaient des souvenirs de mes voyages aux Pyrénées avec Nathalie.

Réapparaissant dans les Expositions françaises après une si longue retraite, il fallait m'attendre à des jugements un peu sévères. Ils ne me manquèrent pas. L'on m'accusa d'être un transfuge de l'art français ; l'on prétendit que j'étais passée, avec pinceaux et palettes, dans les rangs de l'école anglaise et que j'imitais Landseer. Quelqu'un même m'appela Miss Rosa Bonheur.

D'autres mêlèrent l'éloge à la critique, et dans *la Gazette des Beaux-Arts,* de Saint-Santin écrivait, au cours d'un article consacré à Brascassat[1] :

Depuis l'Expositon universelle de 1855, où elle avait envoyé sa *Fenaison*, Mlle Rosa Bonheur s'était abstenue, elle aussi, de prendre part à nos Salons annuels. Le très légitime succès de son *Marché aux chevaux*, l'œuvre capitale, à coup sûr, du Salon de 1853, avait trouvé en Angleterre un très habile écho par l'exhibition spéciale qui fut faite à Londres de cette vaste toile, et, depuis lors, Mlle Rosa Bonheur n'avait rencontré qu'honneur et profit à travailler pour les Anglais. Mais pour mieux satisfaire ces clients nouveaux, elle avait trop oublié la France, et quand cette laborieuse et courageuse fille, sentant à bon droit que son nom était une des forces de notre école et qu'il lui était impossible de rester spectatrice, alors qu'il s'agissait de lutter contre l'Europe, plus aguerrie qu'en 1855, nous a envoyé un faisceau de dix de ses derniers ouvrages, aucun de ses amis, j'en jurerais, ne s'est mieux aperçu qu'elle-même que sa peinture, si française jadis, avant son exil volontaire de nos Salons, avait pris aujourd'hui je ne sais quel fâcheux accent d'outre-Manche, qui n'était pas la

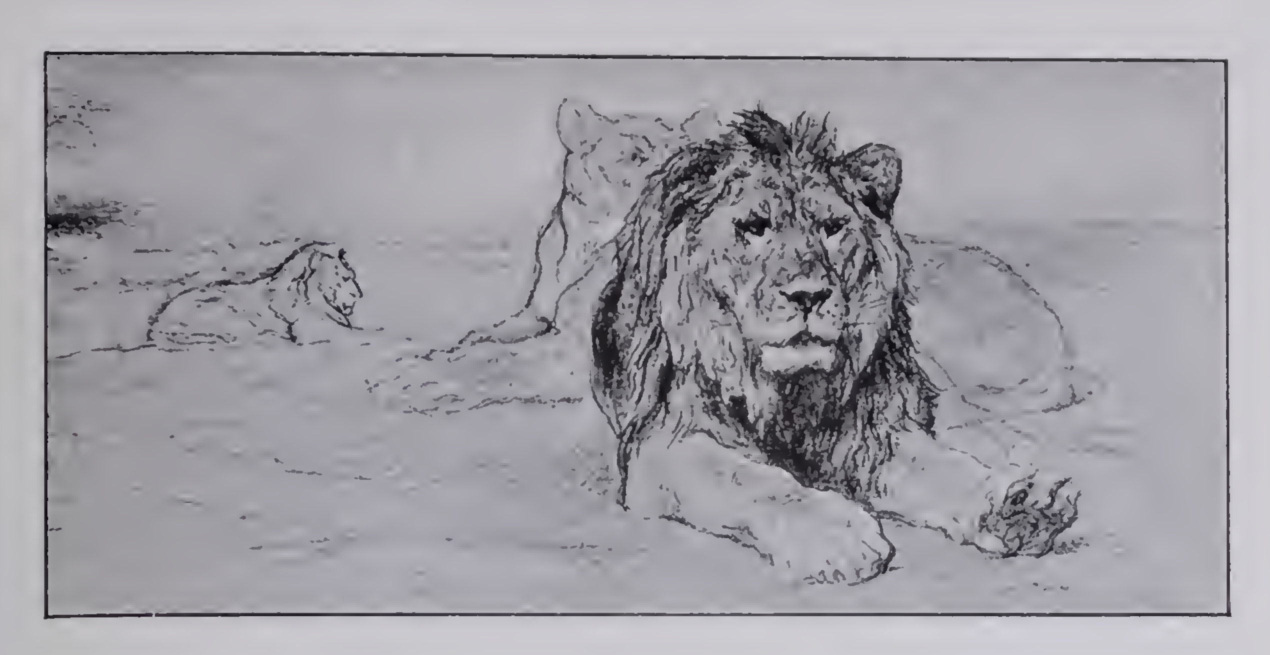
1. *Gazette des Beaux-Arts,* 1er juin 1868, t. XXIV, p. 562 et suiv.

finesse transparente et éclatante de Landseer et qui n'était plus la franchise naturelle de nos peintres de ce pays-ci. La Rosa Bonheur d'autrefois, nous ne la retrouvons que dans ses moutons : nul ne peint encore les toisons comme elle : j'entends les toisons un peu peignées, car Jacque et Brendel lui en remontreraient sur la vraie toilette des moutons de bergerie. Les *Moutons au bord de la mer* et les *Moutons dans la barque* sont deux excellents morceaux, dignes de son meilleur temps ; et nous devons ajouter aussi que son instinct délicat de femme lui donne, pour exprimer les fins mouvements des cerfs et des biches, — voir son charmant tableau des *Chevreuils au repos* et les *Cerfs traversant un espace découvert* — une légèreté et une grâce de dessin que l'on ne retrouve ni dans *les Vaches écossaises*, ni dans *les Bourriquaires aragonais.....* Ajoutons encore qu'aucun animalier en Europe ne pouvait nous montrer cette année un tableau de la force de sa *Razzia* d'Écosse, où le sombre paysage avec sa vraie tourmente, où les buffles et les béliers avec leur air grandiose et bien sauvage, et le tumulte de ces bêtes superbes se bousculant l'une sur l'autre, produisent la plus vigoureuse impression que l'auteur du *Marché aux chevaux* ait jamais conçue.

Depuis le jour où je m'étais installée à By, je n'avais cessé de m'occuper avec passion de la faune gracieuse de la forêt ; les cerfs et les biches m'intéressaient infiniment plus maintenant que ne l'avaient jamais fait les bœufs. En ce genre, les tableaux de sir Edwin Landseer m'avaient enthousiasmée, surtout *les Enfants du brouillard* et le *Monarque des vallons*. Les critiques qui me jugeront impartialement seront bien forcés de reconnaître cependant que, malgré l'influence sur moi de ce grand peintre, je suis restée moi-même, toujours Française de cœur et fière de la nation qui saura, je l'espère, garder la première place dans les arts. Mais je n'ignore pas que beaucoup de gens sont allés jusqu'à demander si c'était uniquement une passion d'art que j'avais éprouvée pour Landseer.....



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.



ÉTUDE DE LION COUCHÉ, PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XVIII

L'ANNÉE TERRIBLE. — LES LIONS.



TÊTE DE CHEVAL, PAR ROSA BONHEUR.

J'ai appris la déclaration de la guerre, non seulement sans appréhension, mais avec un certain enthousiasme, tant je me croyais certaine de voir bientôt la France agrandie par de nouvelles victoires. Aussi, rien ne peut rendre le désespoir avec lequel j'ai reçu l'annonce successive de tant de désastres accumulés.

Le jour où me vint la terrible nouvelle que l'empereur était tombé entre les mains ennemies, et que les Prussiens s'avançaient vers la forêt de Fontainebleau pour aller investir Paris, j'eus un moment de délire patriotique.

Réunissant à la hâte tout ce que je pus me procurer d'armes, j'invitai les habitants de By à venir chez moi chaque jour faire l'exercice. Puis je partis pour Thomery, dans le dessein d'aviser le maire que je voulais recruter un bataillon et m'en aller moi-même au-devant de l'envahisseur.

Si attristé qu'il fût de la situation lamentable du pays, le maire ne

put retenir un sourire qui me glaça jusqu'au fond de l'âme. Il m'adressa quelques paroles, ironiques peut-être, mais fort sages, me donnant à comprendre que, en dépit du costume masculin que je portais, mon rôle ne pouvait être celui d'une nouvelle Jeanne d'Arc. Il ajoutait cependant que je pouvais rendre d'appréciables services en préparant de la charpie pour les blessés, et en aidant à pourvoir de vivres les hommes qui défendaient la patrie. Je revins à By tout en larmes, désolée de mon impuissance, mais résignée à laisser passer l'orage au-dessus de ma tête.

Pour me conformer de mon mieux aux excellents conseils du maire de Thomery, j'écrivis sur-le-champ à M. Gambart, devenu depuis peu consul d'Espagne à Nice, de m'envoyer quelques douzaines de sacs de blé. D'autre part, j'achetai tout ce que je pus de provisions de toute nature, établissant des cachettes partout chez moi. J'avais fait construire dans ma cave une muraille, derrière laquelle se trouvait entassé tout ce que je possédais de précieux.

Les nouvelles de nos défaites me causaient un tel trouble et une telle agitation, qu'il m'était devenu totalement impossible de travailler; de temps en temps néanmoins, pour échapper à ces terribles préoccupations, je me réfugiais dans une petite maisonnette roulante, dont le frère de Mme Carvalho m'avait fait cadeau et que j'avais fait transporter au milieu du parc. Il me semblait que, dans la solitude, entourée que j'étais de mes beaux arbres, enfermée pour ainsi dire dans le sein de la nature, je pourrais oublier pour un instant les horribles scènes de la vie réelle.

Un jour, j'étais occupée à recueillir, dans mon « sanctuaire », quelques études que je pensais emporter à ma retraite de prédilection, lorsque je vis arriver Céline, les yeux hors de la tête.

— Mademoiselle, me cria-t-elle, nous sommes sauvées !

— Quoi ! m'écriai-je, est-ce que Chanzy a remporté une victoire ? Trochu a-t-il fait sa grande sortie ?

— Non, répondit la femme de chambre interloquée, c'est un homme qui vient d'arriver de Pithiviers, avec une lettre du maire et une autre du Prince Royal de Prusse. Le château, dit-il, va être protégé, il ne sera ni pillé ni incendié et nous pourrons y vivre tranquilles.

D'une main fébrile, j'arrachai des mains de Céline la grande enveloppe qu'elle me tendait et, à l'ébahissement de la pauvre femme, je déchirai les deux lettres, en disant que je ne voulais rien devoir aux ennemis de la France.

Bientôt mise au courant de ce qui venait de se passer, Nathalie me reprocha sévèrement ma vivacité et ramassa les débris de papier qui



LE CERF DE SAINT HUBERT (1868), PAR ROSA BONHEUR.

jonchaient la terre. Bien que tout aussi patriote que moi, elle était moins impétueuse de caractère. Elle crut bien faire de recoller soigneusement tous ces morceaux et de reconstituer ainsi ces lettres pour en faire usage s'il était utile.

Voici le message du maire de Pithiviers :

Pithiviers, le 27 septembre 1870.

Mademoiselle,

Le maire de Pithiviers, au milieu de ses tristes occupations nécessitées par la guerre, est heureux de remettre à une personne qui part pour Malesherbes (la route de Pithiviers à ce pays étant libre) le sauf-conduit ci-joint, qui vient de lui être remis par un chef prussien. Il souhaite que ce sauf-conduit vous parvienne de suite, selon son vœu bien sincère.

Avec ses hommages, recevez, mademoiselle, l'assurance de ses respectueuses salutations.

H. Brierre.

Une seconde lettre était jointe à celle-ci :

Versailles, 26 septembre 1870.

Mademoiselle,

S. A. R. Mgr le Prince Royal de Prusse m'a chargé de vous transmettre la sauvegarde ci-jointe, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir avec l'expression de mes hommages respectueux.

Cte Leckenhoff,
Aide de camp.

Quant à la sauvegarde, en voici la traduction :

COMMANDEMENT GÉNÉRAL
DE LA 3e ARMÉE

Quartier royal. Versailles, 26 septembre 1870.

Par ordre du commandant de la 3e armée, S. A. R. le Prince Royal de Prusse, il est enjoint à tous les commandants militaires de respecter la propriété de Rosa Bonheur, artiste peintre, et son château de By, près Fontainebleau, et de lui donner toute la protection dont elle aura besoin.

De par le commandant supérieur de la 3e armée,
le quartier-maître général,

O. v. Göttberg.

Je dois ajouter que, malgré la manière dont j'avais traité cette lettre de sauvegarde, je n'en étais pas moins reconnaissante au fond de l'hommage dont j'étais l'objet. Plus d'une fois dans la suite, j'ai pu m'apercevoir, du reste, que des ordres avaient bien été donnés pour que ma demeure fût respectée.

Quoi qu'il en soit, Nathalie et moi, nous faisions chaque jour une grande soupe grasse dans d'énormes chaudrons, et à certaines heures nous la distribuions aux habitants pauvres du pays, qui venaient la recevoir dans des marmites et dans des pots.

Armee Obercommando der III Armee

H. Q. Versailles 26e September 1870

Auf Befehl des Obercommandirenden der III Armee, Seiner Königlichen Hoheit des Kronprinzen von Preussen, werden hiermit alle Militair-Behörden ersucht das Eigenthum der Malerin Rosa Bonheur in Château de By bei Fontainebleau zu schonen und derselben allen nöthigen Schutz zu Theil werden zu lassen.

KÖNIGL. OBER-COMMANDO d. III. ARMEE

Von Seiten des Obercommandos der III Armee

Der Oberquartiermeister

v. Gottberg

SAUVEGARDE ADRESSÉE DE LA PART DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE A ROSA BONHEUR.

Mon métier d'amphitryon régional se trouvait heureusement facilité de ce fait que les vivres étaient redevenus bon marché depuis qu'on ne pouvait plus les porter à Paris. J'envoyais de temps en temps Céline, avec le break, faire des provisions, car je me gardais bien de toucher à ma ménagerie, et jusqu'à la fin de la guerre mes animaux sont restés indemnes.

Certain jour que mes domestiques étaient allés en voiture à Fontainebleau, j'étais un peu inquiète, le soir venu, de ne pas les voir rentrer, quand ils arrivèrent enfin, mais à pied et traînant comme ils pouvaient leurs paniers à provisions. Comme je m'en étonnais, Céline me mit au courant de l'incident de la journée, et qui prouvait que la sauvegarde du Prince Royal avait gardé sa puissance, en dépit de tout ce que j'en avais pu faire. Ayant laissé leur break aux soins d'un aubergiste d'Avon, mes domestiques s'étaient rendus au marché. Leurs emplettes faites, ils s'en revinrent à l'auberge, mais la voiture n'était plus là. Déjà ils réclamaient, lorsqu'un capitaine allemand s'approcha d'eux et leur dit en mauvais français quelque chose comme : « Voiture, réquisition. » Il ne fallait pas songer à insister. Céline eut du moins la présence d'esprit de s'écrier : « Voiture Rosa Bonheur. »

Mon nom fit lever la tête à l'officier, qui s'adoucit aussitôt pour dire : « Madame, absolument besoin voiture pour transporter blessés ; quand fini, rendrai Rosa Bonheur. »

Il fut fidèle à sa parole, et dès le lendemain le break me fut ramené par deux uhlans [1].

Une autre fois, j'eus affaire à une troupe de soldats qui voulaient s'emparer de ma ménagerie. De l'atelier j'avais entendu un bruit de voix plus animées qu'à l'ordinaire, et, comme je vivais dans l'appréhension qu'on touchât à mes pensionnaires, je me doutai aussitôt de ce qui se passait, et descendis précipitamment.

Je ne m'étais pas trompée. Les soldats criaient : « Réquisition ! réquisition ! » et montraient du doigt mes animaux. Je leur expliquai comme je pus qu'ils trouveraient à manger à la cuisine, et ils m'obéirent en maugréant.

J'ai su ensuite qu'arrivés à Thomery ils s'étaient plaints qu'un petit homme les eût empêchés de prendre des bestiaux.

— Ce petit homme n'était autre que Rosa Bonheur, leur dit-on.

— Ah ! si nous avions su, s'écrièrent-ils, nous aurions été plus aimables, car la grande artiste est fort bien vue en cour, elle est la protégée spéciale du prince de Prusse.

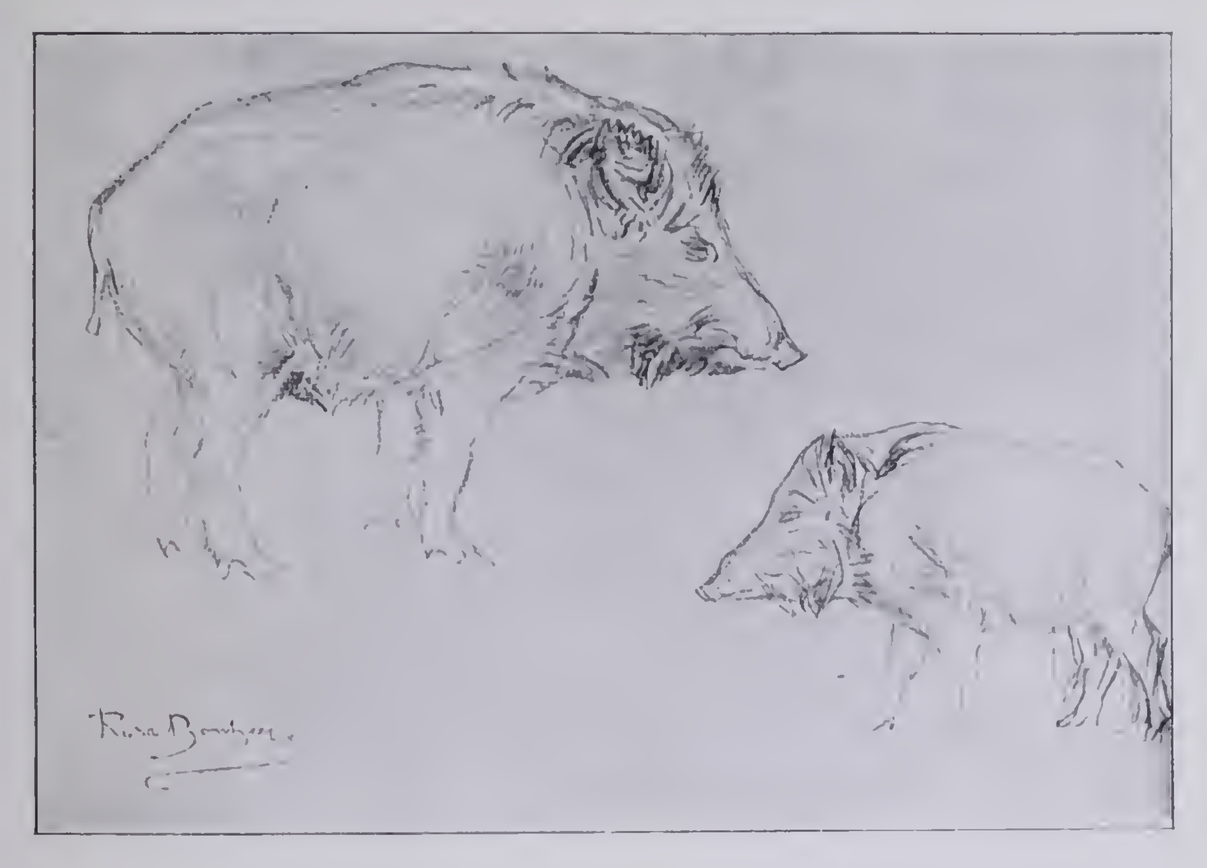
Mais c'est surtout pendant l'amnistie et après la signature du traité de Francfort que ma maison devint un gîte d'étapes. Généralement,

1. A cette anecdote, il convient d'ajouter celle-ci, qu'aimait à conter Étienne, le cocher, mari de Céline. Il avait coutume d'aller promener son cheval en forêt. Or, les Allemands y pourchassaient fréquemment les francs-tireurs français. Certain jour, Étienne se vit entouré par eux non loin de la croix de Montmorin. « *Fort geschwind !* » (Allez-vous-en !), s'écria l'officier qui les commandait. Avant que d'obéir, Étienne eut soin de répondre : « Cheval de Rosa Bonheur », ce qu'entendant, l'officier s'excusa et passa son chemin.

c'était Nathalie qui se chargeait de recevoir les soldats et de veiller à ce qu'ils fussent servis convenablement.

Elle s'acquittait au mieux du monde de cette tâche pourtant peu agréable, si bien qu'un jour un officier lui demanda d'accepter une place à table. Nathalie refusa assez aigrement, et l'Allemand de s'écrier : « Si toutes les femmes françaises vous ressemblent, mademoiselle, il faut cesser de s'étonner de l'acharnement des hommes. »

Dans les premiers temps de l'invasion, à mesure que la situation



ÉTUDE DE SANGLIERS, PAR ROSA BONHEUR.

empirait, les habitants étaient obsédés par des histoires d'espions et se montraient fort soupçonneux à l'égard de toutes les figures étrangères à la localité. Le moindre chemineau devenait un agent prussien, et l'on faisait des arrestations pour des causes tellement futiles, qu'il fallait bien ensuite relâcher les malheureux sur lesquels on avait mis la main.

Certain jour, cependant, les accusations me parurent plus fondées, et, au lieu d'intervenir pour faire relâcher l'homme que l'on avait arrêté, je pensai qu'il valait mieux le mener à Thomery, pour que son cas fût soumis à une information régulière avant sa comparution, s'il y avait lieu, devant un conseil de guerre.

Le maire de Thomery ne fut pas de mon avis :

— Que voulez-vous, mademoiselle, que je fasse de votre espion ? me dit-il, nous n'avons pas assez de vivres pour nourrir nos pauvres soldats. L'on ne peut pourtant pas lui faire passer le goût du pain sans un jugement quelconque ; aussi mon avis est-il de le lâcher et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

— Vous avez raison encore une fois, monsieur le maire, répondis-je. Je vais le conduire moi-même au chemin de fer et le mettre dans un train, pour être bien sûre qu'il parte.

Et c'est ce que je m'empressai de faire : je le pris dans mon tilbury pour le mener à Moret. Chemin faisant, je le chapitrai du mieux que je pus, essayant de lui persuader que la forêt de Fontainebleau était peuplée de francs-tireurs.

Un autre jour, — c'était pendant l'occupation prussienne, — trois officiers allemands, en grand uniforme, se présentèrent à la porte du château et demandèrent l'autorisation de visiter mon atelier.

— Dites-leur, recommandai-je à Céline, qu'il m'est impossible de donner la primeur de mes nouveaux tableaux aux ennemis de ma patrie.

— Mais c'est le prince Frédéric-Charles qui vient en personne voir mademoiselle !

— Cela ne fait rien, Céline, je ne peux pas le recevoir, mais s'il désire visiter mon parc, montrez-le lui en remerciement de la sauvegarde qui m'a été envoyée.

Il y avait, dans la ménagerie, un vieux cerf susceptible d'être encore méchant à ses heures, mais qui, toutes les fois que je venais le voir, se dressait contre le treillage et se laissait flatter. En voyant les officiers s'avancer vers lui, il fit quelques pas de leur côté, pour se laisser tomber brusquement dans un petit fossé, éclaboussant ainsi de boue et d'eau les beaux uniformes de ces messieurs.

Lorsqu'elle m'a raconté la scène, Céline affirmait que le cerf avait agi ainsi par patriotisme. Je n'ai pas voulu contredire la brave femme sur ce point, mais sur un autre j'ai trouvé son zèle un peu excessif. Il paraît que, après avoir cependant essuyé de son mieux les vêtements des visiteurs, elle avait refusé avec obstination de leur laisser emporter, à titre de souvenir, la moindre des brosses ou des couleurs qu'ils avaient aperçues à travers les vitres de mon atelier champêtre, et qui leur faisaient envie. Céline n'avait pas compris la délicatesse de l'hommage que le prince voulait rendre à mon art en emportant quelque objet qui m'eût servi.

Quant à l'identité du visiteur, lorsque je demandai à ma femme de

chambre si elle était bien sûre que ce fût le prince Frédéric-Charles :
— Certainement, mademoiselle, c'était bien lui, me répondit-elle



TÊTE DE LION, PAR ROSA BONHEUR.

avec assurance. car, en partant, il m'a mis deux thalers dans la main[1]. »

1. Céline m'a conté que, faute d'avoir pu obtenir le moindre objet ayant servi à Rosa Bonheur, le prince cueillit à un arbre un petit bouquet de feuillage, en disant : « J'espère que l'on ne m'empêchera pas d'emporter ceci. »

Sur cette brave Céline, quelles histoires n'a-t-il pas couru. On la considère comme un cerbère. N'a-t-on pas dit même qu'une fois elle a eu l'idée de sortir le tilbury de la remise, pour imprimer dans la terre molle deux ornières destinées à faire croire que j'étais sortie en voiture. Beaucoup de gens s'imaginent qu'ils ne pourraient approcher de moi sans lui graisser la patte.

La guerre avait donné à mes préoccupations une sorte de tournure tragique. C'est certainement à l'influence de nos désastres que j'attribue le sentiment qui m'a fait abandonner un peu l'étude des animaux pacifiques dont je m'étais occupée jusqu'alors, pour celle des lions et des tigres.

En 1873, je reçus un jour de M. Dejeans, directeur du Cirque d'Hiver de Paris, une invitation à venir à Saint-Leu, près de Melun, pour y faire des études d'après une lionne apprivoisée qu'il possédait. Cette lionne se promenait en liberté ; j'avoue que cela m'a donné un certain *trac,* mais Nathalie, brave comme personne, s'approcha d'elle sans hésiter et lui passa la main sur le dos. Elle s'appelait Pierrette. Je l'ai dessinée plus d'une fois ; aussi s'est-elle vite habituée à me voir et montrée de plus en plus caressante à mon égard. Pendant mes heures de repos, c'est Pierrette qui gardait mon attirail d'artiste, et personne n'était admis à toucher mon bien. M. Dejeans me disait : « Cette lionne se laisse approcher parce qu'elle vous aime, mais elle ne vous obéira jamais. »

Pierrette était née au cirque et c'est Mlle Bellan, une nièce de M. Dejeans, qui l'avait élevée au biberon, dans sa chambre, comme un petit chien. Plus tard, quand la lionne devint grande et forte, on lui donna un lit.

Elle a passé à Paris tout le temps du siège. Dans les dernières semaines, alors que tout le monde mourait de faim, Pierrette est restée trois jours sans manger. Enfin, on réussit à lui procurer une cuisse de cheval ; vous supposez peut-être que la lionne s'est jetée sur cette proie avec voracité, comme l'eût fait tout autre animal farouche ? point du tout : elle attendit patiemment qu'on eût coupé sa ration en petits morceaux. Cette bête était vraiment extraordinaire. Elle laissait un chat manger entre ses jambes, et ce n'est pas sans étonnement qu'on la voyait jouer à cache-cache avec le cheval et l'âne qui broutaient dans la prairie. Fonçant sur eux et reculant ensuite, elle poussait de grands : ouah ! ouah ! comme font les chiens qui s'amusent entre eux. Si le garçon qui gardait les vaches venait à s'endormir, Pierrette le secouait par sa blouse. Une fois, je l'ai vue traîner à reculons sa paillasse pour

la faire entrer dans sa cabane. Elle aimait à faire des farces, se cachait sous les lits, mais jamais ne maltraitait personne. Même elle fréquentait fort honnêtement certain petit endroit que vous devinez, sauf à effrayer un peu le visiteur non prévenu, car elle n'avait pas coutume de verrouiller sa porte.

Et dire qu'il est des gens qui s'entêtent à affirmer que les animaux n'ont pas d'intelligence !

Du reste, même sauvage, le lion n'attaque jamais, à moins qu'il ne



LA LIONNE FATHMA, PAR ROSA BONHEUR.

soit poussé par la faim, et j'ai pu observer personnellement, dans l'étude que j'ai faite du moral des divers animaux avec lesquels j'ai vécu, que le lion est le plus intelligent, le plus noble et le plus reconnaissant de tous.

Lorsque je me résolus à étudier les grands fauves, je ne songeai pas, tout d'abord, à en posséder chez moi, et longtemps je me contentai, outre la Pierrette dont je viens de vous parler, d'aller prendre mes modèles au Jardin des Plantes et dans les ménageries. Un moment pourtant, je louai à Bidel son lion Brutus. Dans la suite, je devins plus ambitieuse et pour me permettre de travailler tout à mon aise et en prenant

mon temps, je me décidai à faire l'acquisition d'un couple de lions que M. Gambart me fit expédier de Marseille. Si mes souvenirs sont exacts, c'est vers le milieu de 1880 (juin) qu'ils m'arrivèrent, et je les ai gardés à peu près deux mois. C'étaient des bêtes superbes.

On m'avait prévenue que le mâle était très féroce et qu'on ne pouvait l'approcher sans danger ; je suis arrivée cependant à l'apprivoiser. Néro reconnaissait ma voix de loin, et lorsque je le flattais, il faisait le beau tout comme un chat.

Le matin, au lever du soleil, à peine ouverts les volets de sa cage qu'on avait disposée sur la pelouse, il guettait du côté de ma fenêtre, pour voir si elle était ouverte et si bientôt j'allais venir le peindre. A cet objet, et pour travailler plus à l'aise, j'avais fait construire devant la cage une petite estrade qu'une toile mettait à l'abri de la pluie et du soleil. Mais il me fallait une patience infatigable. Mes études, j'étais obligée de les recommencer un nombre infini de fois avant d'arriver à bout, car si je me mettais à observer le lion de face, à peine avais-je commencé de dessiner sa gueule, ses yeux ou sa crinière, qu'il semblait prendre un malin plaisir à me tourner brusquement le dos en agitant sa queue d'une façon ironique.

Il me fallait chaque jour vingt livres de viande de bœuf pour nourrir ces deux lions ; mes domestiques leur en tendaient les morceaux à travers le grillage avec des fourches de fer.

Je vous assure que c'étaient de bons chiens de garde. On entendait leurs rugissements de Thomery. Mais c'étaient aussi des pensionnaires un peu encombrants et coûteux. Je les ai offerts au Jardin des Plantes quand ils ne m'ont plus servi de rien. Le jour où on est venu les chercher, il m'a semblé que Néro me regardait avec des yeux de reproche.

Je suis allée le voir dans sa cage. Néro était devenu méchant depuis que, en dépit de la promesse qui m'avait été faite, on avait cru devoir le séparer de sa lionne. Celle-ci, du reste, n'avait pas tardé à succomber à une maladie de la moelle épinière (19 juillet 1889).

Je lui parlai. Il reconnut ma voix, leva vers moi un regard attendri et se laissa caresser à travers les barreaux.

Plusieurs fois, je suis retournée le voir. Un jour, on m'a dit que mon pauvre lion était devenu aveugle et qu'il se mourait d'ennui. Perçant la foule des curieux qui stationnaient devant sa cage, je me suis approchée de lui et je l'ai appelé par son nom ; il s'est redressé aussitôt, cherchant à se traîner de mon côté ; mais, hélas ! n'y voyant plus, c'est inutilement qu'il m'a cherchée. J'ai été touchée plus que je ne saurais

dire de ses pénibles efforts, et je me suis éloignée tristement. J'ai su depuis qu'il était mort vers la fin de 1884 (15 octobre).

Ma petite lionne Fathma, celle que Céline a caressée devant vous, la première fois que vous êtes venue ici, a fini également d'une manière bien touchante. Voici comment je l'ai eue : certain jour, en 1885 je crois, je reçois de M. Bidel, qui était à Paris à ce moment-là, un télégramme m'avisant qu'à la gare d'Orléans il était arrivé à mon adresse un panier contenant deux chats sauvages. Sans perdre une minute, Nathalie et moi, nous allons chercher nos chats ; c'étaient en réalité



ROSA BONHEUR ET SA LIONNE FATHMA.

deux lionceaux, mâle et femelle, mais pas plus hauts que des yorkshires terriers. Bien entendu, nous nous sommes gardées de dire aux employés qu'ils avaient eu deux lions à surveiller : ils seraient peut-être morts de peur rétrospective.

Le mâle n'a guère vécu qu'un an et demi, tandis que la femelle a pu atteindre l'âge de trois ans. Je l'avais nommée Fathma. Elle était caressante et plus affectueuse encore que Pierrette, me suivant partout comme un caniche. Elle était si gentille que Céline la laissait entrer librement dans sa chambre. Par exemple, dans ses ébats, il lui arrivait souvent de tout mettre en désordre : « N'ayez pas peur, disais-je à la femme de chambre, je vous remplacerai tout ce que Fathma vous abîmera. »

Lorsqu'elle fut toute grande, je lui ai fait construire une cage pour la nuit, car, avec les chiens, il y aurait eu bataille, mais elle était si bien apprivoisée que je la laissais mettre ses deux pattes autour de mon cou ; je lui prenais la tête, je l'embrassais. C'était un modèle d'obéissance et de docilité.

Un jour, pour je ne savais quelle cause, Fathma semblait ne pas vouloir que je m'éloignasse d'elle, elle me retenait et ses yeux avaient une expression attendrissante. Je m'en allai pourtant, en lui disant que je ne pouvais demeurer davantage, car il me fallait aller travailler. Aurais-je pu supposer que ma pauvre Fathma était malade ? Deux heures plus tard, je descendis, avec l'intention de la caresser pour lui faire oublier mon absence. Hélas ! elle était morte ! Avant de succomber, elle avait réussi à se traîner jusqu'au bas de l'escalier, sans doute pour mourir plus près de moi..... Pauvre bête !



TIGRE COUCHÉ, PAR ROSA BONHEUR.



L'ARRIVÉE AU MARCHÉ AUX CHEVAUX (1873), PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XIX

LES SÉJOURS A NICE. — LA DUCHESSE DE SAXE-COBOURG-GOTHA.
MORT DE NATHALIE (1880).
ROSA BONHEUR OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR (1894).



TÊTE DE BOUC,
PAR ROSA BONHEUR.

Aux alentours de 1874, nous eûmes de vives inquiétudes, Nathalie et moi, au sujet de notre bonne mère Micas, qui commençait à perdre la vue. Nathalie emmena sa mère à Paris, pour lui faire donner les soins nécessaires à son état. Pendant tout le temps de leur absence, je la tins soigneusement au courant de ce qui se passait à By. Vous pouvez vous en rendre compte par cette lettre, retrouvée dans les papiers de ma pauvre amie.

By, samedi matin.

Ma vieille Nathalie.

Mme Gauthier vient de me lire ta lettre. Je crois que les médecins vont vous faire rentrer le plus tôt possible. J'avais envie de partir te trouver, mais il est plus sage, ne t'étant bonne à rien dans la maison, que je ne parte que pour aller t'aider à ramener ta mère. Écris-moi donc, ou plutôt envoie-moi un télégramme, pour que j'aille au-devant de vous à Paris. Quant à toi, songe un peu à ta santé et prends les choses avec patience et courage, autrement tu ne pourrais pas remplir tes devoirs auprès de ta mère. Tu sais ce que je t'ai dit pour ici : on l'entourera de soins le plus possible.

Je t'embrasse bien. Tout ton monde va bien : ton amie est à l'épinette à la cuisine de Céline : si cela continue, j'espère pouvoir peser trois cents quelque jour. Ah ! que ton esprit soit en paix de ce côté : ton âne travaille comme un amour, il a aidé le cheval de trait, Roland le Brave, à rentrer votre charbon de terre, qui est arrivé. Tout est en bon ordre chez vous.

Gamine embrasse bien sa maîtresse et ne me quitte pas d'une semelle. Votre poulailler est splendide. Hier soir j'ai caressé votre dinde, qui m'a semblé très affectueuse et aimer cela : elle s'est blottie sous ma main et m'a paru flattée. Voilà.

Pour la vue de ta mère, je ne désespère pas : je crois comme toi qu'elle ne recouvrera pas la vue bien franchement, mais si, seulement, elle peut voir pour se conduire, nous serons sauvées. Il faut attendre encore quelques jours et je pense que le grand air, le calme, feront quelque chose.

Je vous embrasse bien toutes deux, etc.

R. Bonheur.

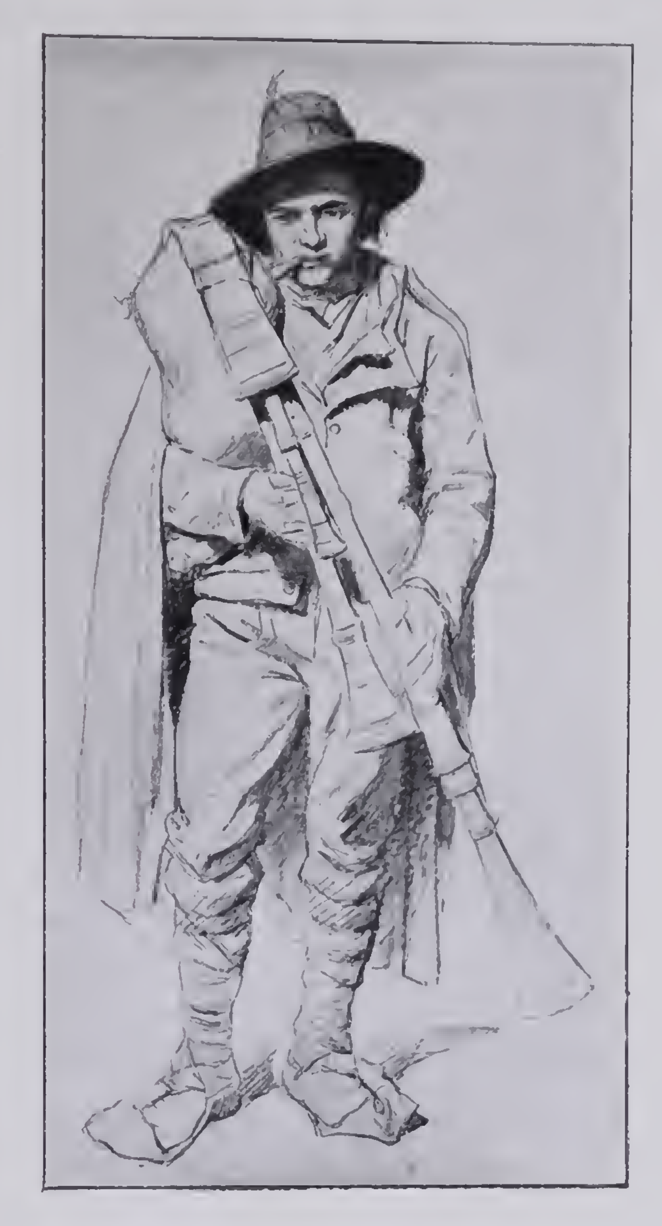
Nathalie et sa mère revinrent bientôt à By, mais la vue de Mme Micas continua de s'affaiblir. Durant ces tristes semaines où, de jour en jour, l'obscurité devenait pour elle plus épaisse, elle ne cessa de faire preuve d'un courage admirable. Souvent elle avait besoin de notre aide ; or, il arrivait que ses appels n'atteignaient pas nos oreilles, car sa voix était assez faible ; à cause de cela, une jeune bonne fut spécialement chargée de demeurer auprès d'elle et de guider ses pas. La nuit, par exemple, cette brave fille n'entendait pas toujours ; elle avait le bon sommeil de son âge. Nathalie eut l'idée de lui attacher au pied une grosse ficelle dont l'extrémité était à portée de la main de sa mère. L'invention avait paru plaisante à la bonne malade, qui nous disait en souriant : « Il faut donc que je tire cette corde ? c'est comme le conducteur qui veut avertir le cocher de l'omnibus ».

Pauvre mère Micas ! elle me considérait comme la sœur de Nathalie, et nous aimait tout autant l'une que l'autre. Je l'étourdissais bien un peu de mes plaisanteries quelquefois, mais elle en riait de si bon cœur, comme ce jour où j'ai parié vingt francs qu'elle n'enfourcherait pas mes culottes. Nous n'avons jamais pu nous entendre sur qui avait gagné le pari ; mais ce fut une jolie scène de bonne humeur, vous pouvez m'en croire.

Malgré tous nos soins, Mme Micas ne recouvra pas la vue ; bien pis même, son état général s'aggrava ; il fut vite désespéré et l'excellente femme mourut le 11 mai 1875, à l'âge de soixante-quatre ans. Pour Nathalie et pour moi, ce fut un pénible moment d'angoisse, mais la douleur cimenta encore notre affection. Cette mort, cependant, avait creusé dans mon existence un vide douloureux, et, non sans effroi, je

songeais que la mauvaise santé de Nathalie pouvait, un jour ou l'autre, m'exposer à demeurer seule en ce monde.

C'est alors que nous décidâmes d'aller chaque année, pendant la mauvaise saison, chercher sur la Côte d'Azur un climat moins rigoureux que celui de notre chère forêt de Fontainebleau. Je fis part de mon dessein à M. Gambart, qui mit avec empressement à notre disposition une des villas qu'il possédait à Nice et dont il ne demandait qu'un loyer annuel de 5.000 francs, payable en tableaux. Tout s'arrangeait à merveille.



UN PIFFERARO.
Dessin de Rosa Bonheur.

La Villa Africaine est une des plus belles de la contrée, un vrai palais, et il eût été ridicule pour nous de prétendre y garder notre simplicité de By, à peine convenable pour des femmes des bois. Aussi est-ce avec une cargaison qui remplissait plus d'un wagon, que nous arrivâmes à Nice. Il est vrai que ce fut pour nous apercevoir que M. Gambart nous avait appelées un peu trop tôt : les travaux qu'il avait entrepris pour améliorer sa villa n'étaient pas achevés, et, pendant les premiers mois, nous avons dû vivre au milieu des plâtras et des ouvriers, avec un bataillon de caisses presque toutes fermées. Malgré ces petites contrariétés, auxquelles Nathalie attachait beaucoup plus d'importance que moi, je me mis sur le champ au travail.

Le matin, vêtue en homme, je prenais certain petit tramway, qui, pour mes six sous, m'emmenait parfois très loin, dans une direction, où je trouvais toujours de nouveaux sites à admirer. Et puis, quelle joie de voir partout, en pleine terre, des palmiers beaucoup plus beaux que ceux des serres du Jardin des Plantes. A chaque pas, c'étaient de

magnifiques cactus, que j'ai copiés pour mes fonds de tableaux ; j'ai même trouvé des lions, — mais ils étaient en cage. Si seulement les adjudants que j'eus l'occasion de rencontrer sur mon chemin y avaient été aussi ! Tout au contraire, certaine fois ils voulurent m'y mettre. Ne s'étaient-ils pas imaginés que je m'amusais à prendre un croquis de leurs fortifications et que je devais être un espion allemand !

L'aventure est arrivée tout près du cap Ferra, et mon pauvre domestique a passé ce jour-là un mauvais quart d'heure sous les verrous, pendant que Nathalie et moi nous étions surveillées par un officier, installé en vigie à la portière de notre voiture. C'est à mon ruban rouge que je dois d'avoir échappé à l'empoignade.

Cet imbroglio provenait de l'innocente fantaisie que j'avais eue de photographier un berger italien dont la silhouette, en tête de son troupeau de chèvres, m'avait paru pittoresque.

Le pauvre adjudant voulait à toute force que je lui montre mes épreuves, pour s'assurer que je n'avais pas photographié le fort. Il ne parvenait pas à comprendre que si je lui avais obéi, d'abord il n'aurait rien vu du tout sur mes plaques, ensuite la lumière du soleil aurait effacé tout ce que j'y avais mis.

L'après-midi, j'abandonnais le costume masculin qui m'avait permis de circuler partout sans éveiller l'attention des passants, et je revêtais ma toilette de grande dame. Qui donc aurait reconnu alors, sous ces atours, le petit campagnard qui, chaque matin, se mêlait aux bons et braves paysans de la Côte d'Azur, et auquel parfois on parlait de Rosa Bonheur, sans se douter — et cela m'amusait beaucoup — que c'est à elle-même que l'on s'adressait.

Cette transformation, ce retour à mon sexe, m'avaient été imposés par ce bon M. Gambart. Mon ancien marchand de tableaux, depuis de longues années devenu consul honoraire d'Espagne, jouissait à Nice d'une réputation considérable. Parlait-on d'une visite royale, il se hâtait d'orner le palais que les majestés devaient habiter. Leurs murailles, il les garnissait de gravures de prix, de tableaux dus aux artistes les plus célèbres, faisant ces prêts en grand seigneur, pour toute la durée des villégiatures royales.

A peine avais-je été installée, qu'il avait recruté en mon honneur je ne sais combien de princes, de ducs, de marquis ou de simples banquiers, se gardant bien d'oublier les millionnaires américains, qu'il mettait au rang des têtes couronnées, en bon marchand qui sait combien ils ont le dollar facile. C'est ainsi que je vis venir successivement le duc de Montpensier, le comte et la comtesse d'Eu, l'infante Eulalie et

l'excellent don Pedro, empereur du Brésil. Ce protecteur éclairé des arts, ce prince des souverains, aurait bien voulu m'entraîner dans son pays, affirmant, pour me déterminer à le suivre, que je verrais là-bas des palmiers infiniment plus majestueux que ceux du comté de Nice, sans parler des légions de perroquets, de colibris, d'oiseaux de toute espèce à la livrée brillante, voltigeant en bandes innombrables et faisant scintiller leurs plumes aux rayons du soleil.



DEUX MOUFLONS, PAR ROSA BONHEUR.

L'existence mondaine que nous menions, Nathalie et moi, nous valut — le croirait-on ? — des propositions de mariage...... oui, plusieurs même ; nous les écartâmes, bien entendu, avec un égal entrain. Comment aurions-nous pu nous séparer ? La promesse que nous avions faite au lit de mort du père Micas était un engagement sacré.

Si vous voulez avoir une idée de ce qu'était notre vie à Nice, lisez cette lettre que Nathalie écrivait à Mme Bourdon, une de nos excellentes amies de By, qui n'était heureuse que lorsqu'elle nous voyait revenir, chaque été, dans notre chère forêt de Fontainebleau.

22 avril 1880.

Ma chère madame Bourdon,

Nous habitons un palais enchanté ! De notre lit nous pouvons admirer la mer, et le parc est un Éden ; ce ne sont que roses, palmiers, cactus, orangers couverts de leurs fruits d'or. Dire toute la magnificence de ce pays est impossible ; je me réserve donc de vous conter tout cela à notre retour, qui se fera peut-être un peu attendre, parce que notre amie reprenant un peu de force, nous ne voudrions pas arrêter ce bienfaisant progrès. Ah ! si Dieu voulait, comme nous aurions encore des jours heureux. Elle ne rêve que beaux tableaux.

Au revoir, ma bonne madame Bourdon, etc.

Jeanne Micas.

C'est à Nice que j'ai eu le bonheur de rencontrer pour la première fois la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, cette admirable princesse dont l'amitié m'a été si précieuse.

La Villa Africaine se trouvait juste en face du château de Fabron, qu'elle habitait pendant l'hiver avec son mari, Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha. C'était une princesse de la maison régnante de Bade. Il y avait plus de quarante ans qu'ils étaient mariés, et les deux époux s'aimaient comme au premier jour.

Ah ! des mariages comme celui-là, bienheureuses les femmes qui peuvent en contracter !... Ces sont les deux moitiés de l'être dont parle Platon, qui se rencontrent sur la terre et s'unissent pour l'éternité.

La duchesse m'a traduit plus d'un passage des souvenirs de son mari. On y voit briller la belle âme d'un prince qui cherche à faire le bonheur de ses sujets. Je ne sais plus à quelle époque, Ernest II leur avait donné spontanément une constitution tellement libérale, qu'ils n'ont jamais eu l'idée de se révolter contre son autorité, même pendant les temps orageux de l'assemblée de Francfort.

Jamais souverain n'a été aussi dévoué aux principes proclamés à l'aurore de notre Révolution par la grande Assemblée de 1789. Il a été l'idole de son pays et on peut dire que Ernest II fut un grand monarque placé sur un petit trône.

A son côté, il avait une femme comprenant sa haute ambition de réformer l'Allemagne par l'initiative de ses souverains et de supprimer ainsi les révolutions en ouvrant la carrière à tous les progrès légitimes.

La politique du duc Ernest et de la duchesse Alexandrine a été celle du prince Albert et de la reine Victoria, leurs plus proches parents et intimes amis.

Mais ce n'est pas seulement en politique que ce profond penseur montrait que l'Allemagne peut produire autre chose que des Bismarck.

Ernest II était un érudit, un archéologue ; avec sa fidèle compagne, il a dirigé une exploration sur les bords du Nil et en Abyssinie, à laquelle ont pris part des savants et des artistes distingués. Le récit qu'il en a publié est un monument impérissable.

Au surplus, Ernest II était musicien ; on lui doit une série d'opéras remarquables, parmi lesquels *Zaïre*, le premier de tous, qui a fait le plus de bruit, à cause du sujet, pris par un prince allemand dans une tragédie de Voltaire.

La duchesse Alexandrine m'a demandé un jour ma photographie, à l'intention de son neveu le prince de Galles, qui, me disait-elle, aimait beaucoup ma peinture. En retour, quelque temps après, elle m'envoya la lettre suivante :



UN BERGER ITALIEN.
Dessin de Rosa Bonheur.

Château de Fabron, Nizza,
3 avril 1885.

Ma chère amie,

Je viens de recevoir la photographie ci-jointe du prince de Galles, qu'il me charge de vous remettre avec ses remerciements les plus empressés pour la vôtre qu'il trouve excellente et qui lui est très précieuse. Pour lui donner toute sa valeur, il vous fait prier de vouloir écrire votre nom et la date sur un petit papier, afin de l'adjoindre à votre photographie, ce qui lui sera très précieux.

Je joins la lettre de mon neveu, afin que vous puissiez la lire et vous persuader du plaisir que lui cause votre portrait.

En vous embrassant ainsi que votre chère amie, votre bien dévouée.

Alexandrine.

La duchesse Alexandrine a fait vibrer les fibres les plus intimes de mon cœur..... De la voir, en dépit de sa naissance et de son haut rang, si pleine d'égards et d'affection pour moi, je n'ai pu m'empêcher de penser que, peut-être, cette noble femme connaissait le secret de la naissance de ma pauvre mère. Je lui dois la croix du Mérite de Saxe-Cobourg-Gotha pour les Arts et les Sciences, et cette distinction, qui en a provoqué nombre d'autres, m'est aussi chère que si j'étais née sous le sceptre de celui qui me l'accorda.

L'an dernier, j'ai reçu encore d'elle cette flatteuse marque de souvenir:



ROSA BONHEUR ET SA JUMENT PANTHÈRE.

Kallenberg, 28 mai 1897.

Chère mademoiselle
Rosa Bonheur,

Voilà un bien long espace de temps qui s'est écoulé depuis que je n'ai eu de vos chères nouvelles.

C'est donc avec un grand empressement que je prends la plume pour répondre à une demande de ma bien-aimée nièce, la princesse Henry de Battenberg, fille cadette de Sa Majesté la reine Victoria, qui, se rendant en villégiature à Fontainebleau, pour ainsi dire dans votre voisinage, désire vivement faire votre connaissance et s'entretenir avec vous des belles œuvres d'art que votre main a créées et qu'elle admire si chaudement.

Vous trouverez en elle une âme d'élite, qui vous deviendra chère, et je suis heureuse de penser qu'elle aura l'avantage de jouir de votre chère société, dont le souvenir restera à jamais précieux à

Votre fidèlement dévouée,

Alexandrine de Cobourg.

Quelques jours après, j'eus l'honneur en effet de voir arriver à l'improviste chez moi la fille favorite de la reine Victoria; elle était accompagnée de Miss Minnie Cochrane ; je suppose que ces dames n'étaient pas fâchées de me surprendre en costume masculin. Il faisait très chaud ce jour-là, et je revenais d'une promenade en voiture dans la forêt, vêtue d'un paletot de percaline blanche sous lequel j'eus tout juste le temps de glisser une jupe de velours. L'effet était probablement assez bizarre, car la princesse me pria de me laisser photographier par sa demoiselle d'honneur, avec Panthère, qu'on venait de dételer et qui

broutait le gazon à côté. Je me suis prêtée de bonne grâce à son désir, et cela m'a valu de recevoir de Son Altesse, quelque temps après, un mot fort aimable, accompagné d'une épreuve[1].

Quant à M. Gambart, dont j'avais eu tant à me louer au moment de mon installation à Nice, ai-je besoin de dire que nos relations étaient excellentes. Du moins elles le furent longtemps. A certaine époque, je fus un peu agacée d'entendre dire que je recevais à la Villa Africaine une hospitalité gratuite. C'était tout à fait inexact. Payer son loyer en tableaux ou le payer en argent, cela ne revient-il pas au même ? Dans

1. Désirant connaître les termes dans lesquels le prince de Galles, devenu le roi Édouard VII, s'était exprimé sur le compte de Rosa Bonheur : j'ai prié S. A. Mme la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, au mois de mars 1904, de vouloir bien renouveler en ma faveur la communication qu'elle avait faite autrefois à Rosa Bonheur de la lettre du prince. Elle m'a fort aimablement répondu par la lettre que voici, et dont les termes dénotent autant la haute intelligence et la grandeur d'âme de celle qui l'écrivit, que l'admiration qu'elle professait pour le caractère et le talent de la grande artiste défunte.

« Cobourg, 12 mars 1904.

» Madame,

» .... Je regrette infiniment de ne pouvoir vous envoyer le texte de la lettre en question, étant incapable de la retrouver parmi les lettres des années précédentes, malgré mes recherches les plus scrupuleuses, et cela me fait supposer que cette lettre du ci-devant prince de Galles avait été adressée à mon cher mari, qui me l'avait confiée pour en faire part à notre chère Mlle Rosa Bonheur. Je me souviens parfaitement que j'étais à Nice avec mon bien-aimé mari ; c'était au mois de mars 1885, et nous étions voisins de la grande artiste, qui habitait avec son amie, Mlle Nathalie Micas, la Villa Africaine, vis-à-vis de Fabron. En deux pas j'atteignais son jardin, et je n'étais que trop heureuse d'oser profiter de sa bonne permission d'aller de temps en temps lui faire une petite visite ! Je ne saurais vous décrire sa grande bonté pour moi, son affection, son indulgence et sa grande affabilité, avec laquelle elle m'expliquait son sublime travail et me permettait d'admirer et d'étudier ses magnifiques tableaux. C'étaient des moments remplis de joie et de jouissance, dans son bel atelier, dans une douce intimité ; sa chère petite Gamine assise sur ses genoux, et moi écoutant sa charmante et instructive conversation, si sympathique, si aimable, souvent si gaie ! Ce sont des souvenirs aussi chers que précieux, que mon cœur garde à votre bienfaitrice.

» Je sais que le roi Édouard VII, qui autrefois fréquentait Cannes chaque année, ne manquait jamais, en venant à Nice, de faire sa visite à M. Gambart, pour admirer les superbes œuvres de la grande artiste, dont il nous parlait avec enthousiasme.

» Je comprends la grande satisfaction que vous éprouvez en écrivant l'histoire d'une artiste aussi distinguée par son éminent talent que par les nobles qualités de son esprit et de sa belle âme, par sa grande bonté, sa générosité, sa touchante simplicité et son infatigable activité, qui l'entourent d'une gloire éternelle.

. . . .

» Je suis dans ma quatre-vingt-quatrième année, et je demande votre indulgence pour ces lignes, tracées avec l'aide d'une vue bien affaiblie.

» Recevez, chère madame, l'assurance de ma profonde considération.

» Alexandrine. »

Peu de mois après avoir écrit cette lettre, Mme la duchesse de Saxe-Cobourg acheva sa longue carrière. Son témoignage à l'égard de Rosa Bonheur, rendu si près de la tombe, en acquiert encore plus de prix.

la suite, il s'éleva entre nous des difficultés plus sérieuses qui, pendant plusieurs années, ont nui à nos bons rapports.

Sous l'effet du mécontentement, j'ai quitté la Villa Africaine et acheté la villa Bornala, une propriété d'environ trois hectares, et j'y ai fait construire un atelier. En ma nouvelle résidence, et pour faire face à des frais considérables, Nathalie eut l'idée de chercher des ressources dans l'imitation de ce qu'avait fait Alphonse Karr, c'est-à-dire la culture des fleurs, et entreprit des plantations de camélias. C'était une fleur fort à la mode et qui se vendait un franc pièce.

Dans cette propriété de Nice, tout comme à By, j'ai eu des chèvres, des isards, des mouflons — c'est une espèce de mouton sauvage, et la peau qui est sous ma table de travail a appartenu à l'un de ces animaux.

Chaque année, à l'entrée de l'hiver, quand nous partions pour Nice, Nathalie se croyait obligée d'expédier à l'adresse de notre villa de grandes caisses remplies de terre de bruyère prise dans la forêt de Fontainebleau; elle lui attribuait une qualité quasi surnaturelle, comme à tout ce qui tenait à notre propiété. By, à ses yeux, était le type par excellence de la perfection agricole et horticole, et cela grâce aux soins minutieux qu'elle prodiguait à la basse-cour et au potager.

Mon amie ne savait pas partir non plus sans emporter de grandes provisions de pommes de terre et de fruits de toute espèce. Entre temps, elle se faisait envoyer par Céline d'énormes bottes d'asperges, des sacs de haricots, des grosses de salades, et lorsque nous donnions à dîner, par son ordre l'on mettait à sac la basse-cour.

On voyait arriver de By, encore tout effarés du voyage, les meilleures dindes, les canards les plus bruyants, les poulets les plus tendres et de gentils lapins qui me rappelaient mon premier début au Salon.

— Ne vois-tu pas, ma chère Nathalie, lui disais-je, que toutes ces victuailles disparaissent trop vite du garde-manger? Il est impossible que nous dévorions tant de choses en si peu de temps! Je parierais qu'elles s'en vont chez la marchande du coin et que les volailles que nous achetons ici, et pour lesquelles on nous écorche, viennent tout droit de By. C'est l'anse du panier qui danse sur notre table.

Mais toutes mes observations étaient inutiles, Nathalie recommençait tous les ans le même manège. La pauvre chère amie!.....

Après sa mort, en 1889, je n'ai plus eu le courage de retourner à Nice, et j'ai cherché tout de suite à me débarrasser de la villa Bornala. Aussi en ai-je tiré un prix dérisoire. Quand j'eus réglé les 40.000 francs d'avances que nous avait faites le Crédit Foncier pour nous permettre diverses transformations, payé 6.000 francs de frais, il m'est resté net

34.000 francs, aussi bien pour cette superbe maison de campagne que pour son magnifique mobilier. Mais que m'importaient les pertes d'argent! J'étais assurée, grâce aux Tedesco, de ne manquer de rien



ROSA BONHEUR ET NATHALIE MICAS.

jusqu'à la fin de mes jours. Il me suffisait de terminer une étude, n'importe laquelle, et mon tiroir se remplissait d'or.

Le travail, au reste, était mon unique refuge contre la douleur, et je m'y suis consacrée avec une sorte de rage.

Je me suis remise à l'aquarelle et c'est là que, entraînée malgré moi à revivre par la peinture le beau voyage que j'avais fait avec mon amie,

je fis ces bœufs dans les montagnes d'Écosse auxquels on a donné sur la gravure le nom de *Chefs écossais (Scottish Chiefs).*

La venue en France de Buffalo-Bill et de ses Indiens n'a pas été sans causer une diversion très salutaire à mon esprit, grâce à la faculté qui m'a été donnée d'étudier de près des êtres auxquels je m'étais toujours intéressée, des êtres si différents de ceux qui jusqu'alors avaient passé sous mes yeux. Il me semble du reste vous avoir autrefois conté comment, grâce à M. Knoedler et aux Tedesco, j'ai pu travailler à loisir au milieu des Peaux-Rouges, les dessiner et les peindre avec leurs chevaux, leurs armes, leurs campements et leurs animaux. Même j'ai fait le portrait équestre du colonel Cody, et c'en est la reproduction que vous avez pu voir sur les immenses affiches dont il avait coutume de tapisser les murailles des villes. Nous étions devenus fort bons amis ; j'ai déjeuné sous sa tente avec M. Tedesco et M. Knoedler, en compagnie de deux Indiens magnifiques, après quoi l'on nous a photographiés tous ensemble, et c'est là un souvenir qui pour moi ne manque pas de piquant, croyez-le bien.

Pour n'être point en reste avec Buffallo-Bill de tous les égards dont il m'avait entourée, je l'ai invité à venir à By, et j'ai eu le plaisir de lui montrer mon atelier et mes animaux (25 septembre 1889); il n'a pu cependant s'asseoir à ma table, pressé qu'il était par ses représentations. C'est à l'hôtel de France, à Fontainebleau, que je lui ai offert à déjeuner, non sans lui avoir auparavant fait cadeau d'Apache, le fameux cheval de M. Arbukle et aussi d'un de ses compagnons, Clair-de-Lune, qui, bien que moins fougueux que l'autre, ne pouvait cependant me rendre aucun service. Des cow-boys sont venus quelques jours plus tard, ont capturé au lasso les deux chevaux, les ont enfourchés avec une adresse qui nous a émerveillés, et, après un moment de résistance inutile avec de maîtres cavaliers comme ces gens-là, les ont emmenés paisiblement au chemin de fer (6 décembre 1889).

Ce n'est pas la seule fois qu'on ait chassé chez moi, car bien souvent il m'a fallu faire prendre certains de mes pensionnaires, et ils ne se laissaient pas toujours faire de bonne grâce. Cependant jamais on ne s'était servi du lasso, d'usage à peu près inconnu dans nos régions. Nous employions des panneaux. Mais il m'est arrivé aussi de me servir de mon fusil, comme ce fut le cas pour une vieille biche que j'ai dû abattre pour lui éviter les maux de la vieillesse.

L'année qui suivit l'Exposition universelle m'a valu un grand honneur dont je ne saurais être que très flattée, celui de recevoir ici la

visite de M. Carnot. Le président de la République était depuis quelque temps déjà installé au château de Fontainebleau, lorsqu'il me fit aviser par un officier d'ordonnance de son intention de venir me voir et de son désir que je ne le reçoive pas dans un autre costume que ma tenue ordinaire de travail, et c'est pourquoi j'étais en blouse tout comme



CHEZ BUFFALO-BILL.

Rosa Bonheur photographiée en compagnie du colonel Cody, de M. Knoedler [1], de M. Tedesco, et des Indiens Red-Shirt et Rocky-Beard.

aujourd'hui lorsque, accompagné de Mme Carnot, de son fils M. François Carnot et du commandant de Maigret, il m'arriva certain après-midi de dimanche (15 septembre 1890). Je leur ai fait visiter mon atelier et montré divers travaux que j'avais en train.

S'étant assis sur la chaise longue que recouvrait la housse grise qu'elle porte encore, le président me raconta que son père avait été

1. C'est à la communication qu'a bien voulu m'en faire M. Knoedler, que je dois de pouvoir donner la reproduction de cette curieuse photographie.

Saint-Simonien comme le mien. Tous deux s'étaient rencontrés dans la maison de Ménilmontant, dont son père avait conservé le meilleur souvenir, sans qu'il eût partagé cependant certaines exagérations d'Enfantin.

— Quoique je n'aie jamais été Saint-Simonien, ajouta M. Carnot, mon éducation a profité dè ce qu'il y avait de vrai dans cette doctrine généreuse. Mon père et ma mère m'ont enseigné la grandeur et la sainteté du rôle que la femme est appelée à jouer dans la société de l'avenir, et persuadé de la nécessité d'abolir les préjugés qui empêchent la jeune fille de se considérer comme la seule gardienne de sa propre dignité. La Française n'est-elle pas capable d'user de sa liberté avec autant de discrétion que l'Anglaise et l'Américaine ?

Je suis convaincu, dit-il en terminant, que les femmes auront un grand rôle à remplir dans l'amélioration du genre humain, et je ne doute pas que la pratique des institutions républicaines fasse bientôt entrer cette manière de voir dans l'esprit des pères, des mères, des frères et des filles elles-mêmes. Alors la France, qui est déjà la reine du goût et des arts, marchera à la tête du développement moral des deux moitiés du genre humain.

La fière doctrine si bien exposée par le président de la République, je l'ai conçue quant à moi dès le début de ma carrière et je la soutiendrai aussi longtemps que je vivrai.

C'était ma première rencontre avec M. Carnot: elle suffirait déjà à me laisser de lui un souvenir ineffaçable, mais j'ai eu aussi le grand plaisir de lui rendre visite à mon tour, à l'Élysée cette fois, et en compagnie de mon vieil ami Cain, à la suite de ma nomination à la dignité d'officier de la Légion d'honneur.

C'était en 1894, c'est-à-dire vingt-sept années après la visite de l'impératrice Eugénie, et l'Exposition de Chicago en a fourni l'occasion.

Peu de temps avant l'ouverture de cette Exposition, par laquelle les États-Unis célébraient le centenaire de leur indépendance, M. Gambart me fit entendre que la popularité dont jouissaient mes œuvres en Amérique m'imposait le devoir d'y participer ; or je n'avais rien de prêt; il leva bien vite l'objection, en proposant d'y envoyer en mon nom *le Roi de la forêt* et *la Bousculade*. D'autre part, aux États-Unis, la commission des Beaux-Arts de l'Exposition, ayant passé en revue celles de mes toiles qui avaient antérieurement franchi l'Atlantique, demanda à M. Jay Gould et au général Alger, de joindre à ces deux tableaux, l'un *la Pastorale,* l'autre *les Moutons,* ce à quoi ils consentirent volontiers.

Un grand nombre d'artistes de haut mérite, comme vous savez, avaient aussi envoyé des œuvres à Chicago, et la France y fut



CHEFS ÉCOSSAIS (1890).

Aquarelle par Rosa Bonheur. — D'après la gravure de J. B. Pratt, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

représentée avec un éclat digne de la réputation de l'art français.

Est-il nécessaire de vous rappeler que le jury international ayant cru bon de n'accorder qu'un seul ordre de récompenses, le délégué du ministère des Beaux-Arts protesta, et les exposants français furent déclarés hors concours.

Faute de récompenses, une plaquette commémorative fut remise à chacun de nous. Le gouvernement décida, en outre, de dédommager les artistes en accordant des décorations aux plus méritants.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1865, aurais-je quelque



TÊTE DE BÉLIER.
Dessin de Rosa Bonheur.

part à cette distribution ? L'on m'avait bien fait espérer autrefois que la rosette serait la récompense de ma participation à l'Exposition : M. Carnot lui-même en avait donné l'assurance à M. Auguste Cain, et je n'ignorais pas que, dans les milieux officiels, on était assez disposé à nommer pour la première fois une femme artiste officier de la Légion d'honneur, mais que résulterait-il de tout cela [1] ?

J'eus, dans cette circonstance, les meilleurs avocats dans le prince Stirbey et mon vieux confrère le sculpteur animalier : démarches près

1. Dans l'*Abeille de Fontainebleau* du 29 août 1890, M. Bourges, si attentif à tout ce qui concernait Rosa Bonheur, avait déjà préconisé l'élévation de la grande artiste au grade d'officier de la Légion d'honneur.

des ministres, visites à l'Élysée, aucune ne leur coûta. Pour ce qui est de Cain, c'était, m'écrivait-il, le capitaine allant s'informer si son



ÉTUDE DE PAYSAN, PAR ROSA BONHEUR.

colonel allait bientôt recevoir sa récompense. Ils eurent gain de cause et je fus nommée (3 avril 1894[1]). Avec celle de vous avoir près de moi, c'est la dernière grande joie sans doute qui m'était réservée avant de mourir.

1. Quelques jours plus tard, Rosa Bonheur reçut du prince Stirbey l'hommage d'une croix en brillants.

Auguste Cain fut mon parrain. Il me donna l'accolade dans un grand dîner auquel avaient été conviés une élite d'artistes et de littérateurs[1]. C'est lui encore qui m'accompagna à l'Élysée, où j'allai présenter mes remerciements à M. Carnot[2]. Le président me combla d'éloges, attestant que, dans ma personne, le gouvernement de la République n'avait pas voulu seulement récompenser mon mérite personnel, mais qu'il aimait aussi à me considérer comme représentant les femmes dont le travail, le talent et la vertu font l'honneur de leur sexe et de l'État[3].

Quelle n'a pas été mon indignation lorsque, quelques mois plus tard, j'ai appris qu'un coup de poignard avait tranché l'existence du chef d'État qui professait les idées admirables que je vous ai dites sur le rôle réservé à la femme dans l'avenir[4]. Cette nouvelle atroce a tourné pendant quelque temps mes préoccupations vers les questions de politique et d'histoire; j'ai relu les récits de Maxime du Camp sur les scènes qui ont accompagné nos dernières luttes sociales, les journées sanglantes

1. Ce dîner, d'après les souvenirs de MM. Henri et Georges Cain, fut particulièrement joyeux. M. Auguste Cain avait eu l'idée d'un surtout plein de nouveauté : c'était un cactus, qu'il avait constellé de rosettes de la Légion d'honneur. Rosa Bonheur en avait été toute réjouie (12 mai).

2. Et tout cela n'empêchera pas qu'elle se remette au travail avec une satisfaction non dissimulée. « Encore deux jours qu'on me fait perdre. Que le diable emporte tous les dérangements de la gloire artistique! J'aimerais mieux vendre de la chandelle. » (Fragment de lettre publié par M. H. Becker dans le *Petit Temps* du 1er juin 1900.)

3. Ne serait-il pas utile de donner ici une liste des décorations qui furent accordées à Rosa Bonheur par divers gouvernements, et aussi des récompenses qui lui vinrent de plusieurs villes ou sociétés artistiques françaises et étrangères?

1843, médaille de bronze à l'Exposition de Rouen; 1845, 3e médaille au Salon de Paris, médailles de bronze à l'Exposition de Boulogne, d'argent à Rouen et diplôme d'honneur à Toulouse; 1847, médaille d'argent à Rouen, médaille de bronze donnée par le roi pour l'École gratuite de dessin; 1848, médaille de 1re classe au Salon de Paris; 1853, mise hors concours; 1854, hommage d'une broche-camée par la Société royale d'encouragement aux Beaux-Arts de Gand; 1855, médaille d'or à l'Exposition universelle; 1858, médaille d'argent pour ses bronzes d'art à l'Exposition de Toulouse; 1865, ordres de la Légion d'honneur et de San Carlos du Mexique; 1867, médaille de 2e classe à l'Exposition universelle; 1880, ordre de Léopold à l'occasion de l'Exposition triennale d'Anvers, et croix de commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique d'Espagne; 1885, ordre du Mérite des Beaux-Arts de Saxe-Cobourg-Gotha; 1890, ordre de Saint-Jacques de Portugal; 1894, croix d'officier de la Légion d'honneur et d'officier de l'ordre de Saint-Jacques de Portugal.

4. Une quinzaine de jours après sa promotion à la dignité d'officier, le 22 avril 1894, Rosa Bonheur avait eu l'honneur d'être reçue à Chantilly par le duc d'Aumale. Parmi les invités, il y avait ce jour-là le général et Mme Billot, le colonel (depuis général) Avon avec sa femme et sa fille, M. Lavisse, M. Bouquet de la Grye, M. Rodocanachi, M. Auguste Cain et ses deux fils. M. Gustave Macon, ancien secrétaire du prince et actuellement conservateur-adjoint du musée Condé, a bien voulu me donner quelques renseignements sur cette réception au cours de laquelle la bonne artiste fut heureuse de présenter au prince sa petite médaille du Salon de 1845, à l'effigie du roi Louis-Philippe. « Elle vous a porté bonheur, mademoiselle », lui dit-il. Au reste, elle avait gardé le meilleur souvenir de l'accueil qui lui avait été fait, des égards dont elle avait été l'objet et qui ne l'avaient pas empêchée de fumer sa cigarette habituelle.

de la Commune. Tous ces crimes montrent bien, hélas ! que les suites d'une guerre peuvent parfois être plus épouvantables que la guerre elle-même, quels qu'en soient les ravages. Malgré mon culte pour la science, il en est une branche que je ne sais que maudire. Comment pourrais-je admirer ces mécaniciens, ces chimistes, ces ingénieurs, sans cesse à la recherche de nouveaux moyens de destruction, non pas seulement dans le but d'assurer la prédominance des nations civilisées sur les peuples sauvages, mais encore pour donner à celles-là les moyens de se combattre entre elles et de verser leur propre sang en plus grande abondance.

Rien n'égale mon horreur pour les hécatombes dont s'enorgueillit notre histoire. Dieu veuille que le xxe siècle, dont je ne verrai tout au plus que l'aurore, ne dispute pas au xixe le privilège d'avoir pour ainsi dire réinventé la poudre.

Ah ! si les nations s'entendaient pour employer leurs ressources à perfectionner l'agriculture, à accélérer les transports, à généraliser l'éducation de leurs filles, que de changements heureux, quelle explosion de félicité sur la terre !..... C'est le rêve que je poursuis et qui m'obsède.

Plus je vis, plus je réfléchis, plus je suis persuadée que toute l'activité humaine doit tendre exclusivement à rehausser l'âme.....

Quant au pauvre ami qui s'était employé avec tant de zèle à m'être agréable, il est mort quelques mois à peine après ma nomination, et ce fut pour moi une cause de grande douleur. Il y a si longtemps que nous étions liés ! Il avait épousé Hortense Mène, la fille du vieux sculpteur avec lequel mon père entretenait autrefois de si cordiales relations, et bien des fois, Henri et Georges, ses deux fils, sont venus égayer ma maison de leur bonne humeur. C'étaient des amis de toujours.



ÉTUDE DE LION, PAR ROSA BONHEUR.



Photographie Michel.

UN COIN DE L'ATELIER DE ROSA BONHEUR.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XX

LES OISEAUX DE ROSA BONHEUR.
PROPOS SUR SON COSTUME, SUR LE FÉMINISME.
SA GRANDE AMITIÉ POUR MME CARVALHO.
SON GOUT POUR LA MUSIQUE. — SES IDÉES RELIGIEUSES.



ROSA BONHEUR EN FORÊT.

Au cours des chapitres qui précèdent et forment la deuxième partie de ce livre, j'ai cru devoir, pour éviter de fatiguer l'attention du lecteur, donner la suite des récits de Rosa Bonheur et de ses confidences, sans les interrompre par des réflexions personnelles ni par les questions qui les avaient provoquées durant les heures de travail à l'atelier, les promenades en forêt, ou les longues conversations d'après-dîner. De la sorte, autant du moins que cela a été dans la mesure de mes forces, le caractère de mon illustre amie s'est dessiné plus nettement et sa vie a pu se retracer dans sa belle unité. Parvenue aux derniers temps de cette noble carrière, une telle manière de procéder ne s'expliquerait plus, puisque,

d'une part, Rosa Bonheur n'avait pas à me conter les phases d'une existence que je partageais, et que, de l'autre, divers propos que j'ai notés touchant ses préoccupations religieuses, ses vues sur l'art, sur la musique, etc., nés des incidents de notre vie commune, s'isoleraient malaisément des causes qui les ont provoquées et ne sauraient guère se rattacher à un plan général de conversation.

Que le lecteur veuille bien me pardonner si, au long des pages qui vont suivre, la transcription des notes de mon journal me contraint à intervenir en personne dans le récit ; je m'attacherai du reste à ne le faire qu'autant qu'il sera utile pour la clarté de ma narration, à moins que la place prise involontairement par moi dans la vie de la bonne artiste et le rôle dont son affection m'a chargée à ses derniers moments et dans ses dernières volontés, ne m'en fassent une impérieuse nécessité.

Au château de By, la chambre de Rosa Bonheur occupait toute la largeur du premier étage ; elle était éclairée aux deux extrémités par de grandes fenêtres, l'une ouvrant sur le Levant, l'autre sur le Couchant. Les meubles avaient l'aspect un peu sévère propre au palissandre sculpté. Disposé au fond d'une large alcôve, son lit était tendu de rideaux en reps cramoisi, bordés d'une bande de velours que Mlle Micas avait autrefois garnie de broderies.

Au grand étonnement de qui pénétrait dans cette chambre pour la première fois, la pièce était encombrée de volières ; le couloir d'accès en était aussi rempli : cages dorées de toutes formes et de toutes dimensions, dans lesquelles s'agitait tout un peuple d'oiseaux. Il y avait là plus de soixante petits pensionnaires ailés, de toutes espèces, de toutes couleurs, et l'on croira sans peine que, du matin jusqu'au soir, ils faisaient un bruit assourdissant.

Sans pourtant les avoir jamais beaucoup dessinés ni peints, Rosa Bonheur s'intéressait vivement à tout ce petit monde emplumé ; le fait d'en avoir même dans sa chambre est sur ce point fort caractéristique.

Chaque matin, elle leur donnait des graines. Au printemps, elle installait dans les cages des nids propres à recevoir les couvées. Elle s'était procuré une petite boîte à musique pour leur apprendre à chanter.

Un jour, dans une de nos causeries à l'atelier, je m'étonnais qu'elle n'éprouvât aucune gêne de leur présence.

— Aucune, fit-elle, du reste, mes oiseaux ne chantent que lorsqu'ils me voient descendre du lit. C'est le bonjour que chacun m'adresse dans sa langue.

— J'aurais bien cru plutôt que c'était eux qui vous réveillaient !



BŒUFS ET MOUTONS AU PATURAGE (PASTORALE) (1860), PAR ROSA BONHEUR.
(Collection de Miss Helen Gould.)

— Pas du tout. Je ne ferme jamais les rideaux et c'est l'aurore qui me tire de mon sommeil avant que mes oiseaux ne commencent leur ramage. J'aime voir le premier rayon de lumière pénétrer dans ma chambre ; c'est la cause pour laquelle chaque matin, quand les nuages ne m'ont pas privée du réveil que j'aime, vous me voyez si joyeuse.

Venez voir ma petite Néphélococcigie. Vous connaissez sans doute cette métropole des nuages et des coucous, imaginée par Aristophane dans sa comédie des *Oiseaux*..... Jamais les dieux de l'Olympe ne viendront chez moi troubler mes amis ailés, comme ils l'ont fait dans l'Attique, il y a plus de 2.000 ans.

Quand tout mon petit monde pépie, gazouille, sautille, il me semble qu'ils se réunissent à l'appel de la huppe, pour écouter ce que j'ai à leur dire.

En prêtant bien l'oreille à leur chant, je me suis aperçue que chaque espèce avait sa langue particulière, comme Aristophane l'a indiqué. J'ai reconnu plus d'une fois l'exactitude des sons que ses acteurs ont fait entendre au peuple athénien devant lequel ils jouaient. Si je pouvais comprendre les divers idiomes dont se servent devant moi mes oiseaux, que de choses intéressantes j'apprendrais !

Approchez-vous de ces serins : ils sont un modèle d'union conjugale que les hommes devraient bien imiter. Les mâles sont aux petits soins pour leurs femelles : ils leur portent à manger lorsqu'elles couvent leurs œufs. Si la mère vient à sauter d'un perchoir à l'autre pour se dérouiller les ailes, le père se précipite pour prendre sa place avant que la couvée ait eu le temps de sentir le froid. Tous les ans, les mêmes ménages se reforment, je les suis de près et je ne vois jamais d'exemples d'infidélité. Toutefois, les mâles sont très jaloux, mais les femelles subissent docilement la surveillance.

Regardez l'une après l'autre ces deux cages : dans la première les serins sont tout verts et dans la seconde tout jaunes. J'ai eu un mal infini à obtenir ce résultat.

La difficulté que j'ai éprouvée est une des principales raisons qui m'ont conduite à penser que ces petits êtres ont des âmes qui finissent par devenir humaines et que dans leur forme suprême ces âmes conservent des sentiments qui subsistent malgré les métamorphoses.

Voyez ce petit sautilleur : aujourd'hui, il porte sur le dos son paletot gris d'hiver, mais au printemps, lorsqu'il veut plaire à sa femelle, tout son corps devient scintillant de turquoise et son chant, qui était timide et monotone, prend une tournure singulièrement touchante.

Celui-là est semblable aux galants de Paris : l'été, il se hâte de

reprendre ses habitudes bourgeoises et de se gorger de millet. Il ne songe plus à sa pauvre compagne, et son bec ne lui portera pas même un misérable brin de coton pour l'aider à faire son nid au retour du printemps.

Maintenant, venez voir mes petits oiseaux des Iles. Admirez leur plumage splendidement bariolé. Chacun porte sur ses ailes un reflet de l'arc-en-ciel. J'ai toujours peur qu'ils ne brisent leurs plumes si délicates et je crains surtout qu'ils ne s'enrhument. Aussi ai-je fait chercher par les Tedesco, chez tous les oiseliers de Paris, de petits berceaux dans lesquels ils se blottissent la nuit sous des flocons de coton.

En dépit de ces précautions, j'éprouve cependant des remords parfois. Je me demande si ces pauvres petits ne sont pas plus malheureux entre mes mains que dans leur pays natal. En somme, tout en les soignant, est-ce que je ne leur déplais pas souverainement, puisque je les prive de leur liberté ?



CROQUIS D'OISEAUX, PAR ROSA BONHEUR.

A qui a bien voulu poursuivre jusqu'ici la lecture de ces pages, il n'est guère besoin d'affirmer que la sollicitude de Rosa Bonheur à l'égard de ses oiseaux n'avait rien d'exclusif et que tous les animaux qui, au cours de soixante années, furent ses hôtes, venus de la plaine ou de la montagne, de la forêt ou du désert africain, animaux domestiques ou bêtes sauvages : chiens, chevaux, ânes, bœufs, moutons, chèvres, cerfs, chevreuils, isards, mouflons, sangliers, singes, sans compter les lions, des plus doux aux plus farouches, eurent une part de son affection. Sans doute il serait ridicule de dire qu'ils la payèrent de retour : le fait est vrai cependant pour la plupart ; bien des fois ces pauvres êtres témoignèrent à leur façon la reconnaissance et l'amitié qu'ils portaient à la grande artiste qui savait si parfaitement les voir et les comprendre. Aussi bien Rosa Bonheur ne les considérait-elle point comme des créatures sans pensées ; volontiers elle leur donnait une âme soumise à de

mystérieuses métempsycoses, et si les théories de Descartes à leur endroit la révoltaient, elle n'hésitait guère à prétendre que, par la bouche des héros de La Fontaine, ce n'était pas tant qu'on le croyait des hommes qui parlaient.

J'ai trouvé dans ses papiers, au sujet des chevaux, cette réflexion que je suis heureuse de transcrire :

Le cheval est comme l'homme la plus belle ou la plus misérable des créatures; seulement c'est le vice ou la misère qui font l'homme indigne et laid; il est presque responsable de sa décadence, tandis que le cheval n'est qu'un esclave que le Créateur avait confié à l'homme et dont celui-ci abuse dans son ingratitude et sa misère lâche et égoïste, jusqu'à devenir au-dessous de la brute même.

Sera-t-on surpris qu'un fréquent sujet de conversation chez Rosa Bonheur fût la place faite aux femmes dans la société contemporaine. Les luttes que, pour son compte, elle avait soutenues autrefois, et le succès qui les avait couronnées, par contraste avec le spectacle douloureux du rôle effacé qui est trop souvent celui de notre sexe en Europe, l'avait rendue fort ambititieuse pour ses jeunes sœurs françaises; non pas sans doute qu'elle rêvât de les voir rompre en visière avec toutes les habitudes et tous les préjugés, chercher à s'évader de la mission qui leur est imposée par la nature et la raison des choses; elle souhaitait du moins qu'un certain nombre de ces préjugés fussent abolis et que, partout où son intelligence ou son talent la rendraient égale à l'homme, le seul fait de son sexe ne la réléguât point à un rang inférieur. En ce qui la concerne, que n'a-t-on pas dit ou pensé de son habitude de porter des vêtements masculins? N'était-ce pas l'indice d'une émancipation audacieuse? Combien de fois pourtant ne l'ai-je pas entendue, pendant les trop courtes saisons que j'ai vécues auprès d'elle, tenir à ce sujet des propos comme ceux-ci :

— Je blâme énergiquement les femmes qui renoncent à leur vêtement habituel dans le désir de se faire passer pour des hommes. Si j'avais trouvé que les pantalons convinssent à mon sexe, j'aurais délaissé complètement les jupes, mais ce n'est pas le cas, aussi n'ai-je jamais conseillé à mes sœurs de la palette de porter des habits d'homme dans les circonstances ordinaires de la vie.

Si cependant vous me voyez vêtue comme je le suis, ce n'est pas le moins du monde dans le but de me rendre originale, ainsi que trop de femmes l'ont fait, mais tout simplement pour faciliter mon travail. Songez qu'à certaine époque je passais des journées entières aux abat-

toirs. Oh ! il faut avoir le culte de son art, pour vivre dans des mares de sang, au milieu de tueurs de bêtes. — J'avais aussi la passion des chevaux ; or, où peut-on mieux étudier ces animaux que dans les foires et mêlée aux maquignons ? Force m'était bien de reconnaître que les vêtements de mon sexe étaient une gêne de tous les instants. C'est pourquoi je me suis décidée à solliciter du préfet de Police l'autorisation de porter des habits masculins.

Mais le costume que je porte est ma tenue de travail, et rien autre



MOUTONS, PAR ROSA BONHEUR.

chose. Les quolibets des imbéciles ne m'ont jamais troublée ; Nathalie s'en moquait autant que moi Cela ne la gênait aucunement de me voir habillée comme un homme, mais si vous en êtes offusquée le moins du monde, je suis toute prête à mettre des jupes, d'autant que je n'ai qu'à ouvrir un placard pour trouver tout un assortiment de costumes féminins.

Pour sortir en forêt, je mets un paletot, un chapeau de feutre, de grosses bottes et souvent des guêtres ; à la maison, cependant, je préfère me chausser de bottines vernies ; c'est, comme vous le savez, une de mes coquetteries.

— Je crois bien, lui dis-je, qu'au fond vous êtes plus coquette que vous ne voulez l'avouer. N'avez-vous pas fait broder, par exemple, des

palmes académiques sur la garniture de vos blouses? — Leur dessin rappelait vaguement le fameux insigne violet.

Rosa Bonheur jeta un petit regard sur sa broderie et se mit à rire.

— En effet, fit-elle, mais vous pouvez être assurée que ces palmettes n'ont aucune origine symbolique.

Mes pantalons ont été pour moi de grands protecteurs, poursuivit-elle. Bien des fois je me suis félicitée d'avoir osé rompre avec des traditions qui m'auraient condamnée, faute de pouvoir traîner mes jupes partout, à m'abstenir de certains travaux. Quant à mon costume féminin, au temps où j'ai commencé à me faire connaître, Nathalie me donna un conseil fort intelligent : « Tu ne peux pas avoir la prétention de te vêtir à la dernière mode, me dit-elle, aussi je t'engage à te composer un genre de costume qui ne subisse aucune des transformations auxquelles s'assujettissent les femmes élégantes : tu le conserveras toute ta vie, il t'appartiendra. » Nathalie avait raison : j'ai suivi son conseil et adopté la mode bretonne modifiée à ma guise. Il m'est arrivé souvent, je l'avoue bien, de paraître un peu ridicule avec mes manches étroites, mon gilet et ma jupe à plis amples, mais Nathalie me consolait en disant : « Bast! bast! on connaîtra dans la foule Rosa Bonheur à ses cotillons, comme on connaissait Napoléon à son petit chapeau ».

Depuis que suis à By, vivant constamment au milieu de mes animaux, je n'ai guère le temps de jouer à la grande dame : il faut bien que les visiteurs me prennent telle qu'ils me trouvent. Si je vais dans une réunion cependant, ou que je fasse des démarches officielles, je ne manque pas de mettre ma robe et mon chapeau à plumes..... Oh! la question de coiffure. Le chapeau à la mode a été longtemps ma bête noire. Aucun ne voulait tenir sur ma tête, puisque je n'avais pas de chignon dans quoi on pût enfoncer des épingles. Une amie de Nathalie se trouva à point un jour pour me prouver à sa manière qu'il me fallait adopter la capote des dames âgées. Cette coiffure faisait fureur à l'époque dont je parle ; les jeunes élégantes elles-mêmes s'en affublaient. Ce fut un conseil fatal ; je le suivis pourtant, mais à regret et je lui dois au moins une éclatante mésaventure.

Il y a deux ans (8 octobre 1896), lors de la réception à Paris des souverains russe, le ministre des Beaux-Arts eut le désir de leur présenter les sommités de l'art français, au cours d'une visite au musée du Louvre. Des lettres d'invitation furent envoyées, et j'eus l'honneur d'en recevoir une.

Suivant mon habitude en pareille circonstance, je mis mon beau costume de velours noir et ma petite capote à plumes, laquelle, à cause

de mes cheveux courts, ne pouvait être retenue que par une mentonnière allant d'une oreille jusqu'à l'autre. Vous voyez d'ici l'effet.

Au moment où j'arrivai au Louvre, j'aurais donné je ne sais quoi pour avoir sur la tête mon chapeau de feutre gris. J'étais la seule femme, au milieu d'une foule d'hommes tous plus décorés les uns que les autres, car on avait eu soin de n'inviter que des artistes appartenant à la Légion d'honneur. Tous les yeux se tournaient vers moi ; je ne savais où me fourrer. Ce fut une rude épreuve, et ce jour-là j'ai bien regretté mon costume masculin, je vous l'assure. Voyant mon embarras, M. Carolus-Duran eut le courage de venir vers moi et de m'offrir son bras, que j'ai saisi avec reconnaissance et je m'y suis cramponnée désespérément.



ROSA BONHEUR
ASSISTANT A LA VISITE DU LOUVRE
PAR LES SOUVERAINS RUSSES.
Croquis de Renouard.
(*Revue encyclopédique*, 1896.)

Un tel appui me rassura et j'oubliai un peu combien j'étais ridicule en voyant l'accueil que me faisaient la plupart de mes confrères. Et pourtant, mon épreuve n'était pas à son terme. Quelques jours plus tard parurent les journaux illustrés ; je fus profondément ennuyée et vexée de me reconnaître dans cette silhouette qui fit rire tout Paris pendant un moment.

En dépit de mes métamorphoses de costume, il n'y a pas de fille d'Ève qui apprécie plus que moi les nuances ; ma nature brusque et même un peu sauvage n'a jamais empêché mon cœur de toujours rester parfaitement féminin. Si j'avais aimé les bijoux, j'en aurais certainement porté, Nathalie le faisait bien, et jamais je ne lui ai fait de reproches à ce sujet.

Pourquoi ne serai-je pas fière d'être femme ? Mon père, cet apôtre enthousiaste de l'humanité, m'a bien des fois répété que la mission de la femme était de relever le genre humain, qu'elle était le Messie des siècles futurs. Je dois à ses doctrines la grande et fière ambition que j'ai conçue pour le sexe auquel je me fais gloire d'appartenir et dont je soutiendrai l'indépendance jusqu'à mon dernier jour. Du reste, je suis

persuadée qu'à nous appartient l'avenir ; je n'en veux citer que deux preuves : si les Américains marchent en tête de la civilisation moderne, c'est à cause de la manière admirablement intelligente dont ils élèvent leurs filles et du respect qu'ils ont pour leur femme.

D'autre part, si les Orientaux croupissent dans une barbarie dont ils ne peuvent se dépêtrer, c'est parce que les maris n'estiment pas suffisamment leurs épouses et que par conséquent les enfants ne sont pas disposés à éprouver d'affection pour leur mère.

Nos beautés timides de la vieille Europe se laissent trop facilement conduire à l'autel comme les brebis allaient jadis au sacrifice dans les temples païens.

Depuis longtemps, j'ai compris qu'en mettant sur sa tête la couronne de fleurs d'oranger, la jeune fille se subalternise ; elle n'est plus que le pâle reflet de ce qu'elle était avant. Elle devient pour toujours la compagne du chef de la communauté, non pas pour l'égaler, mais pour l'assister dans ses travaux ; quelque grande que puisse être sa valeur, elle restera dans l'ombre.

Le souvenir du silencieux dévouement de ma mère me rappelle qu'il est dans la nature de l'homme de manifester ses opinions sans se préoccuper de l'impression qu'elles produisent sur l'esprit de sa compagne.

Je sais bien, parbleu, qu'il existe des époux d'une noble trempe, qui sont les premiers à faire ressortir les mérites de leur femme : vous en connaissez des exemples. En ce qui me concerne, cependant, je n'ai jamais osé me risquer et m'en aller devant M. le maire. Et néanmoins, au contraire de l'opinion saint-simonienne, je considère le mariage comme un sacrement indispensable à l'organisation de la société. Quelle grande idée que de donner à la loi humaine le pouvoir d'établir un contrat si puissant, si auguste, que la mort même ne saurait le dissoudre.....

En lisant dans la *Philosophie positive* de Littré l'exposé lumineux que cet écrivain célèbre a donné des doctrines d'Auguste Conte, j'ai été frappée d'y retrouver une pensée que j'avais depuis longtemps : l'institution du veuvage pour les hommes aussi bien que pour les femmes est admirable, car elle est indispensable au repos, au bien-être et à la protection des enfants. Que s'est-il passé chez nous, autrefois ? Mon père n'a pu supporter sa solitude, — je vous ai conté tout cela. Un an avant sa mort, celle qui chez nous avait remplacé ma mère lui a donné un fils, dont j'ai pour une bonne part payé les frais d'éducation. Eh bien ! l'on a dit que c'est moi qui étais sa mère et non pas sa

bienfaitrice. C'est là des choses qu'on peut pardonner, mais oublier, jamais !



LE CERF DE ROSA BONHEUR.

Comme Rachel, comme George Sand et tant d'autres, j'aurais pu, assurément, profiter de la tolérance dont bénéficient vis-à-vis de l'opinion

les femmes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts, et l'on aurait pu dire de moi tout ce que l'on eût voulu. Au lieu de cela, j'ai toujours mené une vie honorable, je suis restée pure, et je n'ai jamais eu ni amants, ni enfants.

Si mon père me reprochait quelquefois mes façons garçonnières et libres, je vous l'ai dit aussi, il peut du moins se réjouir là-haut, car durant toute ma vie, celle qu'il appelait son bien le plus précieux est restée sans tache.



VACHE ÉCOSSAISE, PAR ROSA BONHEUR.

Un soir que nous parlions de musique, je demandai à Rosa Bonheur si elle connaissait le piano.

— Je n'ai jamais pris de leçons, me répondit-elle, mais j'avais tant de plaisir à écouter ma mère lorsque j'étais enfant, que chacun des airs qu'elle me jouait autrefois est resté gravé dans mon oreille..... C'est, je crois, la raison pour laquelle j'ai ressenti une si vive sympathie pour Mme Carvalho. J'ai toujours éprouvé à l'entendre, en effet, une joie sans mélange, car sa voix avait le même timbre que celle qui m'avait bercée dans mon enfance.

..... Les œuvres de Gounod m'ont toujours plu ; jamais cependant elles ne me causaient un plaisir plus raffiné que lorsqu'elles étaient interprétées par Mme Carvalho. Cette cantatrice inimitable n'avait pas

une voix très forte, mais elle possédait une merveilleuse intuition de ce qu'elle pouvait obtenir dans la vaste salle de l'Opéra. Elle ne criait jamais, et pourtant, dans les pianissimos même, chacune de ses notes parlait à l'oreille.

..... Quand elle venait ici, passer quelques jours avec moi, que de fois mon « sanctuaire » a été transformé en salle de concert. Tandis



CHIEN DE CHASSE (1847-1874), PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de J. B. Pratt, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

qu'elle chantait, je fermais les yeux, pour me donner l'illusion que ma mère était près de moi. Alors je me voyais à Bordeaux, dans la maison du grand-père Dublan, et il me semblait que maman, touchée de mon extase, me prenait dans ses bras et me couvrait de baisers..... Sa mort m'a causé une tristesse si profonde et un si violent accès de désespoir, que pendant un temps je n'ai voulu voir personne. C'était presque comme si ma mère était morte une seconde fois. Et je me sentais d'autant plus isolée, que je n'avais plus Nathalie pour partager ma douleur.

Peu après cette conversation, ayant accompagné Rosa Bonheur à

Paris, nous allâmes un soir à l'Opéra pour y entendre la *Valkyrie*. Pendant que l'orchestre jouait la Chevauchée, elle murmura à mon oreille :

— Comme l'harmonie imitative des voix de la nature est grandiose dans cette chevauchée ; c'est la première fois que j'entends Wagner, mais ce ne sera pas la dernière.

— J'admire Gluck et Beethoven, me disait-elle après la représentation. Leurs œuvres sont d'une simplicité magistrale. Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est Mozart, dans *la Flûte enchantée*. Lorsqu'il vous arrive d'en jouer des airs le soir, tandis que je me repose sur ma chaise longue, vous faites défiler dans mon esprit, sans vous en douter, les souvenirs les plus tendres de mon enfance.

Bien que Rosa Bonheur ne fût pas musicienne, des compositeurs de talent lui avaient, à une autre époque, dédié des pages éloquentes. César Pyrnet, qui était encore élève du Conservatoire quand elle fut décorée, lui fit hommage d'une délicieuse berceuse pour violoncelle, intitulée *la Première Rose impériale*, et le grand Bizet lui-même composa une cantate en son honneur.

Il m'arriva un jour de prononcer le nom de Félicien David, dont elle m'avait entretenu déjà à propos du Saint-Simonisme.

— Comment pourrais-je l'oublier, celui-là ! s'écria-t-elle ; sa grande symphonie du *Désert* l'a immortalisé. C'est un chant splendide, composé à l'occasion de l'exode des Saint-Simoniens en Égypte. Le lever du soleil, la prière de l'Arabe, la marche des chameaux, le souffle du simoun, les lointains mirages, y sont interprétés avec l'ampleur d'un poème d'Ossian.

Je vous parle d'Ossian, le connaissez-vous ? Que d'inspirations je lui dois ; je ne puis feuilleter ses poésies sans y trouver la peinture de tous les grands phénomènes de la nature.

Elle se leva pour prendre le livre de Mac-Pherson, l'ouvrit au chapitre de Fingal et d'une voix chaude se mit à lire cette strophe :

Parvenue au sommet du Lena, la troupe s'étend sur les bruyères ; on dirait un brouillard d'automne, lorsque, rassemblant ses flocons épars dans la plaine, il monte sur les collines obscurcies, et de leur cime, élève peu à peu sa tête dans les cieux.

Et cette autre :

Ses mâts se dressent innombrables comme les roseaux du lac de Lago ; ses vaisseaux offrent l'aspect d'une forêt chargée de vapeurs, lorsque les arbres secoués plient tour à tour sous l'effort des vents.....

Fingal qui balaye les guerriers comme la tempête disperse les bruyères, quand le fracas des torrents tourmente les échos de Cona, et que la nuit s'assied sur la colline dans son manteau de brumes.

Rosa Bonheur s'était laissé gagner par l'enthousiasme musical et poétique. Je songeai à mettre cette disposition à profit et la priai de vouloir bien chanter une des symphonies de Félicien David.

— Avec plaisir, répondit-elle. mettez-vous au piano.



ÉTUDES D'ANE, PAR ROSA BONHEUR.

Mais tandis que je me préparais à jouer, voici qu'en feuilletant mes cahiers de musique, sa main tomba sur le *Lac* de Niedermeyer, d'après la fameuse élégie de Lamartine. Félicien David fut oublié.

— Mme Carvalho m'a chanté plus d'une fois ce morceau, fit-elle; jouez-en l'introduction, je vous en prie, Anna; j'essaierai de vous la dire.

D'une voix très douce, elle commença :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux,
Qui frappaient en cadence les flots harmonieux.

Sa voix prit un accent plus ferme pour continuer :

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne et qu'il peut rajeunir
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir,
Gardez, gardez au moins le souvenir.

Au moment de commencer la troisième strophe, Rosa Bonheur s'interrompit pour me dire :

— Mettez la sourdine et que le dernier vers se termine en un murmure, ce qu'on ne fait pas toujours.

La manière dont Rosa Bonheur chantait, le sentiment qu'elle savait mettre dans les vers admirables du grand lyrique français, me donnèrent ce jour-là une preuve incontestable que chez elle le talent et le sens esthétique ne se confinaient pas exclusivement dans la peinture. mais qu'à l'occasion ils pouvaient se manifester admirablement dans toutes les autres expressions de l'art.

Je ne sais même si elle n'eût pas certaine fois des velléités poétiques. J'ai retrouvé dans ses papiers quelques lignes dédiées à ses chers arbres de la forêt de Fontainebleau, qui me semblent avoir été écrites peu de temps après la mort de Nathalie et sans doute avec l'intention de les traduire en vers.

Un après-midi, que nous travaillions ensemble dans le grand atelier, Céline entra pour annoncer que des touristes demandaient à visiter la « galerie Rosa Bonheur ».

— Mais il n'y a pas de galerie ici, fit la bonne artiste. Dites à ces messieurs que je n'expose pas de tableaux chez moi.

La femme de chambre disparue, Rosa Bonheur se mit à rire.

— J'y suis, dit-elle, ces gens ont vu, mentionnée dans le guide de Denecourt, une galerie ainsi nommée, et ils sont venus la chercher ici, tandis qu'elle se trouve en réalité dans la forêt. Ma galerie se compose d'un magnifique bouquet d'arbres ; nous nous sommes promenées bien souvent à son ombre, sans que j'aie songé à vous dire qu'elle m'avait été consacrée par le bienfaiteur des artistes. Car ce Denecourt était un sincère ami de la nature : il a dépensé sa fortune et sa vie à faciliter l'accès de la forêt. On lui doit plus de deux cents kilomètres de routes carrossables, et, ce qui est encore plus précieux, une infinité de sentiers allant dans tous les sens, des itinéraires marqués en rouge et en bleu sur les pierres, — vous les connaissez — pour empêcher les promeneurs de s'égarer.

Du reste, je vais donner l'ordre d'atteler la voiture à deux roues, et notre promenade d'aujourd'hui, nous allons la faire autour de ma « galerie ».

Arrivée dans un vallon pittoresque, non loin de la Mare aux Fées, Rosa Bonheur leva la main vers les branches qui recouvraient notre tête :

— Voici les arbres auxquels le bon Denecourt a donné mon nom,



LA « GALERIE ROSA BONHEUR », PAR ROSA BONHEUR.

dit-elle. Voyez ces feuilles, devenues lumineuses sous les derniers rayons du soleil. N'ont-elles pas la transparence des vitraux les plus magnifiques? Non, il n'y en a pas de plus splendides dans les basiliques.

Ce sont les hautes futaies comme celle-ci, où les branches s'entre-croisent, qui ont inspiré aux architectes du Moyen-Age les voûtes de leurs cathédrales. Les feuilles qui tombent en automne, la sève qui monte au printemps, n'est-ce pas, après tout, le symbole de la vie future? Pour temples, les Druides avaient leurs forêts. C'est là aussi que se trouve le mien, et que je viens prier et remercier Dieu des bienfaits dont il m'a

comblée pendant toute ma carrière. La Providence m'a favorisée d'une façon spéciale : je serais bien ingrate si je ne remerciais Dieu de la vie heureuse et exceptionnelle qu'il m'a accordée, et de la protection réelle dont j'ai bénéficié et que j'attribue à l'âme de ma chère mère. Je crois en la justice de Dieu, si ce n'est pas dans ce monde, c'est dans l'autre. Je vous l'ai dit déjà bien souvent; la seule vie matérielle est peu de chose et dure bien peu de temps pour celui qui sait y reconnaître l'Esprit créateur.



ÉTUDE DE CAVALIER.
Dessin de Rosa Bonheur.

On me reproche de ne pas aller à l'église! J'ai peut-être plus de religion que ceux qui y vont tous les jours marmotter des prières dans une langue qu'ils ne comprennent pas, au lieu de faire tous leurs efforts pour mener une existence sans reproche.....

Je crois dans l'unité des grandes manifestations divines. Toutes les religions sont bonnes, dès lors que nous adorons l'Esprit infini dans sa création merveilleuse. L'Esprit créateur n'a pas voulu qu'il nous fût donné avant la mort de connaître le secret de la vie. Il a tenu à nous laisser libres de la diriger chacun selon notre conscience, mais nous ne pouvons rien affirmer sans orgueil déplacé ou imposture. L'Esprit créateur ne peut être ni conçu, ni jugé par notre humanité.

Notre promenade à la galerie s'était achevée sans que l'esprit de

Rosa Bonheur se fût dégagé des préoccupations religieuses dont elle venait de me faire part. A peine fûmes-nous revenues au château, qu'elle me fit entrer à l'atelier, et s'en alla prendre dans un carton une gravure représentant la Vierge avec l'Enfant sur les genoux.

— Sur le verso de cette image, dit-elle, j'ai écrit les principales prières de l'Église catholique, en les modifiant selon mes convictions :



TROIS ISARDS DANS LES PYRÉNÉES (1886),
PAR ROSA BONHEUR.

Salutation.

Je vous salue, ô terre pleine de grâce, le Dieu vivant est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les planètes, le fruit de vos entrailles est sauveur. Terre sainte, mère d'amour, versez vos grâces sur la souffrance, maintenant et à notre divine transformation.

Oraison dominicale.

Notre père qui es en tout et partout, que ton nom divin soit glorifié; que ton règne d'amour arrive sur la terre comme aux cieux où est ton Christ.

Credo.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, éternel, créateur de toute chose éternelle ; je crois en son Fils bien aimé, le couple sauveur, Christ androgyne, unique sommet de transformation humaine, sublime manifestation du Dieu vivant qui est en tout ce qui est ; qui a été conçu dans le sein de la glorieuse nature humaine, toujours mère et toujours vierge, qui est né, qui est mort, pour renaître toujours plus parfait, qui est monté vers l'avenir qu'il nous ouvre où seront jugés les vivants et les morts.

Je crois au saint amour, Dieu vivifiant toutes choses, à la sainte Église où tous sont appelés en corps et en esprit, à la communion de tous les hommes, sanctifiés par le travail saint, car tous seront sauvés : à la rémission des fautes : à la vie éternelle.



TROIS MOUTONS COUCHÉS, PAR ROSA BONHEUR.



ÉTUDE POUR « LA FOULAISON », PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XXI

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE A BY.
CONSTRUCTION D'UN NOUVEL ATELIER. — LA FOULAISON.
PROPOS DE ROSA BONHEUR SUR SON ART.



TÊTE DE CERF.
Dessin de Rosa Bonheur.

Depuis la mort de M[lle] Micas, Rosa Bonheur avait, dans une solitude qu'elle ne cherchait pas à rompre, vécu des années tout entières consacrées à un travail opiniâtre. Si son art n'avait pas cessé de la passionner, c'est un peu, semblait-il, parce qu'elle y trouvait un puissant dérivatif à la tournure souvent mélancolique de sa pensée. Ce fut pour moi une satisfaction très douce, de constater le changement que la présence à ses côtés d'une confidente et d'une amie apporta dans son caractère. « Vous me rajeunissez », aimait-elle à dire. Elle était devenue causeuse et gaie, en effet, elle se rattachait à la vie, se reprenait d'intérêt pour les choses qui l'avaient préoccupée autrefois ; au lieu de cette indifférence presque totale qu'elle avait longtemps marquée pour ce qui se passait dans sa propriété, voilà qu'elle songeait à la transformer et à l'embellir.

Elle avait jadis rêvé d'installer dans sa maison un système d'éclairage électrique, qui lui permît, au long des sombres journées d'hiver, et de ces interminables soirées qui commencent à quatre heures, de continuer ses travaux de peinture, sans qu'il fût besoin de se préoccuper du soleil absent. Avant que l'été de 1898 fût achevé, Rosa Bonheur avait décidé de mettre à exécution ce projet d'autrefois. Moteur, dynamo, batterie d'accumulateurs, tout cela nous arriva de Paris un beau matin, au grand émoi des habitants du hameau. By possède aujourd'hui l'électricité quand Fontainebleau en est encore à lui envier cette heureuse fortune.

— Avec cette belle lumière d'incandescence, qui a toutes les propriétés de celle du soleil, disait avec enthousiasme mon illustre amie, comme je travaillerai bien, pendant les longues nuits d'hiver ! J'aurai la satisfaction de terminer plus vite mes compositions de lions et de montrer que la vieille Rosa Bonheur peut encore faire parler d'elle. L'ambition de Nathalie était de m'aider à montrer au monde que, malgré le poids des ans, je n'ai pas perdu la fougue de mon *Marché aux Chevaux*.

Une de ses grosses préoccupations, depuis des années déjà longues, était l'achèvement de la *Foulaison*, cette toile dont les dimensions colossales autant que la superbe animation des chevaux qui s'y mouvaient, frappaient tous ceux qui entraient dans le grand atelier. Plusieurs fois déjà, au cours de ces pages, j'ai parlé de cette œuvre et même noté la proposition faite à Rosa Bonheur de lui prêter mon aide pour abréger sa tache et lui servir de praticien, de telle sorte que le tableau pût figurer à l'Exposition de 1900. L'offre avait été acceptée, et il était entendu que nous nous mettrions au travail aussitôt achevée la construction d'un nouvel atelier que Rosa Bonheur déclarait indispensable, car elle ne pouvait se résoudre à terminer sa toile à l'endroit où elle l'avait commencée ; l'exiguité de la salle par rapport aux dimensions du tableau, l'éclairage insuffisant, lui paraissaient d'insurmontables obstacles au parachèvement de l'ouvrage.

Je faisais bien observer à Rosa Bonheur qu'il eût été plus économique et plus vite fait d'élargir la grande fenêtre et d'améliorer ainsi l'éclairage.

— C'est bien possible, répliquait-elle, mais je ne veux rien changer ici. Quand cela me coûterait une vingtaine de mille francs, ce serait une bagatelle à côté des trois cent mille que MM. Tedesco m'ont promis pour le jour où *la Foulaison* leur sera livrée.

A l'époque où j'ai fait construire cet atelier, je n'ai pas pu surveiller

les travaux. L'architecte s'est épuisé en efforts de décoration tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; il a inventé des cheminées qui se terminent en mirlitons, des poutrelles façon normande, des briques rouges et blanches entrelacées; d'un côté, le toit soutient un colombier surmonté d'une girouette portant pompeusement mes initiales; de l'autre, se trouve une terrasse du haut de laquelle on peut observer les étoiles, mais mon brave architecte a oublié la chose essentielle pour des toiles



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco.
LÉVRIER (1866), PAR ROSA BONHEUR.

de grandes dimensions. A la place de ce magnifique lustre et de ces décorations au plafond, combien j'aurais préféré une large baie, par où les rayons lumineux inonderaient mon « sanctuaire » !

Quant à ma *Foulaison*, je tiens à n'y travailler qu'avec tous les éléments nécessaires pour en faire un chef-d'œuvre. Il faut que je la peigne comme si j'étais en plein air.

Dès le lendemain, Rosa Bonheur vit son architecte, lui indiqua les dimensions qu'elle projetait de donner au petit édifice, et prit des mesures, limitant l'emplacement avec des piquets et des cordes.

— Mon plan est des plus simples, expliquait-elle, quatre murs et

dans l'un, une large fenêtre; en haut, un plafond vitré. Mais comme ces arbustes qui nous entourent me gêneront, il faut vous arranger pour installer des volets qui intercepteront les reflets verts.

Se tournant vers moi :

— Lorsque la *Foulaison* sera partie pour l'Exposition universelle, cette nouvelle construction deviendra votre atelier, et afin qu'il soit bien établi qu'il vous appartient déjà, vous paierez le premier acompte.

Dans un angle, l'architecte a reçu l'ordre de disposer une plate-forme sur laquelle vous installerez plus tard un intérieur de paysan pour composer vos tableaux de genre.

J'espère, ma chère Anna, que vous y travaillerez pendant de longues années et que vous y rencontrerez d'heureuses inspirations. Je vous souhaite une persévérance pareille à celle de mes amies les araignées, que vous voyez accrochées aux poutres de mon « sanctuaire ». Je respecte religieusement les toiles de ces laborieux insectes. Non seulement ils me débarrassent des mouches dont je suis harcelée chaque été, mais encore il me plaît d'avoir sous les yeux une preuve constante de l'admirable industrie des filles d'Arachné.

Quinze jours plus tard, fut posée la première pierre du nouvel atelier, et cela se fit avec quelque cérémonie. Rosa Bonheur prit sa palette, une grosse brosse ronde et dessina crânement sur le bloc :

R. B. — A. K.
By, 29 Août 1898.

Ensuite elle donna le coup de marteau d'usage.

Lorsque la charpente fut terminée, nous eûmes l'heureuse surprise de voir les ouvriers remplacer le traditionnel bouquet que l'on attache au faîte du toit par deux drapeaux, l'un français, l'autre américain.

— Ces braves travailleurs ont deviné le véritable caractère de notre amitié, remarqua Rosa Bonheur ; ils ont compris que ce qui m'attirait vers vous, ce n'est pas seulement une sympathie personnelle, mais que c'en est une aussi pour la nation à laquelle vous appartenez. Vous êtes pour moi le symbole de l'alliance de la vieille Europe avec la jeune Amérique.

En attendant que ce travail assez considérable en somme fût achevé, et pour nous consacrer entièrement ensuite à la *Foulaison*, il était sage que Rosa Bonheur se débarrassât tout d'abord des travaux qu'elle avait en train, et ce n'était pas une mince besogne.

Je dus à cette accumulation de labeur artistique l'honneur de devenir non seulement l'élève de Rosa Bonheur, mais aussi, jusqu'à

un certain point, sa collaboratrice. Dès l'automne de 1898, notre promenade quotidienne eut pour premier objet l'observation des effets qu'elle désirait reproduire dans ses compositions. Selon le cas, nous nous rendions dans la plaine ou dans la forêt, à moins que ce ne fût sur les bords de la Seine. C'est au cours d'une de ces promenades qu'elle me disait :

— J'aime à rendre l'atmosphère mystérieuse qui enveloppe les arbres lorsque la brume du matin n'a pas encore été dissipée par les premiers rayons du soleil, ou quand les ombres grandissantes du soir annonçent les approches de la nuit. Si je n'étais pas sur le déclin de la



ÉTUDE POUR LA « FOULAISON ».
Dessin de Rosa Bonheur.

vie, je me consacrerais au paysage, pour lequel je me suis toujours passionnée.

Rosa Bonheur avait acquis une mémoire si prodigieuse qu'elle n'avait plus besoin d'emporter de boîte à couleurs; elle se contentait de regarder longuement la nature et de prendre ce qu'elle appelait ses notes mentales.

Un jour cependant — c'était à la nuit tombante — elle voulut noter un certain effet, mais il se trouva qu'elle n'avait pas sur elle le moindre carnet à croquis. Faute de mieux, elle se contenta d'une carte de remerciements à moitié déchirée, sur laquelle je la vis tracer avec une rapidité féerique quelques signes hiéroglyphiques, parmi lesquels les arbres avaient pourtant une physionomie qui permettait de les reconnaître.

Un soir, s'étant assise dans son fauteuil de prédilection, Rosa Bonheur alluma une cigarette et commença à me parler de sa *Foulaison*. Elle tenait beaucoup, disait-elle, à ce que je me pénétrasse bien de la haute portée artistique de l'œuvre à laquelle je devais collaborer.

— Dans mon voyage en Écosse, poursuivit-elle, j'avais vu à la foire de Falkirk un torrent de bœufs se ruer sur un troupeau de moutons[1]. Malgré les coups de bâton que les bergers faisaient pleuvoir sur leurs épaules, ces gigantesques animaux se précipitaient sur leurs victimes, et se heurtaient les uns contre les autres avec une furie infernale. N'était-ce pas là un superbe sujet de tableau ; j'étais tout enthousiasmée, et pour me permettre de le peindre, vous le savez par les lettres de Nathalie, je n'ai pas hésité à acheter à cette foire un troupeau de bœufs et de moutons, que j'ai fait aussitôt transporter à la propriété de M. Gambart, où j'ai entrepris mes premières études. Mais je me réservais de faire mieux, et je fis préparer à Paris des locaux pour recevoir mes animaux, en même temps que je me munissais de la toile immense qui remplit encore l'atelier. Je voulais à tout prix faire quelque chose de magistral.

Lorsque tout fut prêt, il se trouva que le gouvernement français se refusa opiniâtrément à laisser entrer mes moutons et mes bœufs, sous prétexte qu'il y avait une épizootie dans quelque coin du Royaume-Uni. Ma déception fut amère !

Pendant plusieurs années, je ne sus comment utiliser ma toile. Enfin, je me suis décidée à entreprendre d'y peindre *la Foulaison*, ou le dépiquage des blés ; c'est un procédé traditionnel, que l'on employe encore de nos jours dans la Camargue, la grande île de l'embouchure du Rhône. Il existe là de grands troupeaux de chevaux, qui vivent en liberté et sont par conséquent à demi sauvages. La moisson faite, les propriétaires de ces chevaux réunissent leurs bêtes sous la conduite d'un gardian, comme on appelle les hommes qui les surveillent, à cheval eux-mêmes, et les envoient de ferme en ferme, comme on fait ici, et en Amérique aussi, je suppose, avec les machines à battre.

Les gerbes ayant été déliées et disposées sur une piste circulaire, le gardian chargé de diriger le travail se place au centre.

Par groupes de trois ou de quatre, les chevaux sont attachés le long d'une corde dont le conducteur tient le bout, et ils se mettent à trotter comme vous voyez faire au dressage. L'équipe marche lentement tout d'abord, car les gerbes étendues sur la terre ralentissent sa course, mais bientôt les tiges s'écrasent, la marche des chevaux s'accélère

1. Voir p. 239 et 255.



Photographie W. A. Mansell and Co.

LE CHARIOT A SIX CHEVAUX, PAR ROSA BONHEUR.

(Hertford House, Collection Wallace, à Londres.)

et devient un tourbillon ; les grains sortent alors des épis. De temps en temps, on arrête le travail pour permettre aux valets de ferme de ramasser la récolte et d'apporter de nouvelles gerbes.

Quand les chevaux sont bien dressés, toutefois, on les laisse libres : le rôle du conducteur devient beaucoup plus simple, puisqu'il se réduit à les actionner du geste et de la voix, en ayant soin de les appeler par leurs noms.

C'est une équipe de ce genre que j'ai voulu peindre, parce qu'elle donne une idée plus haute de l'intelligence de ces admirables animaux. Même, pour prêter plus de vie à mon sujet, je me suis inspirée d'une légende introduite par Mistral dans *Mireille*. Un jeune berger raconte que la Crau était autrefois terre fertile, sur laquelle mûrissaient des blés..... Or, pendant tout le temps de la moisson, un fermier avare faisait travailler sans arrêter un seul jour, pas même celui de Notre-Dame d'Août. Attendez, je vais vous lire le passage :

> Sur les gerbes dressées qui secouaient leur grain, un cercle de chevaux camargues avait sans cesse piétiné. — Pas un instant de relâche ! — Toujours les sabots dans l'entrave ! — et sur l'airée poudreuse et tortueuse — toujours des montagnes d'épis à chevaucher ! [1]

Pour le punir, la foudre a mis le feu à sa grange, la terre trembla, engloutissant toute son airée, sa famille, ses récoltes, ses troupeaux et lui-même, et depuis lors, chaque fois que revient le jour de Notre-Dame d'Août, on entend la ronde qui passe dans les nuages.

Mon rêve est de montrer sur la toile le feu qui sort des naseaux des chevaux, la poussière qui jaillit sous leurs sabots. Je veux que cette valse infernale, ce tourbillon effréné, donne le vertige à ceux qui la verront. Même en plein jour, il faudra que l'on sente comme un reflet de la ronde de Notre-Dame qui passe et se change en ouragan.

Diverses circonstances que je ne pouvais prévoir, et surtout le manque de lumière dans mon « sanctuaire », n'ont pas jusqu'à présent permis que l'œuvre fût achevée. Il y a pourtant plus de vingt-cinq ans que M. Tedesco m'en a offert 300.000 francs pour la première fois.

Rosa Bonheur se tut et s'approcha de la toile. Je me levai aussi, et comme je m'émerveillais pour la centième reprise de la fougue de ses chevaux, par laquelle, disais-je, se révélait le caractère impétueux de leur auteur.

— C'est en effet, reprit-elle, comme dans *le Marché aux chevaux, la Bousculade* et les *Bœufs écossais*, je me suis laissée aller à mon

1. *Mireille*, chant VIII, p. 197.



LA FOULAISON

(Collection de Mlle Anna Klumpke)

tempérament, mais ne croyez nullement que je porte partout la même impétuosité. Il est des artistes, sans doute, qui, à l'encontre de leur volonté, se laissent entraîner par leur nature intime, mais moi je sais résister et me plier aux nécessités du sujet. Par exemple, je ne recule jamais devant le travail, quelque aride qu'il paraisse. Si l'action est mouvementée, il convient de la peindre hardiment et largement, mais le sujet est-il plus calme, il devient indispensable que le côté matériel du travail



ROSA BONHEUR PEIGNANT EN FORÊT.

soit plus achevé. Il faut même soigner les moindres détails, là où se trouve concentré l'intérêt du tableau, sans toutefois, bien entendu, tomber dans la mièvrerie. En observant la gradation des divers plans, on arrive à produire une impression étonnante de vérité.

Voyez chez Van Berghem, Metzu, Teniers, Wouwerman, Verboeckoven, rien n'est négligé; chaque chose est en place, on a du plaisir à pénétrer dans les moindres détails, sans que leur perfection porte préjudice à l'effet général. Aussi ai-je un culte pour eux.

— Et chez les modernes, fis-je en l'interrompant, quels sont les peintres animaliers que vous préférez ?

— Ceux que je préfère ? Carle Vernet, Géricault, Troyon, de Dreux, Ce dernier a même été un de mes guides favoris, et pendant un temps j'ai acheté dans les ventes tout ce que je pouvais trouver de lui.

Quant à Brascassat, il y a eu de mauvaises langues pour dire qu'il était jaloux de moi : cet excellent artiste a mis fin à tous ces racontars en m'envoyant, avec une dédicace des plus flatteuses, une de ses remarquables lithographies.

Un jour que nous devisions à l'ombre d'un de ces chênes séculaires qui font la beauté du parc de By, Rosa Bonheur me parla des procédés de son art.

— Voyez comme les arbres se détachent sur le ciel en vert vigoureux; néanmoins, un ton bleuâtre les enveloppe ; l'air circule entre leurs branches. Je produirais cet effet avec du bleu de Prusse et de l'ocre jaune; dans les ombres, je mettrais du gris bleu.

En prenant de la terre de Sienne naturelle et du bleu de Prusse, l'on obtient un vert transparent, vigoureux; si vous voulez lui donner plus de corps, ajoutez-y de l'ocre d'or. Avec de la terre de Sienne naturelle et du vert cinabre foncé, on a des tons transparents Je sais bien que cette combinaison de couleurs a été souvent attaquée par des artistes du plus haut mérite, mais tout le succès dépend de la manière dont on fait le mélange.

Les couleurs à base de soufre, telles que le jaune de cadmium et le vermillon, ne doivent pas être employées avec le blanc, sous peine de noircir.

Le bleu de cobalt, les bleus de Prusse et d'outre-mer, les jaunes de chrome, le jaune de Naples, les ocres, les terres et les cadmiums, sont tous solides à la lumière.

Pour obtenir un brun très riche et aussi vigoureux que le fameux bitume qui a joué tant de mauvais tours aux peintres modernes, mélangez au bleu de Prusse du rouge de Venise ou de la terre de Sienne brûlée.

Lorsque vous voulez peindre un ciel, commencez par le côté le plus clair, c'est-à-dire le fond ; là-dessus, vous poserez les gris et ainsi de suite. Il convient que la couleur soit gaie et chatoyante dans les lumières ; les ombres au contraire doivent rester transparentes.

Au moment de commencer un travail sur la toile, j'ébauche très largement mon sujet avec de l'ocre rouge brûlée; j'accentue les contours dans les endroits essentiels ; je frotte le fond avec un gris neutre formé de blanc et de bleu et d'un peu d'ocre rouge, ensuite, je laisse sécher avant de peindre.

Pour mes aquarelles, je procède d'une façon toute différente. Je prépare d'abord l'effet en grisaille; quand les valeurs sont à leur place et tous les détails bien terminés, je place les tons clairs, le ton local, etc.

Beaucoup d'artistes emploient un tas d'ingrédients à l'huile de lin ; je ne m'en sers jamais.

Si, pour faire sécher plus vite vos couleurs, vous avez le malheur d'y ajouter des siccatifs, vous provoquez des combinaisons chimiques qui modifient nécessairement les teintes.

Dans quarante ans, le ton de certains coloristes célèbres aura complètement disparu : il ne restera sur leurs tableaux que la forme et la



ÉTUDE DE PORC.
Dessin de Rosa Bonheur.

pâte. Voyez, par exemple, si cet effet n'a pas été déjà constaté sur les Courbet. Les Henner auront certainement le même sort.

Que ne possédons-nous, par contre, le secret des mélanges dont se servaient les Rubens, les Rembrandt, les Teniers, les Salvator Rosa, les Van Dyck; nos tableaux dureraient autant de siècles que les leurs.

Quant à moi, voulez-vous savoir dans quel ordre je pose mes couleurs : d'abord les verts, puis les bleus, ensuite le blanc, les jaunes, les rouges, les bruns, enfin les noirs. Les voici du reste exactement — Rosa Bonheur avait été prendre une de ses palettes :

Vert émeraude, — vert Véronèse, — vert de cobalt, — vert oxyde de chrome ; — bleu de cobalt, — bleu d'outre-mer, — bleu de Prusse ; — blanc d'argent ; — jaune de Naples, — ocre jaune, — ocre d'or, — ocre d'or brûlé, — terre de Sienne naturelle et brûlée; — vermillon n° 1, — rouge de Venise, — rouge indien, — rouge Van

Dyck, — ocre rouge, — laque brûlée, — laque de garance, — brun Van Dyck; — noir d'ivoire, — noir de pêche.

Les impressionnistes s'imaginent qu'avec leur facture exagérée ils en imposent au public. Croyez bien qu'on peut peindre avec n'importe quoi et n'importe comment ; seulement, il faut avoir l'art de ne jamais montrer les ficelles du métier [1].

De nos jours, les jeunes se hâtent trop. Ils ne veulent plus perdre leur temps, disent-ils, à deviner ce qui faisait la force des vieux. Ils ont toujours à la bouche les mots de réalisme et d'impressionnisme, comme s'ils avaient inventé des formules nouvelles. Les grands maîtres, d'avant la Renaissance même, ne s'en servaient-ils pas ? Or, la main qui doit obéir à l'intelligence, comme le dit si justement Michel-Ange, n'est pas capable à elle seule de rendre la vie, si l'âme ne cherche pas à approfondir le secret de la vie.

Le point de départ doit toujours être une vision de la vérité. L'œil est le chemin de l'âme, et le crayon ou le pinceau doit sincèrement et naïvement reproduire ce qu'il voit. N'oubliez jamais que la ligne sèche comme un fil de fer n'existe pas dans la nature et que chaque objet est entouré de son atmosphère. Ce n'est qu'en se gravant fermement cette loi dans l'esprit qu'on arrive à rendre le relief des êtres et des choses.....

Mes brosses et mes pinceaux sont ronds, jamais plats.

Laver mes pinceaux a toujours été pour moi une tâche importante à la fin de chaque journée, et jamais je n'ai consenti à charger mes domestiques de ce soin. J'y attachais tant d'importance, que je ne voulais même pas que Nathalie m'aidât. Je passe deux fois chacune de mes brosses au savon de Marseille dans de l'eau tiède ; ensuite je les rince au moins dix fois et ne m'arrête que lorsque l'eau ne présente plus une

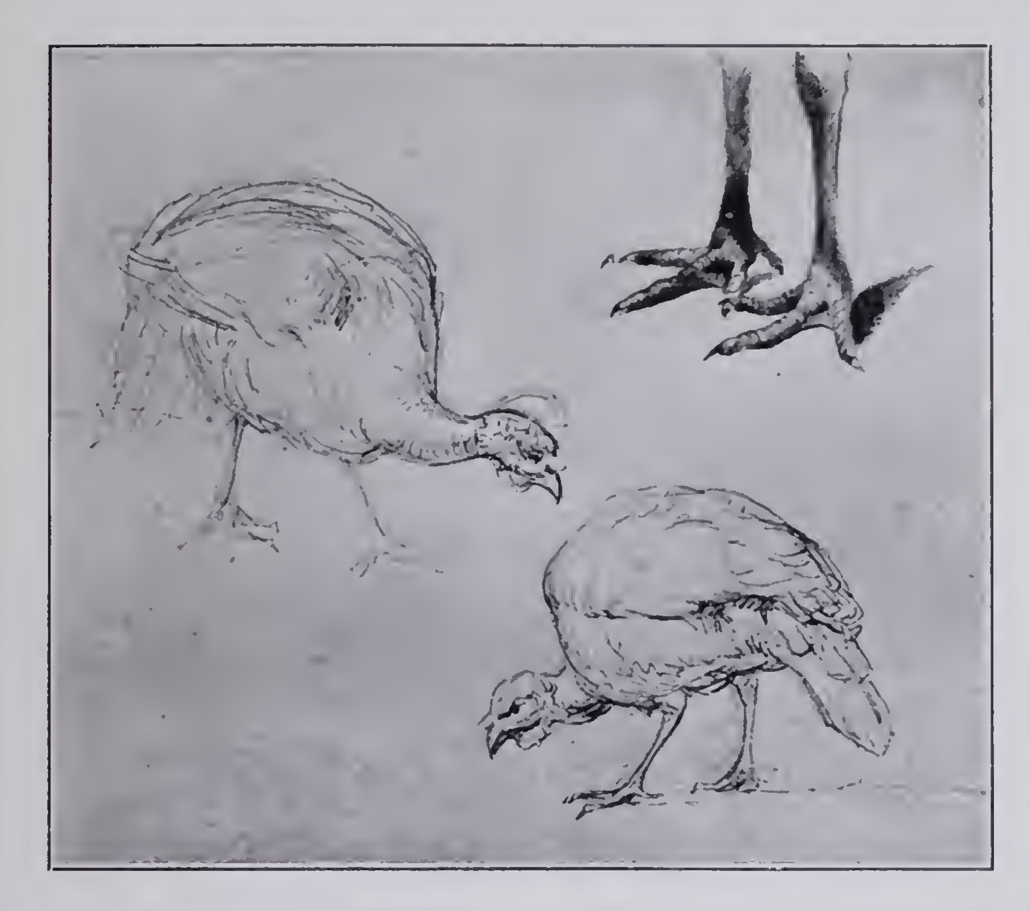
1. Au cours d'une lettre à M. Gambart, et qui a été publiée par *l'Estampe* à l'occasion de l'inauguration du monument de Fontainebleau, Rosa Bonheur écrivait à la date du 28 mars 1897 :

« Ne blaguons pas tant les impressionnistes ; il y en a de bons, et, du reste, le nom ne fait rien à l'affaire..... M'est avis que tous les peintres, grands ou petits, ont été des impressionnistes, à côté des impossibilistes et des fumistes. »

Dans un livre publié en 1902, *The Reminiscences of Frederick Goodall, R. A.* (Londres, W. Scott and C°), le peintre anglais qui, après avoir fait à Londres la connaissance de Rosa Bonheur, fut son compagnon en quelques-unes de ses excursions écossaises, note un propos de l'artiste française sur Ruskin. Elle avait déclaré au fameux critique romantique qu'elle ne voyait jamais les ombres semblables deux jours de suite, mais qu'en tous cas jamais elle ne les avait vues pourpre. « Oh ! moi, fit Ruskin, je les vois au contraire toujours pourpre, oui, rouge et bleu. » A quoi Rosa Bonheur ajouta, quand Ruskin se fut éloigné : « C'est un théoricien, il voit la nature avec un œil tout petit, tout à fait comme un oiseau. »

seule de ces petites bulles d'air qui accusent des traces de savon. C'est le savon mêlé aux couleurs qui détruit la peinture.

— Lorsque je suis occupée à faire la toilette de mes pinceaux, je déteste d'être interrompue par qui que ce soit ; aucune considération ne me décide à quitter ce travail ; vous avez dû vous en apercevoir lorsque le brave maire de Thomery est venu me présenter sa bru, cette jeune femme si coquette, qui s'était mise sur son trente et un pour venir me voir. Vous rappelez-vous quel air étonné a trahi sa jolie figure



ÉTUDES DE DINDES.
Dessin de Rosa Bonheur.

lorsqu'elle a vu que je continuais mon tripotage au milieu de tous mes baquets, et que je lui parlais les manches retroussées jusqu'au coude.

Chaque artiste doit consacrer une grande partie de son existence, non seulement à exercer sa main, mais à recueillir des documents sur toutes les choses qu'il voit ; ce sont les éléments de ses créations futures. En vous rappelant les sensations que vous avez éprouvées d'une façon très vive et très variée, quoique peut-être superficiellement indiquée, vous trouverez parfois dans vos esquisses de vraies inspirations.

Des études, j'en ai fait de toutes les espèces et, plutôt que de m'en

séparer, j'aimerais mieux me contenter pour chaque jour de mon existence d'un morceau de pain sec. Ce sont de vrais instruments de travail. Si je les avais lâchés pour quelques pièces d'or, je me serais condamnée à croupir dans l'oisiveté lorsque l'hiver de ma vie eût commencé. — Connaissez-vous les conseils que donne aux peintres Vasari, dans son étude sur le Titien :

..... Il faut, dit-il, d'abord crayonner sur le papier ses pensées de diverses manières. N'est-ce pas d'ailleurs un rude assujettissement que d'être obligé d'avoir sous les yeux un modèle toutes les fois que l'on peint. Quand, au contraire, on a débuté par se faire la main en crayonnant, on aborde ensuite la peinture avec plus de facilité. On acquiert ainsi de la dextérité, on se forme un style, on se perfectionne le jugement et l'on s'évite beaucoup de peines et de fatigues. Enfin, c'est en dessinant que l'esprit se meuble de grandes idées et que l'on apprend à reproduire de souvenir tout ce que présente la nature sans avoir besoin de son secours continuel et sans avoir à lutter, en peignant, contre les difficultés que rencontrent ceux qui ne savent pas dessiner [1].

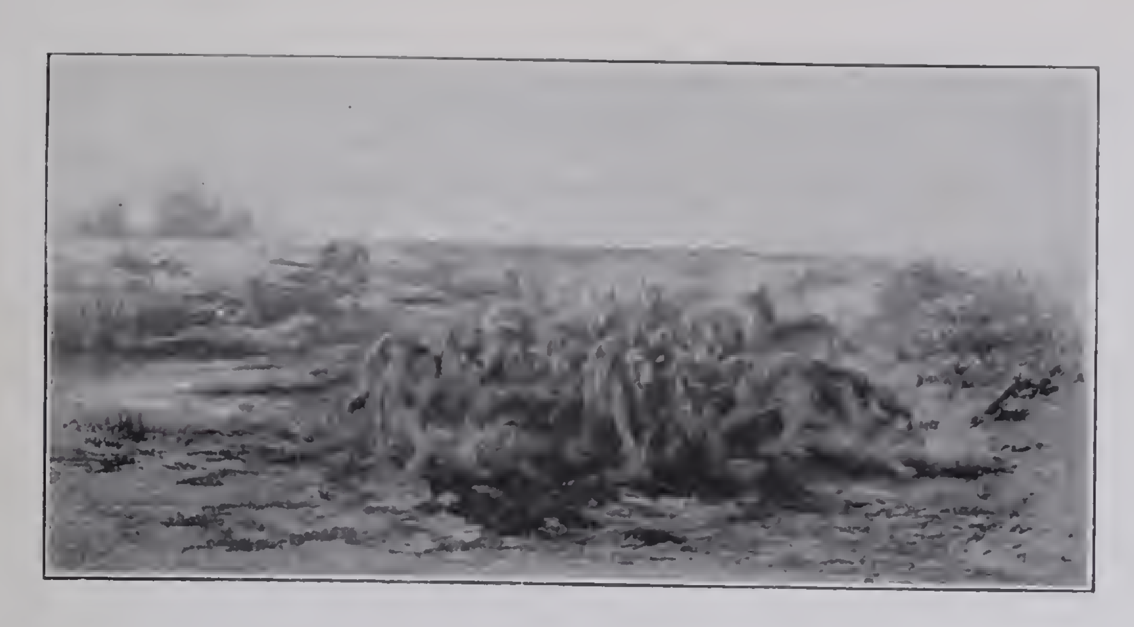
Pendant ma longue carrière, je suis constamment restée fidèle à cette méthode, et je passe ma vie à me perfectionner dans l'art auquel je me suis consacrée, à entretenir l'étincelle que le Créateur a allumée dans mon âme; chacun de nous la possède et doit rendre compte de l'usage qu'il en a fait.

Je m'efforce de suivre la pensée de Schiller qui déclare que, si l'homme a quelque chose à donner à l'art, c'est lui-même, et que ce qu'il emprunte au dehors, il est nécessaire que cela renaisse en lui. Mais si vous négligez le souffle divin qui doit faire vibrer votre toile, alors vous n'avez rien senti et votre œuvre restera inerte.

1. *Vies des Peintres*, par Giorgio Vasari, traduites par L. Leclanché. Tessier, 1892. T. IX, p. 200.



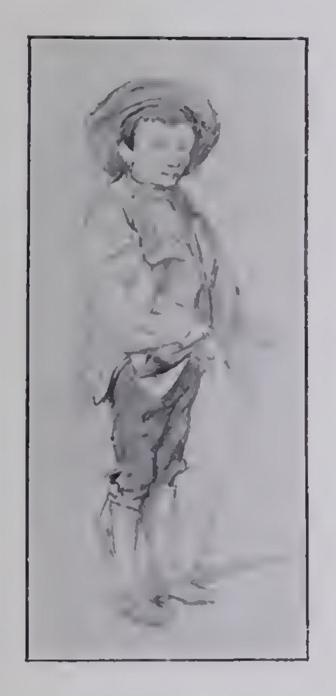
CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.



LES LOUPS.
Lithographie originale de Rosa Bonheur.

CHAPITRE XXII

LA REINE ISABELLE A BY. — LA NOEL A L'ÉCOLE DU VILLAGE.
VOYAGE A NICE. — L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.



CROQUIS D'ENFANT,
PAR ROSA BONHEUR.

C'était le 20 septembre, aux approches de cinq heures et demie ; le jour commençait à tomber et je lavais les pinceaux de Rosa Bonheur dans le cabinet de toilette, lorsqu'elle entra en coup de vent :

— Anna, dit-elle, la reine Isabelle est en bas, qui vient me faire une visite. Vite, lavez vos mains et allez dans l'atelier. Je descends pour la recevoir.

Je crus un moment à quelque plaisanterie, mais du petit salon j'aperçus deux landaus qui venaient de pénétrer dans la cour. Je me précipitai vers l'atelier pour y mettre un peu d'ordre, ranger les chaises et les chevalets, ouvrir à deux battants la porte d'entrée.

Déjà la reine montait l'escalier, non sans peine, étant donné son embonpoint. Un homme âgé, d'une grande distinction et d'une parfaite élégance, la précédait ; elle était suivie d'une dame d'honneur et d'un jeune homme.

Les salutations et présentations faites, Rosa Bonheur offrit un siège à la noble visiteuse, encore tout essoufflée par la montée et qui eut besoin d'un instant de repos pour reprendre pleine possession d'elle-

même. Quant à la bonne artiste, cette visite inattendue ne lui avait pas laissé le temps de changer de costume : elle était vêtue d'un pantalon de drap bleu et d'une jaquette de toile blanche, car la journée avait été très chaude. Son attitude néanmoins ne trahissait aucun embarras, et malgré le petit émoi que je ressentais, j'éprouvais un véritable plaisir à la voir, très alerte et très digne en même temps, les yeux pétillants, son beau visage auréolé de ses cheveux gris, faire les honneurs de sa maison à cette majesté détrônée qui, ayant repris un peu haleine, regardait maintenant avec admiration *la Foulaison* avant de s'intéresser à une étude de cheval disposée près d'elle sur un chevalet.

Rosa Bonheur ayant proposé à Sa Majesté de lui montrer son dernier tableau, sortit pour aller le chercher dans le petit atelier. Je demeurai seule avec la reine et sa suite, non sans crainte de commettre quelque maladresse. Il y avait là des photographies d'après certains tableaux de Rosa Bonheur; je les mis sous les yeux de la visiteuse, qui les regarda, à vrai dire, d'un œil distrait : le spectacle de l'atelier semblait l'intéresser davantage. Ses yeux tombèrent sur un portrait au pastel que j'avais fait de ma mère.

— C'est de Rosa Bonheur ? demanda-t-elle.

— Non madame, ce portrait est de moi.

La reine me regarda avec un peu d'étonnement et se leva pour s'approcher du tableau qu'elle examina avec beaucoup d'attention.

— C'est fort bien, me dit-elle, je vous trouve très forte. Vous êtes Française sans doute ?

L'on était au fort de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, et j'avoue que j'eus une seconde d'hésitation avant de répondre que j'étais Américaine.

A ce moment même, Rosa Bonheur entra toute souriante, portant elle-même la toile des Bœufs qu'elle destinait à l'Exposition de Pittsburg. La reine fit le plus grand éloge du tableau et du talent de ma vieille amie.

— C'est là une noblesse qu'on ne peut détrôner, fit-elle de sa voix un peu rauque que voilait un accent de mélancolie. Et sur le même ton de tristesse, elle répéta :

— Votre noblesse est de celles qu'on ne peut détrôner.

Rosa Bonheur s'inclina, et, pour dissiper le sentiment qu'elle lisait sur les traits de cette reine contrainte à vivre loin de son pays, s'en fut chercher le portrait d'étude que j'avais fait, prétexte, pour un moment, à l'entretenir de moi et de l'amitié qu'elle me portait. La reine daigna trouver l'étude très ressemblante et me complimenta dans les termes les

plus obligeants. Cependant le jeune secrétaire s'était approché de Rosa Bonheur, pour lui dire à mi-voix quelques mots que je n'avais pas entendus; mais je la vis presque aussitôt ouvrir un carton, prendre un dessin sur lequel elle apposa sa vigoureuse signature, et l'offrir à la reine qui l'en remercia fort gracieusement. La bonne artiste voulut ensuite que je montrasse diverses photographies de mes portraits. L'une d'elles,



LIMIER-BRIQUET, PAR ROSA BONHEUR.
(Metropolitan Museum, à New-York.)

représentant une vieille femme près d'un puits, parut plaire plus particulièrement.

— Signez-la, je vous en prie, Anna, et offrez-la à Sa Majesté.

Pareille invitation me troubla un peu; je ne sais si je serais parvenue à trouver les termes d'une dédicace; le chambellan vint heureusement à mon secours.

Le jour tombait, et déjà la reine se levait pour partir, lorsque la femme de chambre entra apportant une lampe. Rosa Bonheur s'en empara avant de devancer dans l'escalier l'auguste visiteuse qui me

tendit la main. Cette main royale, je la touchai en m'inclinant avec respect, mais sans songer à la porter à mes lèvres.

Tandis que la reine descendait, la dame d'honneur, demeurée en arrière, me dit quelques mots du peintre Madrazo et m'apprit qu'il était son cousin et qu'elle possédait son portrait peint par lui.

La reine était arrivée dans le vestibule; le général gratifia les domestiques de la maison d'abondantes libéralités, et par la fenêtre je les vis bientôt se diriger vers les landaus. Quelques instants plus tard, les voitures s'étaient éloignées. Rosa Bonheur remonta aussitôt pour me rejoindre et m'embrassa.

Le lendemain de cette visite mémorable, ma vieille amie me montra une lettre qu'elle écrivait à M. Gambart. Outre ce qu'elle lui mandait du portrait que j'avais peint — dont elle attendait le plus vif succès en Amérique, car, à son dire, on ne l'avait jamais si bien réussie — elle avait consacré à la journée précédente ce passage dont elle me demanda de prendre copie :

La reine Isabelle d'Espagne est venue nous faire une visite, ce dont j'ai été bien touchée et fière, et j'ai éprouvé une grande joie de son admiration pour mon amie, que j'aime infiniment, car elle est bonne et charmante et je suis certaine qu'elle vous sera sympathique comme à tous ceux qui ont l'honneur de la connaître. Ma foi, mon vieux cœur l'adore, sans pourtant oublier ma bien-aimée Nathalie, que vous aimiez aussi.

M'attirant alors sur sa poitrine :

— Mon enfant, combien je vous aime, fit-elle, jamais je ne pourrai assez le répéter, nos âmes sont sœurs ; vous approchez le plus de celle qui a été le type de la parfaite amitié.

Nous étions entrées dans la mauvaise saison, et la Noël approchait ; je demandai à Rosa Bonheur si, à l'occasion de cette fête si touchante, on avait l'habitude, dans les écoles des villages français, de planter un arbre comme c'est l'usage en Amérique.

— Nous ne faisons rien de tout cela, fit-elle, mais vous me donnez une riche idée. Il va falloir nous arranger pour que nous organisions ici quelque chose comme dans votre pays.

Bien que simple hameau, By possède une école ; il la doit à Rosa Bonheur et à Nathalie Micas, qui ont fait à elles seules la majeure partie de la dépense ; le reste provient d'une souscription des habitants, trop heureux que leurs enfants ne soient plus obligés de faire matin et soir, les jours de pluie, de neige ou de soleil trop ardent, le trajet d'une



LE ROI DE LA FORÊT (1878), PAR ROSA BONHEUR.
(Exposition de Chicago, 1893. — Collection de M. Knoedler.)

demi-heure nécessaire pour se rendre à l'école de Thomery. La population enfantine de By n'étant pas très nombreuse, les deux amies avaient pensé qu'une école mixte serait suffisante. Si naturel que fût ce parti, il occasionna, paraît-il, de vifs débats et ce ne fut pas sans peine que M. Gauthier, alors maire, parvint à le faire accepter des autorités.

M. le maire de Thomery[1], sollicité, accorda très volontiers l'autorisation d'organiser à l'école la petite fête que je rêvais de donner aux enfants. On se mit aux préparatifs. Rosa Bonheur fit apporter un piano, mais elle tint à ce que l'on accrochât dans un endroit apparent de la salle une photographie de Nathalie Micas et une autre de M. Gauthier. L'arbre fut planté. C'était un sapin magnifique, aussi grand que le permettait la pièce. Nous l'avions emprunté à la forêt, au risque de toutes les contraventions. Sur la muraille, le mot Noel se lisait en gros caractères, formés par des branches de sapin, encadré de trophées de drapeaux français et américains.

Notre dessein n'avait pu rester secret, et l'on devine l'impatiente curiosité des enfants au matin de Noël. Enfin, l'heure fixée arriva. Les élèves se groupèrent autour du bienheureux arbre tout étincelant de ses bougies. Les parents, venus en nombre, s'étaient entassés dans le fond de la salle. Des mères même avaient apporté leurs nouveaux-nés, ne voulant pas les priver du souvenir qui avait été promis à chacun.

Pour la circonstance, Rosa Bonheur avait mis sa robe des grands jours, mais c'est moi qui devais prendre la parole. Je fis donc une petite allocution, pour expliquer que la fête était donnée en souvenir de Nathalie Micas. Après quoi, je me mis au piano et les élèves entonnèrent joyeusement :

Mon beau sapin, roi des forêts,
Que j'aime ta verdure, etc.

Toutes ces jeunes voix chantaient encore quand se fit entendre un grand bruit de grelots : c'était le père Noël, qui entra dans la salle à la stupéfaction des écoliers, et, à son tour, leur adressa son discours. Il venait de Sibérie et s'apprêtait à faire le tour du monde, mais voici qu'en passant à By, il avait aperçu de la lumière et entendu des chants. Tout heureux de voir qu'on le fêtait en ce petit village, il était entré pour donner des jouets aux enfants sages ; quant aux autres, il avait pour eux des fouets qu'il tenait à la main.

La distribution des cadeaux eut lieu au milieu des cris de joie et

1. M. Salomon.

des rires, et les enfants terminèrent la fête par ce cantique que Rosa Bonheur affectionnait particulièrement :

Reste avec nous, Seigneur, le jour décline,
La nuit s'avance et nous menace tous,
Nous implorons ta présence divine,
Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous.



LES BUCHERONS EN FORÊT.
Dessin de Rosa Bonheur.

La fête achevée, tandis que nous revenions à la maison, Rosa Bonheur me dit en souriant :

— L'année prochaine, il faudra faire mieux encore[1], mais je regrette bien que le père Noël m'ait oubliée, il n'y avait rien pour moi.

— Chère amie, lui dis-je, avant de vous désoler, montons donc au « sanctuaire ».

J'y avais installé en secret un petit sapin, qui provoqua chez Rosa

1. Cette petite fête a eu lieu en 1900 et s'est renouvelée chaque année jusqu'à présent, mais Rosa Bonheur n'est plus là, hélas! pour se réjouir avec la population enfantine du village.

Bonheur un cri de surprise. Très joyeusement, elle m'aida à allumer les minuscules bougies. Les objets diposés aux branches étaient d'espèces les plus différentes, étant donné la diversité des êtres auxquels il convenait de plaire.

Pour Charley, il y eut un os de poulet, et il le broya à belles dents sans plus attendre. Daisy reçut aussi son cadeau, qui était de même nature. Quant à Rosa Bonheur, il y avait à son intention une mignonne poupée japonaise avec son parasol.

— Ce jouet me fait grand plaisir et grand'peine, fit-elle avec un profond soupir. Vous ne sauriez croire, ma chère Anna, le retour en arrière qu'il fait faire à mes pensées : cela me rappelle ma robe blanche, mes souliers rouges, mon polichinelle..... et maman.....

Pendant qu'avec lenteur les bougies achevaient de se consumer, la bonne artiste s'abandonnait avec mélancolie à ses souvenirs d'autrefois revenus en foule.

— Je n'ai jamais laissé passer un jour sans songer à ma mère, et toutes les fois qu'il m'est survenu quelque événement heureux, mon esprit imaginait aussitôt, son sans tristesse, quelle aurait été sa joie. Oh! si elle avait pu assister à mes succès!..... N'est-ce pas d'elle que je me suis inspirée tout au long de ma vie. Mon père, lui, était un grand rêveur, qui songeait au salut de l'humanité plus qu'à tout le reste. Tant qu'à moi, il est vrai que la gloire et la fortune m'ont traitée en enfant gâtée, et cependant, combien de fois m'est-il arrivé d'éprouver le sentiment que Lamartine a si admirablement traduit dans son discours de réception à l'Académie française[1]. Plus heureux que moi, cependant, le poète a pu déposer ses joies, ses succès, ses couronnes, sur la tombe de sa mère, tandis que je ne sais même pas où reposent les restes de la mienne.....

Toutefois, je remercie Dieu de la vie heureuse et exceptionnelle qu'il m'a accordée, et j'attribue ce bonheur à l'âme de celle que je pleurerai toujours.

Les fêtes de Noël passées, ce fut au tour de celles du premier janvier, que nous célébrâmes fort paisiblement, mais gaiement aussi. J'en ai gardé, comme souvenir joyeux, la copie d'une lettre adressée par Rosa

1. « Aucun des jours d'une longue vie ne peut rendre à l'homme ce que lui enlève ce jour fatal où, dans les yeux de ses amis, il lit ce qu'aucune bouche n'oserait prononcer : « Tu n'as plus de mère ! »

»..... Toutes les délicieuses mémoires du passé, toutes les tendres espérances de l'avenir s'évanouissent à ce mot. Il étend sur la vie une ombre de mort, un voile de deuil que la gloire elle-même ne pourrait plus soulever ! »



PONEYS DES ILES SHETLAND, PAR ROSA BONHEUR.

Bonheur à son frère et à son neveu; je m'excuse de la donner ici, mais le ton de bonne humeur qui l'anime m'a engagée à faire connaître au lecteur un côté bien caractéristique de l'esprit de ma vieille amie, à la fois cordial et franc, un peu rude et un peu libre aussi :

By, 2 janvier 1899.

Mon cher Dodore,
Mon cher neveu René,

C'est une rude maladie que l'époque de la nouvelle année, car ça vous fiche toujours un an de plus depuis la sortie de notre mère, et puis, à notre âge, mon vieux frère, ça nous dégage heureusement d'un an de moins. Ça n'empêche pas que mon navire *(la maison)* ne soit devenu joliment agréable depuis que j'ai un second *(l'auteur de ce livre)*, et j'entends avec moins de tristesse le vent du Nord-Ouest qui est en train de noyer quelques mouches dans le lait à poissons. *(Le vent soufflait en tempête.)*



UN LÉZARD, PAR ROSA BONHEUR.

Mon cher neveu René, il n'est pas mal du haut-bord, mon navire, mais ça n'empêche pas la pluie d'entrer. *(Il y avait une gouttière dans l'atelier.)* Mes hommes sont éponges en main, car Saunier *(l'architecte)* était un grand constructeur de vaisseaux!

Le canot de sauvetage *(le nouvel atelier)* que je fais construire par Jacob, flotte aussi désemparé pour le moment: j'espère pourtant m'y abriter au moment où nous voguerons sous l'Équateur.

J'espère, mon vieux Dodore, premier roi des Ostrogoths, que ton rhume va te f..... la paix et que tu viendras faire un peu de l'œil à ma miss Klumpke, qui me parle sans cesse de toi et des Philippines. *(Double allusion à une amande partagée avec M. Isidore Bonheur et aux incidents de la guerre hispano-américaine.)*

En attendant, nous vous envoyons nos bons souhaits à tous, et, malgré mes déboires presque certains à Pittsburg, je vous prie de croire que vous trouverez bonne table à mon bord sans être obligés de vous inviter. Bonsoir, je continue à ne pas voir très clair le jour comme artiste peintre, mais à la

lampe, j'en suis à ma huit centième lettre, en faisant de la prose comme M. Jourdain.

Je t'embrasse, ma vieille pipe de frère, ainsi que toi, mon cher confrère et neveu, sans oublier ton vieux barbon de père.

Ta sœur,

Rosa Bonheur.

Ta tante,

Rosa Bonheur.

Après cette lettre, qu'il me soit permis d'en citer une autre, d'une nature très différente, adressée de Londres à Rosa Bonheur celle-ci,



FAON, PAR ROSA BONHEUR.

en ce même mois de janvier, et qui dut aux bons offices particuliers de l'administration des postes d'atteindre sa destinataire. Parmi les divers témoignages d'admiration qui lui sont venus au cours de sa carrière, il en est peu qui la touchèrent davantage que cette manifestation naïve et spontanée d'un enfant.

La lettre portait cette seule suscription : « *A Madame Rosa Bonheur, la Grande artiste, Paris (France)* ». Elle était ainsi conçue :

Londres, 23 janvier [1899].

Chère Madame Rosa Bonheur,

Il faut que je vous écrive et que je vous remercie de peindre d'aussi beaux tableaux. J'ai toujours admiré les gravures faites d'après vos œuvres. Je n'ai

jamais vu, pourtant, qu'une seule de vos peintures, aux galeries Lefèvre, King Street, Saint-James, *le Duel.* Je trouve ce cheval arabe magnifique. Vous devez être une travailleuse infatigable, et vous avez dû consacrer à cela beaucoup d'heures de fatigue et d'anxiété.

Je me félicite que vous ayez obtenu, de votre vivant, la célébrité et la vogue. J'espère que vous êtes heureuse et que tout le monde s'efforce de vous rendre plus heureuse encore.

Un admirateur d'une grande femme,

Un pauvre petit Anglais.

Poor English boy, la lettre n'avait pas d'autre signature.

— Le pauvre gamin, s'écria Rosa Bonheur touchée jusqu'au larmes, que n'a-t-il mis son nom et son adresse, je lui enverrais un joli dessin et jamais souvenir ne m'eût été plus agréable à donner.

En ces froides semaines d'hiver, si pénibles aux vieillards, dont les courtes journées privées de lumière, en dépit de l'électricité, rendent malaisés les travaux de peinture, alors que la pluie, la boue, le brouillard, s'opposent à l'accès des champs et des bois, l'esprit se prend volontiers à rêver des régions où le soleil se montre moins avare de ses rayons.

Maintenant que Rosa Bonheur avait repris goût à la vie, sa pensée se reportait fréquemment aux temps récents encore où, en compagnie de Nathalie Micas, elle passait à Nice les mois les plus difficiles de la mauvaise saison. Le désir lui était venu de faire ce voyage avec moi, de me montrer les lieux où elle avait vécu si heureuse, les sentiers qu'elle avait parcourus, les paysages admirables qu'elle avait contemplés. Une invitation déjà ancienne de M. Gambart l'y avait fortement engagée. Cette invitation avait été renouvelée à plusieurs reprises; pour la rendre plus pressante, l'ami d'autrefois faisait valoir la présence au Cap-Martin de l'impératrice Eugénie et le plaisir que Rosa Bonheur éprouverait certainement à la revoir. Enfin même, ayant sollicité pour elle une invitation de la noble femme qui s'en vient, chaque année, porter sur la côte niçoise le double fardeau de sa douleur et de ses regrets, il eut un jour de janvier la satisfaction d'annoncer à Rosa Bonheur la réussite de ses pourparlers, en l'engageant à apporter ses décorations.

L'illustre artiste ne pouvait être que fort sensible à pareil honneur. Il fut donc décidé que nous partirions le surlendemain, au risque de n'emporter qu'une garde-robe insuffisante, ce dont Rosa Bonheur toutefois éprouvait bien quelque mécontentement.

Les égards dont elle fut l'objet de la part de la Compagnie de Lyon,



ROSA BONHEUR EN COMPAGNIE DE M. GAMBART ET D'ANNA KLUMPKE.

sur l'ordre de M. Noblemaire, son directeur, lui rendirent sa bonne humeur un moment troublée. On la traita comme une tête couronnée : l'express venant de Paris, qui d'habitude ne s'arrête pas avant la Roche, fit ce jour-là, pour nous permettre d'y prendre place, une courte halte à Moret, vers huit heures et demie du soir.

A l'heure où nous partions, il faisait un temps épouvantable, la grêle tombait en abondance ; lorsque, le lendemain, nous arrivâmes à Nice, à onze heures du matin, un soleil splendide brillait au-dessus de nous et la nature semblait en fête.

La voiture de M. Gambart nous attendait pour nous emmener immédiatement à sa magnifique villa, où un appartement avait été préparé à notre intention.

Le 1er février au matin, jour fixé pour sa réception par l'impératrice, Rosa Bonheur mit sa robe de velours noir et son grand chapeau à plumes, ouvrit une sacoche qu'elle avait apportée et de laquelle je m'attendais à voir sortir toute une brochette de décorations, mais ce fut pour y prendre seulement sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, sa croix de 1865.

— Épinglez-moi ce bijou, dit-elle, je n'en veux pas d'autre que celui que l'impératrice elle-même m'a fixé autrefois sur la poitrine.

Rosa Bonheur était prête : elle monta en voiture et s'en fut au Cap-Martin, tandis que mon imagination reconstituait en violent contraste la scène de 1865 en face de celle qui allait se passer dans un instant. Cette femme vêtue de noir, au visage pâle, amaigri, personnification vivante de l'infortune et de la douleur, c'était la glorieuse souveraine qui, voici trente-quatre années, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, entourée d'une cour brillante, était venue un jour à By, donner à Rosa Bonheur alors dans toute la force de l'âge, la récompense de son talent.

Combien d'événements s'étaient passés dans l'intervalle, combien de ruines amassées, de larmes répandues, de sang versé, combien de cœurs brisés et d'espérances déçues !.....

Le soir, à son retour du Cap-Martin, Rosa Bonheur me raconta sa réception :

— Quel accueil plein de bonté, fit-elle ! L'impératrice m'a paru plus imposante encore que le jour, déjà vieux, où elle m'apporta ma croix. Ses traits ont gardé leur expression souveraine ; ils ont de plus l'auréole du malheur.

Sa Majesté m'a questionnée sur mes travaux et sur ma vie à By. Je lui ai raconté que nous faisions construire un atelier pour terminer

la *Foulaison,* et que votre jeune pinceau allait me dispenser du travail manuel nécessaire pour couvrir le ciel d'une aussi grande toile.

Après déjeuner, Sa Majesté s'est appuyée sur mon bras et, pendant plus d'une demi-heure, nous nous sommes promenées dans le parc, évoquant les souvenirs d'autrefois, sa visite à mon atelier, mes succès, mon déjeuner à Fontainebleau. A certain moment, nous avons parlé du prince Loulou et nous avons pleuré toutes les deux.



RENARD, PAR ROSA BONHEUR.
(Musée de Bordeaux.)

L'impératrice, je crois, doit connaître le point douloureux de ma vie, car elle m'a dit :

— Une fille qui ne cesse de pleurer la mort de celle qui l'a mise au monde peut seule comprendre aussi bien que vous le faites le déchirement d'un cœur de mère.

Alors, les larmes aux yeux, elle m'a fait la confidence de ses souffrances et j'ai pu entrevoir toute l'horreur des angoisses qu'une grande âme peut éprouver sur le trône.

Il y avait des fleurs près de nous ; l'impératrice s'est baissée pour en cueillir une ; elle me l'offrit en disant, avec un soupir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler :

— C'est tout ce que je puis vous offrir aujourd'hui, chère grande artiste.

Et j'ai répondu :

— Ce don, madame, m'est aussi précieux que l'autre, car il est rendu sacré par la douleur.

Au moment de prendre congé d'elle, Sa Majesté m'a pris affectueusement la main droite. Très émue, j'ai posé mes lèvres sur ses doigts. Elle m'a dit alors, non sans me causer quelque surprise, qu'après-demain, la duchesse d'Ossena viendra de sa part me faire une visite, ainsi qu'à vous, ma chère Anna.

Rosa Bonheur m'a donné la fleur d'hiver méridional offerte par l'impératrice, en m'engageant à la conserver avec un soin jaloux.

Quatre jours plus tard, le 5 février, la duchesse d'Ossena vint à la demeure de M. Gambart, où l'on avait préparé un grand déjeuner en son honneur. Des fleurs couvraient la table et devant chaque convive avait été disposé un magnifique bouquet de violettes de Parme.

Comme on parlait de l'Espagne et de Madrid, la duchesse nous invita à venir l'y voir, ce que Rosa Bonheur accepta avec un enthousiasme juvénile : elle avait toujours eu l'ambition de visiter les musées de la capitale espagnole, collections admirables dans lesquelles, non loin des Murillo, des Velazquez et des Goya, elle aurait eu le plaisir de reconnaître son *Jeune prince,* une tête de lion qu'elle avait peinte et qui lui avait valu, en 1880, l'honneur d'être décorée de l'ordre d'Isabelle la Catholique.



LE LOUP ET L'AGNEAU.
Dessin à la plume de Rosa Bonheur.



CHEVAUX AU PATURAGE.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE XXIII

LA MÉMOIRE DE NATHALIE. — LES VOLONTÉS DE ROSA BONHEUR.
LE DOMAINE DE LA PARFAITE AMITIÉ.



ÉTUDE DE CHIEN.
Dessin de Rosa Bonheur.

C'était durant l'été de 1898, à peu près au temps de la visite de la reine Isabelle, Rosa Bonheur m'ayant un jour emmenée dans le couloir qui conduisait à sa chambre, s'arrêta devant une des grandes volières qui étaient là, non sans provoquer un certain émoi chez ses hôtes, et découvrit une porte jusqu'alors entièrement dissimulée. Un tour de clef donné, cette porte poussée :

— Entrez, ma chère Anna, me dit-elle d'une voix grave. C'est la chambre de Nathalie. Sauf quelquefois Céline quand je lui en donne l'ordre, personne que moi n'en a franchi le seuil depuis la mort de mon amie.

Je pénétrai un peu émue dans cette chambre dont j'ignorais l'existence et qui, avec sa tenture jaune et ses meubles élégants, me

parut beaucoup plus luxueuse que celle de Rosa Bonheur. Celle-ci me dit alors :

— Lorsque j'ai acheté cette maison, j'ai gardé, sur les conseils de Nathalie, une partie des meubles qui s'y trouvaient. A vrai dire, ils étaient dans un fort mauvais état, mais mon amie les a fait réparer à son goût. Elle était plus coquette que moi ; elle aimait le jaune, comme vous voyez, et avait l'habitude de dire que pour elle cette couleur représentait non pas l'envie, mais la gaieté. Elle avait raison ; comment peut-on mieux obtenir la sensation de la lumière chaude et vibrante ?

Sur cette table à ouvrage, vous pouvez voir son chiffre, brodé au milieu d'arabesques. Sur un point, elle a fait pour moi beaucoup mieux que pour elle-même : les bordures de ses rideaux ne sont pas ouvragées, tandis que dans ma chambre toutes le sont et d'une façon artistique. Pour exécuter les broderies les plus compliquées, elle n'avait aucunement besoin de se laisser guider par un modèle; son aiguille allait au gré de son inspiration, tout comme lorsque je promène mon pinceau sur une toile.

Ma pauvre amie adorait le pays lumineux de la Côte d'Azur, et cependant, lorsqu'elle se rendit compte que, en dépit du beau soleil de Nice, sa fin approchait, elle me supplia de la ramener à notre chère maison de By, où elle avait vécu si heureuse, car elle tenait à rendre son dernier soupir dans les lieux mêmes où sa mère avait expiré.

Je me hâtai de déférer aux vœux de la chère malade. Il était temps. Quelques semaines après notre retour, le 21 juin 1889, tout était fini.

Peut-être, dans le moment suprême, a-t-elle reçu de célestes consolations, car sa figure, amaigrie par de longues souffrances, prit soudainement une expression d'extase, et je l'ai entendue très distinctement murmurer : « Que c'est beau de voir ces roses ! » ..... Voici déjà neuf ans que Nathalie m'a quittée, il me semble que c'était hier !.....

..... Quand vous me verrez sur le point de rendre mon âme à Dieu, faites-moi transporter sur ce lit ; c'est là que Nathalie est morte, c'est là que je veux mourir aussi !.....

Pendant un moment, Rosa Bonheur demeura comme absorbée dans ses pensées ; puis elle se dirigea vers l'armoire à glace, dont elle ouvrit la porte. Il y avait, sur une des tablettes, une cassette en bois de rose ; elle en souleva le couvercle et me montra une natte magnifique dont l'éclat soyeux et la belle nuance de brun Van Dyck s'étaient conservés aussi vifs qu'au temps où elle était tombée sous les ciseaux.

— Ces beaux cheveux sont ceux de Nathalie, fit-elle d'une voix un peu oppressée. Je les ai coupés au moment où on la mettait dans son



NATHALIE MICAS.

cercueil. Oh ! ces terribles heures. Je ne saurais vous dépeindre mon désespoir. De touchantes sympathies ont tout fait cependant pour apaiser ma douleur, et, parmi les femmes qui m'ont entourée de leurs consolations, la duchesse Alexandrine de Cobourg est de celles auxquelles je garde le plus de reconnaissance. Elle avait compris que deux femmes peuvent sentir l'une pour l'autre le charme d'une amitié vive et passionnée, sans que rien n'en altère la pureté.

Lisez ce qu'elle m'écrivait peu de jours après la mort de Nathalie :

Schlotz Kallenberg, près Cobourg, 25 juin 1889.

Ma bien chère et malheureuse amie,

C'est avec un cri de détresse que je lus les premiers mots de votre triste lettre si peu prévue ! Cet affreux malheur me semblait impossible et je ne puis vous dire combien j'en suis désolée et accablée ! Vous savez avec quelle respectueuse tendresse je l'aimais et combien mon cœur éprouvait de reconnaissance pour tout l'intérêt amical qu'elle ne cessait de me témoigner et dont j'étais si heureuse. En vous quittant, j'emportais tous ces précieux souvenirs et le meilleur espoir de vous revoir avec elle !..... Et maintenant, tout est fini pour ce monde..... Vous restez seule, isolée, sans ce fidèle cœur qu'aucun autre ne peut vous remplacer !

Votre amie chérie était votre plus précieux trésor, l'âme de votre âme, et je ne pouvais vous séparer ni dans mon souvenir, ni dans mon amitié pleine de vénération et de reconnaissance pour vous, comme pour elle !

Je comprends et je partage toute l'immensité de votre profonde et cruelle douleur, d'une douleur qui ne peut plus vous quitter, ayant brisé tout le bonheur, tout le charme de votre existence. Mes pensées ne vous quittent pas et vous accompagnent dans toutes ces affreuses angoisses qui se suivirent du moment où vous saviez que vous deviez la perdre, jusqu'à celui où ses restes chéris vous furent enlevés, pour ne plus les revoir.

Combien vous avez dû souffrir pendant tous ces jours de désolation. Et maintenant, c'est un morne silence qui ne répond plus ni à vos larmes amères, ni à vos cris de douleur.

Cette voix chérie, ce regard si tendre, ils sont muets et éteints.....

O mon Dieu ! comment pourrez-vous supporter cette affreuse et irréparable perte, cet isolement accablant, ce complet déchirement d'une vie mutuelle, qui me paraissait l'idéal d'un bonheur terrestre !

Je connais bien l'énergie de votre grand cœur qui, en pensant à accomplir les vœux de votre amie, apprendra avec le temps à continuer une vie si riche et noble par votre génie qu'elle aimait et admirait tant. Cette chère et noble âme ne nous est pas perdue dans l'Éternité et son bien-aimé souvenir vit dans mon cœur inséparable du vôtre. Que Dieu vous bénisse, ma chère et vénérée amie, qui, au milieu de votre plus grand malheur, avez encore pensé à

Votre bien triste et si dévouée amie,

Alexandrine.



LE LION RUGISSANT.
Dessin de Rosa Bonheur.

Cette touchante lettre lue, Rosa Bonheur poursuivit :

— Ah ! malgré les affectueuses consolations de cette espèce, vous ne pouvez comprendre à quel point ma vie solitaire me pesait ! ..... Asseyez-vous près de moi, Anna. Que c'est bon d'être à deux, de ne



« PATIENT », PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de J. B. Pratt, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

plus vivre seule dans cette grande maison, loin du monde ! ..... Souvent je me suis enfermée dans la chambre de Nathalie pour songer aux côtés tragiques de ma vie. Quelle aurait été mon existence, sans le dévouement et l'affection de cette amie !..... Et pourtant on a cherché à rendre suspecte l'affection que nous éprouvions l'une pour l'autre. Il semblait extraordinaire que nous fassions bourse commune, que nous nous soyons léguées réciproquement tous nos biens.

Si j'avais été un homme, je l'aurais épousée et l'on n'eût pu inventer toutes ces sottes histoires. Je me serais créé une famille, j'aurais eu des enfants qui auraient hérité de moi et personne n'aurait eu le droit de réclamer.



« READY » (1879), PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de J. B. Pratt, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

Mon père repose au cimetière Montparnasse avec ma sœur Juliette et ma vieille tante, partie à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et à laquelle j'ai payé une pension jusqu'à la fin de sa vie. J'ai tous les droits d'être inhumée dans le caveau Bonheur, puisque j'ai payé la moitié de la construction et de la concession du terrain. La croix en pierre qui le surmonte, c'est moi qui l'ai fait élever à mes frais. Mais à côté de mon père, il y a ma belle-mère, morte il y a quelques années seulement.

Jamais je ne consentirai à être inhumée auprès d'elle; elle m'a fait trop souffrir.

Toutes les fois que je vais porter une couronne sur la tombe de mon père, un sanglot déchire mon cœur en songeant combien il avait fallu que nous fussions malheureux, à l'époque où mourut ma mère, pour la laisser enterrer dans la fosse commune !..... Même je me demande parfois si mon père a continué de songer à elle, car si seulement, durant les cinq années que son corps est resté enseveli à l'endroit où on le déposa en 1833, il avait mis de côté cinq cents francs, il aurait pu acheter une concession perpétuelle. Au pis aller, une somme beaucoup moindre même eût suffi pour reculer la catastrophe par la location provisoire d'un terrain..... Il n'a rien fait.....

Lorsque la fortune m'a comblée, il n'était plus temps, hélas! d'élever sur les restes de ma mère un monument funéraire, où j'aurais pu la pleurer toute ma vie, et à mon tour ensuite, quand il m'eût fallu payer mon tribut à la nature, dormir éternellement auprès d'elle. Ce qui restait de Sophie-Dorothée Marchisio avait été confondu avec la masse des ossements entassés pêle-mêle dans la tranchée ! ..... Je me console en songeant que sûrement du moins, dans un monde meilleur, je retrouverai son âme chérie.

Je me suis arrangée avec Nathalie pour être inhumée au Père-Lachaise, dans le caveau des Micas. Il restera encore, après que j'y serai couchée, une place disponible dans cette sépulture ; voulez-vous l'accepter, ma chère Anna ; ainsi, vous serez près de moi jusque dans la tombe..... — Je sais que Nathalie ne sera pas jalouse. Son affection pour moi est assez grande pour comprendre que dans un partage d'âmes le lot de chacune se trouve augmenté par le bonheur de l'autre.....

Rosa Bonheur était très émue. Sa main avait pris la mienne ; elle la serrait et sa voix toute tremblante poursuivait :

— Sans doute vos os se trouveront reposer loin de votre patrie, en une terre étrangère, mais du moins ils seront à côté de ceux de la vieille Rosa Bonheur, et de la sorte je me trouverai dans la mort entourée de celles que j'ai aimées dans la vie et qui ont rendu mon existence si heureuse.....

Nathalie était la compagne de mon enfance, elle avait été témoin de mes luttes et de mes misères, elle avait partagé mes joies et mes douleurs. Quant à vous, ma chère Anna, vous avez pris possession de mon cœur comme ma fille devant les Muses.....

Laissons le passé ; pensons au présent. L'existence est assez triste sans l'assombrir par des idées lugubres..... Dieu nous donnera encore



LE LION CHEZ LUI (1881), PAR ROSA BONHEUR.

D'après une gravure de W. H. Simmons et T. L. Atkinson, éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

quelques années à vivre ensemble, Anna. Je désire qu'ensuite vous continuiez à travailler là où j'ai travaillé moi-même. Nathalie aurait été ma légataire universelle si je n'avais été la sienne. Je veux qu'il en soit de même pour vous.

Je vous charge de conserver cette propriété dans laquelle j'ai connu tant de succès et de gloire, et où, vous le savez, j'ai été entourée d'affections si sincères. Si je m'avisais de la laisser à mes neveux, bientôt il ne resterait plus rien des objets qui me sont chers. N'est-ce pas dans ces murs que j'ai passé tant d'années consacrées au travail et à l'amitié ? Partout ici je vois des traces de cette période heureuse de mon existence.

Si j'appelle mon atelier mon « sanctuaire », c'est parce que tout m'y rappelle un souvenir cher à mon cœur. Les cornes et les bois qui sont accrochés aux murs ornaient les têtes de moutons, de cerfs, de bœufs, qui m'ont autrefois servi de modèles. Ces animaux ont vécu avec moi, ils ont été mes amis, je les ai dessinés sous leurs différents aspects. Les têtes de chevaux portent encore des caparaçons et des harnais achetés aux Pyrénées dans mes voyages avec Nathalie.

..... Sur ma table de travail s'est appuyée la main de l'impératrice Eugénie, le jour où elle m'a épinglé le ruban rouge à la poitrine.

..... Sur ma chaise longue, le président Carnot s'est assis, lorsqu'il me fit l'honneur d'une visite. Plus qu'auparavant j'aime à m'y reposer et à revivre en silence cette journée.....

Si la Providence ne nous avait pas réunies, j'aurais continué à vivre dans ma solitude, mais petit à petit j'aurais distribué tout ce qui m'appartient. Du reste, j'avais déjà commencé avant votre arrivée. Le potager qui est à côté appartenait à Nathalie; je l'ai donné à Mme Gauthier, sans attendre l'heure de la mort pour faire cette libéralité. Vous voyez par là que je n'hésiterais en aucune manière à me dépouiller de mon vivant.

..... Dites à votre famille que si la mienne parvenait à vous séparer de moi, je m'arrangerais de telle façon qu'elle ne bénéficierait aucunement de votre départ.

Je vous expose tout cela, pour que vous compreniez que je me considère comme absolument libre de disposer de ce qui m'appartient, sans autre considération que celle de ma conscience. Ce n'est pas seulement par affection pour vous, c'est en souvenir de Nathalie que je vous donne ce que nous appelions le domaine de la Parfaite Amitié.

Voici une montre de ma bonne mère Micas et une chaîne de son

mari. Cette petite bague, Nathalie aimait à la porter. Prenez ces objets, je désire qu'ils vous rappellent mes amis.

Je vous donne aussi la chambre de Nathalie avec tous ses souvenirs : vivez-y heureuse ; mais quand arrivera le moment de la séparation suprême, alors vous me ferez porter sur son lit. Et vous resterez auprès



LE TROUPEAU, PAR ROSA BONHEUR.
D'après une gravure de H. Vion, éditée par Georges Petit.

de moi, vous laisserez ma tête reposer sur votre épaule jusqu'au moment où je m'endormirai dans l'éternité.....

Quelques semaines après cette conversation, Rosa Bonheur m'emmena à Paris, pour me montrer au Père-Lachaise la tombe de l'amie tant regrettée. Elle avait apporté une couronne de roses blanches. Après l'avoir déposée sur le monument, elle se recueillit un instant et me dit ensuite :

— Je désire que sur cette pierre vous fassiez inscrire mon nom : Rosa Bonheur, et en dessous le vôtre, Anna Klumpke : dès que je

dormirai ici mon dernier sommeil près de Nathalie, vous mettrez cette pensée au bas de l'épitaphe : L'AMITIÉ EST UNE AFFECTION DIVINE !

— Ne tenez-vous pas à ce que le nom de Nathalie soit gravé près du vôtre ? demandai-je.

Elle indiqua du doigt la frise du monument :

— L'inscription FAMILLE MICAS suffit pour montrer que Nathalie repose ici. Vous n'aurez besoin de faire graver que mon nom et le vôtre, puisque toutes deux nous recevrons l'hospitalité de ce monument.

Je n'avais pas manqué de faire part à ma mère, et des intentions de Rosa Bonheur à mon égard touchant sa fortune, et des volontés dont elle entendait que je fusse l'exécutrice suprême. Si, quant à moi, je me sentais aussi confuse de tant d'affection et de confiance que ma reconnaissance en était vive, ma mère s'effrayait de la lourde tâche qui devait être la mienne un jour ; elle me suppliait de faire envisager à ma vieille amie les inconvénients et les difficultés auquels certainement je serais en butte. Les craintes de ma mère répondaient trop bien à mes propres préoccupations pour que je ne me fisse faute de les exposer à Rosa Bonheur ; mais sur ce terrain l'illustre femme était sourde à toutes les exhortations.

— Votre mère a peut-être raison en thèse générale, répondait-elle, mais ma position vis-à-vis des miens n'est pas ce que l'on pense ordinairement. Je ne suis pas aussi riche qu'on le suppose ; si j'ai trois cent mille francs d'économies, il en est cent mille qui viennent de Nathalie. Je n'ai jamais fait qu'un unique héritage, en effet. Ce n'est pas de ma pauvre mère, qui n'a même pas eu un tombeau, ni de mon père, dont il m'a fallu payer les dettes. C'est de ma chère Nathalie que je tiens le tiers de ma fortune ; le reste est le fruit de mon travail. J'ai ici quelques études qui représentent ma vie, — par parenthèse, les Tedesco ont toujours souhaité que je les leur cède, mais j'aimerais mieux être réduite à vivre d'un morceau de pain que d'y consentir. Si jamais votre famille ou la mienne réussissaient à nous séparer et à interrompre ainsi notre bonheur, je détruirais tout ici, je vous le jure : ils n'auraient rien. — C'est la Providence qui vous a envoyée près de moi, ma chère Anna.....

Sous l'empire de cette préoccupation constante, Rosa Bonheur avait hâte de réaliser le dessein qui lui tenait au cœur. Elle signa son testament le 7 novembre, sans pour cela recouvrer instantanément la tranquillité de son esprit. Quelque temps même, elle demeura sans paraître s'intéresser aux travaux qu'elle avait en cours.

Le soir du 28 novembre, elle m'appella auprès d'elle, et me dit, avec une gravité dans la voix qui dénonçait l'importance que cet entretien présentait à ses yeux :

— Voici une lettre que vous remettrez le jour de ma mort entre les mains de Me Tollu. Je veux qu'il en donne lecture devant votre famille et la mienne réunies. Dans cette lettre, j'expose les raisons qui m'engagent à vous faire ma légataire universelle ; je raconte comment je vous ai connue et pourquoi je me suis attachée à vous. Je parle de mes amis



EN AUVERGNE (1889), PAR ROSA BONHEUR.

Micas ; j'énumère ce que j'ai fait pour les miens, je montre que je n'ai rien à me reprocher envers eux. Quant à mon frère Isidore, vous trouverez, pour ce qui le concerne, des indications suffisantes dans ces papiers. J'ai foi dans votre loyauté.

Les mois trop peu nombreux qui suivirent cette conversation ne devaient rien modifier aux dispositions de Rosa Bonheur à mon égard. Jusqu'à son dernier jour, son affection demeura aussi vive et sa confiance aussi absolue. Quels que soient l'embarras et le trouble que je ressente à entretenir le lecteur de sentiments qui rencontraient chez moi la plus tendre des amitiés, l'admiration la plus respectueuse et le plus absolu dévouement, je n'achèverai pas ce chapitre sans donner à

l'appui des propos qui précèdent une lettre écrite au mois de mars par Rosa Bonheur à ma mère.

By, ce 31 mars 1899.

Chère et mille fois bonne Madame,

..... Votre Anna est un ange de bonté et plus je la connais, plus je l'estime et je l'aime.

Par mon âge, mon expérience de la vie et de l'espèce humaine, j'ai le droit de la garantir, car elle serait facilement dupe des faux bonshommes.

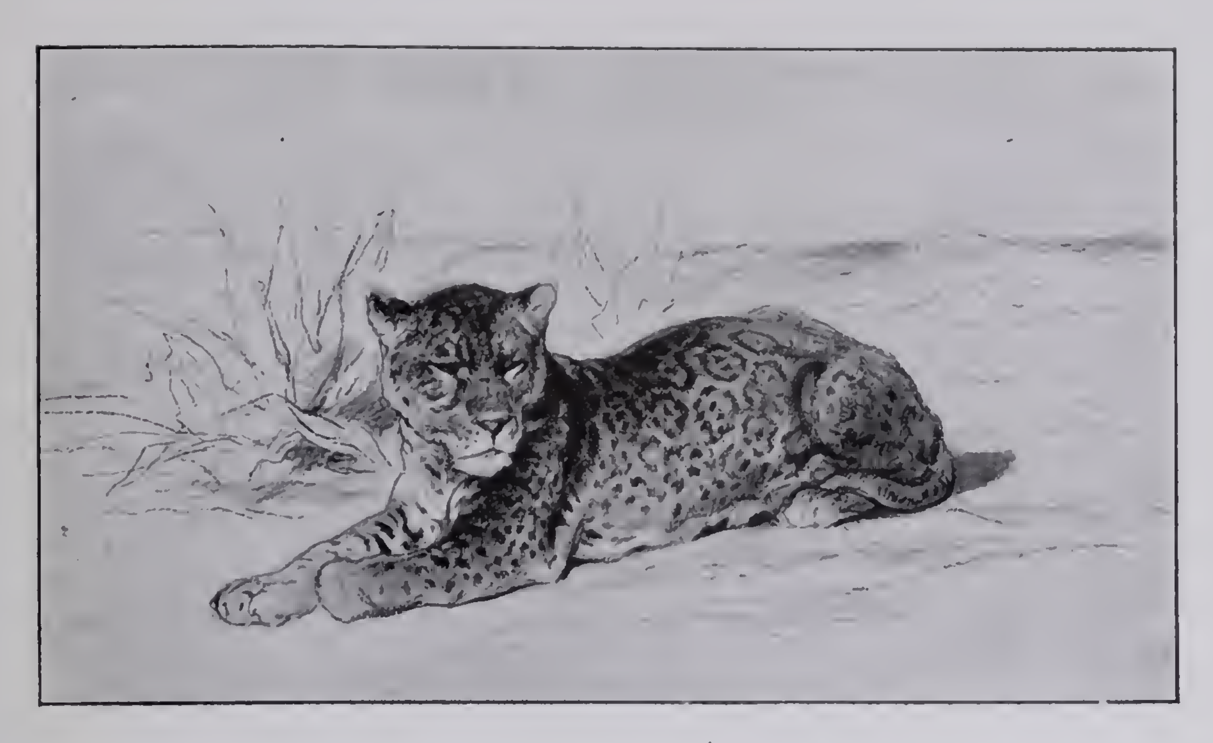
Nous sommes heureuses, et j'espère bien que les méchants ne pourront pas troubler notre vie d'honneur et de travail.

J'espère vous voir arriver près de nous. Votre Anna vous adore et je partage ses sentiments pour la meilleure des mères. Soyez bien tranquille et sachez, chère Madame Klumpke, que, malgré mon âge plus avancé que le vôtre, j'ai pour vous et pour votre famille l'affection la mieux placée et l'estime, le respect le plus profonds.

Rosa Bonheur.



TÊTE DE MOUTON.
Dessin de Rosa Bonheur.



TIGRE COUCHÉ.
Dessin de Rosa Bonheur.

CHAPITRE XXIV

VISITES AU SALON DE 1899 ET AU MUSÉE DU LUXEMBOURG.



ÉTUDE D'OURS, PAR ROSA BONHEUR

Le printemps de 1899 ramenait le Salon. Je me promettais d'y exposer le portrait que j'avais fait de Rosa Bonheur portant dans ses bras son chien Charley, et qui était enfin achevé. Ma vieille amie, pour aider au succès d'une œuvre que ses sentiments affectueux pour moi incitaient à juger de la manière la plus favorable, se proposait de joindre à mon envoi son tableau *Vaches et taureau d'Auvergne,* tout récemment revenu de l'Exposition de Pittsburg.

— C'est une simple carte de visite, disait-elle, une politesse que je fais à votre toile, pour que nous nous trouvions ensemble sur le catalogue. J'espère bien que ce ne sera pas la dernière fois. Pour 1900, ce sera autre chose; l'on y verra une œuvre qui jettera, j'ose le croire, sur la

deuxième partie de ma carrière, un éclat comparable à celui du ***Marché aux chevaux***.

Nos deux toiles partirent donc et ce fut pour nous la cause d'un vif plaisir, de voir la façon dont la presse parisienne accueillait, après une absence de quarante-quatre années, à peine rompue par un envoi à l'Exposition universelle de 1867, la réapparition de Rosa Bonheur au Salon des Artistes français.

Parmi beaucoup d'autres, je citerai M. Roger Milès, qui écrivait dans *l'Éclair :*

Rosa Bonheur, dont la carrière d'artiste a commencé depuis plus de cinquante ans, mérite qu'on s'arrête avec infiniment de respect devant son tableau. Dans sa retraite, dans sa forêt, au milieu de ses hôtes, elle a vécu et elle vit, toute à son travail, à son art, sans souci de l'actualité qui passe, remplissant avec une ardeur que l'âge n'a pas apaisée sa mission d'artiste. C'est une très belle figure que la sienne et c'est une très belle âme. L'œuvre qu'elle expose est digne d'elle. Il y a dans le regard de ses bêtes cette mesure exacte d'expression qui leur appartient et dont Mlle Rosa Bonheur semble leur avoir arraché le secret, dans ses muets entretiens avec elles, ou mieux dans sa laborieuse et curieuse et infatigable contemplation d'un demi-siècle; d'autre part, le pinceau est encore solide dans ses mains et elle peint toujours avec cette virilité qui étonnait Thoré lui-même, il y a combien d'années !

L'impression chez les exposants avait été si favorable que d'aucuns avaient aussitôt mis en avant le nom de la vieille artiste pour la médaille d'honneur, et ceci eut pour effet de provoquer l'expression de sentiments d'une tout autre nature que ceux que je viens de noter. Quelques lignes anonymes, parues dans le *Journal* du 13 mai, eurent l'honneur immérité de reproductions nombreuses. Après avoir signalé que depuis quarante années Rosa Bonheur n'avait paru à aucun Salon, il était ajouté :

Si l'on ne devait honorer en Mme Rosa Bonheur que le peintre émérite, on pourrait objecter que telle glorieuse et définitive récompense ne saurait être attribuée à l'âge seul. A ce compte, la médaille d'honneur deviendrait les Invalides de l'art. Mais sans discuter la valeur, d'ailleurs plus ou moins discutable, de celle qui est en cause et dont les œuvres ont été l'objet de spéculations à l'étranger — spéculations où l'art n'a rien à voir — il convient de signaler dans le cas actuel une tendance funeste, laquelle, en cas de succès, deviendrait un détestable précédent.

En effet, les promoteurs de la candidature de Mme Rosa Bonheur à la médaille d'honneur sont très ouvertement les alliés d'intérêt de deux ou trois marchands de tableaux. Ceux-ci possèdent des toiles de l'artiste et tiennent, tout naturellement, à les faire coter plus cher à la Bourse des tableaux en Amérique.

Voilà ce qui se dit.

Rosa Bonheur bondit sous l'aiguillon :

— En présence d'attaques de cette espèce, déclara-t-elle aussitôt, il m'est impossible d'accepter la candidature.

J'essayai de la calmer et de la dissuader d'une résolution fâcheuse. Rien n'y fit, et malgré tous mes raisonnements, elle écrivit *ab irato* la lettre suivante à M. Jean-Paul Laurens, président de la Société des Artistes français :

Monsieur le Président,

Je viens de lire dans un article du *Journal,* ces jours derniers, que quelques-uns de ces messieurs de la Société des Artistes français se proposent de porter mon nom pour la médaille d'honneur.

Je vous prie, Monsieur le Président, de faire savoir à ces messieurs que je refuse absolument que mon nom soit porté cette année pour cette distinction.

Il serait ridicule que le petit tableau que j'ai exposé cette année reçoive une aussi haute récompense.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma plus haute considération.

Rosa Bonheur.



La Médaille d'honneur et « Le Bouguereau des vaches ».

« Il serait ridicule que le petit tableau que j'ai exposé cette année reçoive une aussi haute récompense.

» Rosa Bonheur. »

DESSIN HUMORISTIQUE DE GUILLAUME.

(Publié dans *le Monde illustré* du 27 mai 1899.)

Cet incident désagréable ne devait pas l'empêcher, quelques jours plus tard, de manifester le désir que je l'accompagnasse à Paris pour visiter le Salon, voir en place nos deux tableaux et étudier en détail les œuvres au milieu desquels figuraient les nôtres.

A cette intention, elle s'était fait faire un costume en drap bleu foncé, et de coupe bretonne, comme à l'ordinaire : la jaquette, ornée de tresses de soie noire, tombait sur une jupe à plis amples. Cette fois, la fameuse petite capote avait cédé la place à un grand chapeau de paille noire garni de plumes. Point de bijoux, mais sur la poitrine, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Ensemble nous parcourûmes successivement toutes les salles de l'exposition. En dépit de ses soixante-dix-sept ans, Rosa Bonheur me montrait le chemin et marchait avec une rapidité surprenante, voulant tout voir, s'attachant à ce que rien ne lui échappât.

De temps en temps, j'étais obligée de m'arrêter et de m'asseoir : elle en profitait alors pour faire le tour complet de la salle.

Parmi les toiles qui passaient ainsi sous nos yeux, il se trouva qu'un tableau d'Aubert, représentant deux délicieux amours fort occupés à



ÉTUDE DE CHIENS DE CHASSE.
(Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

jouer aux dames sur un échiquier, lui plut particulièrement ; tout de suite elle songea à l'acheter, et m'entraîna vers les bureaux de l'administration. Là un grand monsieur fort aimable nous reçut ; il ouvrit devant Rosa Bonheur un énorme registre, y chercha le nom d'Aubert, puis, sur un ton de facile résignation : « Madame, dit-il, le prix n'est pas marqué. » Et il ferma son livre, pour nous laisser partir, sans que le rang élevé de cette dame dans la Légion d'honneur parût le préoccuper beaucoup, pas plus que le moyen de la mettre en communication avec l'artiste au tableau duquel elle s'était intéressée.

— Voyez entre quelles mains se trouvent les intérêts des peintres, dit Rosa Bonheur en sortant ; pourquoi n'y a-t-il pas une agence

commerciale, à laquelle on pourrait s'adresser et qui s'ingénierait à trouver des acquéreurs pour les œuvres exposées[1]. Tous les artistes ne sont pas si heureux que moi, qui, dès le début de ma carrière, ai trouvé deux apôtres zélés de mon talent. Dans le cas présent, il s'agit d'un peintre qui prétend acheter l'œuvre d'un de ses confrères et qui



TÊTE DE GAZELLE (1855).
Dessin de Rosa Bonheur.

saura bien y parvenir : je vais en effet demander aux Tedesco de me mettre en rapports avec M. Aubert. Mais s'il s'agissait d'un amateur, même riche, le mal serait sans remède. — Cherchons maintenant, si vous le voulez bien, le portrait de votre vieille amie.

Nous reprîmes la visite au point où nous l'avions interrompue, pour arriver bientôt dans un des grands salons. Près d'une des portes

1. Deux ans après la mort de Rosa Bonheur, son vœu fut exaucé, et il existe maintenant au Salon l'agence dont elle demandait la création.

et sur la cimaise, mon portrait de Rosa Bonheur nous apparut.

— Au moins, ce portrait a de la distinction, fit ma vieille amie en s'approchant. Et mon petit Charley ! Il n'est pas mal peint du tout. Je vois que vous deviendrez une bonne élève, ma chère Anna.

A ce moment, mes yeux s'étant dirigés vers la salle voisine, j'aperçus le tableau de Rosa Bonheur et le lui signalai. Un instant après, nous étions en face des *Vaches et Taureau d'Auvergne,* et ma compagne de s'écrier avec une apparente satisfaction :

— Ma toile fait mieux décidément que je n'aurais cru !

— Vous voyez bien ! Oh ! combien je regrette que vous ayez envoyé votre lettre au président de la Société des Artistes français, repris-je.

— Moi, je ne regrette rien, fit-elle brusquement.

— Cependant, vous savez comme moi que la médaille d'honneur est généralement la récompense de toute une carrière d'artiste, et non point de son envoi au Salon de l'année.

— Je le sais bien, c'est de la sorte qu'on agit en général. Ce n'est pas ainsi, pourtant, que je voudrais voir attribuer cette récompense, mais exclusivement à l'œuvre la plus méritante..... D'ailleurs, mon tableau a des dimensions trop exiguës pour qu'on puisse lui donner un prix d'une telle valeur.

— Quand votre *Foulaison* sera terminée, m'empressai-je de dire, j'espère bien que cette toile de six mètres sur trois et demi vous paraîtra suffisamment grande, et que l'année prochaine vous ne refuserez pas la médaille d'honneur, lorsqu'on vous l'offrira ?

— Ah ! fit-elle en me regardant d'un œil pétillant d'esprit, le cas sera tout à fait différent.

— Eh bien ! mon cher professeur, répondis-je, même avec une toile immense, couverte entièrement par votre pinceau, c'est encore votre carrière entière que l'on honorera l'an prochain.

— Au fond, reprit Rosa Bonheur sans paraître m'avoir entendue, je crois que les jeunes ne m'en veulent pas tant d'être vieille que d'être femme. Ils ne peuvent pas me pardonner d'avoir montré, d'une façon assez claire, que pour l'art il n'y a pas de sexe..... Je crains fort que ce petit antagonisme ne soit éternel. Aujourd'hui cependant on reçoit les femmes au concours de Rome. J'en suis enchantée, car je n'ai pas peur de la lutte. Autrement, il faudrait se résigner aux expositions exclusivement féminines. Je ne sais pas en prendre mon parti. Même, je ne peux les voir sans songer au paradis de Mahomet, où nos sœurs musulmanes sont réduites à avoir un Eden à part.

J'ai pourtant accepté d'être présidente d'honneur de la Société des



ROSA BONHEUR (1899), PAR ANNA KLUMPKE.
(Salon de 1899.)

Femmes Peintres et Sculpteurs, mais c'est uniquement par affection pour Mme Demont-Breton qui est un peintre de grand talent, et aussi en souvenir de Mme Léon Bertaux, le sculpteur, qui en fut la première présidente.

C'est au contraire tout à fait mon avis que, dès lors que les femmes peuvent aspirer aux plus hautes récompenses, il n'y a aucune raison pour qu'elles forment des groupes particuliers, dont les hommes soient exclus. Qu'elles saisissent plutôt toutes les occasions de montrer que nous savons les égaler et quelquefois même les surpasser.

Au lendemain de notre visite au Salon, je demandai à mon illustre amie si, avant de retourner à By, il ne lui plairait pas que nous visitions ensemble le musée du Luxembourg, où l'on conserve son premier chef-d'œuvre. Elle accepta sans se faire prier, et il me semble la voir encore monter les marches de ce petit palais des artistes contemporains, et tout à coup se pencher à mon oreille pour dire tout bas, comme si elle craignait qu'on n'entendît sa confession :

— Je connais par cœur le Louvre, mais, croiriez-vous, Anna, que je n'ai jamais visité le Luxembourg ?

Je ne pus retenir un mouvement de surprise et je lui dis :

— Eh bien ! cela me vaudra d'être votre guide dans ce temple des arts, où vous ne cessez pas d'être présente, sans y venir jamais.

Nous entrions à ce moment dans la salle de sculpture ; son aspect grandiose parut frapper la visiteuse. Il y avait là trois gardiens : apercevant cette femme qui portait allègrement sur le revers noir de sa jaquette, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ils firent solennellement le salut militaire et nous les entendîmes murmurer avec respect et admiration : « C'est Rosa Bonheur ! »

Au milieu de ces marbres, la figure de la noble artiste paraissait grandir. Longuement, elle examina la *Tanagra* dont la rigidité bien humaine cependant, se teinte des couleurs de la vie.

— C'est beau et grand, dit-elle. Savez-vous que Gérôme est mon contemporain, et que nous avons eu nos premiers succès la même année ? Il y a bien longtemps de cela, puisque c'était en 1848. J'ai souvent regretté de n'avoir pas suivi la même voie que lui, qui a mené de front peinture et sculpture ; mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Voici une œuvre de Denys Puech, la *Muse d'André Chénier !* Quel sentiment exquis s'en dégage !

D'un pas lent, Rosa Bonheur faisait le tour des œuvres de Rodin, de Falguière et de Frémiet.

— Regardez, Anna, comme ces deux petits ours sont drôles et



Photographie Braun, Clément et Cie. — Collection Tedesco frères.

VACHES ET TAUREAU D'AUVERGNE (1898), PAR ROSA BONHEUR.

(Salon de 1899.)

amusants. Ils lèchent en fins gourmets le miel que Pan leur offre du bout de sa baguette. Quelle admirable facture !

De la galerie de sculpture s'apercevait l'immense toile de Cormon, *la Fuite de Caïn*, qui occupe la majeure partie du fond de la première salle de peinture. Rosa Bonheur s'arrêta à la contempler.

— C'est énergique de vie et de mouvement, fit-elle. L'anxiété marquée sur la figure de ces personnages à la recherche d'une nouvelle patrie est vraiment saisissante.

Devant le *Saint Sébastien* de Ribot, elle s'écria :

— C'est superbe, splendide : le peintre a été influencé là par la magnifique école espagnole.

Rosa Bonheur s'animait. Cependant, en face du *Pauvre pêcheur* de Puvis de Chavannes, elle ne put s'empêcher de dire :

— C'est de lui..... Ah ! c'est dommage !..... car je l'admire énormément. Sa *Sainte Geneviève* est une œuvre magistrale. Nous irons l'étudier au Panthéon, n'est-ce pas, puisqu'elle doit trouver sa place non loin du triptyque déjà consacré à *la Jeunesse de sainte Geneviève*. Car c'est dans cette immense basilique qu'il faut voir Puvis de Chavannes, pour juger du talent merveilleux de cette âme d'artiste que nous venons de perdre.

Elle se tut un instant, pour reprendre bientôt :

— Heureusement que nos œuvres sont moins fragiles que nos corps ! Nous devons en remercier l'Être Infini qui, en même temps qu'il nous donne quelques grandes idées, nous permet de profiter de notre séjour sur la terre pour tracer un petit sillon dans le sable de l'Éternité..... Mon sillon restera-t-il ? Ah ! je l'espère !.....

Tout en parlant, Rosa Bonheur avait passé devant divers tableaux. Elle s'arrêta près des *Moissonneurs* de Bastien-Lepage :

— Son paysage est charmant, fit-elle, avec sa colloration délicate, mais dans la vie du paysan, il faut chercher à exprimer non seulement l'écorce, le côté extérieur de l'homme des champs, surtout l'expression de son âme. Y a-t-il des paysagistes dans cette salle ?

— Si vous voulez venir à l'autre extrémité, vous verrez un tableau du grand Harpignies.

— Vous pouvez dire le grand Harpignies, souligna Rosa Bonheur, tout en examinant attentivement la toile ; ces vieux chênes sont superbes, ils me plaisent infiniment, c'est bien près d'être un Ruysdael. Regardez comme tous les détails sont bien à leur place sans nuire à l'ensemble. Voici un bel exemple de ce que je vous ai répété si souvent.

Ayant pénétré dans la salle suivante, je fis passer Rosa Bonheur par la droite en la priant de me laisser remplir mon rôle de guide.

— Volontiers, je vous suis, reprit-elle, sans se douter que mon intention était de l'amener à l'improviste devant son œuvre. Elle s'arrêta devant la *Bénédiction des blés*, de Jules Breton.

— Voici un tableau qui m'a toujours plu, pour l'exécution des détails. La touche en est large et ferme, le ciel superbe. L'atmosphère



LE SEVRAGE DES VEAUX (1879), PAR ROSA BONHEUR.
(Metropolitan Museum de New-York.)

chaude de l'été est bien exprimée. Je me rappelle le succès qu'il eut autrefois ; c'était l'année même où j'exposai mon *Labourage nivernais*. Il me semble cependant que la toile a baissé de ton.

Déjà elle jettait un regard sur le tableau d'Albert Dawant, sans penser qu'en se retournant elle se fût trouvée face à face avec son propre ouvrage.

— Je vais vous montrer maintenant, lui dis-je, deux tableaux de Bonnat. Ils entourent dignement la grande Rosa Bonheur que vous connaissez.

— Quelle enfant vous êtes, ma chère Anna, fit-elle en souriant; laissez donc là votre « grande Rosa Bonheur ». Vous savez comment elle a été écorchée récemment et envoyée aux Invalides de l'Art !

— Ceux qui veulent l'envoyer aux Invalides, répliquai-je, n'ont peut-être pas à craindre d'y aller eux-mêmes, car ils seront probablement bien oubliés avant d'arriver à votre âge.

Rosa Bonheur ne répondit rien. Elle était immobile devant le tableau de sa jeunesse, et longtemps, sans dire mot, elle demeura à le contempler. Et moi je cherchais à deviner ce qui se passait dans cette



LE LOUP ET L'AGNEAU.
Aquarelle par Rosa Bonheur.

âme d'artiste qui, au déclin de ses jours, se trouvait en présence de l'œuvre à laquelle était dû le commencement de sa célébrité.

Tout à coup, les paupières de l'illustre femme se mirent à battre, et d'une voix émue elle murmura :

— 1849 !..... Que de souvenirs ce tableau réveille dans mon cœur : la mort de mon père, le dévouement et l'amitié des Micas. Voilà cinquante ans que je n'ai pas revu ma toile ; elle n'a pas bougé, heureusement ; elle est restée telle que je l'ai peinte.

— Mais quel chemin de gloire vous avez parcouru depuis cette époque ! C'était bien beau d'obtenir un tel résultat à vingt-sept ans !



ÉTUDES DE CHIENS, PAR ROSA BONHEUR.

— Si j'étais jeune d'années, ma chère Anna, je n'étais pas jeune artiste. Je vous ai raconté que j'ai dessiné presque dans mon berceau et qu'à l'âge où les enfants se contentent d'un hochet, je maniais déjà le crayon..... Ah ! si du moins ma mère avait pu être témoin de quelques-uns de mes succès !

Alors, d'une voix enjouée, comme pour changer le cours de ses idées, elle ajouta :

— Et que pense mon Anna du *Labourage nivernais ?* Elle doit le connaître presque aussi bien que moi, puisqu'elle a mis beaucoup plus de temps à le copier, que moi à le composer.

Cette interrogation inattendue me troubla un peu : j'étais venue pour observer et non pas pour faire part de mes impressions.

— Eh bien ! soyez sincère, j'attends la critique ; nous parlons maintenant entre artistes amies.

Après un moment d'hésitation, je finis par lui dire que, dans son ensemble, le tableau me paraissait tel qu'il avait dû être peint, mais que je me demandais si le ciel n'avait pas changé quelque peu de ton ?

Rosa Bonheur ne put retenir un mouvement de surprise :

— Votre observation est juste, fit-elle, le ciel, c'est ce qu'il y a de moins bien. Mazure le disait dès 1858 ; le ciel a toujours été dur. Certes, il aurait bien fait de changer, mon *Labourage* ne s'en serait que mieux porté. Mais mes tableaux ne changent pas, parce que vous savez combien je soigne mon outillage. Que voyez-vous encore dans cette toile ?

— Des bœufs grands et magnifiques qui, dans leur pénible tâche, respirent un air de travail et de paix ; une exécution large et ferme ; dans le lointain, à droite, un paysage rempli de cette atmosphère mystérieuse que vous aimez tant. Je trouve la finesse des tons admirable ; les détails du premier plan merveilleux.....

— Modérez un peu votre enthousiasme, ma chère Anna, interrompit Rosa Bonheur ; je vois avec plaisir cependant que vous vous y connaissez. Ne restons pas plus longtemps, admirons plutôt les tableaux de Bonnat. Tenez, ce portrait de Léon Cogniet pourrait vous servir de modèle ; remarquez-vous l'exécution des mains ?

— N'avez-vous pas travaillé autrefois dans l'atelier de Léon Cogniet, demandai-je ?

— Non, non, jamais ! Et cependant bien des critiques m'ont mise au nombre des élèves de ce grand peintre ; même la chose figura un jour sur un livret de Salon [1]. Comme je vous l'ai raconté, je suis l'élève de mon père et de la belle et grandiose nature.

1. Salon de 1853.

Se tournant alors vers un autre tableau, le *Job* de Bonnat, Rosa Bonheur ajouta :

— A mon avis, Bonnat est encore plus grand dans cette toile.



ANE AU VERT, PAR ROSA BONHEUR.

Quelle admirable anatomie dans ce vieillard disséqué vivant par la misère et la faim. L'artiste nous montre ici toute la science qu'il possède.

Elle leva la tête vers la toile de Maignan :

— Maignan a été très heureusement inspiré, de faire défiler tous ses chefs-d'œuvre devant ce pauvre Carpeaux dont les yeux vont se fermer pour toujours. La lumière éblouissante est superbement rendue. Vous aviez raison de dire que j'étais bien entourée, mais passons, on nous écoute.

Copistes et visiteurs nous regardaient avec curiosité, en effet, et j'entendais murmurer le nom de Rosa Bonheur.

Nous nous éloignâmes. Dans la salle voisine, ma vieille amie



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco.

MOUTONS AU REPOS, EFFET DE COUCHER DE SOLEIL (1860),
PAR ROSA BONHEUR.

s'étant arrêtée à examiner un des classeurs à volets tournants qui sont là, je demandai s'il ne lui plairait pas qu'un meuble pareil complétât un jour l'enseignement du *Labourage nivernais,* en offrant ses études à l'admiration des jeunes artistes.....

— Vous êtes bien ambitieuse pour moi, ma chère Anna !

— Mais oui ; songez donc qu'on ne possède en France que votre *Labourage* et votre *Fenaison.*

— C'est vrai ! *le Marché aux Chevaux,* les *Bœufs d'Écosse,* mes tableaux de moutons, de cerfs, de lions, de sangliers, ont tous quitté mon pays. Quand nous serons de retour à By, il faudra que je choisisse

des études et je les offrirai à l'État, en demandant qu'elles soient mises à la disposition des élèves.

Comme elle se reculait, ses yeux tombèrent sur *les Derniers jours de Corinthe,* de Tony Robert-Fleury.

— Avec quelle angoisse ces infortunés Grecs se précipitent aux pieds de leur déesse. Elle est bien impuissante, hélas! à les protéger contre les brutalités du vainqueur. C'est grand comme composition et vivant d'exécution. N'est-ce pas cette toile qui a valu à votre cher maître sa



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco frères.

MOUTONS D'ÉCOSSE (1892), PAR ROSA BONHEUR.

médaille d'honneur? il me semble que si. Avait-il bien trente ans à l'époque? Une telle œuvre suffit à faire un nom à un artiste. Je m'étonne que son mérite n'ait pas encore ouvert à M. Tony les portes de l'Institut. C'est sans doute parce qu'il professe des idées trop justes sur les aptitudes artistiques de la femme.

Nous nous dirigions vers la sortie, lorsque Rosa Bonheur, ayant jeté un dernier regard sur l'ensemble de la salle de sculpture, se prit à dire :

— Que tout cela est reposant, après ce que nous avons vu hier au Salon! Quelle magnifique collection! Je suis heureuse de voir tant de

jeunes gens de mon époque devenus célèbres et méritant leur célébrité. Les grands hommes n'appartiennent point à leur famille, pas même à leur nation, mais à l'humanité, et le siècle dans lequel ils ont vécu leur appartient quelquefois.

De se retrouver au milieu de ces tableaux, de ces statues et de ces objets d'art de toutes sortes, Rosa Bonheur semblait rajeunie de vingt ans ; je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne me suis jamais portée aussi bien. Avant de retourner à By, cependant, je tiens à passer chez Me Tollu, mon notaire, pour ajouter un codicille à mon testament.

— Oh ! fis-je, ne pouvez-vous pas remettre cette visite à un autre voyage. Il est déjà bien tard.

— Cela ne fait rien, déclara-t-elle avec fermeté, je me sens bien portante, c'est vrai, mais s'il m'arrivait quelque accident, vous ne sauriez comment exécuter mes volontés, puisque vous ne les connaissez pas encore complètement. Je ne dois pas oublier que si les jeunes eux-mêmes peuvent être frappés par la mort, les vieux doivent s'y attendre d'un jour à l'autre. A mon âge on n'est jamais sûre du lendemain !

Alarmée du tour lugubre que prenait la conversation, je m'écriai :

— Chassez donc de votre esprit ces idées noires, songez plutôt à notre visite au Luxembourg, au *Labourage nivernais* que vous avez trouvé si bien conservé et qui restera toujours aussi lumineux que votre génie l'avait conçu.

— Sans doute, sans doute, reprit Rosa Bonheur, ma joie a été très vive de voir que mon pinceau savait déjà, il y a un demi-siècle, travailler pour les générations futures..... Allons tout de même chez le notaire.



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.



LA BERGERIE (1855).
Lithographie originale de Rosa Bonheur, éditée par H. Peyrol.

CHAPITRE XXV

LES DERNIÈRES INSTRUCTIONS.



LION RUGISSANT.
Par Rosa Bonheur.

Au lendemain de notre retour de Paris, à la suite de la promenade matinale que nous faisions chaque jour dans la forêt, Rosa Bonheur m'a engagée à monter à son petit atelier, pour m'entretenir, disait-elle, de choses sérieuses, destinées à compléter la conversation à laquelle j'avais assisté la veille chez Me Tollu.

A peine fut-elle assise, qu'elle prit la parole :

— Ainsi que je l'ai promis devant vous à mon exécuteur testamentaire, je vais lui envoyer les titres de propriété du château de By, pour qu'il le mette à votre nom.

— Je vous avoue ne pas comprendre la portée de cette formalité.

— C'est pourtant bien simple, reprit Rosa Bonheur. En votre qualité d'étrangère, les droits de succession que vous auriez à payer après

mon décès s'élèveraient à près de 12 % de la valeur de mes biens immeubles. Si, au contraire, je vous fais une donation entre vifs, la somme sera minime..... Je ne serai tranquille que lorsque vous aurez légalement pris possession du domaine de la Parfaite Amitié.

— Pourquoi penser à tout cela? répliquai-je, n'avez-vous pas des préoccupations plus pressantes? Voici que la nouvelle construction est terminée, sauf les volets qui demain seront en place. Dans quelques jours, vous commencerez l'aménagement de votre *Foulaison*.....

— Anna, fit-elle avec un peu d'impatience, asseyez-vous auprès de moi, ce que j'ai à vous dire est plus important, et il est utile que ce soit entendu entre nous, car je désire vous tracer une fois pour toutes votre devoir qui est très sérieux. Je compte en effet sur votre dévouement et votre intelligence pour exécuter les volontés que je n'ai pas spécifiées dans mon testament. Écoutez-moi bien.

Je regrette de n'avoir pas une plus grosse fortune, car je serais heureuse de léguer une somme importante à la Société des Artistes français; du moins puis-je contribuer à accroître les collections du musée du Luxembourg de la manière que vous me disiez hier : dans quelques jours, nous choisirons ensemble une série d'études que vous remettrez au musée après ma mort.

..... J'ai promis verbalement à ma cousine, Mme Lagrolet, la petite étude terminée de *la Foulaison;* vous aurez soin de la lui remettre. A sa petite fille Germaine, vous donnerez dix mille francs et à celle de mes amis Verdier cinq mille.

..... Je laisse à Céline 800 francs de rente viagère, mais je veux que vous y ajoutiez 400 francs, car je désire qu'elle associe nos deux noms dans un même élan de gratitude.

..... Donnez des souvenirs à ceux qui m'ont porté de l'affection..... Faites du bien en mon nom dans ce pays, où j'ai été si heureuse avec ma Nathalie. Quant à mon frère, mes neveux et mes nièces, je vous laisse libre, et ne veux vous créer aucune obligation.

— Quelle responsabilité vous m'imposez! m'écriai-je. Pourquoi ne me guidez-vous pas dans une misssion si importante?

— Votre guide, Anna, ce sera l'attitude des miens. J'ai confiance dans votre loyauté, je sais que vous ferez plus que je n'aurais fait pour eux, mais promettez-moi qu'en aucun cas vous ne laisserez ma famille vivre ici, que rien ne leur reviendra de ce qui appartenait à mes chers amis Micas?

— Quel rôle difficile vous me confiez!

— C'est vrai, mon Anna, mais c'est le beau rôle. Peut-être vous

ai-je entraînée dans une position bien complexe. Je m'aperçois en effet que, de même que ma famille, mes amis ne sont pas satisfaits de vous voir auprès de moi. Mais faut-il, à cause d'eux, renoncer à l'adoucissement de mes dernières années?..... Ne vous inquiétez de rien. Le jour de ma mort, vous remettrez entre les mains de Mᵉ Tollu la lettre testamentaire que je vous ai confiée toute cachetée au mois de novembre



CERF EN FORÊT, PAR ROSA BONHEUR.

dernier. Cette lettre expliquera les raisons auxquelles j'ai obéi en rédigeant mes dispositions dernières.

..... Il faut que j'aborde la question de mon enterrement, et que nous en suivions ensemble point par point le programme.

..... Hier, devant le notaire, vous sembliez étonnée de voir que dans mon codicille je vous chargeais de décider de la nature de mes obsèques. Personnellement, je suis partisan des enterrements civils, mais comme je veux être enterrée avec la famille Micas, je ne saurais y entrer décemment qu'en passant par l'église, ainsi que l'ont fait, non seulement Nathalie, mais encore tous ceux qui occupent une place dans

cette tombe. Je ne puis exprimer moi-même ce changement apparent de mes opinions. C'est vous qui serez mon intermédiaire pour concilier le respect de mes convictions intimes avec des scrupules qui, pour être un peu tardifs, n'en sont pas moins très sérieux et très honorables.

..... Si je fais quelques concessions pour la manière dont on agira vis-à-vis de mon cadavre, ma conscience philosophique est inébranlable. Jurez-moi, sur la mémoire de Nathalie, qu'aucun prêtre n'approchera de mon lit de mort.

— Je vous le jure, mais j'espère bien que Dieu vous accordera encore de longues années de bonne santé.

— Je le demande aussi, mais il est naturel que je quitte ce monde avant vous. Respectez mes volontés. Je désire que mon convoi soit en tout semblable à celui de mon amie ; qu'il y ait pour moi comme pour elle un service à l'église de Thomery. De là mon corps sera transporté au Père-Lachaise..... Il sera célébré un second service dans la chapelle du cimetière, comme je l'ai fait faire pour Nathalie, mais je repousse tous les honneurs que n'ont pas eus mes amies Micas. Ainsi, je ne veux aucun détachement de soldats à mes funérailles. J'entends aussi qu'aucun discours ne soit prononcé sur ma tombe.....

..... Des fleurs ?..... Oui, Nathalie en avait.

..... Ma famille marchera en tête du cortège, les amis viendront ensuite.

— Et moi, où devrai-je me mettre ? dis-je.

— Le premier rang appartient à ceux au profit de qui la loi établit la hiérarchie. Hélas ! ma chère Anna, les affections les plus sincères s'effacent devant les degrés de parenté. Mais qu'importe la place que vous occuperez au milieu de mon cortège, puisque vous en aurez une dans mon tombeau !.....

Elle m'embrassa et poursuivit :

— Soyez assurée que la sympathie que j'ai pour vous persistera au delà de mon existence terrestre ; le cœur est vieux, mais l'âme ne vieillira jamais.

Cette conversation m'était horriblement pénible ; mais puisque Rosa Bonheur avait tenu à régler d'une manière définitive la question de ses funérailles et la manière dont devaient être exécutées ses dernières volontés, je me résolus à la questionner sur divers points qu'il m'eût été douloureux d'aborder ensuite : mais c'est avec un tremblement dans la voix que je lui demandai comment elle entendait être vêtue dans son cercueil, et lequel de ses costumes, féminin ou masculin, avait sa préférence.



BŒUFS D'ÉCOSSE COUCHÉS, A GLENCOE (1889), PAR ROSA BONHEUR.

D'après une gravure de J. B. Pratt. éditée par Lefèvre et fils, à Londres.

— Ni l'un ni l'autre, fit-elle vivement. Dans mon dernier sommeil, c'est en chemise de nuit, avec des bas noirs, que je veux être.

— Et vos décorations ? ne désirez-vous pas en emporter une ?

Elle eut un sourire plein d'ironie, pour me répondre :

— Pendant la vie, l'on peut porter ces insignes avec quelque satisfaction ; dans la mort, jamais! Cependant, mon Anna, quand j'aurai rendu mon âme à Dieu, je vous prie de mettre près de mon cœur la couronne de laurier que vous avez tressée et dont vous m'avez fait hommage. Et sur ma tombe, vous inscrirez, je vous le répète : L'AMITIÉ EST UNE AFFECTION DIVINE.

A ce moment de notre entretien, la blanche chevelure de Rosa Bonheur se trouvait illuminée d'un rayon de soleil qui traversait l'atelier.

— Laissez-moi vous bénir, dit-elle.

Je m'agenouillai, les paupières pleines de larmes. La noble femme mit ses deux mains sur ma tête, et de ses lèvres tombèrent ces paroles :

— Je prie Dieu que mon Anna soit heureuse ici-bas et que plus tard nous soyons réunies pour toujours dans un monde meilleur.

Elle me releva, pour me presser longuement dans ses bras, en même temps qu'elle murmurait :

— Lorsque je serai sur le point de rejoindre ma mère et Nathalie, n'oubliez pas que je désire que ma tête repose sur votre épaule pour m'endormir dans l'éternité !.....

Ces lugubres propos m'avaient douloureusement impressionnée ; il semblait que Rosa Bonheur, bien qu'elle fût en bonne santé, aussi alerte et d'un esprit aussi vif qu'à l'habitude, eût reçu un secret avertissement de sa fin prochaine, encore qu'il n'y en eût aucun signe avant-coureur. Hélas ! jamais pressentiment n'aurait été mieux justifié, puisque cinq jours à peine devaient s'écouler entre cette scène émouvante et le moment où l'âme de ma noble amie irait rejoindre celles de sa mère et de sa chère Nathalie !..... La tâche me semble bien lourde de donner le récit de ces lamentables journées.

C'était le samedi 20 mai, au lendemain de l'entretien que je viens de conter et à la veille de la Pentecôte. Deux de mes sœurs étaient venues passer les fêtes avec nous, et ma mère était à By depuis plusieurs semaines déjà. Depuis quelque temps, elle était en butte à certaines instances de Rosa Bonheur qui essayait de la décider à venir elle aussi vivre au château, pour y prendre la place que remplissait si bien jadis la bonne mère Micas. Le rêve de l'illustre femme était de reconstituer autour d'elle cette vie familiale dont elle avait été privée pendant neuf années et vers laquelle aspiraient toutes les forces de son cœur.



ROSA BONHEUR, pinx^t — Héliog. Georges Petit

CERF AUX ÉCOUTES



Nous étions dans l'atelier et je peignais, lorsque Céline vint aviser sa maîtresse que l'architecte et le serrurier chargés des travaux de la nouvelle construction l'attendaient dans la cour et la priaient de descendre.

Rosa Bonheur se leva ; je fis de même, me disposant à la suivre, mais elle me retint en assurant qu'elle allait remonter presque aussitôt. Quel regret j'éprouve aujourd'hui d'avoir déféré à son conseil et de m'être abstenue d'assister à l'entretien.

Plus d'une demi-heure se passa sans que je visse revenir Rosa Bonheur. J'étais sur le point de descendre pour lui porter son collet et son chapeau, lorsque enfin elle remonta dans un état d'agitation extrême.

— J'ai eu tort, fit-elle, de me laisser entraîner à discuter en plein vent. Je ne me suis pas aperçue que je n'avais rien sur la tête ni autour du cou : il me semble que j'ai quelque chose dans la gorge. Et puis, un de ces hommes avait une haleine qui m'a soulevé le cœur, c'était une infection. J'espère bien cependant n'avoir pas attrapé quelque maladie contagieuse.

Elle s'étendit sur sa chaise longue, tout en poursuivant :

— Ah ! qu'il me tarde de nous voir toutes deux installées devant ma *Foulaison*. Les volets que j'avais combinés pour les fenêtres du nouvel atelier, dans le but d'intercepter les reflets du gazon, sont enfin à leur place, mais ils sont si lourdement construits qu'il faudrait bien deux hommes pour les manier. Cette fois-ci, je pense pourtant être arrivée à me faire comprendre; ce ne sera pas malheureux, après huit mois de réclamations.

Nous allâmes bientôt dîner, pour revenir ensuite au grand atelier. Rosa Bonheur s'assit dans son fauteuil. J'avais attaché au lustre électrique une grande feuille de marronnier faisant abat-jour, grâce à quoi elle était plongée dans l'ombre. Elle se mit à examiner son grand tableau et il me sembla deviner la joie dont elle était animée, à la pensée de ce qu'elle allait entreprendre pour l'achèvement d'une œuvre qui lui tenait à cœur et qui devait être le couronnement de sa carrière.

Maintenant, voici qu'elle allumait une cigarette. Ses yorkshires sautillaient autour d'elle. Daisy parvint à s'installer avec autorité sur ses genoux ; quant à Charley, il remuait sa queue avec vivacité et grattait les bottines de sa maîtresse, tant qu'elle lui donna une petite claque amicale sur le dos, et il se résigna à s'étendre à ses pieds.

— Vous souvenez-vous, me dit-elle, de ce passage charmant de Xavier de Maistre dans le *Voyage autour de ma chambre* : « C'est un

excellent meuble qu'un fauteuil..... Il est quelquefois doux de s'y étendre mollement..... Un bon feu, des livres, des plumes, — et j'ajouterai de la musique, — que de ressources contre l'ennui..... Les heures glissent alors sur vous et tombent en silence dans l'éternité sans vous faire sentir leur triste passage. » Faites-moi entendre une sonate de Mozart, je vous en prie, une de celles avec lesquelles ma mère me berçait autrefois. Vous chanterez ensuite quelque chose de Glück. Pour terminer, vous accompagnerez votre sœur Julia, qui certainement voudra bien nous jouer du Haendel sur son violon.

Je me mis au piano, et commençai de jouer. Rosa Bonheur écoutait, les yeux fermés; plusieurs fois il me sembla qu'elle sommeillait, mais aux derniers accords elle se leva en disant :

— Restons sur cette harmonie grandiose, on se serait cru au Paradis. Bonsoir, mes chères amies.

Le jour de la Pentecôte, avant déjeuner, Rosa Bonheur nous conduisit au nouvel atelier et nous fit admirer le grand châssis vitré.

— C'est enfin l'éclairage magnifique que j'ai si longtemps rêvé. Dès la fin de cette semaine, *la Foulaison* sera installée, je pense. Encore un an de travail et j'aurai accompli le vœu de Nathalie. Voyez-vous cette place vide au-dessus de la cheminée ? Je la destine à un bas-relief que je vais bientôt commencer. Il représentera des chevaux sauvages, et cela en souvenir de ceux qui nous ont si providentiellement rapprochés, Anna et moi.

Tout en parlant, elle avait aperçu une toile d'araignée qui s'était accrochée à l'une des fenêtres. Elle eut un sourire :

— Déjà mes petites amies se sont installées, elles ont été plus alertes que moi, car je n'entrerai en possession que dans deux ou trois jours. Leur activité est de bon augure, c'est un signe qu'on travaillera beaucoup ici.

En revenant vers la maison, Rosa Bonheur fit remarquer à ma mère que l'architecte avait eu l'heureuse idée de symboliser l'amitié de ses deux filles artistes (elle et moi), en sculptant, sur le fronton d'une des fenêtres de leur atelier, deux roses réunies par un ruban.

Au moment de se mettre à table, elle avoua qu'elle ne se sentait pas dans son état normal depuis la veille, et qu'elle n'avait aucun appétit.

— Je ferais mieux de m'étendre sur ma chaise longue, fit-elle.

Elle s'y étendit en effet et nous dûmes déjeuner seules, ce qui jeta un voile de tristesse sur notre repas.

Dès qu'il fut achevé, je remontai à l'atelier, où Rosa Bonheur était



BERGERS LANDAIS, PAR ROSA BONHEUR.

restée confiée aux soins de Céline. Sans doute, pendant notre absence, ses pensées avaient-elles pris un tour lugubre, car elle me dit brusquement :

— Anna, ne fais pas de vente publique quand je ne serai plus : si tu as besoin d'argent, vends une étude.

— Chère amie, répliquai-je, le cœur serré, pourquoi songer à tout cela, qu'avez-vous à redouter ?

— Je n'ai pas peur de la mort..... Cependant je désirerais bien rester avec toi encore quelques années..... ; mais à la grâce de Dieu !

Vers le soir, je m'aperçus que ma vieille amie éprouvait quelque difficulté à parler, et que l'intérieur de sa bouche était devenu blanc. J'en éprouvai un trouble profond et une vive inquiétude.

Autrefois, j'avais perdu une sœur de la diphtérie; je me demandai naïvement si Rosa Bonheur n'était pas atteinte du même mal et je fis appeler en toute hâte le médecin de Thomery, le Dr Gilles.

— Ce n'est pas la diphtérie, déclara-t-il après avoir examiné la malade, mais la grippe. Mlle Rosa devra garder le lit pendant quelques jours. Et il se retira, après avoir ordonné divers soins.

Ma mère, Céline et moi, nous veillâmes.

Rosa Bonheur passa une mauvaise nuit. Néanmoins, au matin, le docteur la trouva un peu mieux. Il lui appliqua de la teinture d'iode sur la poitrine et sur le dos, et lui fit prendre de la quinine. Un peu peu plus tard, Mme Gauthier étant venue voir notre malade, put échanger quelques paroles avec elle.

Dans l'après-midi, Rosa Bonheur commença à tousser et à se plaindre de violentes douleurs dans le dos.

— Je me sens fatiguée et brisée, disait-elle, et ses beaux yeux me regardaient avec tendresse.

A sept heures, nouvelle visite du docteur. Il prescrivit de continuer le traitement, et quoique la gorge fût très enflammée, ne vit aucun sujet d'alarme.

Cependant, le mardi matin, entre quatre et six heures, la malade fut prise de telles souffrances, que je fis atteler immédiatement pour aller chercher le docteur. Il se borna encore à prescrire des applications de teinture d'iode et de laudanum.

Je lui demandai s'il ne conviendrait pas d'appeler en consultation un de ses confrères de Paris ; il ne le jugea point utile.

— Ce sont des rhumatismes intercostaux, tranquillisez-vous, j'ai vu mademoiselle Rosa bien plus malade.

Rosa Bonheur sommeilla et se déclara un peu soulagée.

Vers onze heures du matin, elle demanda à manger de la panade et je pus observer que des yeux elle suivait avec intérêt Céline procédant à la toilette quotidienne de ses oiseaux.

Plus tard dans la journée, Rosa Bonheur me dicta diverses lettres, pour aviser ses amis qu'elle était obligée de garder le lit.

Le mercredi matin, troisième jour de sa maladie et veille de sa mort, elle me pria de l'aider à passer son peignoir pour aller dans la



CERFS EN FORÊT (1883), PAR ROSA BONHEUR.
(Metropolitan Museum, à New-York.)

chambre de Nathalie, devenue la mienne. Bien qu'à regret, car je craignais un refroidissement, je n'osai pas refuser ce qu'elle me demandait en grâce, et lui prêtai l'appui de mon bras.

En entrant dans la chambre, mon amie s'affaissa sur un fauteuil où elle demeura silencieuse pendant que ses regards erraient sur les divers meubles, avant de s'arrêter à la fin sur le lit. Pensant qu'elle était venue là pour changer d'air, je lui demandai s'il lui plairait de s'y installer. Elle laissa s'écouler quelques instants, avant de me répondre avec un accent de résignation, qu'elle préférait retourner dans la sienne.

Je l'aidai à s'y rendre: chemin faisant, elle fixait sur moi ses beaux yeux noirs en me recommandant de vénérer la mémoire de celle qui avait rendu le dernier soupir dans cette chambre.

Ces paroles, le ton dont elles étaient prononcées, m'ont serré le cœur d'une émotion poignante. Rosa Bonheur se croyait-elle perdue ? Était-elle venue près du lit de Nathalie pour y mourir, ainsi qu'elle en avait exprimé le vœu ? Et est-ce par crainte de m'effrayer qu'elle avait renoncé à ce triste dessein ?

Le docteur est revenu à deux heures. Après avoir examiné attentivement la malade, il m'a dit, d'un ton anxieux qui m'a fait frissonner, son intention de télégraphier immédiatement au Dr Apostoli, de Paris, qui plusieurs fois déjà avait soigné Rosa Bonheur et en qui elle avait grande confiance, car l'état était devenu subitement grave ; il s'agissait d'une congestion pulmonaire grippale.

De mon côté, je fis appeler mon beau-frère, le Dr Dejerine. Tous deux arrivèrent bientôt.

Le soir venu, le médecin de Thomery pensa de son devoir de s'installer au chevet de la malade pour y passer la nuit, et cela m'a ouvert les yeux sur la gravité du mal.

Dans ma détresse, je me suis rendue auprès de ma mère, nous nous sommes agenouillées et nous avons prié avec ferveur.

Le lendemain, qui était le 25 mai, le médecin m'ayant avisée qu'il lui fallait s'absenter pour visiter d'autres malades, il m'a semblé voir là une raison de me tranquilliser. Je suis donc restée près de Rosa Bonheur. A un certain moment, je vis ses lèvres remuer. M'étant penchée vers elle, je lui ai demandé s'il ne lui plairait pas de prendre un peu de lait.

— Non, mon Anna, fit-elle en me caressant les cheveux..... Chante-moi *le Lac*.

Je n'avais guère le cœur à chanter, et n'osai refuser cependant. Ayant ouvert les portes qui faisaient communiquer sa chambre avec son cher « sanctuaire », et tout en m'accompagnant du piano, j'ai donc entonné le prélude de Niedermeyer. Mais ma voix tremblait et j'avais peine à articuler les premiers vers de la célèbre romance que Rosa Bonheur aimait tant et qu'elle m'avait apprise à aimer aussi.

L'entrée soudaine de ma mère m'arrêta court : Rosa Bonheur me réclamait.

Je me précipitai vers ma chère amie, qui d'une voix triste et brisée me dit lentement :

— Si nous devons nous séparer bientôt, nos âmes se retrouveront..... J'ai lutté tant que j'ai pu..... Je ne peux plus !.....



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco frères.

CLAIR DE LUNE. TROUPEAU DE MOUTONS DANS LES PYRÉNÉES (1897).

Pastel par Rosa Bonheur. (Exposé en 1897 à la Galerie Georges Petit.)

— Faites encore un effort, dis-je en sanglotant.

Pour toute réponse, elle dit :

— Je veux que tu restes un ange !

Et ses yeux se fermèrent. Je n'osai dire un mot.

Bientôt le docteur rentra. Son attention se porta aussitôt sur les mains de Rosa Bonheur. Je fis comme lui instinctivement, et fus frappée de voir que des tâches bleuâtres avaient envahi les ongles.

Sans me rien dire, il sortit aussitôt pour annoncer que tout était fini !

Quant à moi, demeurée seule auprès de la mourante, je voyais avec terreur son visage devenir livide.

Un violent désespoir me saisit; je n'en pus retenir l'expression et me mis à crier :

— Non ! non ! ma chère amie, ne me quittez pas ! Rosa, ma chère Rosa Bonheur !.....

Ses paupières se soulevèrent doucement, ses yeux se tournèrent vers moi, et comme un murmure, je l'entendis qui disait :

— Anna !..... mon Anna !.....

Une prière de reconnaissance s'éleva de mon cœur. Il me vint à la pensée que l'âme de Nathalie devait être là, prête à s'unir à celle de son amie, mais qu'en compassion de mon désespoir, la noble femme retardait généreusement l'instant de la douloureuse séparation.

— Rosa Bonheur n'est pas morte, m'écriai-je, elle vit, elle vit !

Le docteur, immédiatement revenu, ordonna d'apporter des serviettes chaudes; j'eus la sensation que la chambre se remplissait de monde, puis je ne sais plus ce qui se passa : j'avais perdu connaissance.

Je revins à moi dans les bras de ma sœur, Mme Dejerine, venue de Paris à mon appel.

— Ne t'occupe pas de moi, songe à sauver Rosa Bonheur.

Hélas ! mon vœu si ardent ne fut exaucé que pour quelques heures. La vie s'en allait par degrés, comme une flamme qui s'éteint.

De temps en temps, la mourante disait encore :

— Anna !..... Anna !.....

Me rappelant alors sa suprême recommandation, je m'assis sur son lit, je passai mon bras autour de son cou, sa tempe touchant la mienne, et j'attendis, le cœur pressé comme dans un étau. Des lèvres de Rosa Bonheur s'échappa encore, pareil à un souffle :

— Je..... serai..... ton..... ange..... gardien.....

Je ne pouvais me résoudre à croire la mort si proche et dans mon navrant et naïf désir je répétais :

— Demain vous serez mieux..... Dormez tranquille..... Heureuse..... heureuse.....

Hélas !..... Tout à coup je sentis qu'elle devenait froide : je pressai sa main dans la mienne pour la réchauffer, mais un frisson glacé courut dans mes veines ; il me sembla que moi aussi j'allais mourir.

— Docteur ! m'écriai-je, mettez votre main sur son front.

— Il faut plutôt que je m'occupe de mademoiselle ! répondit-il un peu brusquement.



ROSA BONHEUR SUR SON LIT DE MORT.

Je le regardai avec effroi, et un sanglot souleva ma poitrine lorsque je l'entendis proférer le terrible arrêt :

— C'est fini..... Embrassez-la !. ...

Et pendant qu'à travers mes larmes je contemplais le visage pâli de celle qui n'était plus, tout mon être se fondit dans un hommage de profonde gratitude à l'égard de la femme illustre qui m'avait trouvée digne de sa confiance et de son affection.

Rosa Bonheur semblait dormir paisiblement. Sur son visage se répandait une expression de sublime sérénité. Quels impénétrables mystères entourent le passage de la vie que nous connaissons, à celle qui nous est ouverte par la mort ?

Déjà l'atelier était sous scellés lorsque ma sœur Julia me fit penser à la couronne de laurier que Rosa Bonheur avait souhaité emporter dans son cercueil. Pour me permettre de prendre cette relique, le juge de paix de Moret voulut bien consentir à briser le cachet qu'il venait d'apposer. J'enlevai avec précaution, du bois de cerf auquel ma vieille amie les avait suspendus, les rameaux desséchés dont les feuilles conservaient cependant encore un peu de leur verdeur ; je les déposai sur la



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco frères.

UN COUPLE DE CHEVREUILS, EFFET D'HIVER (1893), PAR ROSA BONHEUR.

poitrine de la défunte, et mes lèvres tremblantes se posèrent une dernière fois sur la petite main que la mort venait de raidir à jamais.

Au matin des funérailles, désireuse de me retrouver seule un moment sous le bouquet des grands chênes dont Rosa Bonheur était si fière, je me rendis dans le parc, et il me sembla que jamais ces arbres n'avaient été aussi majestueux qu'au jour où celle qui aimait tant à venir s'asseoir à leur ombre allait s'éloigner d'eux pour toujours. Je revécus pendant un instant les heures heureuses, mais trop courtes passées là en compagnie de l'illustre femme dont maintenant l'âme rayonnait dans l'infini.



Photographie W. A. Mansell and Co

TROUPEAU DE MOUTONS AU REPOS, PAR ROSA BONHEUR.

(Hertford House, Collection Wallace, à Londres.)

Le vent agitait le feuillage d'un imperceptible frémissement ; il me sembla pourtant qu'il apportait à mon oreille comme un écho lointain de ce chant admirable dont Gœthe avait tracé les vers sur la porte d'une cabane de la Forêt-Noire et que Schubert a mis en musique :

Au-dessus des cimes plane le repos;
A travers le feuillage, tu sens à peine un souffle;
Les oiseaux se taisent dans les bois,
Patiente un peu, patiente encore,
Bientôt toi aussi tu trouveras le repos [1].



LA BONNE MÈRE (CHÈVRE ET CHEVREAUX).
Dessin de Rosa Bonheur.

Je rentrai à la maison.

Les obsèques de Rosa Bonheur furent religieuses, selon qu'elle en avait exprimé le désir dans ses dernières instructions.

Par la grande porte dont la grille avait été ouverte à deux battants, le cercueil fut porté sur un corbillard drapé de blanc. Le curé de Thomery, entouré de ses enfants de chœur, se plaça en tête du cortège, que

1. Über allen Gipfeln ist Ruh,
In allen Wipfeln spürest du kaum einen Hauch;
Die Vögelein schweigen im Walde.
Warte nur, balde,
Ruhest du auch.

suivirent les enfants de l'école de By et la plupart des habitants du hameau.

Lentement, par la rue tortueuse, le convoi s'achemina vers l'église. Les roses grimpantes qui tapissaient les murailles des maisons semblaient envoyer un suprême adieu à une sœur chérie qui les quittait. Leur parfum n'est-il pas aussi suave que celui qui se dégage d'un encensoir?



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco frères.

LES CERFS, EFFET DU MATIN (1897).

Pastel par Rosa Bonheur. (Exposé en 1897 à la Galerie Georges Petit.)

Après une cérémonie en tout point semblable à celle de Nathalie, le cercueil fut transporté au chemin de fer. Bientôt après, il arrivait à la gare de Lyon, où ceux de ses amis qui n'avaient pu venir à By, et des artistes en grand nombre, s'étaient donné rendez-vous pour accompagner à sa dernière demeure la femme qui porta si haut son étendard dans la glorieuse armée à laquelle ils appartenaient.

Suivant sa volonté, Rosa Bonheur ne reçut aucun des honneurs militaires auxquels lui donnait droit sa qualité d'officier de la Légion d'honneur. Nul discours ne fut prononcé. Mais aussitôt qu'il eût été

déposé sur la dalle recouvrant celui de Nathalie Micas, son cerceuil disparut sous un amoncellement de fleurs.....

Rosa Bonheur quitta ce monde le jour même où la Société des Artistes français se réunissait pour décerner la médaille d'honneur du Salon.

Quelques semaines plus tard, M. Tony Robert-Fleury me disait :

— Si nous avions pressenti une fin aussi soudaine, mes confrères et moi, nous aurions certainement voté pour Rosa Bonheur, mais nous ne pouvions prévoir la catastrophe qui a surpris tous les intimes de la chère artiste. Nous espérions consacrer sa carrière d'une manière plus solennelle en lui décernant la médaille d'honneur à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. Ainsi, nous aurions couronné dignement la carrière d'un des plus grands peintres animaliers du XIXe siècle.



Photographie Braun, Clément et Cie. Collection Tedesco.

LIONS DE NUBIE AU REPOS, PAR ROSA BONHEUR.



ETUDE POUR « LA FOULAISON », PAR ROSA BONHEUR.

CHAPITRE XXVI

L'EXÉCUTION DES VOLONTÉS DE ROSA BONHEUR. LA DISPERSION DE SES ŒUVRES. LES HOMMAGES QUI LUI FURENT RENDUS.



MÉDAILLON DE MARBRE, PAR G. LOISEAU-BAILLY.
Dédié à Rosa Bonheur par la ville de Paris.

Des années déjà nombreuses se sont écoulées depuis le jour où les restes de Rosa Bonheur furent déposés au cimetière du Père-Lachaise, près de ceux de Nathalie Micas, l'amie d'autrefois. Ayant achevé le récit d'une vie si remplie, la tâche de l'amie survivante pourrait sembler épuisée, s'il ne lui restait, en mémoire de celle qui n'est plus comme à l'égard d'elle-même, le devoir d'exposer au lecteur la manière dont furent exécutées les volontés de l'illustre défunte.

La lecture de son testament, que j'ai cru bien faire de donner à la fin de ce volume, celle de la lettre qui le complète, venant après la narration des propos de Rosa Bonheur touchant sa fortune et ses biens, est faite pour donner quelque

idée des difficultés du rôle délicat, par son imprécision en plus d'un point, qu'il me restait à remplir; elles ne sauraient dire combien grandes étaient mes perplexités.

La lettre si poignante et si triste de Rosa Bonheur me confiait la mission de délivrer à son frère la part d'héritage que, suivant les circonstances, elle lui eût assignée si d'outre-tombe elle eût pu faire entendre sa voix ! ..... Or, ses dernières volontés m'interdisaient de disposer en aucune manière de la maison ni de tout ce qui avait appartenu aux Micas. C'est donc uniquement sur la fortune mobilière de Rosa Bonheur que je pouvais prendre ce qui devait revenir à son frère. Après réflexion, j'avais enfin décidé d'offrir à M. Isidore Bonheur de partager avec lui les 300.000 francs que sa sœur possédait en propre, et j'étais allée faire part de ma détermination à M. Tedesco qui avait ces fonds en dépôt, lorsque, à ma grande stupéfaction, le marchand de tableaux s'écria :

— Vous ignorez donc que Rosa Bonheur laisse une fortune considérable en œuvres de toute nature..... Je vais vous faire une proposition. Si vous consentez à nous céder en bloc tout ce qui se trouve dans ses cartons, nous vous offrons un million et demi.

Un million et demi ! Pouvais-je croire qu'il se trouvait à By des études en assez grand nombre pour prétendre à une telle valeur, alors que je n'en connaissais qu'une vingtaine, que Rosa Bonheur m'avait montrées à diverses reprises, à l'appui de ses explications sur sa méthode de travail ? M. Tedesco n'eut aucune peine à se rendre compte que mon incrédulité n'était pas feinte, et il appela son frère aîné qui confirma ses dires :

— Voici bien quarante ans, fit celui-ci, notre père a proposé à Rosa Bonheur de lui payer l'ensemble de ses études la somme d'un million. Pour toute réponse, M[lle] Rosa a levé les épaules en s'écriant : « Tedesco, f.....-moi la paix ! » Depuis lors, elle a continué de travailler sans relâche. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a accumulé dans ses cartons des études d'une valeur égale peut-être à celles que notre père, si bon connaisseur, avait évaluées un million. Si nous vous faisons aujourd'hui l'offre d'un million et demi, nous n'agissons pas seulement en amis de Rosa Bonheur, mais en hommes d'affaires sérieux.

En présence de la situation inattendue qui venait de m'être révélée, je demandai à réfléchir. N'était-il pas indispensable, avant de prendre une décision définitive, de m'entretenir avec M[e] Tollu, l'exécuteur testamentaire de Rosa Bonheur ? Je ne dissimule pas, cependant, que, dans la joie de mon âme, j'étais prête à accepter l'offre généreuse de

MM. Tedesco; c'était pour moi le moyen de remplir, au delà de tout ce que j'avais pu rêver, le beau rôle qui m'avait été confié.

Néanmoins, tandis que je racontais à Me Tollu l'entretien que je viens de citer, il me semblait entendre une voix très chère murmurer à mon oreille : « Lorsque mes études auront été vendues en bloc, il ne t'en restera plus aucune trace entre les mains. »



ÉTUDES DE LIONNE.

Dessin de Rosa Bonheur. (Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

Comprenant le sens de ce précieux conseil, je dis à Me Tollu :

— En acceptant la proposition de ces messieurs, je perdrai évidemment le droit de reproduire les études; or, c'est un peu son héritage moral que Rosa Bonheur m'a légué, n'est-il pas vrai ? Je ne puis me résoudre à y renoncer ainsi. Il me semble préférable d'abandonner à M. Isidore Bonheur les trois quarts de toute la collection, en me réservant toutefois un droit de reproduction sur l'ensemble de l'œuvre. De sa part, M. Isidore Bonheur fera ce qu'il voudra.

— Vous ne comprenez donc pas, s'écria le notaire, qu'on ne peut partager des œuvres d'art comme on ferait de titres de rentes ? Si vous

voulez être généreuse, vous avez seulement deux partis devant vous : accepter l'offre de ces messieurs, ou faire une vente publique. Mais, avec toutes les libéralités qu'il vous reste à accomplir, je m'oppose à ce que vous abandonniez les trois quarts du produit. La moitié suffira bien, et ce sera encore un cadeau royal. Croyez-vous que M[lle] Micas aurait fait ce que vous proposez ?

Faire une vente aux enchères publiques, c'était contraire au vœu de Rosa Bonheur. N'était-ce pas, néanmoins, la seule manière de résoudre aisément le problème ?

Mon offre d'abandonner, après tous frais payés, la moitié du produit de la vente des tableaux et des études à M. Isidore Bonheur avait été moralement acceptée, lorsque me parvint subitement une assignation, dans laquelle je me trouvais accusée par la famille d'avoir capté le testament de Rosa Bonheur en hypnotisant l'illustre femme..... C'était un procès avec tous ses ennuis.

Sans doute, j'avais un moyen fort simple de me tirer d'embarras : renoncer au rôle que Rosa Bonheur m'avait confié, abandonner le titre de légataire universelle et l'héritage : par là je pouvais espérer, jusqu'à un certain point, couper court à la calomnie ; mais telle n'était pas la volonté de Rosa Bonheur. J'avais été honorée de son amitié ; il en résultait pour moi le devoir de montrer que je méritais la confiance qu'elle m'avait témoignée.

Cependant, pour permettre de procéder à l'inventaire légal, l'on avait levé les scellés apposés à l'intérieur du château, et les recherches faites à cette occasion, confirmant les assurances de M. Tedesco, avaient amené la découverte, dans tous les coins et recoins, de cartons bourrés d'études soigneusement classées : c'étaient des chevaux, des bœufs, des moutons, des cerfs, des sangliers, des lions, etc., tous les animaux en résumé qui, durant soixante années, avaient défilé devant le crayon de Rosa Bonheur. Toute avertie que je fusse à cette heure, mon étonnement se trouvait peu diminué en présence d'une telle accumulation de travaux : c'était une vie entière de labeur qui s'étalait à mes yeux, et je compris enfin la portée des propos que Rosa Bonheur avait à plusieurs reprises tenus devant moi, et que j'ai déjà consignés dans ce livre : « J'aurais mieux aimé me contenter toute ma vie de pain sec que de vendre mes études..... Ah ! si pour quelques pièces d'or j'avais lâché mes instruments de travail, je me serais condamnée à croupir dans l'oisiveté aussitôt que l'hiver de ma vie serait venu ! »

Au fond de mon cœur, je remerciai ma noble amie de l'inspiration qu'elle m'avait suggérée et qui allait me permettre de constituer un



CHEVAL AU VERT, PAR ROSA BONHEUR.
(Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

vaste répertoire de son œuvre et de la préserver jusqu'à un certain point de la dispersion.

La famille de Rosa Bonheur ne tarda pas à se rendre compte que le testament était inattaquable et qu'ayant toutes chances de perdre son procès, il était préférable qu'elle acceptât ce que je lui offrais, c'est-à-dire la moitié du produit net de la vente. Je me prêtai du reste volontier à une conciliation, la préparation d'une exposition digne de la renommée de la défunte devant en être grandement facilitée. Mais dirai-je ce que fut ma vie pendant toute une année que durèrent ces hostilités et ces tribulations, avant d'en venir à l'arrangement amiable. Combien de fois j'ai dû refouler au fond de mon cœur les sentiments douloureux qui l'opprimaient, ne voulant pas que la précieuse amitié que Rosa Bonheur m'avait vouée et qui se poursuivait au delà de la tombe fût troublée en quelque manière par un acte ou par un mot qu'elle n'eût pas approuvés. Dans les moments les plus difficiles, c'est elle qui fut mon guide et mon conseil. Il me semblait percevoir sa chère présence à côté de moi, et dans mon émotion, je la remerciais, non pas tant de l'héritage inattendu dont elle me comblait, que de cette initiation suprême à l'intelligence de sa vie artistique, qu'elle m'avait réservée en dernière preuve d'amitié et de confiance. Ce fut pour moi le plus précieux bienfait dont le ciel m'ait favorisée, et en quelque sorte l'épilogue de dix années de relations amicales et d'inspirations artistiques inoubliables.

Je suis heureuse de pouvoir exprimer ici un vif sentiment de reconnaissance à l'égard de ceux qui, dans ces pénibles conjonctures, n'ont cessé de m'entourer de leurs sympathies, de leur appui moral, de leurs conseils et de leurs encouragements : M. Tony Robert-Fleury et M. Jules Lefebvre, mes chers maîtres ; l'exécuteur testamentaire de Rosa Bonheur, Me Tollu ; MM. Roche et Hardy, mes conseils ; M. et Mme Flammarion, Mme Hill, Mlle Lilian Whiting, M. et Mme Grew, M. Deslandes, M. de Fonvielle, M. de Vuillefroy, et plusieurs autres, amis de l'ancien et du nouveau monde, qui m'ont aidée à garder jusqu'au bout la plénitude de ma volonté et la sérénité de mon esprit.

Le 25 mai 1900, fut ouverte avant la vente, dans les galeries Georges Petit, à Paris, rue de Sèze, 8, une exposition de l'ensemble des œuvres, tableaux, dessins, aquarelles, gravures et bronzes d'art, laissés par Rosa Bonheur au château de By, lors de sa mort. Ce fut un grand événement artistique et mondain ; la presse le commenta dans les termes les plus favorables.

Le catalogue, dû à la plume experte de M. Roger-Milès et dont la préface est un des morceaux les plus estimés de l'éminent critique, comportait un double texte français et anglais, et se composait de deux volumes grand in-4°, dont l'illustration comptait 105 planches en héliogravure hors texte et 50 gravures sur bois de Paillard dans le texte.

Je n'avais pas cru devoir laisser mettre aux enchères les collections de l'illustre défunte, sans en distraire un certain nombre de souvenirs destinés aux personnes qui lui avaient été attachées par les liens de



ÉTUDE DE BŒUFS ÉCOSSAIS AU PATURAGE.
(Musée du Luxembourg. — Don Rosa Bonheur.)

l'amitié. Cinquante études furent, en outre, réservées au musée du Luxembourg, conformément à la proposition que j'en avais faite à Rosa Bonheur quelques jours à peine avant sa mort et qu'elle avait accueillie avec une si vive satisfaction. Non loin du *Labourage nivernais,* ces études porteront témoignage de la vigueur et en même temps de la souplesse d'un talent qui restera parmi les plus probes du XIXe siècle.

Dirigée par Me Paul Chevallier, assisté de MM. Tedesco et Georges Petit en leur qualité d'experts, cette vente ne dura pas moins de neuf jours et obtint le plus légitime des succès. Les 1.181.498 francs qu'elle réalisa, pour être assez au-dessous du million et demi offert précédemment par MM. Tedesco, furent néanmoins un résultat très

remarquable, étant donné l'abondance d'œuvres ayant fatalement des traits de ressemblance. Déduction faite des frais, il resta une somme de 799.209 francs, dont la moitié, soit 399.604 francs, fut mise à la disposition de la famille Bonheur.

Si j'avais cru pouvoir offrir quelques ouvrages de Rosa Bonheur à ses amis et au Luxembourg, je n'avais pas gardé pour moi la moindre étude. Sera-t-on surpris que j'en aie racheté un bon nombre, qui sont revenues orner la demeure de la grande artiste. *La Foulaison,* l'immense toile devant laquelle ma vieille amie avait fait tant et de si beaux projets et qu'un destin cruel ne lui a pas permis d'achever, a repris dans l'atelier sa place d'autrefois et lui a rendu l'aspect qu'il eut pendant près d'un demi-siècle.

Quant aux 300.000 francs qui constituaient la fortune mobilière de Rosa Bonheur, voici de quelle manière j'en ai disposé. Déduction faite des droits de succession, des frais de funérailles, honoraires de toute espèce, frais de construction de l'atelier, dettes courantes, etc., des 20.500 francs attribués par parties à Mlles Lagrolet et Verdier, à la commune de Thomery, de 81.650 francs mis en dépôt pour le service des rentes viagères assurées à Céline et à Mlle Mathieu, le reliquat m'a servi à la fondation d'une récompense annuelle à la Société des Artistes français. Le prix Rosa Bonheur devra être attribué chaque année à un des meilleurs tableaux du Salon, quels que soient la nationalité ou le sexe de l'auteur, et mon vœu le plus cher est qu'un de mes compatriotes d'Amérique en soit jugé digne un jour, et que par là — en si modeste mesure que ce puisse être — soit cimentée l'amitié de la vieille Europe et de la jeune nation d'au delà des mers.

En rangeant pieusement les médailles et les croix qui avaient marqué les pas de Rosa Bonheur vers la célébrité, il m'est venu la pensée de solliciter un autographe de l'auguste souveraine qui lui avait ouvert les rangs de la Légion d'honneur. Sa Majesté l'impératrice Eugénie s'est prêtée à mon désir avec une bienveillance dont j'ai été touchée au delà de ce que je ne saurais exprimer, et, parmi les diplômes, rédigés en toutes langues, qui attestent l'entrée de la grande artiste dans les Académies d'Amsterdam et de Milan, de Rotterdam et d'Anvers, aussi bien qu'à celles de Lisbonne, de Londres et de Philadelphie ; les décrets de l'empereur Napoléon III, du président Carnot, du prince Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, du roi Léopold, de l'empereur Maximilien, des rois d'Espagne et de Portugal, non loin de la sauvegarde du Prince Royal de Prusse, du camée de l'Exposition de Gand et de la médaille du Salon

à l'effigie du roi Louis-Philippe, j'ai pu placer non sans fierté la carte que voici :

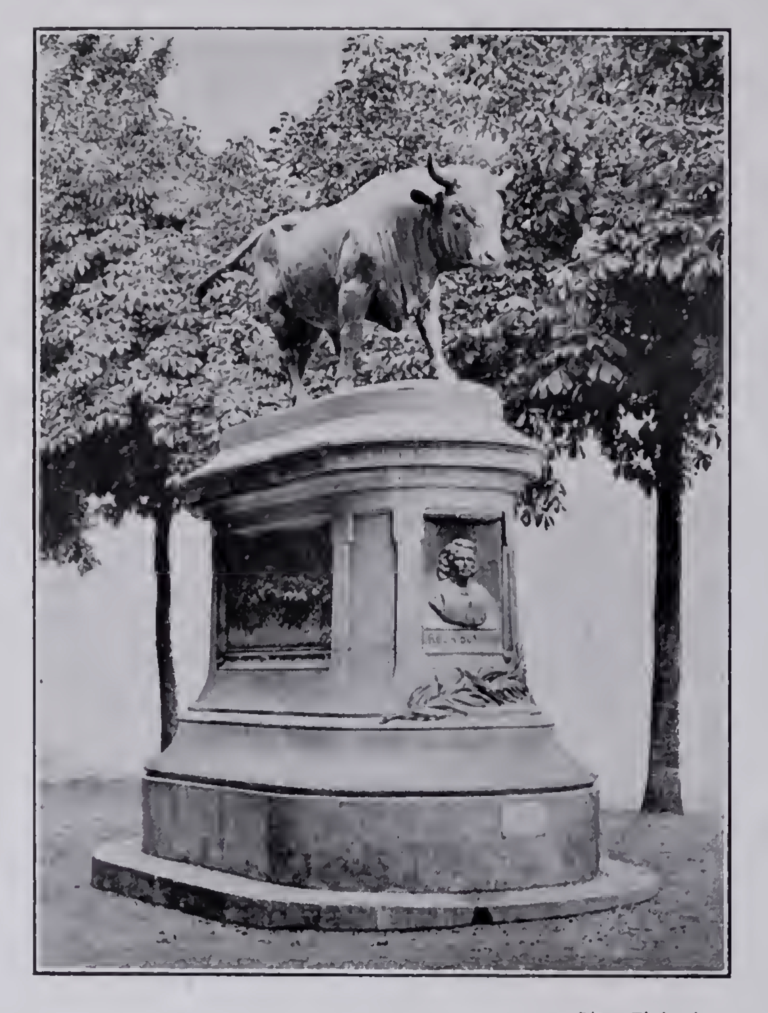
Rosa Bonheur est la première
femme qui a été décorée pour
son talent artistique.
En dehors du courage et du dévouement
la femme ne recevait jamais
cette haute distinction.
Il m'est doux de me rappeler
que le 15 Juin 1865 pendant la
Régence il m'a été permis, avec
le consentement de l'Empereur,
de créer ce précédent, sous l'égide
du nom de la grande artiste
Eugénie

22 février
1902.

Une ambition me reste : conserver aux lieux où a vécu Rosa Bonheur le caractère qu'ils ont reçu d'elle, et trouver quelque moyen d'y assurer la pérennité de son souvenir lorsque je serai allée reposer à son côté dans la sépulture du Père-Lachaise.

Terminerai-je ce livre sans dire quelques mots des honneurs rendus depuis sa mort à la mémoire de la grande artiste? Ce serait me dérober bien vite au devoir que je me suis tracé et à l'ambition que je viens d'exprimer; ce serait aussi me montrer oublieuse de manifestations petites ou grandes dont nulle n'a laissé indifférent mon culte pour la gloire de Rosa Bonheur.

Dans le village de By, la rue sur laquelle s'ouvre la propriété qu'elle habita quarante années, portera désormais le nom qu'elle a illustré[1]. Outre cette ombreuse « galerie » que certains promeneurs venaient parfois chercher au château, il existe maintenant une route Rosa Bonheur dans la forêt de Fontainebleau, dont le pittoresque avait un grand charme pour elle, et dont tant de fois elle a peint les hôtes farouches, les arbres géants et les paysages accidentés[2].



Phot. Thibault.

MONUMENT A ROSA BONHEUR,
ÉLEVÉ PAR M. GAMBART, A FONTAINEBLEAU.
La partie sculpturale est due à MM. I. Bonheur et H. Peyrol; la partie architecturale à M. A. Jacob.

Sur la place Denecourt, à Fontainebleau, se dresse depuis 1901, un important monument dédié à Rosa Bonheur par M. Gambart, auquel M. Isidore Bonheur et M. Hippolyte Peyrol ont apporté le concours de leur talent. Le motif principal est un taureau de bronze, modelé d'après une des petites sculptures de la grande animalière. Les bas-reliefs du piédestal, sauf l'effigie de Rosa Bonheur qui en occupe la face antérieure, sont des reproductions en bronze de ses œuvres les plus célèbres : *le Labourage nivernais* et *le Marché aux chevaux* illustrent les deux côtés, tandis que le superbe cerf qu'elle avait appelé *le Roi de la Forêt* couvre la face postérieure. Ce monument a été inauguré le 19 mai 1901, en présence de toutes les autorités civiles et militaires, et du maire de Bordeaux, venu là pour apporter l'hommage des compatriotes de Rosa

1. Décision du conseil municipal de Thomery du 11 juin 1908.
2. Sur l'intervention de M. Reuss, inspecteur des Eaux et Forêts, le nom de Rosa Bonheur a été donné à une route située dans le canton de la plaine du Rozoir, partant de la route de Veneux à Montigny, pour aboutir à la route de Zamet. (Décision du 10 mars 1903.)

Bonheur et donner l'assurance qu'avant longtemps la cité bordelaise — qui récemment avait donné le nom de l'artiste à l'une de ses rues — saurait, elle aussi, glorifier par le marbre une des femmes les plus illustres qui soient nées dans ses murs.



STATUE DE ROSA BONHEUR, PAR GASTON LEROUX.

(Salon des Artistes français, 1902. — Musée de Bordeaux.)

Si, jusqu'à présent, Bordeaux n'a rien fait pour réaliser cette promesse, Paris s'est montré plus prompt à glorifier celle qui, toute jeune fille, avait fait son apprentissage artistique dans ses musées, et cueilli ses premiers lauriers dans les ateliers de la rue de l'Ouest et de la rue d'Assas.

Le quartier récemment construit à l'emplacement des abattoirs de Grenelle possède une rue Rosa-Bonheur, et dans son carrefour central s'élève un monument dont l'une des quatre faces — dédiées toutes à des personnalités du XIXe siècle — présente en un médaillon de marbre le profil plus grand que nature de la célèbre femme; il est dû au ciseau de M. G. Loiseau-Bailly. Ce n'est pas du reste la première fois que les traits de Rosa Bonheur ont tenté la main d'un sculpteur depuis l'érection du monument de Fontainebleau. Les visiteurs du Salon de 1902 n'ont-ils pas

admiré, dans la vaste salle du Grand Palais, la statue de grandeur naturelle qu'un Bordelais, M. Gaston Leroux, avait dressée de Rosa Bonheur, comme une superbe invite à ses compatriotes, invite écoutée du reste, puisque cette statue fut acquise en 1903 par la ville de Bordeaux pour son musée. La bonne artiste était représentée assise, tenant palette et pinceaux, dans une pose à la fois noble et familière qui certainement lui eût agréé.

Sans doute, les éloges des académies, les suffrages de la presse, les effigies peintes ou sculptées, les hautains monuments, sont fort propres à soutenir devant la postérité la réputation d'un personnage éminent ; il n'est pas rare cependant que les variations de la mode et du goût, avec le recul du temps, n'affaiblissent bien vite le rayonnement prestigieux qui semblait entourer son nom. C'est mon espoir et ma conviction que Rosa Bonheur échappera à un sort trop fréquent. Mieux que ne pourraient le faire aujourd'hui les propos les plus louangeurs et les monuments les plus imposants, son œuvre défendra sa mémoire. Ses productions artistiques se comptent par milliers; elles sont répandues sur tous les continents ; les musées les plus fiers de leurs chefs-d'œuvre se sont ouverts devant elles, et il n'est point de grande collection privée d'Europe et d'Amérique qui ne s'enorgueillisse de posséder quelque œuvre de son pinceau ? Comment l'oubli pourrait-il se faire sur son nom, quand il n'est aucun de ces ouvrages qui ne dise tout autant l'habileté et la science technique de sa main, que son amour de la nature, son amitié pour les animaux qu'elle mit en scène, et son intelligence, sa compréhension merveilleuse de ce qu'elle appelait leur âme.



CROQUIS D'ALBUM, PAR ROSA BONHEUR.

APPENDICES

VOLONTÉS TESTAMENTAIRES

DE

ROSA BONHEUR

Testament du 9 novembre 1898

Ceci est mon testament et ma volonté formelle, entièrement écrit de ma main. — R. B

Je soussignée Rosalie-Marie dite Rosa Bonheur, artiste peintre, saine de corps et d'esprit, exprime ici librement mes dernières volontés, ne devant rien à personne, et n'ayant pas la moindre dette, libre de ma volonté et de ce que seule j'ai gagné par mon travail, n'ayant jamais eu ni amants, ni enfants.

Je veux être inhumée dans le même caveau que mon amie Mademoiselle Nathalie-Jeanne Micas, ainsi que j'en ai le droit, ayant été sa légataire universelle et seule héritière et ainsi convenu entre nous : ce caveau m'appartient et se trouve au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, tombeau de la famille Micas, entretenu à mes frais par mon marbrier Monsieur H. Édeline, demeurant rue du Repos.

Mes obsèques devront être civiles, d'une classe modeste, mais convenables, sans apparat militaire ou autre, laissant à mon amie Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke le droit d'agir à sa volonté pour le reste.

Je donne et lègue à Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke, ma compagne et collègue peintre et mon amie, tout ce que je posséderai au jour de mon décès, l'instituant ma légataire universelle. Ce legs se trouvera, par suite, comprendre notamment :

Ma propriété à By en entier, compris le petit potager qui se trouve en face de la porte cochère d'entrée de ma maison, dite château de By, situé dans le hameau de By, n° 12, rue dite des Arts. Ensuite le morceau de bois ou taillis faisant pointe qui limite le bornage de la forêt et porté au cadastre. Il est bien entendu que meubles, immeubles, tout ce qui est chez moi ne pourra être détourné, restera et appartiendra à Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke, mes décorations, études terminées ou non terminées, tableaux de même, dessins, esquisses, bronzes, chevaux et voitures, en un mot tout ce qui existe dans mes ateliers tels qu'ils sont, comme dans ma maison, ainsi que mes meubles à Paris, sans que personne y puisse avoir droit, laissant Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke libre d'en disposer elle-même.

Je donne et lègue aussi à Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke tous mes titres de rentes et valeurs déposés entre les mains de Messieurs Tedesco, frères, 33, avenue de l'Opéra, à Paris : tout lui appartiendra, ainsi est ma volonté formelle et librement écrite en ce testament.

Je donne et lègue à ma filleule, Mademoiselle Rosa Justin Mathieu et à sa sœur Jenny, ouvrière fleuriste, demeurant ensemble actuellement 36, rue des Vinaigriers, Paris, une rente annuelle et viagère de douze cents francs, sans réduction au décès de la prémourante. Cette rente sera servie à Mademoiselle Rosa Justin Mathieu et à sa sœur, par ma légataire universelle, de trois mois en trois mois, et les arrérages en courront du jour de mon décès; cette rente est ainsi donnée par moi aux filles d'un ami d'enfance de mon père.

Je donne et lègue à Céline, femme Étienne Ray, ma domestique, si elle est encore à mon service au jour de mon décès, une rente annuelle et viagère de huit cents francs qui lui sera servie par ma légataire universelle, de trois mois en trois mois. Je ne laisse pas davantage à ma domestique Céline Étienne Ray, l'ayant toujours largement payée (170 francs par mois depuis 25 ans).

Ces deux rentes sont prises sur le capital et les rentes laissées et accumulées, placés par moi entre les mains de Messieurs Tedesco frères, marchands de tableaux, actuellement 33, avenue de l'Opéra, Paris, et qui ont bien voulu se charger du soin de mes affaires, et de faire valoir mes capitaux.

Les comptes sont réglés deux fois par an devant mon notaire de Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne), et portés sur deux livres, dont un est entre mes mains et l'autre chez Messieurs Tedesco frères. Les Messieurs Tedesco frères auront à mon décès à rendre compte de tous mes titres et capitaux confiés à leurs bons soins et amitié, à ma légataire, Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke. J'entends que les deux legs particuliers que j'ai faits par le présent testament soient délivrés francs et quittes de tous frais de successions.

Je déclare ici à ceux qui m'ont jugée très riche, que n'ayant pas assez de fortune à distribuer à ma famille pour laquelle j'ai fait de mon mieux avant et après la mort de mon père, j'ai jugé que j'avais le droit, ne devant rien à personne, de proposer à Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke, ayant la même profession que moi, ayant par elle-même une position très honorable, ainsi que sa famille, de partager ma vie et de rester avec moi en la compensant et la garantissant, puisque pour vivre avec moi elle sacrifiait sa position personnelle déjà créée par elle-même, et partager avec moi les frais et les améliorations de ma propriété et maison; ce testament est un devoir d'honneur pour moi, et tous les honnêtes gens seront de mon avis, ainsi que mes véritables amis.

En cas de prédécès de Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke, j'institue pour mes légataires universelles à sa place conjointement ses sœurs.

Suivant mon désir et celui de mon amie Mademoiselle Anna-Élisabeth Klumpke, elle sera, après son décès, inhumée dans le même caveau qui m'appartient, au Père-Lachaise, et légué à moi par mon amie Mademoiselle Nathalie Micas.

Maintenant je dois remercier Dieu de la vie heureuse et exceptionnelle qu'il m'a accordée et de la protection en ce monde que j'attribue à l'âme de ma chère mère.

Signé : Rosa Bonheur.

Fait à Paris, le 9 novembre 1898.

Lettre-Testament du 28 novembre 1898

J'écris cette lettre parce que je regarde comme un devoir d'honneur de le faire pour justifier ma conduite envers Mesdames Micas, mes amies, et celle que j'ai à tenir envers Mademoiselle Anna Klumpke, qui veut bien accepter de vivre auprès de moi. Et afin qu'on me comprenne dans ce que j'ai l'honnêteté de devoir faire en garantissant les intérêts matériels de Mademoiselle Anna Klumpke, qui pourraient être compromis en demeurant chez moi.

J'ai fait Mademoiselle Klumpke ma légataire universelle par un testament en règle, en deux exemplaires déposés chez deux notaires, entièrement écrits et signés de ma main, désirant qu'on sache la vérité et que c'est moi qui ai engagé Mademoiselle Klumpke à rester avec moi : je désire qu'on ne suppose pas qu'elle ait accepté par intérêt matériel, mais bien par affection pour moi, de rester aussi en France auprès de sa mère et de ses sœurs.

Je désire qu'on sache que vivant seule, et souvent malade depuis la perte cruelle de ma vénérée amie Mademoiselle Micas, n'ayant plus d'amie pour prendre mes intérêts et m'aider à tenir en ordre ma maison, la vie ne m'était plus absolument aimable et je perdais un temps que je regrette maintenant à m'occuper seule de mes affaires : aucune de mes nièces ne pouvant sans doute me proposer de venir chez moi, même pour me soigner dans mes crises de maladie, l'une étant mariée, les deux autres ne pouvant quitter leur mère : j'étais donc aux seuls soins de mes domestiques, n'ayant plus ma chère Nathalie Micas.

Il y a maintenant trois ou quatre mois, Mademoiselle Anna Klumpke, que j'avais l'honneur de connaître, ainsi que sa famille, depuis huit ans, a désiré faire mon portrait, m'écrivant de Boston (Amérique), où elle demeurait depuis trois ans ; j'ai accepté, connaissant son talent très estimé : Mademoiselle Klumpke, arrivant d'Amérique aussi pour voir sa mère et ses sœurs, a été invitée par moi à rester tout le temps qu'elle voudrait pour exécuter mon portrait et les études dont elle pourrait profiter dans la forêt et la campagne de By : c'est après avoir passé près de trois mois d'une vie devenue charmante, et comme le caractère loyal, franc et noble de Mademoiselle Anna Klumpke m'ayant attachée sérieusement à elle et très attristée de son départ, que j'ai proposé à Miss Anna de rester auprès de moi et à ma grande joie, après avoir eu le temps de réfléchir, Mademoiselle Klumpke s'est décidée à rester en France et à partager ma vie à la campagne, se réservant d'avoir un atelier à Paris pour ses portraits de compatriotes américaines, ce qui s'arrange très agréablement pour deux artistes peintres ne faisant pas le même genre et pouvant travailler librement chacune de son côté, mais résolues d'être ensemble le plus possible et de travailler, de nous rendre la vie agréable, confortable, d'améliorer les utilités de notre habitation, et moi heureuse de cette nouvelle vie, mais encore d'entrer en amitié et société d'une famille aussi distinguée et honorable qu'il était possible.

Mais ayant atteint l'âge des expériences de la vie en ce monde, je devais, en femme honnête et loyale, garantir en même temps les intérêts matériels de Mademoiselle Klumpke, ainsi que je l'avais fait avec mon amie Mademoiselle

Nathalie Micas, nous garantissant mutuellement en cas de décès de l'une ou de l'autre, afin qu'en cas de ma mort Mademoiselle Klumpke entrant chez moi ne puisse pas risquer d'être mise à la porte, sans même avoir droit à ce qui lui appartient personnellement et perdre le bénéfice des dépenses faites sur ma propriété, où nous avons le droit, étant libres et célibataires toutes deux, de nous donner par notre travail les jouissances du confortable avec l'argent que nous gagnons par notre travail.

J'ai donc voulu faire les choses avec équité, ainsi que je le devais en garantissant les intérêts de mon amie Mademoiselle Klumpke, étant parfaitement libre de mon bien.

Ensuite ma famille m'ayant toute ma vie assez mal jugée en mon droit de vivre librement, après avoir d'abord fait mon devoir envers elle et ayant droit après à l'indépendance de toute personne majeure gagnant elle-même sa vie, je n'ai pas voulu insulter à la mémoire de mon amie Mademoiselle Micas et à celle de sa mère, mère et fille méritant tous les respects, et laisser peser sur leur mémoire l'affront du bruit répandu à un moment, lorsque j'ai voulu vivre auprès de ces dames (qu'elles vivaient à mes dépens) et, maintenant que j'ai trouvé l'occasion de le dire, mon devoir est de dire la vérité, parce que ces dames m'ont aidée à payer des dettes à la mort de mon père et que mon amie, Mademoiselle Micas, m'a fait à sa mort son héritière universelle. Je n'ai donc pas voulu, par dignité même pour ma famille, qu'elle puisse plus tard profiter de ce qui me venait de mes amies Mesdames Micas.

J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir aussi envers ma tante que j'étais seule à soutenir, en lui faisant une pension de trois cents francs par mois, ayant, après la mort de mon père, payé les billets et dettes de la famille, de plus ayant laissé tout l'argent procuré par la direction de l'École de dessin pour les demoiselles dont j'avais eu la succession après mon père, et enfin donné jusqu'alors presque tout l'argent que je commençais à gagner avec mes tableaux. Je suis obligée ici de dire tout cela, parce qu'il faut bien que la vérité se sache et que j'ai le devoir de prouver que je suis libre de faire ce qu'il me plaît et de défendre une bonne fois pour toutes l'honneur des autres et le mien.

J'avais aussi le droit, après la mort de mon cher père, de quitter la famille pour vivre avec Mesdames Micas, et avoir un atelier à moi ; mon frère Auguste s'étant marié et ayant des enfants ne pouvait m'aider ; quant à mon frère Isidore, le plus brave et le plus honnête des hommes, il n'a jamais quitté ma sœur, devenue Madame Peyrol, la femme du fils de notre belle-mère, et par son travail a toute sa vie fait marcher la maison de bronzes exploitée par mon beau-frère Peyrol ; je dois dire encore, avant de terminer cette longue lettre justificatrice de ma conduite et de celle des amies que j'ai choisies en ma vie, qu'à partir de l'achat de ma propriété de By, ma sœur, ainsi qu'il était juste, a toujours été, ainsi que son mari et ses enfants, mes neveux, reçue toujours de mon mieux, leur donnant l'hospitalité la meilleure qu'il m'était possible d'offrir.

Je n'ai donc rien à me reprocher envers ma famille, et j'ai pensé que maintenant j'avais le droit de vivre pour moi et de disposer à mon gré de mon bien personnel, n'ayant eu ni enfant, ni tendresse pour le sexe fort, si ce n'est pour une franche et bonne amitié pour ceux qui avaient toute mon estime.

Mes nièces, Dieu merci, ont eu un père qui a pioché comme un cheval et gagné plus d'argent que moi pour leur assurer une vie tranquille et honorable, qu'elles aient à se marier ou à vivre filles comme moi ; quant à mes deux neveux, ce sont des hommes solides et bien portants, ils n'ont qu'à faire comme moi, car les hommes ayant la force physique ne doivent pas, s'ils sont fiers et braves, compter sur l'héritage d'une femme dont le travail a souvent été interrompu par les conditions de son sexe et qui ont fait avec raison penser aux hommes justes et dignes de ce titre, que l'homme est fait pour travailler pour la femme et les enfants ; mais hélas ! les femmes ont souvent été obligées de les remplacer quand ils manquent à leur devoir.

Je termine cette longue lettre explicative de ma volonté et de ma justice de tester en faveur d'une compagne artiste comme moi, gagnant noblement sa vie comme moi, désirant ainsi que moi continuer de travailler en paix, continuer sa carrière d'artiste et m'accompagner loyalement jusqu'au dernier jour de mon voyage en ce monde.

J'ai fini et j'espère, au jour où l'on devra lire cette lettre, être comprise et approuvée par ma famille et mes vrais amis.

Signé : Rosa Bonheur.

Fait à By, le 28 novembre 1898.

De plus j'ajoute ici que si, par des circonstances imprévues, mon frère Isidore se trouvait après moi gêné dans ses affaires d'intérêts, je connais assez Mademoiselle Klumpke, mon amie, pour lui confier les mêmes devoirs que moi-même.

Signé : Rosa Bonheur.

Codicille du 18 mai 1899

Je laisse à Mademoiselle Anna E. Klumpke ma légataire universelle le droit de disposer à sa volonté de mes funérailles civiles ou religieuses, et je nomme Monsieur Camille Tollu mon exécuteur testamentaire.

Signé : Rosa Bonheur.

Paris, 18 mai 1899.

ŒUVRES PRINCIPALES

DE

ROSA BONHEUR

Je ne saurais prétendre donner ici un catalogue complet de l'œuvre de Rosa Bonheur. Sa production artistique fut si considérable, elle est aujourd'hui dispersée dans tant de collections d'Europe et d'Amérique, que l'entreprise serait à peu près impossible à mener à bien. Un volume, du reste, y suffirait à peine.

N'est-il pas cependant indispensable que ce livre, consacré à la vie et aux travaux de la grande artiste, contienne tout au moins une nomenclature de ses œuvres principales ? Celles qui figurèrent dans les Salons et les grandes Expositions françaises ou étrangères ont formé une première liste ; dans une seconde ont été groupées par ordre chronologique, toutes les fois qu'il a été possible de le faire, un grand nombre de ses tableaux les plus connus ; quant à l'énorme collection de peintures, d'aquarelles et de dessins — plus de 2.000 numéros — provenant de l'atelier de By, qui furent dispersés à la vente commencée le 30 mai 1900, on comprendra sans peine qu'il n'en soit donné ici qu'un aperçu sommaire, étant renvoyé pour le détail au catalogue dressé par M. Roger-Milès.

Dans l'énumération qui va suivre, toutes les œuvres qui ont été reproduites par la gravure et la lithographie sont mentionnées avec la légende que leur donna l'éditeur et, le plus souvent même, avec la date de leur publication.

Sous peine d'être entraînée plus loin que ne le permettrait le cadre de cet ouvrage, je n'ai pu faire de même pour les reproductions photographiques, dont les plus remarquables constituent cette collection Tedesco, publiée par la maison Braun, Clément et Cie, et à laquelle il a été fait de fréquents emprunts pour l'illustration de ce livre.

I. Œuvres exposées aux Salons de Paris et dans les grandes Expositions françaises et étrangères

1841. Salon.
Deux lapins. Lith. par J. Laurens.
Chèvres et moutons.

1842. Salon.
Animaux dans un paturage (effet du soir).
Vache couchée dans un pâturage.
Le Cheval à vendre.
Brebis tondue. Terre cuite.

1843. Salon.
Chevaux sortant de l'abreuvoir. Lith. par Soulange-Teissier, sous le titre : *Retour de l'abreuvoir.*
Chevaux dans une prairie.
Un Taureau. Plâtre.

1844. Salon.
Vaches au pâturage, bord de la Marne.
Moutons dans une prairie.
La Rencontre, paysage avec animaux.
Un Ane.

1845. Salon (Médaille de 3e classe).
Les Trois Mousquetaires.
Brebis et son agneau égarés pendant l'orage.
Le Labourage. P 175.
Taureau et vaches.

Bélier, brebis et agneau. P. 179.
Vaches au pâturage. (Musée d'Orléans.)

1846. Salon.
Un Troupeau cheminant.
Le Repos.
Moutons et chèvres.
Une Brebis.
Un Pâturage.
Brebis et agneau. Dessin.

1847. Salon.
Labourage, paysage et animaux (Cantal).
Moutons au pâturage (Cantal).
Étude de chevaux étalons pur sang.
Nature morte.

1848. Salon. (Médaille de 1re classe.)
Bœufs et taureaux, race du Cantal. P. 193.
Moutons au pâturage.
Pâturage des bœufs de Salers.
Chien courant, race de Vendée. Étude.
Le Meunier cheminant.
Un Bœuf.
Un Taureau. Bronze.
Une Brebis. Bronze.

1849. Salon.
Labourage nivernais : le Sombrage (Musée du Luxembourg.) Lith. par Anastasi, par Soulange-Teissier (renversé). Gr. par Pichard et Cottin (d'après la réplique) et par Salmon. P. 198.

1850. Salon.
Effet du matin.
Moutons.

1851. Exposition de Bruxelles.
Souvenir des Pyrénées.
Vaches et moutons.
Bœuf à la montagne, vue prise en Auvergne. Dessin.

1853. Salon. (Exemption de jury.)
Marché aux chevaux de Paris. (Metropolitan Museum, New-York.) Gr. par Th. Landseer, par Ch. G. Lewis et par W. H. Simmons, sous le titre *The Horse Fair in Paris*, par Veyrassat, H. Boetzel, etc. Lith. par Pirodon. P. 226.
Vaches et moutons.

1855. Exposition universelle. (Médaille de 1re classe.)
La Fenaison (Auvergne). (Musée du Luxembourg.) Lith. par Soulange-Teissier (renversé). Gr. par W. T. Davey P. 228.

1858. Exposition de Bruxelles.
Souvenir des Pyrénées. Vaches et moutons.
Vache à la montagne, vue prise en Auvergne. Dessin.

1867. Exposition universelle. (Médaille de 2e classe.)
Moutons au bord de la mer, 1865. P. 261.
Une Barque (Écosse). Gr. par H. T. Ryall, sous le titre : *Changing Pasture*. P. 239.
Bœufs et vaches (Écosse).
Berger écossais, 1859. Gr. par Ch. G. Lewis. P. 13.
Poneys de l'île de Skye (Écosse), 1861. Gr. en deux dimensions par Ch. G. Lewis. P. 235.
La Razzia (Écosse), 1860. Gr. par Lewis, sous le titre : *A Scottish Raid*. P. 265.
Chevreuils au repos.
Cerfs traversant un espace découvert, 1865. Gr. par Ch. G. Lewis, sous le titre : *Family of deer crossing the summit of the Long Rocks (forest of Fontainebleau)*. P. 259.
Berger béarnais.
Bourriquaires aragonais, 1857. Lith. par J. Laurens, sous le titre : *Bourriqueros* ; gr. par Ch. G. Lewis sous celui de *Bouricairos crossing the Pyrenees*. P. 201.

1881. Exposition de Bruxelles.
Tête de cheval, croisement arabe.
Tête de lion.
Tête de cheval, demi-sang normand.

1889. Exposition universelle. (Exp. Centennale de l'Art français.)
Le Labourage nivernais.
Une lithographie originale, 1864.

1893. Exposition universelle de Chicago.
Le Roi de la forêt, 1878. (A M. Knoedler.) Gr. par A. Gilbert, sous le titre : *On the Alert*. P. 341.
La Bousculade. Gr. par Th. Landseer, sous le titre : *A Stampede*. P. 254.
Les Moutons.
Bœufs et moutons au pâturage, 1860. (A Miss Helen Gould.) P. 305.

1898. Exposition de Pittsburg et

1899. Salon.
Vaches et taureau d'Auvergne. P. 375.

II. Œuvres n'ayant pas figuré dans les Expositions

Dates inconnues. *Patient* (tête de chien d'arrêt). Lith. par J. Aubert; gr. par J. B. Pratt. P. 358.

Cheval blanc au pâturage. (A Mlle A. Klumpke.) P. 91.

Cheval bai tenu en main. (A Mlle A. Klumpke.)

Limier-briquet. (Metropolitan Museum, New-York.) Gr. par ... P. 339.

Chevaux au pâturage. Dessin. (A Mlle A. Klumpke.) P. 353.

Affection maternelle (chevrette et son faon). Gr. par J. B. Pratt, sous le titre : *Maternal affection.*

Éducation (une famille de lions). Gr. par J. B. Pratt.

Midi dans les Highlands. Gr. par J. B. Pratt, sous le titre : *Mid-day in the Highlands.*

Renard. (Musée de Bordeaux.) Lith. par Soulange-Teissier (renversé).

Bouc des Pyrénées. (Musée de Bordeaux.) Lith. par A. Gilbert (renversé).

Le Repas des lions. (A M. Charitonenko.)

Lion de l'Aurus. (A M. Chivot.)

Bruyères du Morvan (Nivernais). Lith. par Soulange-Teissier.

Les Vallées du Cantal. Lith. par Thielley.

Bocage vendéen. Lith. par Fuhr.

Berger des Pyrénées (tricotant). Lith. par Soulange-Teissier.

Le Fermier auvergnat. Lith. par Gilbert.

Police de bergers. Lith. par Pirodon.

Retour de l'abreuvoir. Lith. par Soulange-Teissier.

Prairies normandes. Lith. par Soulange-Teissier.

Les Montagnes d'Auvergne. Lith. par E. Lassalle.

Race normande. Lith. par J. Didier.

Pâturage nivernais. Lith. par Soulange-Teissier.

Le Repos dans la prairie. Lith. par Soulange-Teissier.

La Foulaison. Étude. (A M. Lagrolet.)

Le Berger. Lith. par Pirodon, sous le titre : *Police des Bergers*; gr. par C. Cousens, sous le titre : *The Shepherd.*

1842. *Le Berger et ses moutons.* P. 167.
L'Heureuse famille. P. 169.

1845. *Portrait de Juliette Bonheur (Mme Peyrol).* (A M. H. Peyrol.)
Agneau. (A Mlle A. Klumpke.)

1847. *Troupeau de bœufs bretons près d'un gué.* Gr. par Ch. Mottram, sous le titre : *Brittany Cattle.*

1847-1874. *Chien de chasse.* Lith. par Soulange-Teissier (renversé). Gr. par J. B. Pratt. P. 315.

1849. *Le Labourage nivernais* (réplique; voir p. 196, note).

1850. *Attelage de bœufs nivernais.* Dessin. P. 197.

1851. *Trois frères d'armes* (trois ânes). Lith. par Soulange-Teissier.
Paturage dans la vallée du Rhin.

1852. *Sollicitude maternelle* (vache et son veau). Lith. par Soulange-Teissier.
Le Chariot à six chevaux. (Coll. Wallace, Londres.) P. 329.

1853. *Juments poulinières dans les plaines du Morvan.* Lith. par J. Didier.

1854. *Le Départ pour le marché.* Lith. par Soulange-Teissier; gr. par G. Greux. P. 187.
Le Tombereau de pierre à chaux en Limousin. Gr. par E. Goodall, sous le titre : *The Chalk wagon.*
Moutons.
Retour de la foire.

1855. *Matin en Écosse.*
Le Marché aux chevaux (1re réplique). (Tate Gallery, à Londres.)
Le Marché aux chevaux (2e réplique).
Troupeau de moutons. (Musée de Blois.) Lith. par Soulange-Teissier.

1856. *Wasp* (Skye terrier). Gr. par H. Sedcole.
Paysans landais allant au marché. Gr. par H. T. Ryall.
Rendez-vous de chasse. (A M. A. Belmont.) Lith. par J. Aubert.
Berger des Pyrénées. Lith. par Soulange-Teissier.
Le Repos dans la prairie (moutons). Lith. par Soulange-Teissier.
Inquiétude. Lith. par Soulange-Teissier.

1857. *Le Matin dans les Highlands.* (A W. Wilson Esq., à Banknock.) Gr. en deux dim. par Ch. G. Lewis, sous le titre : *Morning in the Highlands.*
Après-dîner. Lith. par J. Laurens.

1858. *Habitants des Highlands.* Gr. par Th. Landseer et par Ch. G. Lewis, sous le titre : *Denizens of the Highlands.*
Dans les Landes.

1859. *Piqueurs conduisant un chien au gîte.*

1860. *Bœufs bretons.*
Moutons au repos, effet de coucher de soleil. P. 382.
Berger breton et son troupeau. Dessin.
Le Troupeau.

1861. *Troupeau de moutons.* Dessin. « Rosa Bonheur à son ami P. J. Mène ».
Poneys et moutons au bord de la mer (Écosse).
Vaches et moutons au bord de la mer. Aq.
Les Chefs du troupeau (bœufs d'Écosse). Gr. par L. Le Couteux, sous le titre : *Lords of the Herd.*
Chasseurs ramenant leurs chiens. Gr. par Ch. G. Lewis, sous le titre : *Huntsmen taking Hounds to cover.*
Poneys des îles Shetland.

1862. *Un Troupeau dans les Pyrénées.*

1864. *Berger des Pyrénées.* (Musée Condé, à Chantilly.) P. 252.
Chien de berger. (Collection Wallace, à Londres.)

1865. *Une Famille de daims.*

1866. *Lévrier.* P. 325.
Cheval percheron. Lith. par J. Laurens.

1867. *Chevreuils au repos.* Gr. par Ch. G. Lewis, sous le titre : *Deer in repose.*
Cerfs et biches aux Longs-Rochers. Dessin. (A Mlle A. Klumpke.)
La Bousculade. Dessin. (Musée du Luxembourg.) Gr. par Th. Landseer, sous le titre : *A Stampede.* P. 254.
Le Détroit de Ballachulish. Dessin. (Musée du Luxembourg.) Gr. par C. Mottram, sous le titre : *The Straits of Ballachulish.* P. 237.
La Traversée du ruisseau (bœufs et moutons).

1868. *Cerfs écossais.* Dessin.
Le Cerf de saint Hubert. Dessin. P. 271.

1869. *Moutons de Bretagne.*
Chevaux à l'attache. Dessin.
Deux *Études de chien.* Dessins. (Musée de Bordeaux.)

1870. *Le Tombereau de pierres.*
Moutons aux Pyrénées. (A M. Knoedler.) Gr. par L. Le Couteux. P. 213.
Bélier, brebis et moutons couchés dans les Pyrénées. Aq.

1871. *Bœufs et moutons de Bretagne.*

1872. *Berger basque et son troupeau.* Aq.
Chien et moutons.

1873. *Le Retour du Marché aux chevaux.* Gr. par W. T. Davey, et en deux dim. par G. Zobel, sous le titre : *Coming from the fair.* P. 283.
Les Bœufs sur les Longs Rochers, à Fontainebleau. Gr. par Ch. Mottram et L. Lowenstam, sous le titre : *Cattle on the Long Rocks, Fontainebleau.*
Une Fuite précipitée.
Ane dans l'étable.

1874. *Pierrette* (étude de lionne). P. 279.

1875. *Labourage.*
Les Charbonniers. (A M. Knoedler.) P. 189.

1876. *La Fenaison.*
En route pour le marché.
L'Attente (âne debout en forêt).
Bouc des Pyrénées.
Dans les Pyrénées : vache et son veau.
Famille de sangliers. Gr. par A. Gilbert, sous le titre : *A Foraging party.* P. 65.

1877. *Cheval et vaches sous un chêne.*

1878. *Humble serviteur* (tête d'âne). Gr. par W. H. Simmons, sous le titre : *An Humble Servant.*
Troupeau de moutons. (A M. W. H. Vanderbilt.)

1879. *Le Sevrage des veaux.* (Metropolitan Museum, New-York.) P. 377.
Un Jeune Prince (tête de lion). (Musée de Madrid.) Gr. par A. Gilbert, sous le titre : *A Young Prince.* P. 277.
Un Vieux monarque (tête de lion) (A M. W. H. Vanderbilt.) Gr. par W. H. Simmons, sous le titre : *An Old Monarch.*
« *Ready* » (tête de chien). Gr. par J. B. Pratt. P. 359.

1880. *En route pour le marché.*
Taureau couché.

Le Vaillant coursier. Gr. par W. H. Simmons et J. B. Pratt.
Étalon normand. Gr. par W. H. Simmons et J. B. Pratt, sous le titre : *A Norman Sire.*
Le Vieil invalide (tête de mulet). Gr. par W. H. Simmons.

1881. *Mouton traversant un buisson de ronces.*
Le Lion chez lui. Gr. par W. H. Simmons et T. L. Atkinson. P. 361.

1882. *Sept cerfs au repos, soleil couchant en plaine.*
Isard dans la moutagne.
Chien de chasse
Le Chamois.

1883. *Le Roi du troupeau* (tête de taureau). Gr. par A. Gilbert, sous le titre : *The Lord of the herd.*
Cerf couché sous un chêne.
Cerfs en forêt, crépuscule. (Metropolitan Museum, New-York.) P. 395.
Cerf et biche en forêt; neige.

1884. *Le Repos* (deux bœufs à la charrue).

1885. *Cerfs au repos.* Aq.
Attelée de bœufs au repos.
Taureau au repos.

1886. *Trois isards dans les Pyrénées.* P. 321.
Halte de chasse.
Deux chevaux dans la prairie.
Taureau dans la prairie.
Quatre cerfs dans la forêt.
Le Troupeau.
Splendeur de la forêt (cerf). Gr. par E. Salmon, sous le titre : *The Pride of the Forest.*

1887. *Relais de trois chevaux de selle dans la forêt.*
Cerfs dans la lande.
Un Cerf. Aq.
Troupeau au pâturage. Aq.
Une Famille de lions. Aq.
Trois cerfs dans la clairière.
Moutons.

1888. *Isards des Pyrénées.*
Troupeau de moutons et berger.
Cerf au repos.
Vaches et veau.
Vaches et bœufs.
La Diligence, effet de nuit. Dessin rehaussé.
Don Quichotte et Sancho Pança. Dessin rehaussé.

1889. *Charrette attelée de vaches, et bouvier. En Auvergne.* P. 365.
Bœufs d'Écosse couchés, à Glencoe. (A Henri Mason Esq.) Gr. par J. B. Pratt, sous le titre : *Scotch Cattle at rest, Glencoe.* P. 389.
La Chasse aux bisons. Gr. par W. J. Allingham, sous le titre : *Buffalo Hunt.* P. 41.

1890. *Une Attelée de bœufs.*
Porte-carnier et son âne.
Chevaux au pâturage.
Troupeau de vaches. Pastel.
Chefs écossais. Aq. Gr. par J. B. Pratt. P. 297.
Mustangs américains.
Cerfs venant boire.
L'Étalon du Wyoming. (A M. J. Arbukle.)

1891. *Harde de cerfs à l'abreuvoir.* Pastel.
Après la tempête dans les Highlands. Gr. par J. B. Pratt, sous le titre *After the storm in the Highlands.* P. 233.
Une Heureuse mère. Gr. par J. B. Pratt.
Après-midi en Écosse.
Bélier et brebis après la tonte.
Trois biches et un cerf au repos.
Remise de cerfs dans la forêt. P. 73.

1892. *Béliers et moutons.*
Moutons d'Écosse. P. 383.
Cerf à la reposée (couché).
Tête de chien de face. (A. M. L. Tedesco).
Tête de chien de trois quarts. (Id.)
Sur le qui-vive (quatre lions couchés). (A St. A. Jenner Esq.). Gr. par J. B. Pratt, sous le titre : *On Guard.*

1893. *Moutons du Berry.*
Un Couple de chevreuils, effet d'hiver. P. 400.

1894. *Un Bœuf.*
Bœufs et moutons d'Écosse.
La Vache blanche.
Les Bœufs dans les Highlands. P. 33. (A Mme Thaw.)

1895. *Deux bœufs.* Aq.
Lion de Nubie au repos. P. 404.
Voiture avec deux bœufs. Aq.
Un Cerf. Aq.
Le Repas des lionceaux.
Ane dans un verger.
Cerf dans la forêt.
Couple de chevreuils.
Lionne, lion et deux lionceaux dévorant une biche.

Le Duel. Gr. par J. B. Pratt, sous le titre : *The Duel.* P. 31.

1896. *Un Ane.*
Vaches au repos.

1897. *Bebé, mon préféré* (cheval).
Cerfs et biches sous bois.
Cerf dans un bois, effet d'automne.
Trois vaches. Lame d'éventail.
La Rentrée des foins. (A M. L. Sarlin.)
Cerf dans la brume, 1897. Pastel. (Exposé à la Galerie Georges Petit, en 1897.) P. 89.

Clair de lune. Troupeau de moutons dans les Pyrénées, 1897. Pastel. (Id.) P. 397.
Les Cerfs, effet du matin, 1897. Pastel. (Id.) P. 403.
Émigration de bisons (Amérique), 1897. Pastel. (Id.).

1898. *Cheval.*
Sept bœufs sur une hauteur. Pastel.

1899. *Cavaliers d'Auvergne : homme et femme à cheval.*

III. Atelier Rosa Bonheur

Atelier Rosa Bonheur. Préface et catalogue analytique par L. Roger-Milès. Paris, imprimerie Georges Petit, 1900.

T. I. *Catalogue des tableaux par Rosa Bonheur,* etc. Vente par suite de son déces, galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 30 mai au 2 juin 1900.

T. II. *Catalogue des aquarelles, dessins, gravures par Rosa Bonheur,* etc. Vente du 5 au 8 juin 1900.

Les œuvres constituant l'atelier de Rosa Bonheur ont été partagées en deux parties : les premières ont fait l'objet d'une description; les secondes, moins importantes, ont seulement été classées par catégories.

1° Œuvres décrites

Peintures : *Fauves,* de 1 à 76; — *Chevaux,* de 77 à 187 : — *Anes et mulets,* de 188 à 197 ; — *Bœufs, taureaux, vaches,* de 198 à 319 ; — *Cerfs, biches, chevreuils,* etc., de 320 à 415 ; — *Sangliers,* de 416 à 437 ; — *Renards,* de 438 à 444 ; — *Chiens,* de 445 à 469 ; — *Moutons et brebis,* de 470 à 584 ; — *Chèvres et boucs,* de 585 à 607 ; — *Compositions,* de 608 à 659 ; — *Études de figures,* de 660 à 672 ; — *Peaux-Rouges,* de 673 à 679 ; — Paysages : I. *La Plaine et les champs,* de 680 à 734 ; II. *La Forêt de Fontainebleau,* de 735 à 795 ; III. *La Montagne,* de 796 à 878 ; — *Marines,* de 879 à 882 ; *Le Village,* de 883 à 892.

Aquarelles : *Fauves,* de 893 à 900 ; — *Chevaux,* de 901 à 911 ; — *Anes,* de 912 à 915 ; — *Bœufs,* de 916 à 921 ; — *Cerfs,* de 922 à 953 ; — *Sangliers et fouines,* de 954 à 957 ; — *Moutons,* de 958 à 973 ; *Chèvres,* de 974 à 985 ; — *Compositions,* de 986 à 1002 ; — *Paysages,* de 1003 à 1059.

Lavis : de 1060 à 1092.

Pastels et dessins rehaussés : de 1093 à 1124.

Dessins : *Fauves,* de 1125 à 1260 ; — *Chevaux,* de 1261 à 1376 ; — *Anes,* de 1377 à 1381 ; — *Bœufs, taureaux, vaches,* de 1382 à 1478 ; — *Cerfs,* de 1479 à 1516 ; — *Sangliers,* de 1517 à 1556 ; — *Renards et blaireaux,* de 1557 à 1563 ; — *Chiens,* de 1564 à 1584 ; — *Moutons et brebis,* de 1585 à 1632 ; — *Chèvres,* de 1633 à 1645 ; — *Compositions,* de 1646 à 1707 ; — *Figures,* de 1708 à 1728.

Calques : *Fauves,* de 1729 à 1753 ; — *Chevaux,* de 1754 à 1796 ; — *Bœufs,* de 1797 à 1803 ; — *Cerfs,* de 1804 à 1809 ; — *Loups et ours,* de 1810 à 1820 ; — *Chien,* 1821 ; — *Moutons,* de 1822 à 1824 ; — *Chèvres,* de 1825 à 1826 ; — *Compositions,* de 1827 à 1834 ; — *Chez les Peaux-Rouges,* 1835 (53 calques sous le même numéro).

Carnets et albums : de 1836 à 1851.

2° Œuvres non décrites

Peintures : *Fauves,* 2 études ; — *Chevaux,* 33 études ; — *Bœufs,* 33 études ; — *Cerfs,* 19 études ; — *Chiens,* 32 études ; — *Chèvres,* 5 études ; — *Compositions, figures et peintures diverses,* 125 études ; — *Paysages,* 306 études.

Aquarelles et lavis : *Compositions diverses,* 59 feuillets.

Pastels et fusains : *Compositions diverses*, 24 feuillets.

Dessins : *Fauves*, 131 feuillets ; — *Chevaux*, 142 feuillets ; — *Bœufs*, 125 feuillets ; — *Cerfs*, 51 feuillets ; — *Sangliers et chiens*, 35 feuillets ; — *Moutons*, 61 feuillets ; — *Chèvres*, 14 feuillets ; — *Compositions diverses*, 526 feuillets ; — *Paysages*, 88 feuillets ; — *Figures*, 123 feuillets ; — *Divers*, 32 feuillets.

Calques : *Chevaux*, 30 feuillets ; — *Fauves, cerfs, moutons, bœufs*, 23 feuillets ; — *Compositions*, 131 calques.

SCULPTURES

DE ROSA BONHEUR

Brebis tondue. Terre cuite (Salon de 1842).
Taureau. Plâtre (Salon de 1843).
Taureau. Bronze (Salon de 1848).
Brebis couchée. Bronze (Salon de 1848).
Bœuf couché (1846). Sculpture faite en vue du tableau : *les Bœufs du Cantal*.
Bélier couché (1846).
Taureau marchant (1846). Sculpture faite en vue du tableau : *les Bœufs rouges du Cantal ;* elle a servi de modèle pour le monument de Fontainebleau.

[Édités en bronze par Peyrol.]

Cheval. Cire.
Sanglier. Cire.
Cerf debout. Cire.
Cerf couché. Ébauche, cire.
Biche debout. Ébauche, cire.
Biche couchée. Ébauche, cire.
Isard debout. Cire.
Chamois couché. Cire.
Tête de cerf. Cire.
Tête de bœuf. Ébauche, cire.
Tête de chien. Terre glaise.

[Collection de Mlle A. Klumpke.]

LITHOGRAPHIES

PAR ROSA BONHEUR OU FAITES D'APRÈS SES ŒUVRES

Rosa Bonheur.

Deux têtes de chiens de chasse, 1865. (Pour le *Panthéon des illustrations françaises*.)
Tête de lion.
Bergerie, 1858. P. 385.
Têtes de taureau, de génisse, de lionne. (Pour *l'Autographe*.)
Taureaux espagnols, 1862. Signé : *Lith. par Rosa Bonheur, sur papier Aug. Bry*. [Peyrol éd.] P. 209.
Les Loups. P. 338.
Étude de taureau, 1858.

Trois feuilles de croquis :

1. *Sept études de moutons*. Signature renversée : *R. B. 1864*, avec cette mention : *Pour les amis seulement, essai*.
2. *Sept têtes de chevaux et boucs*. Signature renversée : *R. B. 1864*, avec cette mention : *A enlever après le 1er tirage*.
3. *Douze études d'agneaux, deux groupes de deux agneaux, tête de chien*. Signature renversée : *R. B. 1864*.

AUG. ANASTASI.

Le Laboureur nivernais, 1849. (Pour *l'Artiste*.)

JULES AUBERT. [PEYROL éd.]

Rendez-vous de chasse, d'après le tableau de 1856.
Veau des Pyrénées. (*Grandes études d'animaux*, n° 3.) (Voir plus bas.)

FUHR. [GOUPIL éd.]

Bocage vendéen, 1857. (*Les Pâturages*, n° 7.)

ACHILLE GILBERT. [PEYROL éd.]

La Conversation.
Le Fermier auvergnat.

Mlle KELLER. [GAMBART éd.]

Broquart, 1860.
Chevrette, 1860.
Tête de cheval de trait. [DUSACQ éd.]
Mouton. [Id.]

JULES DIDIER.

Race normande, 1862 [SARTORIUS et GOUPIL éd.]
Jument poulinière dans les plaines du Morvan, d'après le tableau de 1853. (Pour *le Salon*, n° 27.)
Chevreuils dans un fourré. (Pour *le Salon*.)

JULES LAURENS. [H. PEYROL éd.]

Après-dîner, 1858, d'après le tableau de 1857. (*École moderne*, n° 14.)
La Famille. (*Id.*, n° 24.)
Bourriqueros.
Cerf et biches, 1862.
L'Abreuvoir.
Retour du marché.
Petites études d'animaux, 27 planches. (Voir plus bas.)
Aux Pyrénées (bœufs et moutons dans la montagne). (Pour *le Salon*.) [SARTORIUS éd.]
Race normande (bœufs). (Pour *le Salon*.) [Id.]
Bœufs et moutons au pâturage (renversé), d'après le tableau de 1860. (*Le Peintre de paysage*, n° 36.) [DELARUE éd.] P. 305.
Tête de bœuf, de profil à droite.
Tête de veau, de profil à droite.

E. LASSALLE. [GOUPIL éd.]

Le Bélier, 1852, d'après le tableau de 1845. P. 177.
Les Montagnes d'Auvergne. (*Les Pâturages*, n° 5.)

LOUTREL.

Cheval.

PIRODON.

Police de bergers (renversé). (*Célébrités contemporaines*, n° 8.) [BULLA éd.]

Le Marché au chevaux (renversé), d'après le tableau de 1853. [JOURDAN et BARBOT éd.]

ACHILLE SIROUY. [PEYROL éd.]

Cheval anglais demi-sang.
Sous les pommiers, 1857.
Chevreuil, 1860. Petite pièce.
Au désert (trois lions). (*École moderne*, n° 4.)
Troupeau dans un marécage, 1856.
Cerf et biche.
Cheval anglais. (*Grandes études d'animaux*, n° 19.)
Cours d'études d'animaux, 1860. 12 pl. [GAMBART éd.] (Voir plus bas.)
Moutons (bergère filant).

SOULANGE-TEISSIER. [PEYROL éd.]

Berger des Pyrénées, d'après le tableau de 1856.
En route pour le marché, d'après le tableau de 1854.
Fenaison (renversée), 1855, d'après le tableau de 1855. P. 228.
Inquiétude (bœufs, chevaux, canards), 1857, d'après le tableau de 1856.
Labourage.
Trois frères d'armes (trois ânes), 1854, d'après le tableau de 1851. (*Galeries modernes*, n° 6.)
Pâturage nivernais. (*École moderne*, n° 1.)
Dans les prés. (*Id.*, n° 2.)
Le Repos dans la prairie, 1855.
Retour de l'abreuvoir, d'après le tableau du Salon de 1843.
Sollicitude maternelle (vache et son veau), 1856, d'après le tableau de 1852.
Grandes études d'animaux, n°s 8, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 20. (Voir plus bas.)
Vache couchée dans une prairie, 1856.
Vache et son veau à l'abreuvoir, 1850.
Attelage nivernais, 1852 (*Labourage nivernais* renversé, d'après le tableau de 1849). [GOUPIL éd.] P. 198.
Prairies normandes. (*Les Pâturages*, n° 1.) [GOUPIL éd.]
Bruyères des Pyrénées, 1852. (*Id.*, n° 2.)
Les Moutons, 1855, d'après le tableau de 1855. (*Id.*, n° 3.)
Les Charbonniers. (*Id*, n° 4.)
Bruyères du Morvan (Nivernais), 1857. (*Id.*, n° 8.)
Souvenir de Fontainebleau. (*Id.*, n° 13.)

THIELLEY. [GOUPIL éd.]

Les Vallées du Cantal, 1856. (*Les Pâturages*, n° 6.)

Race Durham-charolaise (bœuf), 1845. (Pour *le Moniteur de la propriété.*)
Bélier. N° 14 d'une série d'animaux. [Goupil éd.]
Trois yacks, 1854.
Cerf de face, dans l'eau, 1888.
Cerf avec deux biches, 1888.
Cerf courant à gauche.
Cerfs et biches couchés.
Biche et deux faons, 1888.

Petites études d'animaux, série de 84 planches, dues à Rosa Bonheur, à sa sœur Juliette et à ses frères Auguste et Isidore, lithographiées par J. Laurens et destinées à servir de modèles de dessin, publiées par H. Peyrol (aujourd'hui propriété de Monrocq frères).

28 planches dessinées par Rosa Bonheur, plusieurs avec esquisses :

12. Coq.
13. *Jambes antérieures de cheval breton.*
14. *Jambes postérieures de cheval breton.*
15. *Tête de cheval breton.*
16. *Jambes antérieures de bidet breton.*
17. *Jambes postérieures de cheval breton.*
18. *Tête de bidet breton.*
19. *Jambes postérieures de cheval demi-sang.*
20. *Jambes antérieures de cheval demi-sang.*
21. *Tête de cheval anglais.*
22. *Jambes antérieures de cheval normand.*
23. *Jambes postérieures de cheval normand.*
24. *Tête de cheval carrossier normand.*
37. *Chèvres françaises.*
38. *Jambes postérieures de cheval breton.*
39. *Tête de cheval breton.*
41. *Tête de cheval normand.*
47. *Cheval anglais.*
48. *Cerf.*
49. *Jambes antérieures de cheval demi-sang.*
50. *Jambes postérieures de cheval demi-sang.*
52. *Lapins communs,* d'après le tableau du Salon de 1841.
64. *Jambes antérieures de bœuf auvergnat.*
65. *Jambes postérieures de bœuf auvergnat.*
66. *Tête de bœuf auvergnat.*
67. *Jeune taureau auvergnat.*
68. *Bœuf auvergnat.*
71. *Ane, petite race française grise.*

Quelques-unes de ces planches ont été dédoublées, les études étant séparées des esquisses et tirées sur papier in-4°.

Grandes études d'animaux, d'après des études peintes par Rosa Bonheur. (H. Peyrol, éd.; aujourd'hui propriété de Monrocq frères.)

1. *Chien d'arrêt.* Lith. par J. Aubert.
2. *Bouc des Pyrénées.* Lith. par A. Gilbert, d'après le tableau du musée de Bordeaux.
3. *Veau des Pyrénées.* Lith. par J. Aubert.
4. *Cheval percheron.* Lith. par J. Laurens.
5. *Chevrette.* Lith. par J. Laurens.
6. *Cheval percheron.* Lith. par A. Gilbert.
7. *Chevreuil.* Lith. par J. Laurens.
8. *Mouton mérinos.* Lith. par Soulange-Teissier.
9. *Taureau charolais.* Lith. par J. Laurens.
10. *Bœufs du Cantal.* Lith. par Soulange-Teissier, d'après le tableau de 1856.
11. *Blaireau.* Lith. par Dharlingue.
12. *Renard charbonnier.* Lith. par Soulange-Teissier.
13. *Chien limier.* Lith. par Soulange-Teissier, d'après le tableau de 1847.
14. *Cheval breton.* Lith. par Soulange-Teissier.
15. *Vache du Cantal.* Lith. par Soulange-Teissier.
16. *Génisse du Cantal.* Lith. par Soulange-Teissier.
17. *Cheval breton.* Lith. par J. Laurens.
18. *Cheval breton* Lith. par J. Didier.
19. *Cheval anglais demi-sang.* Lith. par J. Sirouy.
20. *Cerf.* Lith. par Soulange-Teissier.

Cours d'études d'animaux (chevaux), 1860, d'après les études de Rosa Bonheur pour *le Marché aux chevaux,* lithographiées par Sirouy. [Gambart éd.]

1. *Jambes antérieures de cheval.*
2. *Tête de cheval.*
3. *Tête de cheval.*
4. *Jambes antérieures de cheval de face.*
5. *Avant-main de cheval.*
6. *Homme à cheval, vu de dos.*
7. *Avant-main de cheval cabré.*
8. *Tête de cheval.*
9. *Quatre jambes de cheval.*
10. *Homme entre deux têtes de cheval.*
11. *Cheval de trait.*
12. *Deux chevaux, dont un monté.*

ESTAMPES ET GRAVURES DIVERSES

D'APRÈS LES ŒUVRES DE ROSA BONHEUR

C. Alais, graveur. [Brall éd.]

A Run for the Market, 1878, d'après *En route pour le marché*.

W. J. Allingham. [Lefèvre éd.]

Buffalo Hunt, 1898, d'après *la Chasse aux bisons*, 1889. P. 41.

Beger, aquafortiste.

Pâturage de Normandie.

Hélène Boetzel, graveur sur bois.

Le Marché aux chevaux de Paris.

Ch. Collin, graveur.

Rendez-vous de chasse.

C. Cousen, graveur. [Virtue éd.]

The Shepherd. (Pour *The Art Annual*, 1889.)

Samuel Cousins. [Lefèvre éd.]

Rosa Bonheur en 1856, d'après Dubufe et Rosa Bonheur. P. 219.

W. T. Davey. [Brall éd.]

Coming from the Horse Fair, 1875, d'après *le Retour du Marché aux chevaux*, 1873. P. 283.

Haymaking, 1878, d'après *la Fenaison*.

Ploughing, 1877, d'après *Labourage*.

Achille Gilbert, aquaf. [Lefèvre éd.]

On the Alert, 1881, d'après *le Roi de la forêt* (cerf), 1878. Remarque : portrait de Rosa Bonheur. P. 341.

A Foraging Party, 1881, d'après *Famille de sangliers*, 1876. Remarque : portrait d'A. Gilbert. P. 65.

A Young Prince, 1883, d'après *Un Jeune Prince* (tête de lion), 1879. P. 277.

The Lord of the herd, 1885, d'après *le Roi du troupeau* (tête de taureau), 1883.

L. Flameng. [Virtue éd.]

Le Marché aux chevaux. (Pour *The Art Annual*, 1889.)

Edw. Goodall, graveur. [Lefèvre éd.]

The Chalk wagon, 1856, d'après *le Tombereau de pierre à chaux en Limousin*, 1854.

G. Greux, aquaf. [Georges Petit éd.]

Le Départ pour le marché, 1854. P. 187.

Thomas Landseer, grav. [Lefèvre éd.]

Le Marché aux chevaux — *The Horse Fair in Paris*, 1856, d'après le tableau de 1853. P. 226.

Denizens of the Highlands, 1860, d'après *Habitants des Highlands* (trois bœufs écossais), 1858.

A Stampede, 1875, d'après *la Bousculade*, 1867. P. 254.

A. Lavieille, graveur sur bois.

Le Taureau et le soc de la charrue ; la Brebis et l'églantine, d'après deux dessins de Rosa Bonheur, pour les *Fables-Proverbes* de Berlot-Chapuit. Paris, Garnier, 1858. In-8°.

Cinq moutons.

Lionel Le Couteux, aquaf. [Tooth éd.]

Lords of the Herd, 1894, d'après *les Chefs du troupeau*, 1861.

Sheep on the Pyrenees, 1894, d'après *Moutons aux Pyrénées*, 1870. P. 213.

Charles G. Lewis. [Lefèvre éd.]

Le Marché aux chevaux de Paris — *The Horse Fair in Paris*, 1863, d'après le tableau de 1853. P. 226.

A Scottish Raid, 1862, d'après *Razzia (Écosse)*, 1860. P. 265.

Cerfs traversant un espace découvert (Forêt de Fontainebleau) — *Family of deer crossing the summit of the Long Rocks (Forest of Fontainebleau)*, 1867, d'après le tableau de 1865. P. 259.

Morning in the Highlands, 1857 et 1872. En deux dimensions, d'après *le Matin dans les Highlands*, 1857.

Changing Pasture, 1872, d'après *Une Barque (Écosse)*. P. 239.

Denizens of the Highlands, 1873, d'après *Habitants des Highlands*, 1858.

Bouricairos crossing the Pyrenees, 1859, d'après *Bourriquaires aragonais*, 1857. P. 201.
Huntsmen taking hounds to cover, 1861, d'après *Chasseurs ramenant leurs chiens*, 1861.
Berger écossais — Highland Shepherd, 1860, d'après le tableau de 1859. P. 13.
Chevreuils au repos. — Deer in repose, 1869 (porte aussi comme titre : *The Resting-Place of the Deer*), d'ap. le tableau de 1867.
Lime Cart, 1872, d'après *le Tombereau de pierre*. [Brooks éd.]
Shetland Ponies, 1870 [Herbault éd.] et 1872 [Brooks éd.], d'après *Poneys de l'île de Skye*, 1861.

Ch. Mottram, graveur. [Lefèvre éd.]

A Scottish Raid, d'après *Razzia (Écosse)*, 1860. P. 265.
Les Détroits de Ballachulish — The Straits of Ballachulish, 1875, d'après le dessin de 1867. P. 237.
Bœufs bretons — Brittany Cattle, 1862, d'après *Troupeau de bœufs près d'un gué*, 1847. Remarque : tête de bœuf et grenouille. [Graves éd.].

Ch. Mottram et L. Lowenstam, graveurs. [Lefèvre éd.]

Cattle on the Long Rocks (Fontainebleau), 1875, d'après *Bœufs sur les Longs Rochers, à Fontainebleau*, 1873.

H. Paillard, graveur sur bois.

50 gravures sur bois pour l'illustration du catalogue de la vente après décès de Rosa Bonheur. (Voir à la *Bibliographie*.)

Pichard et Cottin, grav. [Goupil éd.]

Le Labourage (Attelage nivernais), d'après la replique. P. 198.

Joseph B. Pratt. [Lefèvre éd.]

After a Storm in the Highlands, 1892, d'après *Après la tempête dans les Highlands*, 1891. P. 233.
Chien de chasse (on the scent), 1884, d'après le tableau de 1847-1874. P. 315.
On Guard, 1894, d'après *Sur le qui-vive* (lion et trois lionnes couchés), 1892.
Scotch Cattle at rest, Glencoe, 1890, d'après *Bœufs d'Écosse couchés, à Glencoe*, 1889. P. 389.
Chefs écossais — Scottish Chiefs (bœufs de face), 1892, d'après l'aquarelle de 1890. P. 297.
Mid-day in the Highlands, 1893, d'après *Midi dans les Highlands* (bœufs couchés).
Patient (tête de chien), 1894. P. 358.
Ready (tête de chien), 1894, d'après le tableau de 1879. P. 359.
Maternal affection, d'après *Affection maternelle* (cerf, biche et faons), 1867.
Education (groupe de quatre lions), 1894. (Porte aussi comme titre : *Jealousy*.)
The Duel, 1898, d'après *le Duel* (deux étalons se battant), 1895. P. 30.
A Happy Mother, 1893, imprimé sur satin, d'après *Une Heureuse mère* (brebis et deux agneaux). Remarque pour une estampe.
Rosa Bonheur, 1896, d'après Mme Consuelo-Fould et Rosa Bonheur, 1894. Remarque : deux chevaux du *Marché aux chevaux*.

H. T. Ryall, graveur. [Lefèvre éd.]

Changing Pasture, 1867, d'après *Une Barque (Écosse)*. P. 239.
Paysans landais allant au marché — Landais Peasants going to market, 1858, d'après le tableau de 1856.

Ém. Salmon, aquafortiste. [Knoedler éd.]

The Pride of the forest, 1886, d'après *la Splendeur de la forêt* (cerf). Remarque : tête de chien de chasse gravée par Rosa Bonheur.
Labourage nivernais, 1889, d'après le tableau de 1849. P. 198.

A. T. Sanger. [Brall éd.]

Coming from the Horse Fair, 1875, d'apr. *le Retour du Marché aux chevaux*, 1873. P. 283.

H. Sedcole. [Lefèvre éd.]

Wasp (Skye terrier), 1899, d'après le tableau de 1856.

W. H. Simmons, graveur. [Lefèvre éd.]

Le Marché aux chevaux — The Horse Fair in Paris, 1871, d'après le tableau de 1853.
Le Lion de Nubie (le Vieux monarque) — An Old Monarch, 1881, d'après le tableau de 1879.
L'Humble serviteur (tête d'âne) — An Humble Servant, 1881, d'après le tableau de 1878.
Vieil invalide (tête de mulet) — An Old Pensioner, 1882.

W. H. Simmons et T. L. Atkinson, grav. [Lefèvre éd.]

Le Lion chez lui — The Lion at home, 1883, d'après le tableau de 1881. Dédié à la reine Victoria. P. 365.

W. H. Simmons et J. B. Pratt, graveurs. [Lefèvre éd.]

Le Vaillant coursier (tête de cheval arabe) — *A Noble charger*, 1882. D'après le tableau de 1880.

A Norman Sire, 1882, d'après *Un Étalon normand*, 1880.

J. Veyrassat, aquafortiste.

Le Marché aux chevaux de Paris. (Pour *l'Artiste*, n° d'août 1853.) P. 226.

H. Vion, aquaf. [Georges Petit éd.].

Le Troupeau, 1888. P. 363.

George Zobel, graveur.

Coming from the Fair, gr. en deux dim., 1873 [Lefèvre éd.] et 1875 [Brall éd.], d'ap. *le Retour du Marché aux chevaux*, 1873. P. 283.

Brittany Cattle, 1873, d'après *Bœufs bretons*. [Brooks éd.]

Brittany Sheep, 1871, d'après *Moutons de Bretagne*. [Graves éd.]

N. B. — Le catalogue de la vente après décès de Rosa Bonheur (voir à la *Bibliographie*), comportant un portrait, 121 héliogravures et 50 gravures sur bois de H. Paillard, constitue un important recueil de reproductions d'ouvrages faisant partie de son atelier.

ICONOGRAPHIE

1823. Rosa Bonheur âgée d'un an, dans une bercelonnette, par Raimond Bonheur. (A M. H. Peyrol.)

1824. Rosa Bonheur à deux ans, représentée en amour endormi, par Raimond Bonheur. (A Mlle A. Klumpke.)

1826 (?). Rosa Bonheur et son frère Auguste enfants, en chemise, par Raimond Bonheur. (A Mme Aug. Bonheur.)

..... Mme Bonheur et ses enfants, Rosa et Auguste, dessin de Raimond Bonheur. (A Mlle A. Klumpke.) P. 141.

1826. Rosa Bonheur à quatre ans, tenant un polichinelle, par Raimond Bonheur (A Mlle A. Klumpke.) P. 139.

1827. Mme Bonheur et ses enfants dans un parc, par Raimond Bonheur. (A M. H. Peyrol.)

1839. Rosa Bonheur à 16 ans, daguerréotype. P. 166.

..... Rosa Bonheur en costume de Templier, daguerréotype. P. 159.

1848. Rosa Bonheur, par son frère Auguste Bonheur. (Salon de 1848.) (A M. H. Peyrol.

..... Rosa Bonheur, dessin de son frère Auguste Bonheur. Gr. par Ch. Geoffroy et par Carey.

1856. Rosa Bonheur, par David d'Angers médaillon. (A Mlle A. Klumpke.) P. 217.

1856. Rosa Bonheur, d'après le dessin d'Aug. Bonheur, portrait gravé à l'eau-forte par Carey, en tête du petit volume des *Contemporains* d'Eug. de Mirecourt. Paris, Havard, 1856.

— Rosa Bonheur, par Mme Herbelin, miniature. (Salon de 1857.)

— Rosa Bonheur, le coude appuyé sur un taureau. Portrait peint par Dubufe. Le taureau est de la main de Rosa Bonheur elle-même. (Salon de 1857.) Gravé par Sirouy et par Samuel Cousins. P. 219.

1859. Rosa Bonheur, d'après le dessin d'Auguste Bonheur. Gr. par Ch. Geoffroy pour *l'Artiste*.

1865. Rosa Bonheur avec la croix de la Légion d'honneur, lithographie de Soulange-Teissier, parue dans le *Panthéon des illustrations françaises au XIXe siècle* (Paris, Pilon, 1865. In-4°). P. 263.

1889. Rosa Bonheur portant ses ordres, photographie. P. 9.

1893. Rosa Bonheur dans son atelier, par Mme Achille Fould. (Musée de Bordeaux.)

1894. Rosa Bonheur caressant un chien, portrait par Mme Consuelo-Fould. Le chien est de la main de Rosa Bonheur. Gravé par J.-B. Pratt.

1895. Rosa Bonheur, pastel par Cain. (A Mlle A. Klumpke.)

1898. Rosa Bonheur assise, tenant un dessin à la main, par Anna Klumpke. P. 113.

1899. Rosa Bonheur assise, tenant sur ses genoux un petit chien, par Anna Klumpke. (Salon de 1899.) P. 373.

— Rosa Bonheur debout, peignant, par Anna Klumpke. (Salon de 1902.)

BIBLIOGRAPHIE

Perraud de Toury (E.). — *Notice biographique sur Mlle Rosa Bonheur*, artiste peintre, directrice de l'École impériale de dessin pour les jeunes personnes. (Extrait du *Musée biographique, Panthéon universel*.) In-8° (6 p.). Paris, 1855.

Mirecourt (E. de). — *Les Contemporains* (2e série). *Rosa Bonheur*, avec un portrait et un autographe. In-32 (94 p.). Paris, Havard, 1856.

Lepelle de Bois-Gallais (F.). — *Biographie de Mlle Rosa Bonheur*. In-8° (32 p.). Paris, Gambart, 1856.

Traduit en anglais par James Parry. Londres, 1857.

Cantrel (É.). — *Mlle Rosa Bonheur*. Notice de 4 pages avec un portrait gravé à l'eau-forte par Ch. Geoffroy. (*L'Artiste*, n° du 1er sept. 1859, t. VIII, p. 5.)

Panthéon des Illustrations françaises au XIXe siècle, publié sous la direction de V. Front. *Rosa Bonheur*, 3e livr. In-f° (1 p. avec une lith. orig. : 2 chiens, et un portrait lith. par Soulange-Teissier). Paris, Pilon, 1865.

Grands peintres français et étrangers. Rosa Bonheur, par E. Montrosier, p. 337 (16 p. avec 24 illust.). In-f°. Paris, Launette et Goupil, 1880.

Les Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg, publiés sous la direction d'E. Montrosier. *Rosa Bonheur*, par H. Demesse, p. 69, avec 2 illust. et reprod. en héliogr. du *Labourage nivernais*. In-f°. Paris, Baschet, 1881.

Artistes contemporains des pays de Guyenne, Saintonge et Languedoc. Rosa Bonheur, par P. Bonnefon, p. 59 (6 p. et 4 illust.). In-8°. Bordeaux, Gounouilhou, 1889.

Peyrol (R.). — *Rosa Bonheur, her life and work*. Traduit du français par J. Finden Brown. Article de 32 pages avec un portrait, 31 illust. dans le texte et 3 pl. en taille-douce hors texte. (Londres, *The Art Annual*, 1889.)

Cet article a fait l'objet d'un tirage à part.

Bonnefont (Pierre). — *Nos grandes Françaises, Rosa Bonheur*, p. 215 (6 p.). In-8°. Paris, Gedalge, 1893.

Rosa Bonheur. — *The Story of my Life*. Notice parue sous la signature de Rosa Bonheur (3 p. avec 15 illustr.). (*The Ladies Home Journal*, n° de décembre 1896. Philadelphie.)

Rosa Bonheur. — *La Vie d'une artiste*, souvenirs inédits. Texte français de la notice parue dans le *Ladies Home Journal* de déc. 1896 (12 p. avec 10 illust.). (*Revue des Revues*, n° du 15 janv. 1897, p. 131.)

Cain (G.). — *Rosa Bonheur*, article de 10 p. avec 14 illustrations. (*Revue illustrée*, n° du 1er juillet 1897, p. 39.)

Hubbard (Elbert). — *Little Journeys to the homes of famous women. Rosa Bonheur*, p. 173. (40 p. avec portr.). In-12. Londres, New-York, Putman's Sons, 1897.

Bentzon (Th.) [Mme Blanc]. — *Rosa Bonheur*. Traduit du français par Bellina Phillips. Art. de 9 p., avec 7 illustr. (*The Outlook*, n° du 6 mai 1899. New-York.)

Demont-Breton (Mme V.). — *Rosa Bonheur*. Article de 15 p. avec illust. (*Revue des Revues*, n° du 15 juin 1899, p. 605.)

Consuelo-Fould (Mme). — *Rosa Bonheur (souvenirs).* Article de 7 p. avec 7 illust. (*Revue illustrée,* n° du 1er nov. 1899.)

Delbarre (P.). — *Rosa Bonheur.* Notice de 26 p. (*Revue de la France moderne,* 1899.)

Gazette des Beaux-Arts. — *L'Atelier de Rosa Bonheur.* Art. de 6 p., 6 illust. dans le texte et 1 héliog. hors texte, publié à l'occasion de la vente, et signé M. V. (T. XXIII, p. 433, n° de mai 1900.)

Augé de Lassus (L.). — *Rosa Bonheur.* Art. de 12 p. avec 11 illust. dans le texte et 2 pl. en héliog. hors texte, publié à l'occasion de la vente. (*Revue de l'Art,* n° de mai 1900, t. VII, p. 379.)

Atelier Rosa Bonheur. Préface et catalogue analytique, par L. Roger-Milès. Gr. in-4°. Paris, imp. Georges Petit, 1900.

T. I. Catalogue des tableaux par Rosa Bonheur. Vente à Paris, par suite de son décès, Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 30 mai au 2 juin 1900.

T. II. Catalogue des aquarelles, dessins, gravures par Rosa Bonheur, et des tableaux, aquarelles, bronzes, gravures, composant la collection particulière de Rosa Bonheur. Vente par suite de son décès, du 5 au 8 juin 1900.

Commissaire-priseur, Me Paul Chevallier; experts, MM. Georges Petit et Tedesco frères.

Cet ouvrage, ayant un double texte français et anglais (traduction de Dorothea Klumpke), comporte : 1 portrait en héliog., 105 pl. en héliog. hors texte, donnant 121 reproductions et 50 bois par H. Paillard dans le texte. Le t. I compte 179 p.; le t. II, 245.

Roger-Milès (L.). — *Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre.* Ouvrage orné de 22 gr. hors texte et de 54 gr. dans le texte. Petit in-4° (190 p.). Paris, Société d'édition artistique, 1900.

Claretie (J.). — *Rosa Bonheur, an appreciation,* etc. Article de 11 pages avec 7 illust. (*Harper's Magazine*, n° de déc. 1901, p. 136. Londres.)

Bonnefon (Paul). — *Une famille d'artistes : Raimond Bonheur et Rosa Bonheur.* Suite de quatre articles avec 14 illust. (*L'Art,* 3e série : t. III, 1903, p. 419, 464, 541, et t. IV, 1904, p. 5.)

Clement (Cl.-E.). — *Women in the Fine Arts. Rosa Bonheur,* p. 48 (6 p.). In-8°. Boston, Houghton, Mifflin and Co, 1904.

Hirsch (A.). — *Die Bildenden Künstlerrinen der Neuzeit. Rosa Bonheur,* p. 106 (9 p. et 2 illust.). In-8°. Stuttgart, Euke, 1905.

Hervier (P.-L.). — *Lettres inédites de Rosa Bonheur.* Article de 17 p. donnant une partie de la correspondance de Rosa Bonheur avec la famille Cain. (*Nouvelle Revue,* n° du 15 janv. 1908, p. 187.)

L'Abeille de Fontainebleau. — Les collections de ce journal depuis 1860 constituent une excellente source de renseignements sur Rosa Bonheur et sa vie à By.

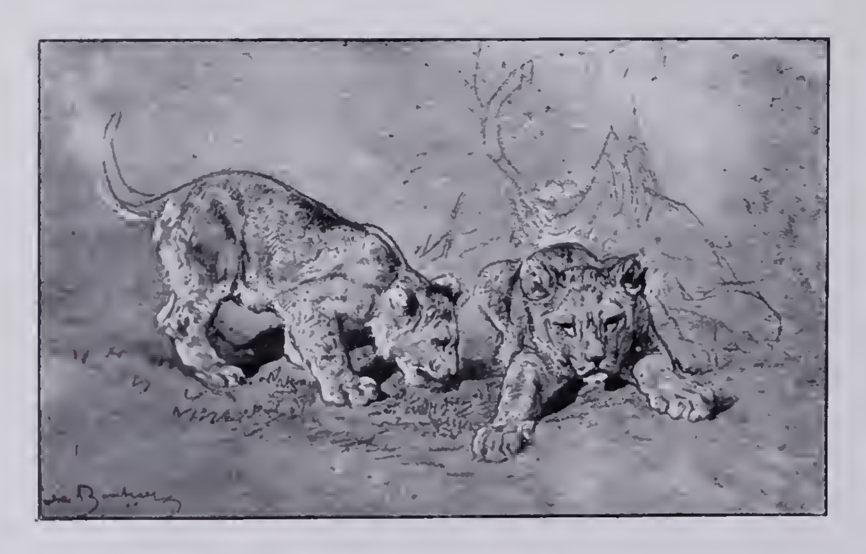


DESSIN DE ROSA BONHEUR, D'APRÈS SA LIONNE FATHMA.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

HÉLIOGRAVURES HORS TEXTE

GRAVURES DANS LE TEXTE



ÉTUDE DE LIONCEAUX, PAR ROSA BONHEUR.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

APPENDICES



ÉTUDE DE VEAU, PAR ROSA BONHEUR (1870).

ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES TYPOGRAPHIQUES
ET EN TAILLE-DOUCE

DE

L'IMPRIMERIE GEORGES PETIT

JULES AUGRY, DIRECTEUR

12, RUE GODOT-DE-MAUROI, 12

PARIS

LE 4 SEPTEMBRE 1908





GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00043 1649

